

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

#### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

#### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <a href="http://books.google.com/">http://books.google.com/</a>







# HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS,
DES JAPPONOIS,
DES INDIENS,
DES PERSANS,
DES TURCS,
DES RUSSIENS, &c.

Pour servir de suite à l'Histoire ancienne de M. ROLLIN.

TOME TROISIÉME.



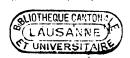
AZS135/3

#### A PARIS,

Chez DESAINT & SAILLANT, Libraires, rue S. Jean-de-Beauvais, vis-à-vis le College.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



# TABLE

#### DES CHAPITRES

ARTICLES, & PARAGRAPHES contenus dans ce Volume, & qui indiquent les principales Matieres.

#### HISTOIRE DES INDIENS.

#### INTRODUCTION.

Recherches sur l'Histoire ancienne des Indiens.

	•
iv	TABLE
Ori	gine de la Monarchie des Mogols. 25
§. X.	Mœurs des anciens Habitans de l'Inde. 28
	Commerce des Romains dans l'Inde. Révolutions dans le moyen âge. Epoque
	i découverte des Indes par les Portugais.

S. XII. Plan de l'Auteur.

48

#### PREMIERE PARTIE.

INDIENS établis entre le Gange & la mer de la Cochinchine.

#### CHAPITRE PREMIER.

#### HISTOIRE DES SIAMOIS.

ARTICLE I. Histoire fabuleuse de Sommonacodom, Législateur des Siamois. Antiquités historiques de Siam. 52

ARTICLE II. Révolutions de Siam.

 I. Intrigue galante d'une Reine de Siam avec un de ses Officiers, qu'elle place sur le trône.

S. H. Démêlés des Siamois & des Bramas. Guerre de l'Eléphant blanc. Prise de Siam.

§ III. Les Siamois secouent le joug des Péguans. Nouvelle entreprise sur Siam. Extinction de la puissance des Bramas. 65

5. IV. More du Roi noir. Conjuration contre fon successeur. Digression sur les affaires du Pégu. 72.

S. V. Suite des Révolutions de Siam, Roi mis

DES MATIERES. +
à mort par ses sujets, pour sa mauvaise
administration. 75
S. VI. Usurpation de Chaou-Pasa-Thong.
Comment son fils monta sur le trône. Cons-
piration des Talapoins. 78
§. VII. Origine des liaisons de Chaou-Na-
raie, avec Louis XIV. Portrait de Cons-
tantin Phaulkon. Etablissement des Fran-
sois à Siam. Mouvemens que cause leur
arrivée. 82
S. VIII. Révolution de 1688. Fin malheu-
reuse de Constantin Phaulkon. Les François
abandonnent Siam. 92
ART. III. Notions Géographiques concernant
le Royaume de Siam. Idée générale des
Villes du pays. 121
ART. IV. Description plus particuliere de
quelques lieux.
BANKOK. 133
Louvo. 134
JUTHIA. 141
Dehors de Juthia. Des Pyramides. 148
ART. V. Des Pagodes. 162
ART. VI. Histoire naturelle de Siam.
§, I. Qualité des saisons & des vents qui re-
gnent à Siam. Ce que c'est que les Mouçons. 159
S. II. Productions de Siam. 161
§. III. Quadrupedes. 176
S. IV. Oiseaux, Poissons, Repeiles, Insectes. 192.
S. V. Métaux, Mines d'Aiman, Pierres pré-
cieuses. 203
ART. VII. Conditions des Siamois. Idée de
leur Gouvernement.
§. I. Du Peuple. 212.
S. II. Des Nai, & de quelques autres person-
nes titrées. 216
III Des Tribungux. 220

VI TABLE	
S. IV. Forme des jugemens. Peines jua	iciaires.
6 V Dec With a single	227
S. V. Des Milices, & de leur ma	uere de
S. VI. Des forces maritimes de Siam	236
res, Gaieres, Balons,	
3. VII. Des Finances, du Commerce	245
\$. VIII. Du Roi, de ses femmes, & a	u Gou-
The state of the s	
ART. VIII. Des études, des arts, fciences des Siamois.	G' des
§. 1. De la langue Siamoise.	266
9. 11. Education des enfans, Sciences d	as Siz
1/1013.	270
S. III. Arts Méchaniques.	1-0
ART. IX. De la Religion des Siamois	•
S. I. Système Théologique de ces Indien S. II. Commandemens de la Loi. Fête	5. 284
Pieules	
\$. III. Des Talapoins,	29 <b>2</b> 29 <b>8</b>
S. III. Des Talapoins, S. IV. Des Talapouines.	210
ART. X. Usages & coutumes remarqua Siam.	bles de
S. I. Des Mariages.	
S. II. Des Funérailles.	31 <b>t</b>
9. III. Spettacles & autres dissemillar	317
9. IV. Ujages dans les revas, dans les a	ilites
TO THE CO DEM DIE.	
S. V. Habillemens, Meubles, Voitures.	1.0
ART. XI. Taille & Physionomie des Sia Caractere de ce peuple.	
ART. XII. Des Nations étrangeres étab	345
	264
ART. XIII. Du Royaume de Camboye	Es de
la presqu'isse de Malaca, anciennes d	épen-

# DES MATIERES. vij

#### CHAPITRE IL

#### HISTOIRE DES LAOS, DES PÉGUANS; ET DES PEUPLES D'AVA.

ART. I. Des Laos.	382
ART. II. Des Péguans & des Peuples	l'Ava,
réunis aujourd'hui sous un seul Mast S.l. Situation du Pégu, Villes princ	
Qualités & productions du pays.	387
S. II. Du Roi, de ses Officiers, & du C nement civil & militaire.	
S. III. Des Dieux, des Prêtres, & d	
	398
S. IV. Des Arts & du Commerce. S. V. Mœurs des Péguans.	407 409
	, 70)

#### CHAPITRE III.

#### HISTOIRE DES PEUPLES D'ARRAKAN, DE TIPRA. ET D'AZEM.

ART. I. Peuples d'Arrakan.	
S.I. Notions Géographiques sur le Roy	aume
d'Arrakan.	414
S. II. Terroir, Climat, Commerce.	423
S. III. Gouvernement d'Arrakan.	430
S. IV. Religion.	434
5. V. Mœurs & usages.	440
ART. II. Penples de Tipra & d'Azem.	445

## CHAPITRE IV.

HISTOIRE DES PEUPLES DU BOU	TAN:
Royaume enclavé dans le Tibet. Idée rale des autres peuples, qui habiten derniere contrée.	gê <b>né-</b> it cette
ART. I. Etendue & division du Tibet.	454
ART. II. Le petit Tibet.	457
ART. III. Le grand Tibet.	459
ART. IV. Royaume de Lassa.	
S. I. Notions Géographiques concernant	le pays
de Lassa. Remarques sur son commerce	& fur
ses productions.	46.3
S. II. Mœurs & usages des habitans.	470
S. III. Gouvernement de Lassa. Origi	ine de
la puissance temporelle des Grands-Le	amas .
souverains Pontifes du pays.	473
ART. V. Kokonor.	487

Fin de la Table.

ART. VI. Tufan.

HISTOIRE



# HISTOIRE

DES

# INDIENS.

INTRODUCTION.

RECHERCHES sur l'Histoire ancienne des Indiens.



E u 'x qui n'auront égard qu'au titre de cette introduction, la trouveront peutêtre étrangere à mon sujet;

ceux qui réflechiront sur la liaison qui se nouve entre l'Histoire ancienne de l'Inde, -& son état moderne, jugeront tont autrement de ces Recherches, & me sçauront gré d'avoir remonté jus-Tome III.

qu'aux premiers tems de la Monarchie Indienne, pour découvrir l'origine de ce Peuple, & les traces précieuses de plusieurs usages qu'ils observent encore aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, j'ai cru que je devois placer ici ces observations préliminaires, & qu'il m'étoit même permis de leur donner quelque étendue.

§. I.

Ancienne division de l'Inde. Richesses & singularités de ce Pays.

Les Anciens partageoient l'Inde en deux régions, l'une fituée en-deçà du Gange, qu'ils appelloient India intra Gangem; l'autre fituée au-delà de ce fleuve, qu'ils appelloient India extra Gangem. La premiere comprenoit l'Inde proprement dite, & s'étendoit depuis l'embouchure la plus occidentale du fleuve Indus, à qui tout le pays doit fon nom, jusqu'à l'embouchure la plus orientale du Gange, dans l'espace d'environ quatre cens lieues. On y comptoit plusieurs Peuples, les Taxiles, les Musicani, les Appii, les Thirai, les Arasani, les Gurai, les Oxydraca, les

Arrien, Quinte-Curce, Ptolomée, &c.

Musicani, les Aspii, les Thirai, les Arasani, les Gurai, les Oxydraca, les Malli, les Sabraca, les Sogdii, les Prasti, les habitans du promontoire de Co-

mar, qui est le cap Comorin des Modernes, les Prasii, & d'autres Nations moins considérables, que je me dispenserai de nommer.

L'autre portion de l'Inde n'a été comme que très-imparfaitement des Auciens, & il n'est pas possible d'indiquer les limites qu'on lui donnoir. On y plaçoit aussi disserens Peuples, les Gangaride, ainsi nommés parce qu'ils habitoient les voisinages du Gange; les habitains de l'Aurea Chersonejus, qu'on croit exte l'Ophir de l'Ecriture, les Tasorei, les Corancali, les Indapratha, les Cacoba, & d'autres Peuples obscurs, presque incomms aux Auteurs mêmes qui ont essayé d'en donner la description.

L'Inde proprement dite a été fort célébrée des Anciens, & ces éloges ne doivent pas surprendre, puisqu'il n'est point dans l'Univers de contrée plus riante, ni plus favorisée de la nature. La serre y renserme dans son sein des trésors de tout genre, de l'or, de l'argent, du vermillon, & d'autres précieux mineraux, des pierres d'aimant, de l'agathe, du crystal, des mines de diamans. Sa superficie est couverte de riches meissans, qui croissent deux sois

A i

l'année, de prairies roujours vertes, & d'arbres fruitiers d'une excellente espece, qui naissent communément sans culture. Ses montagnes produisent une agréable diversité d'arbres rares & précieux, qui sont contonnés de feuilles dans toutes les saisons. L'ambre, le corail, & les perles les plus estimées se pêchent sur ses rivages, & l'on rencontre l'or dans plusieurs de ses fleuves, mêlé parmi le sable qui leur sert de lit. L'air qu'on respire dans ces délicieuses contrées, est pur & balsamique : le climat est sein & rempéré, si ce n'est dans les parties méridionales, où les chaleurs Sont brulantes. On trouve dans tout ce pays une grande variété d'oiseaux rares, d'animaux singuliers, & de quadrupedes d'une grosseur énorme. Les Eléphans de l'Inde l'emportent sur ceux de l'Afrique pour la grandeur & pour la force, & l'on assure même qu'ils sont pourvus d'un instinct plus délicat. En un mot, tout annonce ici la fécondité, la richesse, & la singularité.

#### §. I I.

Conjectures sur l'origine des premiers Habitans de l'Inde.

L'Histoire ne nous apprend rien de

certain touchant l'origine des premiers habitans de l'Inde, ni sur la maniere dont cette région s'est peuplée. Nous voyons dans Pline que les Indiens de son tems vantoient la noblesse & l'ancienneté de leur extraction. Ils regardoient Bacchus comme leur fondateur, Capite XVII. & depuis ce héros jusqu'au tems d'Ale- cité dans l'Hift. Univ. xandre, ils comptoient cent cinquante- par une Sotrois Rois, qui avoient gouverné le pays ciété de gens pendant cinq mille quatre cens ans. Liv. X. Tra-Ctésias, cité par Diodore de Sicile, dustion Franparle d'une expédition que Semiramis xIII. entreprit contre Stabrobate, Roi de l'Inde. Il assure que le Monarque Indien opposa à cette Reine une flotte de quatre mille voiles, & qu'il avoit une armée plus nombreuse que celle des Assyriens, qui perdirent dans cette guerre un million d'hommes. Il résulteroit de ce récit, que l'origine des Indiens n'est guere moins ancienne que celle des Assyriens, & que le premier de ces Peuples, d'ailleurs si éloigné de Babylone, où nos Historiens sacrés attestent que se fit la dispersion du Genrehumain, étoit parvenu à une haute puifsance environ deux siecles après le Déluge. Mais outre que Ctésias est un Hiftorien fort suspect, & que son récit porte

Plin.Lib.VI.

٠ ٤

HISTOIRE

Megafthenes, apud Strab. Lib. XV-cité ibid. des caractères visibles d'exagération, les Sçavans sui opposent l'autorité de Mégastène, qui assure que toutes les expéditions dans l'Inde, dont les anciens Annalistes sont mention avant celle de Bacchus, n'ont pas le moindre degré de vraisemblance. Nous versons bientôt quel est le Bacchus dont parle Mégastène, & à quel tems se rapporte l'exapédition de ce Conquérant, qui vivoit plusieurs siecles après Sémiramis.

En prenant Babylone pour le point fixe de la dispersion des hommes après le Déluge, il est naturel de penser qu'ils le répandirent d'abord dans les contrées les plus voisines, & qu'un pays aussi reculé que l'Inde n'a été raisonnablement peuplé qu'après l'Egypte, la Susiane, l'Arabie, la Perse, & d'autres régions moins éloignées de l'Assyrie. Il est incontestable qu'Elam, fils de Sern, & petit fils de Noé, s'établit dans le pays qui a porté depuis le nom de Perse, & que l'Ecriture appelle la terre d'Elam. Les Elamites ses descendans, nation puissante & belliqueuse, trèscélébres dans nos Livres facrés, ont pu s'étendre facilement du côté de l'Indus, & envoyer des Colonies au-delà de ce fleuve, qui separe l'Inde de la Perse.

D'un autre côté les enfans de Chus. & peut-être Chus lui-même, qui étoit fils de Cham, & qui eut Noé pout ayeul, peuplerent une partie de la Suhane, & lui donnerent le nom de Chufestan \*, qu'elle conserve encore aujourd'hui. Ils s'établirent aussi dans l'A-Chus. rabie, & de ces deux tégions, ils purent aisement penetrer jusqu'aux rives de l'Indus & du Gange. C'est une tradition fort ancienne parmi les Arabes; que les Indiens tirent leur origine & leur nom de Sind & de Hind, dont Hist. Univ. Cham étoit, dit-on, le bisayeul. Tout ubi supra. cela peut saire conjecturer que les descendans de Sem & de Cham sont originairement les véritables ancêtres de la Nation Indienne.

\* Pays de

Comme les différentes Colonies qui peupletent l'Inde n'arriverent pas toutes dans le même tems, & s'établirent successivement en divers quartiers, il est probable qu'elles formerent plusieurs petits Etats, indépendans les uns des autres, & qui se gouvernoient par des loix particulieres. Chaque peuplade avoit des Magistrats, des Chefs, & peut-être un Roi. Tel étoit vraisemblablement l'état de l'Inde, lorsque Bacchus la subjugua. Tous les Historiens

A iv

Diod. de Sicile, Arrien, &c. cités ibid. conviennent que cette conquête sut très-rapide; & que le vainqueur n'eut qu'à se montrer aux peuples pour les soumettre à son obéissance. Or on ne conçoit pas qu'un pays d'une telle étendue eût fait si peu de résissance, s'il n'eût été partagé en une infinité de Principautés, ou de petites Républiques, divisses peut-être par leurs jalousses, & trop ennemies les unes des autres pour se réunir contre l'aggres-seur commun.

§. I I I.

#### Expédition de Sésostris.

Isaac Newton, Chronol. of Antient amended.

M. Newton, qui a répandu de si grandes lumieres sur la Chronologie des Anciens, prouve d'une maniere démonstrative, que le Bacchus Indien, dont les Grecs ont rapporté tant de fables, est le Sésac, ou le Sésostres des Egyptiens. C'est un point d'Histoire incontestable que ce Monarque, qui vivoit environ quinze cens ans avant Jesus-Christ, parcourut la haute & basse Asie, entra dans l'Indus avec une flotte considérable, subjugua une partie du continent que ce sleuve arrose, pénétra jusqu'au Gange, & conquit

même quelques Provinces dans la portion de l'Inde qui est située au-dela de ce sleuve. Il laissa en divers lieux des traces de ses victoires, en érigeant des pyramides avec l'inscription suivante: Sésostris le Roi des Rois, & le Seigneur des Seigneurs, a conquis ce pays les armes à la main. On voyoit deux de ces colonnes triomphales sur une montagne voisine de l'embouchure du Gange. L'Histoire ajoute qu'il laissa des colo- Hist. Univ. nies d'Egyptiens dans plusieurs cantons, "bi supra. particulièrement dans la ville d'Æa, capitale du Royaume de Colchos, ou les mœurs Egyptiennes se sont conservées depuis. Les Auteurs Anglois de qui j'emprunte tous ces curieux détails, conjecturent avec assez de fondement, que Sésostris en usa de même à l'égard de quelques contrées de l'Inde, qui paroissent avoir été peuplées par des colonies d'Egyptiens.

#### . §. I V.

Commencemens de la Monarchie Indienne. Succession de ses Rois.

Avant l'arrivée de Bacchus, les Indiens menoient une vie errante & pastorale, ignorant l'Agriculture, & tous

Bid.

les autres Arts. Bacchus leur communiqua des inventions utiles, adoucit leurs mœurs, lour donna des dieux, &t se sit adorer lui-même. Avant de quitter l'Inde il plaça sur le trône un de ses favoris, nommé Spartembas. C'est ici, suivant Arrien, que commence la Monarchie Indienne. Spartembas régna cinquante-deux ans. Il institua les rires de la Religion, qui dans ces premiers tems se trouvoit réduite au culte seul de Bacchus. Budy as son sils lui succéda, &trégna vingt ans. Cehui-ci laissa le trône à Cradénas, qui lui devoit aussi le jour.

Depuis Gradevas jusqu'à Heroule, il y eut une succession non interrompue de Monarques, qui régnérent de pere Arrien, Aris- en fils. On assure que cette Dynastie tide, ubi su très-fameuse, & que les Indiens siguroient alors avec éclat dans la haute Asse. Arrien compte quinze ceus ans entre l'expédition de Bacchus & celle d'Hercule, qui fonda une nouvelle Dynastie, dont on ignore la durée. Tout ce que nous apprend cet Ecrivain, c'est qu'Hercule laissa le trône à un de ses sils, & qu'il eut une sille mommée Pandaa, qui donna son nom à une Province des Indes.

#### S. V.

#### Conquêtes de Durius premier.

Depuis le régne d'Hercule, jusqu'au tems de Cyaxare Roi de Médes, l'Hiftoire ne fait presque aucune mention des Indiens, soit que leurs Monarques endormis dans l'offiveté, ne fissent en effet aucune figure dans le monde, soit qu'imitant la politique que les Chinois leurs voisins ont pratiquée presque dans tous les tems, ils ne permissent pas à leurs sujets d'avoir aucune correspondance avec l'étranger (1). Renfermés dans leur pays, dénues d'Historiens, ignorans peut-être jusqu'à l'art d'écrire, est-il étonnant que ces Peuples aient vécu dans l'oubli durant tant de siécles?

Les démêlés des Babyloniens & des Médes attirerent l'attention des Indiens, & porterent un de leurs Monarques à envoyer des Ambassadeurs Annal. liv. à Xyaxare, pour interposer sa média-dans l'Hist. tion dans cette grande querelle. Peu Univ. ibid. de tems après, le Roi Indien députa une autre ambassade à Cyrus, avec

A vj

<sup>(1)</sup> Philostrate assure (Liv. 11, Chap. 40.) que les Etrangers qui voyageorent dans l'Inde ne pouvoient séjourner plus de trois jours dans la même ville,

ordre de lui offrir de l'argent, & tous les hommages qu'il voudroit exiger. La réputation de ce Conquérant s'étoit répandue jusque dans l'Inde, quoiqu'il n'eût point encore pris Babylone, ni renversé la Monarchie des Assyriens. Quand il eut fondé l'Empire des Perfes, il en recula les barrieres jusqu'à l'Indus; mais sans passer ce sleuve, ou du moins sans pénétrer fort avant dans

le pays.

Les successeurs de Cyrus ne firent pas de plus grands progrès dans l'Inde jusqu'à Darius premier, qui en conquit la partie septentrionale. L'Histoire observe que Darius, avant d'entreprendere de la contra del contra de la contra del contra de la contra del contra de la contra d dre cette expédition, envoya Scylax de Caryande pour reconnoître le pays, & pour découvrir les embouchures de l'Indus. Cette commission suppose que les Perses, bien loin d'avoir alors des possessions importantes dans l'Inde, ne la connoissoient même que très-impar-faitement. Sans cela eussent-ils été obligés de faire voyager des Sçavans pour s'instruire du cours de l'Indus? Darius annexa cette conquête à ses domaines de Perse, & condamna ses nouveaux Sujets à lui payer un tribut annuel de trois cens soixante talens

d'or, somme excessive pour ce temslà, & qui prouve que l'Inde étoit dès-

lors un pays très-riche.

Il paroît que les Princes qui régne-Hist. Univ. !
rent après Darius, conserverent des ibid. possessions dans l'Inde, tant que l'empire de Perse subsista. Xercès, qui lui succéda immédiatement, & qui conduisir dans la Grece un million de combattans, avoit à sa folde un Corps considérable d'Indiens. Il est dit dans le Livre d'Esther, qu'Assuerus (1) régna depuis l'Inde jusqu'à l'Ethiopie sur cent vingt sept Provinces. On peut prouver par divers témoignages authentiques, que Darius Nothus, Artaxerce Mnémon, Ochus, Arsès, & Darius Codoman, avoient des possessions dans le même pays. Quinte-Curce assure que le dernier de ces Princes, avant le passage du Granique, reçut un renfort considérable de troupes, parmi les-quelles il y avoit un Corps d'Indiens.

(1) C'est, suivant M. Prideaux, l'Artaxerce Longuemain des Historiens profanes, Il étoit fils de Xercès.



#### §. V I.

#### Expédition d'Alexandre.

Ibid.

La Monarchie des Perses finit à Darius Codoman, qui se laissa vaincre par une poignée de Macédoniens. Lorsqu'Alexandre eut subjugué cet Empire, il entreprit la conquête des Indes. Il attaqua d'abord les Provinces tributaires de la Perse, & il n'eut pas de peine à soumettre un pays accoutumé. au joug depuis plusieurs siecles. Tous les peuples établis sur les bords de l'Indus, dans le continent de la Perse, se rangerent sous l'obéissance des Macédoniens sans tirer l'épée. Taxile, & les autres Princes qui régnoient dans ces quartiers, se rendirent dès la premiere sommation, & s'enrôlerent même sous les drapeaux du vainqueur. Alexandre, aidé de ces secours, entra plus avant dans le pays, passa l'Indus, & pénétra jusqu'aux bords de l'Hydaspe. Ce fut là qu'il trouva une réfistance à laquelle il s'étoit peu attendu. Le brave Porus lui disputa l'entrée de ce sleuve, & sans un orage qui couvrit la marche de l'armée Macédonienne, elle eût peut-être tenté inutilement le passage.

Porus fut vaineu. Alexandre contimua sa route, passa l'Acésine, l'Hydraote, & parint sur les bords de l'Hyphase. Son projet étoit de traverser ce dernier fleuve, & de pénétrer jusqu'aux rives du Gange. Mais il ne trouva pas la même ardeur dans ses Macedoniens, dont le courage s'affoiblissoit à mesure qu'ils avançoient dans le pays. Le souvenir récent de la résistance opiniatre de Porus les dégoutoit de cette expédition . & leur ôtoit l'envie de le commettre de nouveau avec les Indiens. Une nouvelle qui se répandit dans l'armée, acheva de glacer le courage des plus intrépides. Ön apprit qu'au-delà du Gange, les Rois de deux nations puissantes avoient assemblé une armée mnombrable, & se disposoient à marcher contre l'ennemi commun. Il n'en fallut pas davantage pour jetter l'allarme dans les troppes Macédoniennes: les soldats se mutinerent, & la rébellion fue si générale, qu'Alexandre fue obligé de renoncer à son entreprise. Il choisit à regret l'Hyphase pour la borne de ses conquêtes, & ayant fait ériger douze Autels de l'autre côté du fleuve, il y sit célébrer des sacrisices & des jeux suivant l'usage de la Grece. On

Les Sçavans Anglois qui me servent de guides dans cette introduction, remarquent que les Indiens modernes conservent un souvenir confus de l'expédition d'Alexandre. Un Seid, on Docteur du pays , idemalada un jour au Capitaine Hamilton s'il avoit jamais entendu parler de Shah Hasander: c'est le nom qu'ils donnent au Vamques. Macédonien. Hamilton répondit que ses exploits étoient très-connus en Europe, & l'entretint particulierement de la défaite de Porus. Le Seid lui dit alors que leurs Livres faisoient aussi mention de cet événement; que Shah Halander étoit un infigne Magicien; qu'il employa un million d'oyes à transporter son armée au-delà de l'Inde, & que les éléphans de Porus n'oserent jamais regarder en face ce redoutable enchanteur.

S. VII.

Monarchie fondée par Sandrocottus.

Alexandre eur à peine fermé les

DES INDIENS. 17 yeux, qu'il parut dans l'Inde un autre conquérant, dont le nom est beaucoup moins célébre, & qui fit néanmoins de plus grands exploits dans le pays. Il s'appelloit Sandrocottus, ou Androcottus, & il étoit Indien d'origine. Jeune encore lorsqu'Alexandre porta la désolation dans les Indes, il vit ce Monarque dans son camp : il le suivit dans ses expéditions, & il apprit sous lui l'art de la guerre. Cet Indien , dont la naissance étoit très-commune, mais à qui les talens donnoient une supériorité fondée sur de meilleurs titres, résolut d'enlever aux Macédoniens les Provinces qu'ils avoient conquises entre l'Indus & l'Hyphase, de s'emparer des autres régions qu'ils n'avoient pû soumettre, & de former de différentes parties de l'Inde une seule Monarchie. Il commença par exhorter ses compatriotes à secouer le joug d'une domination étrangere; & l'appas de la liberté rassembla sous ses drapeaux une multitude infinie de soldats. Bientôt il se vit à la tête d'une armée de six cens mille hommes, qui le mit à portée d'exécuter ses grands desseins. Les Macédoniens furent chassés des Provinces qu'ils avoient envahies, &

Séleucus, un des successeurs d'Alexandre, tenta de recouvrer les Provinces qui venoient de secouer le joug. Il passa l'Indus, & sit quelques ravages dans le pays. Mais Sandrocottus ayant paru à la tête d'une armée fort supérieure à celle des Macédoniens, Séleucus aima mieux s'accommoder avec l'ennemi, que de tenter la fortune d'un combat inégal. Il renonça à toutes ses prétentions sur l'Inde, moyennant un don de cinq cens éléphans.

L'Histoire ne nous apprend point quelle sut la durée du régne de Sandrocottus, ni combien de tems subsista le nouvel Empire qu'il avoit sondé. Arrien compte quatre mille cinq cens ans depuis Hercule jusqu'à Sandrocottus, ce qui joint aux quinze cens ans qu'il met entre Bacchus & Hercule, forme une période de six mille ans, qu'il n'est pas possible de concilier avec la chronologie de nos Livres saints. La suppute

tation de Pline s'en éloigne encore da- Plin. Lib. VI. vantage: car il compte six mille quatre cap. 18 & 19. cens denx ans & trois mois entre Bacchus & Alexandre.

### §. V I I I.

Stérilité de l'Histoire Indienne, depuis la conquête de Sandrocottus. Fragmens des Ecrivains Grecs & Romains.

Depuis le régne de Sandrocottus, qu'on peut placer environ quatre cens ans avant Jesus-Christ, jusqu'au commencement du huitieme siecle de l'Ere Chrétienne, l'Histoire des Indiens est infiniment stérile, & les Ecrivains Hist. Univ. Grecs & Romains ne font presque au- ubi supra. cune mention de ce Peuple. On voit seulement dans Justin qu'environ deux cens ans avant Jesus-Christ, un Roi de la Bactrianne, nommé Eucratide, défit Démétrius, Prince Indien, le chassa de ses Etats, & conquit toute l'Inde. Mais il est difficile de déterminer quel degré de croyance est dû à ce fragmen historique, tiré d'un Ecrivain dont l'autorité est justement suspecte à tous les Sçavans.

Quelques Historiens nous apprennent encore que sous l'Empire d'Au20

IbiJ.

guste, lorsque la réputation du nom Romain étoit répandue jusqu'aux extrêmités de l'Univers, des Ambassadeurs Indiens vinrent complimenter cet Empereur, qui étoit alors en Espa-gne. Ils étoient députés par un Prince appellé Porus, nom qui paroît avoir été commun à plusieurs Souverains de l'Inde, comme celui de Pharaon à certains Rois d'Egypte, & le titre de César aux Empereurs Romains. Le principal objet de leur ambassade étoit d'engager Auguste à un traité d'alliance avec leur Maître: mais comme leur négociation traîna en longueur, Porus ne les voyant point revenir, députa à l'Empereur de nouveaux Ministres. Nicolas de Damas les rencontra à Antioche. Ils n'étoient qu'au nombre de trois, leurs autres collégues étant morts de fatigue durant le voyage: mais ils avoient une nombreuse suite. Ils joignirent Auguste à Samos, & lui remirent une Lettre écrite en caracteres Grecs sur du parchemin, dans laquelle Porus prenoit le titre de Souverain de six cens Rois. Huit Indiens parsumés offrirent au nom de leur Maître des présens, qui consistoient en plusieurs curiosités de leur pays.

Dig izec by Google

Ces Ambassadeurs avoient amené à sueton. Diod. leur suite un Sage de l'Inde, nonmé scrab. Oros. Zarmanochogas; qui quelque tems après l'Hist. Univ. se brûla à Athènes. Cet homme n'avoit ibid. point à se plaindre de la fortune : on prétend même que sa condition étoit fort heureuse, & que ce sut ce qui le détermina à se donnér la mort, dans la crainte que s'il lui arrivoit quelque tevers, il n'eût pas la force de le soutenir. On grava sur son tembeau cette Epitaphe : Ici reposent les cendres de Zarmanochagas l'Indien, né à Bargose, qui suivant une coutume très - commune dans son pays, eut le courage de se don-

ner la mort.

Sous l'Empire de Claude, un affranchi, nommé Annius Plocamus, faisant Plin. Lib. VI. voile vers les côtes d'Arabie, fut obli-cap. 22. gé par les vents contraires de relâcher dans une isle des Indes appellée Taprobrane. Le Roi du pays le traita avec bonté, & le retint six mois dans ses Etats. Durant ce tems, Plocamus eut divers entretiens avec le Monarque, & lui donna une très-haute idée de la grandeur & de la puissance des Romains. Une des choses qui étonnerent davantage l'Indien, sur d'apprendre que des Pieces de monnoye, qu'on lui

montra, quoique frappées en différentes villes, & par différens ouvriers; avoient toutes le même poids. Il conqui une telle estime pour les Romains; qu'il résolut d'envoyer une ambassade à leur l'Empereur, pour lui demander son amisis. Il cheise ambassade son amitie. Il choisir pour cela quatre Seigneurs du pays, dont le plus qua-lisse s'appelloit Rachias, & fut déclaré chef de la députation. Ces Ambassadeurs arriverent à Rome, & surent présentés à l'Empereur. Pline le Naturaliste assure qu'on les questionna avec beaucoup d'empressement, comme des hommes qui venoient d'un pays dont les Romains n'avoient aucune connoissance. Ils raconterent que leur isle abondoit en or, en argent, en pierres précieuses, & qu'on y comptoit cinq ceus villes, dont la capitale, appellée Palassimende, évoit tellement peuplée, qu'un seul de ses quartiers contenoit deux cens mille habitans. Ils ajouterent que Taprobrane étoit à quatre journées du concinent de l'Inde; & qu'entre ce continent & leur isle, il y en avoit une autre, appellée l'isle du Soleil. Nos plus célébres Géographes croyent que la Faprobrane de Pline est la Ceylan des Modernes : d'autres la

onfondent mal à propos avec l'ille de Sumatra.

Pline observe qu'une des coutumes en usage chez les Taprobraniens, étoit d'élire un Roi qui n'eût point d'enfans, & qu'ils le déposoient dès qu'il en avoit, dans la crainte qu'il ne sût tenté de rendre sa Couronne héréditaire. Les Indiens de Patane, petit Royaume tributaire de Siam, ont aujourd'hui une contume assez semblable. Ils sont gouvernés par une Reine qui est condamnée à vivre dans le célibat, & ils la choisssear toujours d'un âge avancé, assu, qu'elle soit moins tentée d'enfreindre cette loi sondamentale du pays.

Trajan, Antonin le pieux, Aurélien, & Constantin, reçurent de pareilles ambassades de plusieurs nations de l'Inde. On en vir aussi arriver sous les régnes de Théodose, d'Héraclius, & de Justinien. Comme l'Empire étoit alors transféré à Constantinople, on étoit un peuplus à portée de commercer avec les

Indiens.

Néanmoins les Auteurs qui font mention de ces ambassades, n'entrent dans aucun détail au sujet des affaires de l'Inde. Le seul Cosmas, négociant d'Alexandre, qui vivoit du tens de Justinien, nous a transmis quelques particularités relatives à ce pays. Il parle

Colmas, Egypt. Topogr.Christ.

ubi suprà.

d'une isle appellée Sielediva, ou Sele-diva, qu'il dit être l'ancienne Taprobrane. Il observe que cette isle, divisée de son tems en deux Royaumes, est à égale distance du Golphe Persique, & du pays habité par les Sina, ce qui semble désigner l'isse de Ceylan. Sur la côte occidentale des Indes, c'est-à-dire, sur ce que nous appellons aujourd'hui la côte de Malabar, il place, entre autres villes, Calliana, qui est la Calicut des Modernes, & Male, d'où vient le nom de Malabar, ou Hist. Univ. plutôt Male-bar, qui dans la Langue Indienne signisie district de Male. Les isles que nous appellons Maldives, c'est-à-dire, isles de Male, & qui sont situées à une médiocre distance de la même côte, dépendoient vraisemblablement du territoire de Male.

Cosmas témoigne que de son tems il y avoit un grand nombre de Chré-tiens dans Male, dans Sielediva, & dans plusieurs autres contrées de l'Inde. Une tradition presque universellement reçue porte que l'Apôtre Saint Thomas prêcha l'Evangile dans ce pays; qu'il y convertit plusieurs peuples,

Dig izer y Google

DES INDIENS. ples, & qu'il y souffrit le martyre. La ville de Méliapore fut, dit on, le principal théâtre de ses travaux Apostoliques ; & c'est pour cela que les Portugais lui ont donné le nom de S. Thomas. On prévend que depuis la Mission de cet Apôtre jusqu'à nos jours, il y a eu dans les Indes une succession non interrompue de Chrétiens', qu'on appelle encore Chrétiens de S. Thomas.

## S. IX.

Conquêtes des Arabes dans l'Inde. Excursion des Tartares sous Zingis-Kan. Origine de la Monarchie des Mogols.

Au commencement du huitieme siecle du Christianisme, la puissance des Mahométans Arabes, si connus en Europe sous le nom de Sarrazins, se répandit dans les Indes, comme dans plusieurs autres contrées de l'Univers. L'Asie, l'Afrique, & l'Europe furent également inondées de ce Déluge de de Matigny, Batbares. Valid, onziéme Calife, sub-Arabes. jugua en moins de dix ans une grande partie de l'Espagne, les isles de Majorque & de Minorque, la Sardaigne, la Tome III.

Gaule Narbonnoise, la Tartarie septentrionale, & presque toute l'Inde en-deçà du Gange. Cet heureux Monarque sut redevable de ces importantes conquêtes à la bravoure & à la conduite de ses Généraux : car il ne parut jamais à la tête de ses armées.

Hift. Univ.

L'Histoire des Arabes ne nous apprend rien de particulier touchant leur expédition chez les Indiens: mais comme elle remarque que Catibah - Ebn-Moslen, un des Lieutenans de Valid, s'empara du Turkestan, & de quelques autres Provinces limitrophes de l'Inde, il est probable que ce fut aussi sous la conduite de ce Général que les Arabes pénétrerent dans ce dernier pays. Catibah aiant pris Samarcande, capitale du Turkestan, sit main - basse sur toutes les idoles du pays, changea les temples en mosquées, condamna les habitans à embrasser le Mahométisme, & convertit militairement tous ces Tartares, qui depuis ce tems sont inviolablement attachés à la Religion Musulmane. Il y a lieu de présumer que ce Capitaine Arabe, si zelé pour la propagation de l'Alcoran, jetta aussi dans les Indes les premieres semences DES INDIENS. 27 du Mahométisme, dont l'établissement

est ancien dans le pays.

Mahmoud Gaznevide, autre Prince Arabe, porta la guerre dans l'Inde, & s'en empara l'an 392 de l'Hégire, qui tépond à l'an 1002 de l'Ere des Chrétiens. Environ deux cens ans après, le fameux Zingis, grand Kan des Tartares, entra à main atmée dans le même pays, & réduisit sous son obéissance toutes les Provinces qui sont au-delà du Gange. Delà il passa dans la Chine, pénétra jusqu'à Pé-kin, dont il s'empara, & soumit toute la partie septentrionale de ce vaste Empire. Il rentra ensuite dans l'Inde, conquit tous les pays situés entre le Gange & l'Indus, & couronna tous ces grands exploits par l'acquisition de la Bactriane, de la Sogdiane, & du pays d'Iram, c'est-àdire, de presque toute la Perse.

Vers la fin du quatorzième siecle du Christianisme, un Prince de la même nation, & originairement de la même famille que Zingis-Kan, puisqu'il avoit le même aïeul, conquit l'Inde proprement dite. Ce Guerrier, nommé Timur Beg, & plus connu en Europe sous le nom de Tamerlan, étoit Roi des Tartares occidentaux, appellés Mongols.

B ij

& par corruption Mogols. Ses conquêtes furent plus durables que celles de ses prédécesseurs, & il eut la gloire de fonder une Monarchie fameuse, qui depuis plusieurs siecles subsiste avec éclat dans la haute Asie, & qui doit son nom & sa puissance aux Mogols.

C'est ici que commence l'Histoire moderne des Indiens, & qu'on trouve une suite d'événemens, dont on peut conduire le sil jusqu'à nos jours. Mais n'anticipons pas les matieres, & avant de faire connoître l'état présent de ce peuple, passons à la description de ses anciennes mœurs.

## §. X.

### Mœurs des anciens Habitans de l'Inde.

Ancien Gouyernement des Indiens.

Commençons par leur Gouvernement. Diodore de Sicile & Strabon nous apprennent que les Princes, qui partageoient entre eux la domination de l'Inde, gouvernoient avec un pouvoir despotique. Ils étoient propriétaires absolus de tous les territoires de leur Etat: ceux qui les cultivoient n'en avoient que l'usufruit. Le Sacerdoce &

HIR. Univ. avoient que l'usufruit. Le Sacerdoce & nbi suprà la Royanté étoient réunies dans la nis

DES, INDIENS. me personne, & la distinction de ces deux puissances n'excita jamais de troubles chez ce peuple sage, ami de la subordination & de la paix. Le sceptre étoit presque par-tout héréditaire, & l'aîné des Princes étoit ordinairement appellé au trône. Mais il y avoit des cantons où la difformité étoit une cause d'exclusion : on visitoit les enfans du Prince des qu'ils étoient nés , & s'ils avoient quelque défaut corporel,

non-seulement on leur ôtoit le droit de

succéder, mais on les faisoit mourir. L'expédition de Séfostris changea un peu la forme de ce Gouvernement: tions arrivées une Monarchie puissante s'éleva sur lont que soit les ruines de plusieurs Etats qu'elle blement alterée.

tion ne s'étendit jamais sur toutes les Indes, elle s'anéantit avec le tems, & les choses se rétablirent sur l'ancien pied. La Monarchie qu'Hercule fonda eut le même sort que celle de Sésoftris, & il n'en restoit aucun vestige, lorsqu'Alexandre le Grand porta la guerre dans les Indes. Le pays étoit gouverné par plusieurs Rois, Indiens abi supra. d'origine, & l'on y trouva même quelques Républiques. Les fers dont Alexandre chargea quelques nations In-

Hift. Univ.

B iii

diennes, furent presque aussi-tôt brisés par Sandrocottus, fondateur d'une Monarchie nouvelle, qui s'éclipsa elle-même comme les autres. L'invasion plus moderne des Arabes, n'a produit qu'une révolution passagere : leur puif-sance a passé dans les mains des Tartares. Les Mogols eux-mêmes, maîtres depuis quatre siecles de la plus riche portion des Indes, ont vû plus d'une fois leur Empire ébranlé par la révolte des Rajahs du pays. Leur domination, affoiblie dans ces derniers tems par les plus rudes secousses, est aujourd'hui sur son déclin, & les Indiens touchent peut-être au moment heureux, où, affranchis d'une puissance étrangere, ils pourront faire revivre leurs anciens ulages, & se gouverner par leurs propres loix. Ces loix, dont Diodore de Sicile

vision du peuple.

Ancienne di- & Strabon nous ont conservé de précieux vestiges sétoient dictées par la sagesse & par l'équité. Les habitans de chaque district étoient partagés en sept classes. Les Brachmanes formoient la premiere: c'étoit la moins nombreuse, parce qu'elle n'étoit composée que des sages du pays. Ils avoient l'inten-dance des sacrifices, & la direction des plus importantes affaires. Les Laboureurs formoient la seconde classe. Leur nombre étoit considérable : on les dispensoit des taxes & du service militaire; mais on les obligeoit de donner au Prince le quart de la récolte. Leur profession étoit si révérée, qu'on ne leur faisoit jamais la moindre violence, même en tems de guerre; & tandis que l'ennemi usoit par-tout ailleurs des droits de la victoire, il respectoit la personne & les possessions des Laboureurs. On les regardoit à juste titre comme les peres du peuple, & les membres les plus utiles de la société. Les Bergers & les Chasseurs composoient la troisseme classe. Les uns étoient chargés de pourvoir à la subsistance & à la multiplication des animaux utiles: les autres s'occupoient à détruire les Lions, les Tigres, les Oiseaux de proye, & les autres animaux nuilibles. La quatrieme classe étoit composée des Artisans, & la cinquieme des Soldats. Le Prince exigeoit des premiers un tribut, à moins qu'il ne les occupât à la fabrique des armes, ou à la construction des vaisseaux. On affranchissoit les Soldats de toute taxe, & ils étoient logés & nourris aux

dépens de l'Etat. La fixieme & la septième classes comprenoient les Officiers de Justice, & les Conseillers du Prince.

Il n'étoit pas permis de passer d'une Ille a lieu condition à l'autre, ni d'abandonner quelquescan- la classe où la naissance avoit placé tons de l'In chaque citoyen: réglement très-lagé dont le but étoit de perfectionner les arts dans chaque profession, de maintenir une juste subordination dans l'Etat, & de fixer pour jamais la fortune & la condition des particuliers. Une chose très-remarquable; & qui ne de-voit pas échaper aux savantes recher-ches des Auteurs de la nouvelle Histoire Universelle, c'est que la division, dont on vient de parler, a lieu encore dans quelques cantons de l'Inde, particulièrement dans le Royaume de Calieut : c'est ce que les Indiens appellent.Castes.

enlieres.

Loix parti- Une Loi particuliere obligeoit un certain nombre de Brachmanes de se rendre à la Cour au commencement de chaque année, & de communiquer au Roi des observations, relatives à la culture des terres, au Couvernement politique, & à l'utilité générale du pays. Si quelqu'un de ces Prêtres étoit convaincu d'ignorance ou d'imposture . DES INDIENS. 33 on lui imposoit un éternel silence. Il n'étoit permis à aucun particulier d'avoir des chevaux, ou des éléphans: ce droit n'appartenoit qu'au Prince.

Les Rois étoient assujettis à des devoirs pénidevoirs pénibles. Leur Palais étoit oubles attachés vert toute la matinée : chacun avoit droit de demander audience, & d'exposer ses besoins. Le Prince ne renvoyoit personne sans l'avoir entendu, & souvent il étoit obligé de retarder l'heure de ses repas, ou celle du bain. Nous avons vû dans l'Histoire des Chinois, que leurs anciens Empereurs observoient le même usage. Les Loix défendoient aux Monarques Indiens de s'abandonner au sommeil pendant le jours. La sobriété régnoit dans leurs repas petrab, lib, xv. & le luxe étoit banni de leurs Palais.

Il me seroit difficile de présenter à mes Lecteurs un plus beau tableau, que celui que Philostrate a tracé d'un de ces Rois de l'Inde, appellé *Phraote*, qui régnoit sur les Taxiles, peuple établi sur les bords de l'Indus. C'est le premier Royaume qu'Apollonius de Tyane visita dans le premier voyage qu'il sit aux Indes. Arrivé au Palais du Roi, il le prit d'abord pour la demeure d'un particulier, soit à cause de la sur-

vita Apollonii, Lib. III. cap. 2. cité par M.l'Abbé Guyon, Hift. des Indes , Tome L

plicité de l'édifice, soit parce qu'il n'y Philoste, in vit point de gardes. Il apperçut seule-its Apollo-ment quelques esclaves à la porte, & plusieurs personnes qui demandoient à parler au Maître. Il entra avec eux, & il reconnut le Monarque aux hommages qu'on lui rendit, & sur-tout à la majesté de son maintien. Il lui adressa la parole par un interprête, & après l'avoir complimenté sur la modestie qui régnoit dans sa Cour, il lui demanda si c'étoit par goût, ou en vertu des Loix du pays, qu'il menoit une vie si simple & si unie. La Loi, répondit le Prince, & mon penchant me portent à renoncer à un vain étalage de grandeur, qui n'a qu'un faux éclat. J'use avec modération du peu que les Loix m'accordent, & ce peu me suffit. Je partage le reste entre les personnes que j'aime, & j'en abandonne même une partie à mes ennemis, afin qu'ils laissent mes sujets tranquiles. C'est en cela que je fais confister ma grandeur. Apollonius lui demanda quels étoient ses alimens ordinaires: Je ne bois du vin, lui dit le Roi, que lorsque j'offre au Soleil des libations. Je laisse à mes Officiers le fruit de ma chasse, content de l'exercice & du plaisir qu'elle m'a procuré. Quelques légumes & quelques fruits, tirés d'un jar-din que je cultive, sont les alimens dont j'ai coutume de me servir. Aptès cet entretien, qui se sit en présence des Courtisans par le moyen d'un interprête, le Roi ayant fait retirer tous les Indiens, parla en Grec à Apollonius, & le pria familierement de lui donner à souper. Apollonius s'étant excusé de traiter ce Prince, sur ce qu'il ne lui étoit pas possible de le recevoir convenablement: C'est au plus digne des deux, dit le Monarque, à traiter l'autre: sur ce pied-là c'est Apollonius qui doit recevoir Phraote. Cependant il se rendit aux résistances du Philosophe, & se contenta d'exiger qu'ils souperoient ensemble dans le Palais. Ils allerent tous deux au bain, & delà ils se rendirent dans une salle, où un grand nombre de convives s'afsemblerent. Le Roi s'assit sur un sopha, & cinq personnes s'y placerent à ses côtés. On avoit dressé au milieu de la salle, une grande table qui étoit abondamment garnie de mets, de fruits & de légumes, de poissons, d'oiseaux sauvages, de cuisses de Ti-gres, & d'autres mets. On y voyoir des Lions tout entiers. Chacun des

B vi

convives alloit prendre les mets qu'il vouloit, & lorsqu'ils ne mangeoient plus, on apportoit de grandes urnes remplies d'eau, où ils buvoient la tête penchée.

Philostr. ibid. eap. 26.

Vailà ce que vit Apollonius dans le -pays des Taxiles. Mais il ne faut pas crone que cette sévérité de mours régnât au même degré dans toutes les Cours de l'Inde. Le même Philostrate fait mention de plusieurs Princes du pays, qui portoient le luxe & la mollesse aussi loin que les Monarques les plus efféminés de la Perse. Les Musicani, peuples voifins des Taxiles, étoient gouvernés par des Rois voluptueux, toujours environnés d'une troupe de concubines, dont les gestes effrontés & les chansons lascives excitoient aux plus honreufes débauches. S'ils paroisfoient en public, on portoit devant eux des enconsoirs d'argent, pour parfu-smb.Quint, mer le chemin. Des Officiers, rangés au tour du Palanquin, où l'on promeguyon, ubi noit l'indolent Monarque, tenoient dans leurs mains des branches de verdure, chargées d'oiseaux de toute es--pece, qui charmoient les oreilles par la douceur de leurs ramages. L'or éclatoit de toutes parts dans leur Palais.

Curt. cités par M.l'Abbé Suprài.

DIS INDIENS. qui ne laissoit pas d'être ouvert à tout le monde pendant les heures d'audienre. Mais tandis que le Monarque jugeoit les conrestations de ses sujets. qu'il écoutoit les Ambassadeurs étrangers, & qu'il traitoit des plus importantes affaires; on voyoit autour de lui un cortége de femmes, dont les unes lui parfumoient les pieds & les mains, & les aurres arrangeoient sa chevelure. Ce fut sans doute le commerce des Perses & des Macédoniens, qui introduist ce luxe dans quelques contrées de l'Inde.

Presque tous les Auteurs qui ont fait mention des anciens Indiens, les représentent comme des hommes d'une Arrian. Eiltaille gigantesque, qui avoient six ou V. cap. 9; sept pieds de hauteur. On assure que Alexandro; Porus en avoit sept & demi. Le song Quint. Curt. de l'Indus les hommes étoient noirs M. Guyon, comme les Ethiopiens, & il est arrivé ubi supra. de-là qu'on a souvent confondu ensemble les peuples de l'Inde avec les habitans de l'Ethiopie-, ce qui jette une grande obscurité sur l'Histoire ancienne des uns & des autres. Mais les Indiens portoient des cheveux longs & fort plats, au lieu que les Ethiopiens les avoient courts & crépus. On remarque

encore la même différence entre les noirs de l'Afrique & ceux de l'Asie.

Habillemens des Indiens.

Les Indiens laissoient croître leur barbe, & la peignoient en blanc, en rouge, en verd, ou en bleu. Leurs habits étoient de différentes matieres, selon les lieux. Dans certains cantons on se couvroit avec des peaux de Lion ou de Tigre : on s'habilloit ailleurs avec des étoffes de laine, de coron, ou d'écorce d'arbre. L'usage de la soie, qui nous est venue originairement des Indes & de la Chine, n'a été connu dans ces pays que dans des tems postérieurs à ceux dont je parle. L'habillement étoit pour l'ordinaire d'une seule piéce, qu'on rouloit autour des épaules, & qui ne descendoit que jusqu'au genou. Les Pagnes, ou manteaux Siamois, ont aujourd'hui la même forme. Les gens de qualité se distinguoient par des pendans d'oreilles, par des chaufsures propres, par la richesse des parafols. On retrouve encore tous ces usages chez les Indiens modernes.

Leur boisson ordinaire étoit l'eau & Leur tempé- le lait. Ils ne connoissoient pas l'usage du vin; mais au défaut de cette liqueur, qui a toujours manqué dans les Indes, ils avoient comme aujourd hui la bierre

de ris, le jus du cocorier, & d'autres breuvages. Ils n'usoient qu'avec une extrême réserve des liqueurs fortes; & ils avoient une telle horreur des débauches de ce genre, qu'une Loi portoit, que si une femme tuoit un Roi ivre, elle épouseroit son successeur.

Le préjugé de la Métempsycose, qui subsiste dans l'Inde depuis tant de siécles, privoit dès-lors ses habitans de l'usage des viandes, si ce n'est de celle de quelques animaux nuisibles, qu'on tuoit à la chasse, & qu'on mangeoit ensuite sans scrupule. Quelques Indiens modernes, tels que ceux de Siam, de Laos & de Camboye, ne sont pas làdessus plus scrupuleux que leurs ancêttes, & se permettent l'usage des mêmes alimens. Néanmoins les plus dévots ont la délicatesse de s'en abstenir, & se plaignent que le relâchement air introduit un tel abus dans la Religion.

Tout répondoit à la vie frugale que menoient les Indiens. Ils n'avoient d'autres lits que des nattes, ou des peaux de bêtes. Leurs maisons étoient construites de planches, ou de jonce entrelassés; elles étoient fort basses, & l'on n'y voyoit aucun ornement.

Ilsavoient une indifférence extrême

40

pour la vie, & le suicide étoit commun parmi eux. Leurs Philosophes ensei-Leurs princi-gnoient qu'une mort volontaire est le pes sur le Suiplus agréable sacrifice qu'on puisse faire aux Dieux, & leur exemple autorisoit cette maxime. Telle étoit la force de ce préjugé barbare, que les femmes montoient sur le bucher de leurs maris, & se précipitoient dans les flammes. Les esclaves se brûloient aussi sur le bucher de leurs maîtres. Le tems n'a pu guérir ces funestes superstitions, & elles se pratiquent encore dans plusieurs

contrées de l'Inde, principalement sur

Strab. Lib. XV, Diod. Lib. XVII.

gion.

la côte de Bengale. L'idolâtrie semble avoir été la prereur Relimiere Religion des anciens habitans de l'Inde. Avant l'expédition de Sésof tris, ils n'avoient point de Temples, ni de culte réglé. Le commerce des Egyptiens leur apprit à adorer Jupiter, Pluton, Isis, Osiris, & d'autres Divinités. Ils commencerent par Sésostris hi-même, qu'ils adorerent sous le nom de Bacchus: & dans la suite ils rendirent les mêmes hommages à Hercule, le second conquérant de l'Inde. Ils adorerent aush le Gange, & une multitude de Génies', auxquels ils attribuoient une puissance directe sur les

DES INDIENS. hommes, & une espece d'Intendance sur l'Univers. La persuasion de leur existence est un dogme très-ancien dans le monde, & les Indiens idolâtres en font à présent un des principaux arti-cles de leur Religion. Le Pere Kirker Kircher. conjecture avec beaucoup de fonde Chin. Illuitement, que les représentations hieroglyphiques, dont les Egyptiens introduisirent l'usage dans l'Inde, ont donné naissance aux Idoles monstrueuses, dont le culte est encore si répandu dans cette contrée. Il prétend même qu'on trouve aujourd'hui dans la Liturgie Indienne des traces sensibles du culte d'Isis &

Les Brachmanes étoient les principaux Ministres de la Religion. On les regardoit comme les favoris & les organes des Dieux du Ciel, & l'on étoit persuadé qu'ils n'avoient pas moins de crédit auprès des Divinités infernales. On vantoit leur sobriété, leur modestie, leur vie austere; & leur indissérence pour les biens & pour les maux de la vie. Ils formoient, à proprentent parler, une seule famille, composée de plusieurs freres, qui reconnoissoient pour aïeul commun un certain Brahma. Les Bramines modernes, succel

d'Osiris.

Hift. Univ.

Les Auteurs Anglois que j'ai cités ne doutent point que dans le Brahma Indien on ne doive reconnoître le Patriarche Abraham: opinion adoptée par plusieurs Savans, combattue par d'autres, & qui me paroît plutôt fon-dée sur une vaine conformité de nom, que sur des rapports bien sensibles. On fait que Pythagore se rangea autrefois sous la discipline de nos Prêtres In-diens; qu'il se sit initier dans leurs mysteres, & qu'il emprunta d'eux son fameux dogme de la Métempsicose, qu'il répandit ensuite dans la Grèce & dans l'Italie. Il puisa dans la même source sa doctrine enigmatique des nombres, la pratique du silence, du jeune, & quantité d'observances particulieres, qu'il imposoit à ses disci-ples. Démocrite & d'autres Sages de la Gréce entreprirent aussi le voyage des Indes, pour entendre les leçons de nos savans Brachmanes. Dans ces tems reculés on alloit chercher au fond de l'Asie les connoissances Philosophiques, & ces Indiens, que nous traitons aujourd'hui de barbares, ont été originairement les premiers Précepteurs des Grecs & des Romains.

## §. X I.

Commerce des Romains dans l'Inde. Ses Révolutions dans le moyen âge. Epoque de la découverte des Indes par les Portugais.

Les Romains, qui n'étendirent jamais leur domination jusqu'aux Indes, & qui n'eurent même dans la Perse que des établissemens passagers, ne furent point à portée de faire un commerce considérable dans la haute Asie. Leurs Flottes marchandes ne fréquentoient guere que la Méditerranée, & le Port d'Alexandrie étoit le terme ordinaire de leurs plus longues navigations. Lorsqu'ils eurent transféré leur Empire à Constantinople, ils commencerent à s'appliquer au commerce des Indes. Alexandrie étoit l'entrepôt des marchandises, qu'ils tiroient de ce pays: mais l'exportation étoit difficile, parce qu'une partie du trajet se faisoit par terre. Les marchandises, après avoir passé dans le Golphe Persique, & sur

la mer rouge, se transportoient ensuite sur des chameaux jusqu'aux bords du Nil, d'où elles descendoient à Alexandrie. Les guerres qu'on eut à soutenir dans l'Orient & dans l'Occident, nuisirent beaucoup à ce commerce, qui alla toujours en déclinant à mesure que l'Empire Romain s'affoiblissoit. Il tomba entierement sous les Empereurs Grecs, lorsque les Arabes eurent conquis la Perse & l'Egypte. Les Califes, maîtres des embouchures du Nil, en interdirent l'entrée aux Vaisseaux qui venoient de la Méditerranée, & s'emparerent de cè commerce, dont ils tirerent de grands avantages. Le droit feul qu'on levoit alors sur les marchandises de l'Inde, égaloit le tiers de leur valeur. Les côtes de Malabar & de Cambaye étoient les lieux les plus fréquentés des Arabes, qui transportoient samulo, se-d'abord leurs marchandises par mer à

sandado, en d'abord leuts marchandres par mer a creta fidel.
crucis, lib. 1. Aden, & de là à la Mer rouge par terre cité par M. dans une traite de neuf jours. De la Guyon, Hist. Mer rouge on les portoit au Caire, & L. Chap. X. du Caire à Alexandrie par le Nil. Les Sultans d'Egypte étoient si jaloux de ce commerce, qu'ils ne permettoient à aucun Européen de passer sur leurs

terres pour aller aux Indes.

Tout ce que purent faire les Négocians d'Europe, fut de se rendre à Alexandrie, qui étoit toujeurs le principal entrepôt de toutes les marchandises qui venoient de l'Inde. Les Vénitiens, alors les plus célébres navigateurs de l'Italie, firent d'abord ce trasic avec beaucoup de succès. Mais cette prospérité ayant été interrompue par les mauvais traitemens qu'ils reçurent en Egypte, ils établirent des comptoirs dans l'Arabie, dans la Syrie, & dans d'autres contrées plus voisines de l'Inde. Ce changement porta des atteintes sensibles au négoce d'Alexandrie, & contribua beaucoup à l'agrandissement du Caire. Dans la suite Guyon, shi les Chrétiens & les Sarrasins se trou-suprà, T. IIL vant également intéressés à relever le Chap. I. commerce d'Alexandrie, les choses s'y rétablirent sur l'ancien pied, & les Navigateurs d'Europe s'y rendirent de toutes parts. Son Port fut trèsfréquenté dans le cours du douzieme siecle. La dureté & les exactions du ministere d'Egypte ayant encore re-buté les Marchands étrangers, le com-merce des épiceries sut transféré ailleurs, & se sit principalement à Casa sur la Mer noire, & à Astracan sur la

Mer Caspienne, vers l'embouchure du Volga. Mais on se dégouta avec le tems de l'incommodité de ces comp-toirs, & il fallut revenir tantôt au Caire & tantôt à Alexandrie. Les Vénitiens & les Génois, qui avoient des Flottes puissantes sur la Méditerranée, & des possessions considérables dans le Levant, l'emportoient alors sur tous les Négocians étrangers. Le principal commerce des épiceries se faisoit à Venise, & cette ville jouissoit alors d'une grande opulence. Mais cette source de richesses tarit, lorsque des Navigateurs plus hardis entreprirent d'aller aux Indes par l'Océan, & de tirer en droiture des marchandises, dont l'exportation ne se faisoit que par une infinité de détours.

Idem , ibid.

On peut dire que Jean de Béthencourt, Gentilhomme Normand, ouvrit
le premier cette route aux navires Européens, quoique son dessein ne sût
jamais de pénétrer par mer jusqu'aux
Indes, & qu'il n'eût vraisemblablement aucune idée de la possibilité de
ce voyage. Il découvrit en 1402 les
Isles Canaries, sur les côtes occidentales de l'Afrique, & cette heureuse
découverte fraya le chemin à toutes les

DES INDIENS. 47 surres. Elle excita l'émulation des Portugais, qui marchant sur les traces de ce Navigateur, découvrirent sur les mêmes côtes le Cap Non, le Cap Boïador, Porto santo, & Madere. Le Ministere de Portugal n'en demeura pas à ces premieres tentatives, qui se sirent sous le régne de Jean I. Jean II voulant connoître l'étendue de l'Afrique & la position particuliere de l'Ethiopie, envoya à la découverte pluseurs personnes, entre autres Jean de Covillan, qui se rendit en Egypte par la Méditerranée. Il passa de-là par terre dans le pays des Abyssins, parcourut toute l'Ethiopie, s'embarque sur le Golphe Arabique, & pénétra jusqu'aux côtes occidentales de l'Inde. Il fut rempli d'étonnement à la vûe du riche commerce qui se faisoit en étoffes rares & en diamans, à Cananor, à Calicut, à Goa; & de retour à Lisbonne, il rendit compte au Roi de ce qu'il avoit vu. Son récit détermina ce Prince à poursuivre les découvertes qu'on avoit faites au-delà des côtes occidentales de l'Afrique, & à chercher de ce côté là une route qui conduisit jusqu'aux Indes. Un célébre Navigateur, nomé Diaz, se présenta, & le

Gouvernement le chargea de cette grande entrepriso. Il s'embarqua en 1493, pénétra jusqu'à la pointe la plus méridionale de l'Afrique, qu'on a depuis appellée le Cap de Bonne Espérance, & rentra dans le Port de Lisbonne après seize mois & dix-sept jours de navigation. H ne ramena que deux hommes de l'équipage, tout le reste ayant péri de fatigue dans ce long trajet. Ensin Vasquès de Gama eut l'honneur de consommer ce grand ouvrage. Après avoir erré onze mois sur des mers périlleuses, il découvrit les Indes, & aborda heureusement à Calicut, sur la côte de Malabar, l'an 1498.

## S. XIL

## Plan de l'Auteur.

Je ne puis mieux terminer ces Observations préliminaires, que par l'exposition du plan que j'ai suivi dans l'Histoire des dissèrens peuples qui habitent l'Inde. Je les diviserai en trois classes: 1°. ceux qui sont établis entre l'Indus & le Gange, & dont le pays comprend l'Inde proprement dite; 2°. ceux qui habitent entre le Gange & la mer qui baigne la Cochinchine; DES INDIENS. 49
30. Ceux qui fixent leur féjour dans les isles qui environnent l'Inde. Je commencerai par les peuples établis entre le Gange & la mer de la Cochinchine, parce que leur position, leurs mœurs, leur gouvernement, & leurs intérêts politiques, les raprochent davantage des Nations Orientales, dont j'ai donné l'Histoire dans les précédens volumes. Le Lecteur sent assez l'importance de cette méthode, dont le principal avantage est de lier entre elles les diverses parties de cette collection historique.





# HISTOIRE

DES

## INDIENS.

PREMIERE PARTIE.

INDIENS établis entre le Gange & la mer de la Cochinchine.



A portion de l'Inde, habitée par les peuples dont je vais écrire l'Histoire, forme une presqu'isse, que la mer

baigne à l'Orient, au Midi, & au Couchant, & qui ne tient au continent que par sa partie Septentrionale, où elle confine au Mogol, à la Tartarie, & à la Chine. On lui donne environ cinq cens lieues du Nord au Sud.

& trois cens soixante du Levant au Couchant dans sa plus grande étendue. Mais elle s'étrécit tellement vers sa partie méridionale, qu'elle ne sorme plus qu'une langue de terre, qui communément n'a pas trente lieues de

largeur.

Les premieres contrées qui s'offrent dans cette Péninsule, lorsqu'on vient de l'Orient, sont le Tonquin, la Cochinchine, Ciampa, & Camboie. J'ai parlé de la Cochinchine & du Tonquin dans l'Histoire de l'Empire des Chinois, dont ces régions sont tributaires. Ciampa est un pays presque inconnu à nos Voyageurs, qui n'ont pas même daigné nous apprendre le nom de sa capitale. Camboie est une ancienne dépendance de Siam, & j'en dirai quelque chose dans l'Histoire de ce dernier Royaume.

En avançant dans le pays, on découvre Siam, qui est au centre de la presqu'isle, & Malacca, qui en forme la pointe méridionale. Ces dernieres régions, fréquentées des Européens depuis plus de deux siecles, fourniront des détails plus intéressans & plus étendus. Au Couchant & au Nord, on trouve les Royaumes de Laos, de Pé-

Histoire 52 gu, d'Ava, d'Arrakan, de Boutan, de Tipra, d'Azem, &c. Je me contenterai de donner une légere idée des peuples qui habitent ces différentes contrées, soit parce que leur histoire n'offre rien de fort curieux, soit pour ne point sortir des bornes étroites que je me suis prescrites.

## CHAPITRE PREMIER.

Histoire SIAMOIS. DES

### ARTICLE

Histoire fabuleuse de Sommonacodom Législateur des Siamois. Antiquités historiques de Siam.

La Loubere, du Royaume ce Siam, prechap. III.

Es Siamois reconnoissent pour leur Législateur Sommonacodom, qu'ils font vivre plus de cinq ceñs ans avant miere partie, Jesus-Christ. C'est à lui que commence leur Ere commune, qui, suivant leur calcul, comprend aujourd'hui

\*In 1755. \* 2300 ans. Les Chinois prétendent que ce Sommonacodom naquit dans leur pays; qu'il fut envoyé à Siam en qualité DES INDIENS.

d'Ambassadeur, & qu'il y gagna les Gervaise, bonnes graces du Souverain, qui lui Rolation du donna sa fille unique en mariage, & siam, part. le déclara son successeur. Ils ajoutent III. c. IV. qu'après la mort de son beau-pere, il prit en main les rênes de l'État, & qu'il gouverna les Siamois avec beaucoup de sagesse; qu'au bout de quelques années il abdiqua l'Empire, pour se retirer dans les bois, où il vécut en Hermite & en Pénitent; qu'une infinité de gens le suivirent dans sa solitude, pour mener la même vie; qu'il s'attacha à les instruire, & leur communiqua plusieurs connoissances sublimes que le Ciel lui avoit révélées; que ses disciples répandirent après sa mort la doctrine qu'il leur avoit enseignée, & lui bâtirent des Temples, pour éter-

niser sa mémoire & leur reconnoissance. Les Chroniques Siamoises ne s'accordent pas sur toutes ces choses avec les Annales de la Chine. Elles assurent que Sommonacodom étoit fils d'un Roi de Siam, & qu'ayant succédé au trône, il gouverna avec tant de sagesse & d'équité, qu'il fut l'admiration & les délices de son peuple. Elles rapportent aussi l'Histoire de son abdication, & de sa retraite dans les bois; mais elles

C iij -

s'étendent davantage sur les vertus qu'il fit éclater dans sa solitude. Sa frugalité étoit si grande, qu'il ne mangeoit qu'une poignée de ris par jour, & qu'il finit même par se contenter d'un seul grain. Ce qu'on raconte de sa charité est encore plus extraordinaire. Un jour qu'on lui demandoit l'aumône, n'ayant point autre chose à don-ner, il s'arracha un œil, & le mit dans Idem, ibid. la main du mendiant. Dans une autre rencontre, il aima mieux donner sa femme à un pauvre, que le renvoyer

les mains vuides. Les austérités qu'il exerça sur son corps lui apprirent à vaincre ses pas-sions, le firent triompher des attaques du diable, & l'éleverent au-dessus de la condition humaine. Un Ange defcendit du Ciel, lui rasa la tête & les sourcils, lui mit en main une Loi sacrée, & lui ordonna de l'annoncer aux hommes. Sommonaçodom obéit, & ses prédications eurent le plus heureux succès. Mais en même tems la malice de ses envieux lui suscita plusieurs persécutions. Son propre frere se déchaîna contre lui; & pour le perdre plus surement, il feignit de se mettre au nombre de ses disciples. Cet artifice n'ayant

DES INDIENS. pas réussi, Tévatat, c'étoit le nom du perfide, employa la force ouverte, mais aussi avec peu de succès. Le saint homme n'opposa à ces violences qu'un esprit de patience & d'humilité, & par-là il confondit ses ennemis. Bientôt après, Tévatat mourut en réprouvé, & fur précipité dans l'abîme, où arraché en croix il exple depuis deux mille ans, l'horrible complot qu'il forma contre son frere.

Cependant la réputation de Sommonacodom augmentoit tous les jours, & la sainteté se manifestoit par un grand nombre de nuracles. Son visage devine filumineux, que personne n'en pouvoit soutenir l'éclat. On assure qu'il posa un jour le pied droit sur un rocher, appellé Prabat, qui est à six lieues de Louvo, Gervaise, abi & le pied gauche sur une montagne qui fig Loubere, est à trois journées du chemin de Pra- 1. part. c. L. bat. On montre encore sur le rocher la trace de son pied, qui a une coudée de long, & treize ou quatorze pouces de profondeur. Ce monument est couvert d'une lame d'or, & l'on a construit au même lieu une Chapelle. Dans cerraines solemnités, on expose aux yeux du peuple ces farrés vestiges, & le Roi va les adorer une sois l'an, On prétend C iv

que les Lions, les Tigres, les Eléphans, & les Rhinoceros, viennent aussi se

prosterner devant cette relique.

Voilà une partie des fables qu'on a débitées concernant le Législateur des Siamois. On dit encore qu'il fut l'aureur du fameux système de la Métempfycose, ou plutôr qu'il reçut du Ciel cette doctrine. Il subit lui-même quanrité de métamorphoses; & après avoir terminé sa premiere vie, il en commença successivement plusieurs autres. Sa premiere mort est l'époque commune & populaire de sa Chronologie Siamoise, qui remonte jusqu'à l'année 545 avant Jesus - Christ, Mais cette date est si incertaine, que les Savans du pays l'ont rejettée, & lui ont subf-Le Loubere, titué une autre époque, qui se raporte Il part. c.XI. à l'an de grace 638.

chap. III.

Depuis la mort de Sommonacodom, jusqu'à l'année 1300 de l'Ere Siamoife; les Chroniques du pays ne font mention d'aucun Monarque, ni d'aucun événement historique: & cette lacune suffit pour faire regarder comme fabuleux tous les tems compris dans ces treize cens premieres années. Le premier Prince dont il soit parlé après ce long silence, est Pra-poar - honne-Idem, I. part.

· Dig izec y Google

<u> fourittep - pennaratui - fonnanebopitra :</u> c'est ainsi que la Loubere écrit ce nom, qui comprend apparemment plusieurs titres. Les Siamois font régner ce Prapoat l'an 1300 de leur Ere, qui répond, à peu près, à l'année 750 du Christianisme. Cette époque m'a paru remarquable en ce qu'elle concourt avec le tems de la premiere excursion des Arabes dans les Indes (1), & je serois tenté de croire que la Monarchie Siamoise doit son origine à l'irruption de ces Barbares. Quelques Indiens effrayés se réfugierent peut-être au-delà du Gange, & traversant les montagnes & les forêts, dont le pays de Siam est environné, ils se procurerent une retraite tranquille & assurée sur les bords marécageux du Menan. C'est ainsi que trois siécles auparavant, d'autres Barbares ayant inondé l'Italie, & porté la désolation jusque dans Vérone & dans Padoue, plusieurs habitans de ces villes saccagées se retirerent dans les lagunes du Golphe Adriatique, & jetterent les fondemens de la République de Venise.

Tout concourt à me faire conjectu-

<sup>(1)</sup> Voyez l'Article IX. de l'Introduction qui est à la tête de ce Volume.

rer que la Monarchie Siamoise ne remonte pas au-delà du septieme ou du huitieme siecle du Christianisme; le filence des Historiens nationnaux sur les tems qui ont précédé le période dont je parle ; la réjection de l'Ere fabuleuse de Sommonacodom, à laquelle les Chronologues de Siam ont substitué une époque plus moderne, qui concourt avec le milieu du huitieme siecle de l'Ere Chrétienne; l'origine peu ancienne des principales villes du pays, principalement de la Capitale, qui n'a été bâtie que vers l'année 1360 de Jesus-Christ; enfin les progrès médiocres de la population dans cette contrée, qui toute étendue qu'elle est, ne comptoit sur la fin du dernier siecle, que dix-neuf cens mille habitans.

Ibid.

La Loubere a eu dans les mains un Manuscrit Siamois, qui contient un Abrégé Chronologique de l'Histoire du pays. C'est un ouvrage si imparfait, que notre Auteur n'a pu en tirer que de foibles lumieres. Non-seulement on n'y trouve presque aucun événement remarquable, mais les noms mêmes de la plûpart des Princes régnans y sont supprimés. On voit seulement que depuis Pra-poat, jusqu'au Prince qui ré-

DES INDIENS. gnoit en 1689, c'est-à-dire, dans l'espace de 934 ans, les Siamois comptoient cinquante-deux Rois. Les vingttrois premiers Princes établirent leur résidence en divers lieux, dont Laloubere rapporte les noms, sans pouvoir indiquer leur fituation. Le vingt-quatrieme , appelle Pra-poa-noome-theleseri, qui regnoit dans le douzierne siecle du Christianisme, résida à Lacontai, ville du haut Siam, & força tous ses sujets de s'établir dans le même cainton. Cette transmigration de tont un pemple proave que les Siamois menoismualois une vie errante, & favorise la conjecture que j'ai avancée. Le inême Prince bâtit ensuite la ville de Pipli, dans le bas Siam, & y fixa sa demeure. Lewingt - huitieme Monarque, nomme Rhamatilondi, bâtit dans le quatorzieme siecle la ville de Juthia, Capitale de tout le Royaume, & y établit la Cour. Voilà toutes les lumieres que j'ai pu tirer du Manuscrit que cite Laloubere, & c'est à quoi se bornent toutes les antiquités historiques de Siant. D'autres mémoires me fourniront des détails plus circonstanciés, concernant l'Histoire moderne de ce Royaume. C vi

# ARTICLE II.

# Revolutions de Siam.

Es Revolutions de Siam sont Lu plus connues par les rélations des Voyageurs Européens, que par les An-nales même du pays. Peu d'Auteurs Siamois se sont appliqués à écrire l'Histoire: Ces peuples ne connoissent point l'art de l'Imprimerie; & l'on assure qu'ils affectent de cacher aux Etrangers le peu de manuscrits historiques qu'ils possedent. Il faut donc recourir aux rélations Européonnes, qui ne peuvent remonter au-delà de l'époque de la découverte moderne des Indes par les Portugais.

### S. I.

Infidélité d'une Reine de Siam. Elle place sur le trône un de ses Amans, après avoir sait mourir son époux & fon fils.

La premiere Révolution importante dont nos Voyageurs font mention, arriva vers le milieu du seizieme siecle, & fut occasionnée par une femme ga-

lante. Le Royaume de Siam étoit gou- pe l'ille, reverné alors par un Prince sage & ver-lation historique du Roïautueux, chéri de ses sujets, recomman-me de siam. dable par sa justice & par sa clémence, & d'ailleurs illustre par les victoires qu'il avoit remportées sur ses voisins. Tandis qu'il faisoit la guerre hors des limites de Siam, son épouse sit l'amour avec un Officier de sa maison, & devint enceinte. La crainte qu'elle eut que les honteuses suites de son infidélité n'éclatassent, lui inspira le funeste projet d'attenter aux jours de son mari, & elle l'empoisonna au retour de son expédition. Ce Prince laissa un fils, âgé de neuf ans, qu'il fit couronner avant sa mort, mais qui étoit trop jeune pour prendre en main le timon de l'Êtat. Les Grands déférerent la régence à sa mere, dont on ignoroit les attentats. Elle gouverna pendant quelques mois avec assez d'autorité: mais on s'apperçut enfin de sa grossesse; & malgré les précautions qu'elle prit pour accoucher : secrettement, son avanture devint publique. Bien-tôt après on découvrit ses autres crimes, & elle eut lieu de crain--dre que son fils, devenu majeur, n'entreprît de les punir. Il n'en fallut pas -davantage: pour déterminer cette marâtre à égorger ce jeune Prince, & à placer sur le trône l'objet de ses criminelles amours. Elle exécuta ce double attentat, & sit couronner son Favori le deux de Novembre de l'année 1548. Mais ses sujets, lassés de tant de crimes, en tirerent bien-tôt une vengeance signalée. L'Oya, ou Gouverneur de Pisselouk, qui étoit un des premiers Officiers du Royaume, & le Roi de Camboye, alors vassal de la Couronne de Siam, se mirent à la têre des mécontens: la Reine & son indigne Favori surent massacrés dans un festin, & l'on éleva au trône un frece naturel du seu Roi, qui avoit embrassé la prosession de Talapoin.

## · S. II.

Danêlés des Siamois & des Bramas : Guerre de l'Eléphant blanc : prise de Siam.

De l'Ille, ib. Le nouveau Monarque, qu'on avoit fubitirué à l'Usurpareur, commençoit à peine à regner, qu'il se vit attaqué par un ennemi puissant, qui ayant subjugué le Pégu & d'autres Royaumes de la presqu'ille de l'Inde, résolut d'éten-

DES INDIENS. dre sa domination jusqu'à Siam. Ce Conquerant étoit du pays des Bramas, peuples tributaires & limitrophes du Pégu. Non-seulement il les affranchit de cette domination, mais il porta la guerre dans le pays des Péguans, tua leur Roi dans une bataille & s'empara de ses Etats. On raconte des traits horribles de la cruauté de ce Brama. Ayant Cruautés pris d'assaut la ville de Martaban, Ca- d'un Brapitale d'un petit Etat voisin du Pégu, ma il fit pendre cent quarante femmes des premieres familles du Royaume. La Reine du pays, qui étoit fille du feu Roi des Péguans, su condamnée au même supplice : on étrangla à ses yeux quatre de ses fils, dont l'aîné n'avoit que sept ans; & pour ajouter l'insulte à la barbarie, ces étranges exécutions se firent sous un dais. Le Roi de Martaban fut traité avec la même indignité: on lui attacha une pietre au cou, & il fut précipité dans la mer avec cinquante de ses vassaux. Le Brama s'étant rendu maître de la Capitale d'un autre Royaume, appellé Prom, passa au sil de l'épée la plûpart des habitans; & ayant ordonné qu'on lui amenat tous les enfans qu'on pourroit prendre, il les fit hacher par morceaux pour servir

de pâture à ses Eléphans. La Reine de Prom reçut un traitement encore plus barbare que celle de Martaban: on la dépouilla toute nue, on la conduisit en cet état par la ville; on la déchira à coups de fouets; ensuite on l'attacha toute sanglante avec le Roi son époux, & on les jetta l'un & l'autre dans la riviere. Le tyran commit ailleurs une infinité d'autres-violences.

Quand il eut soumis toute la partie septentrionale de la Péninsule de l'Inde, il tourna ses vûes du côté de Siam. Il partit de Martaban, à la tête d'une armée de quatre cens mille hommes, & après s'être emparé de plusieurs places, il marcha à Juthia, Capitale de l'Empire Siamois, en forma le siége, livra plusieurs assauts, & vint à bout d'établir un logement sur la muraille. Mais l'Oya de Pisselouk, ce brave Siamois dont j'ai déja parlé, défendit la place avec vigueur, & chassa l'ennemi du poste avantageux où il s'étoit établi. Le Brama ayant promis une récompense considérable à quiconque lui ouvriroit une porte, l'Oya en fit ou-vrir une, & lui envoya demander la récompense.

La défense opiniatre des assiégés,

b es Indiens. 65 & une révolte qui se forma dans le Pégu, obligerent le Brama de renoncer à son entreprise, & lui firent reprendre le chemin de Martaban. Un Prince Péguan, nommé Xemindoo, issu de l'ancienne race des Rois du pays, s'étoit mis à la tête d'un parti puissant, qui l'avoit reconnu pour Roi pendant l'absence du Brama. Celui-ci marcha pour le combattre, & remporta d'abord quelques avantages sur les rebelles: mais ses troupes surent battues dans une action décisive, où il fut tué.

Xemindoo ne jouit pas long - tems de sa victoire. Un ennemi puissant se déclara contre lui, & causa une nouvelle révolution dans le Pégu. Cet Avanturier étoit du même pays que le teu Brama, qu'il avoit aide de ses conseils pendant son usurpation, & done il résolut de venger la mort. Il entra à main armée dans le Pégu, battit Xemindoo, & le détrôna. Maître de tous les pays que l'ancien Brama avoit possédés au nord de Siam, il résolut, à son exemple, de tenter la conquête de ce dernier Royaume. Le prétexte de cette expédition est remarquable. Les Indiens de tous ces quartiers out beaucoup de vénération pour les Eléphans,

Ibida

principalement pour les blancs, dont l'espece est très-rare dans le pays. Ce respect en ties-sate dans le pays. Ce respect va si loin, qu'un Monarque Indien s'estime heureux, lorsqu'il peure avoir un Eléphant de cette couleur. Il prend alors le titre de Roi d'Eléphant blanc, & cela lui donne une sorte de supériorité sur tous les Rois ses voifins. Croira-t-on qu'un préjugé si ridicule fut l'occasion d'une guerre cruelle entre les Siamois & les Péguans. Le Roi de Siam étoit depuis plusieurs an-nées possesseur tranquile d'un de ces animaux, qui avoit appartenu successivement à plusieurs Monarques Indiens, & que le sort des armes avoit fait tomber sous sa puissance. Le Brama, qui cherchoit l'occasion de rompre avec le Siamois, l'envoya prier de lui céder l'Eléphant blanc, moyennant une ré-tribution dont il le faisoit l'arbitre. Le Roi de Siam ayant rejetté avec hau-teur cette proposition, le Péguan lui déclara la guerre, & se mit en campagne. Arrivé à Juthia, un traitre lui ouvrit une des portes, & les Péguans se jetterent dans la ville, qu'ils faccagerent. Le Palais de Siam fut en un moment investi d'une multitude de barbaces, & le Roi craignamide tomber vif entre les mains du Vainqueur, se donna la mort.

Cette malheureuse guerre porta un coup mortel à la puissance des Siamois, leur sit perdre la réputation qu'ils avoient dans les Indes, leur enleva plusieurs vassaux considérables, qui secouerent le joug, & les soumit à un tribut onéreux, qu'il fallut payer aux Péguans. Le Vainqueur, content de ce tribut, & de la possession de l'Eléphant blanc, qui lui sut livré, laissa le trône de Siam à l'héritier présomptif du seu Roi, sous la condition de lui rendre hommage. Mais pour s'assurer de la sidélité des Siamois, il emmena en ôtage la Reine douairiere, & les deux sils du Prince régnant.

## §. I I I.

Les Siamois secouent le joug des Péguans: nouvelle entreprise sur Siam; extinction de la puissance des Bramas.

Le Brama mourut peu de tems après de l'Isle, se cette expédition, & laissa un fils qui lui succéda. Le Roi de Siam assista au couronnement de ce Prince, baisa ses brodequins, & lui présenta une coutonne d'or, à titre d'hommage. Mais

quelque tems après, ses deux fils, qui étoient en ôtage dans le pays, prirent la fuite, & revintent à Siam. L'aîné de ces deux Princes monta dans la suite sur le trône, & eut le bonheur d'affranchir sa nation du joug des Péguans. L'Histoire de Siam le nomme Raja Api, & les Portugais l'ont appelle le Roi noir. Voyant que le Roi du Pégu étoir embarqué dans une guerre périlleuse, que lui faisoient ses vassaux, il saisit ce moment pour venger les Siamois de toutes les injures qu'ils avoient reçues des Bramas. Sous prétexte de venir au secours du Monarque Péguan, dont il étoit le vassal, il entra sur ses terres avec une armée nombreuse, & se présenta devant la Capitale. Le Brama, qui se défioit de ses desseins, essaya d'abord de le faire enlever dans son camp; il lui proposa ensuite une entrevûe, & lui tendit d'autres piéges. Le Siamois les éludaavec prudence; & ne voulant rien donner au hasard, se retira dans son pays, content d'avoir fait montre de la puissance.

Les deux Rois dissimulerent pendant quelque tems, attendant l'occasion favorable de se venger. Le Brama,

plus impétueux & plus fier, éclata le premier, ravagea les terres de Siam, & parut aux portes de Juthia. Le Roi noir, continuant de feindre, envoya complimenter son ennemi, témoigna qu'il se disposoit à lui faire ouvrir les portes, & le pria seulement de retarder de quelques jours fon entrée, afin qu'on eut le tems de faire les préparatifs convenables pour sa réception. On touchoit alors au tems des inondations, qui arrivent régulierement dans cette partie de l'Inde, ainsi que dans l'Egypte. Les pluies commencerent, le Menan, principal fleuve du pays, se déborda, & le camp ennemi fut bientôt submergé. La plûpart des Péguans périrent, soit dans les eaux, soit par la faim, soit par le fer des Siamois.

Le Brama fit depuis d'autres tentatives, & envoya successivement plusieurs armées à Siam, commandées par son frere & par son fils. Mais ses troupes furent toujours battues, & son fils fut tué dans un de ces combats. Tant de malheureux succès ne le découragerent pas, & il se disposa à faire de nouvelles levées pour continuer la guerre. Mais ses sujets, rebutés d'une expédition ruineuse, monIbid.

trerent une répugnance invincible pour s'enrôler. Plusieurs prirent l'habit de Talapoin; d'autres se cacherent dans les bois; la plûpart quitterent le pays, & se résugierent dans les Etats voisns. Le Roi irrité de cette désobéissance, s'en vengea d'une maniere terrible. Il réduisit en cendres plu-sieurs villes & quantité de villages, sit mettre le feu aux maisons, & ordonna que tous les déserteurs qu'on arrêteroit seroient marqués d'un fer chaud, ou condamnés au dernier supplice. Ces odieuses exécutions acheverent d'indisposer les peuples, qui se souleverent en plusieurs Provinces. Le Roi de Siam, toujours attentif à prendre ses avantages, entra alors dans le Pégu, furprit son ennemi, le battit dans plusieurs rencontres, & l'obligea de se renfermer dans sa Capitale, où il l'assiégea. Mais Alphonse d'Albuquerque, Viceroi des Portugais dans les Indes, ayant fait vers le même tems quelques ravages sur les terres de Siam, le Roi noir fut obligé d'abandonner son entreprise, pour voler à la défense de fes Etats.

Cette retraite précipitée eût pu rétablir les affaires du Péguan, si tous ses

DES INDIENS. antres vassaux n'eussent juré sa perte, & s'il n'eût trouvé dans sa propre famille un ennemi dangereux, qui confpira contre lui. Le Roi de Jangoma, son beau-frere, se ligua avec le Roi d'Arrakan, & leurs efforts commune se tournerent contre le Brama, qui n'ayant point d'armée à leur opposer, fut réduit à chercher un asyle dans sa Capitale. Ses ennemis l'y suivirent, emporterent la ville d'assaut, se saisirent de sa personne, & le massacrerent avec toute sa famille. C'est ainsi que s'éteignit au Pégu la domination des Bramas, qui régnerent environ soixante ans avec beaucoup de grandeur & de réputation, mais avec taut de cruauté, que leur nom est encore aujourd'hui détesté dans toutes les Indes.

La ruine de leur Monarchie fut le falut des Etats voisins. Le Roi d'Arrakan resta maître du Pégu; mais il n'entreprit point de soumettre les anciens vassaux de ce Royaume, qui profiterent de cette révolution pour s'affranchir de l'esclavage. Les Siamois furent les premiers à secouer le joug. Non-seulement leur Roi resusa de rendre hommage au nouveau Monarque-des Péguans, mais il marcha contre le

Roi de Jangoma son allié; ravagea son pays, & termina cette campagne par la conquête de Martaban. Il rangea à leur devoir les Rois de Camboie, de Patane, & d'autres anciens vassaux de sa Couronne, qui s'étoient révoltés dans le tems de l'usurpation des Bramas.

S. I V.

Mort du Roi noir : Conjuration contre fon fuccesseur : Digression sur les affaires du Pégu.

De l'Isle, ib. Le Roi noir mourut l'an 1605, sans laisser d'enfans. Sa couronne sut mise sur la tête de son frere, que les relations Portugaises appellent le Roiblanc. Ce Monarque s'appliqua à faire sleurir la paix, & à ramener l'abondance dans ses Etats, épuises par les précédentes guerres. Ses vertus tranquiles eussent fait le bonheur des peuples, s'il n'eût pas abandonné sa consiance à un indigne Favori, qui conspira contre ses jours, & qui replongea le Royaume dans de nouveaux troubles. Ce traître ayant pris à sa solde cinq cens Japonnois, travestis en marchands, résolut de massacrer son Souverain, & de

DES INDIENS. 73 de s'emparer du trône. Mais le Roi étant tombé tout-à-coup dans une maladie dangereuse, les conjurés ne vou-turent point trancher le cours d'une vie déja menacée, & se contenterent d'empoisonner l'aîné de ses fils, Prince de grande espérance, & qui pouvoit mettre obstacle aux desseins ambitieux de leur chef. La mort ayant enlevé le Roi blanc, son successeur instruit des complots du perfide Ministre, s'assura de sa personne & le sit expirer dans les tourmens. Cette exécution que le Monarque crut devoir à sa sureté, pensa causer sa ruine. Les conspirateurs Japonnois n'eurent pas plutôt appris la mort du Ministre, qu'ils se rendirent tumultuairement au palais, pour tirer raison de ce massacre. Le Roi ne put appaiser cette émeute qu'en leur promettant la mort de quatre Ministres, dont ils lui demanderent la tête; & pour assurance de sa parole il leur livra plusieurs ôtages, entre lesquels étoit son encle. Cette satisfaction ne les empêcha pas de piller la ville, où ils commirent une infinité de violences; après quoi ils s'embarquerent pour leur pays, emportant avec eux un riche butin.

Tome III.

Ibid.

La liaison de l'histoire de Siarn avec celle du Pégu me rapelle aux affaires de ce dernier Royaume. Le Roi d'Arrakan, nouveau possesseur de cette vaste contrée, voyant que de longues guerres l'avoient épuisée d'hommes & d'argent, entreprit d'y ramener l'abondance, & de travailler à repeupler le pays. L'établissement d'un nouveau commerce dans un port libre, & ouvert à toutes les nations, lui parut un moyen efficace de parve-nir à ces grands objets. Dans cette vûe il céda aux Portugais le havre de Surian, situé dans la partie méridionale du Pégu, & leur permit de bâtir sur le rivage un fort & des habitations. Ce lieu fut bientôt l'azile d'une infinité de fugitifs qui erroient sur la côte, & que la tyrannie des Bramas avoit dispersés. D'ailleurs le commerce y attira un grand nombre d'étrangers; & Surian devint en peu de tems une ville considérable. Mais sa prospérité naissance excita la jalousse des Puissances voisnes: le Roi d'Ava sur-rout en conque de l'ombrage, & vint à la tôte d'une puissante armée attaquer les Portugais. Il les chassa de Surian, pénétra dans l'intérieur du pays, ravagea & comquit DES INDIENS. 75 tout le Pégu, qui par une révolution nouvelle devint une province du Royaume d'Ava.

6. V.

Suite des Révolutions de Siam; Roi mis à mort par ses sujets pour sa mauvaise administration.

C'étoit le sort des vainqueurs du Pégu de tourner leurs armes contre les Siamois, anciens ennemis de cette puissance. Le Roi d'Ava entra sur leurs terres, & résolut d'exiger d'eux les mêmes contributions qu'ils avoient payées au Bramas. Mais leur Moharque le présenta herement devant l'ennemi, le battit à plate couture, & délivra le pays de cet essain de barbares. Vainqueur du Ros d'Ava, il fit la guerre au Prince de Jangoma, qu'il dépouilla de ses Etats, & il conquit avec le même bonheur les Royaumes de Laos & de Camboye. Cet heureux Monarque fit chérir sa domination à ses sujers, & la rendit respectable aux étrangers: ses exploits & ses vertus lui mériterent les glorieux surnoms de Grand & de Juste. Il étoit humain, libéral, attentif à maintenir la discipline &

Ibid.

l'ordre, magnifique plus qu'aucun de ses prédécesseurs, aimant la justice; affable avec l'étranger, si exact à pratiquer les devoirs de sa religion que les Siamois le révéroient comme un saint.

Il laissa en mourant un frere, & des enfans en bas âge. Selon les loix du Royaume le trône apartenoit au frere, parce que les enfans n'avoient pas l'âge compétant pour régner. Une prédilection blamable, mais dont l'histoire de Siam fournit plus d'un exemple, porta le Monarque à apeller à sa succession l'aîné de ces jeunes Princes, & il eut assez d'autorité pour faire ratifier ce choix par les grands du Royaume. Il chargea l'Oya Calahom, ou premier Ministre, de veiller à l'exécution de cette derniere volonté, & il eut à peine les yeux fermés, que son successeur désigné fut reconnu. Il en couta la vie au frere du feu Roi, qui, suivant la politique cruelle de ces Cours Asiatiques, fut immolé à la sureté du Prince régnant.

Le jeune Roi donna la charge d'Oya Calahom au fidele Siamois qui l'avoit exercée du vivant de son pere, & qui avoit contribué par ses soins à lui conserver le trône. Il se reposa entiere-

DES INDIENS. ment fur lui des fonctions de la Royauté, & au lieu de s'appliquer à en connoître les devoirs, il s'abandonna à l'inaction & à la débauche, & tomba dans l'avilissement. L'Oya répara une partie de ces desordres par son appli-cation infatigable, & par la sagesse de son administration. Si cette conduite fit oublier les vices & la personne du Monarque, elle donna un tel lustre aux grandes qualités du Ministre, que tous les regards de la nation se fixerent sur lui. On s'accoutuma insensiblement à hui rendre des hommages excessifs, & sa Cour devint plus nombreuse que celle du Roi. Le jeune Prince, malgré la bassesse de ses sentimens, ne put supporter cette préférence, & résolut de perdre l'heureux Ministre qui en étoit l'objet. Mais l'Oya s'aperçut de ses desseins, & pour en prévenir l'esset, il forma une lique secrete avec quelques Seigneurs, qui jurerent de défen-dre ses jours, & de se tenir étroitement unis les uns aux autres. Bientôt cette ligue dégénéra en une conspiration ouverte. Les Seigneurs confédérés entrerent à main armée dans le palais, & le Roi fut obligé d'en sortir pour meure sa vie en sureré. Il se réfugia D iii

De l'Isle, abi supra.

dans un Temple, qui étoit hors de la ville, & s'y cacha pendant quelques jours. Mais on découvrit sa retraite, & on l'en tira, pour le conduire au palais, où les Grands affemblés le dégraderent de la royauté, & le condamnerent à mort. On assure que l'Oya Calahona poussa la générosité, ou la dissimulation, jusqu'à intercéder pour ses jours, mais qu'il ne put fléchir les Juges. Ce Roi de Siam, dont les inclinations étoient très-viciens, sut immolé à la haine de son peuple, & l'heureux Ministre, dont la domination étoit si chérie, fut mis sur le trône. Il est remarquable que cetto catastrophe sanglante concourt pour le tems avec une tragédie toure pareille, dont l'Europe a été le théâtre. Tandis que les Anglois décapi-Fevr. 1649: toient à Londres Charles I\*, des Barbares faisoient à Siam le même traite-

S. VI.

ment à leur Monarque.

Usurpation de Chaou-Pasa-Thong.
Comment son seis monta sur le trône.
Conspiration des Talapoins.

M. de l'Isle, de qui j'ai tiré tous les détails historiques qui ont fait la mas

DES INDIENS. tiere des précédens paragraphes, a eu tort de dire que depuis les troubles dont on vient de parler, jusqu'à l'établissement des François à Siam, ce Royaume a joui d'une tranquilité parfaire. Chaon-Pafa-Thong, pere du Monarque qui fit un accueil si favorable aux François, ne monta fur le trône que par une usurpation, qu'on doit partie IV, mettre au rang des révolutions de Siam. Le Prince dont il envahit la succession, & qui vraisemblablement occupa le trône immédiatement après l'Oya Calahom, avoit laissé quatre fils. Chaou-Pasa en sit massacrer deux à Pipli, où ils s'étoient réfugiés, menaça du même traitement les deux autres, qui chercherent un azile dans le Royaume de Laos, épousa leur sœur malgré ses résistances. & se sit reconnoître pour Roi. Il eut un fils nommé Chaou-Naraie, qui ne parvint lui-même à la couronne que par une autre révolution. Son oncle s'étoit emparé de la puissance souveraine, & s'y seroit sans doute maintenu, si Chaou-Narai n'eût imploré l'assistance des Portugais. Aidé de leur secours il marcha au palais à la tête de mille hommes, força tous les passages, pénétra jusqu'à l'apartement

de l'Usurpateur, qu'il tua de sa main.

Le nouveau Monarque ouvrit son regne par une expédition qui le rendit redoutable à ses voisins. Les Péguans avoient paru sur la frontiere, & commençoient à faire quelques progrès; il alla au-devant d'eux, les battit, & les chassa du Royaume. Il étouffa avec le même bonheur quelques conspirations domestiques, dont la plus dangereuse fut tramée par les Talapoins. Un jour qu'il devoit aller au temple, peu accompagné, selon la coutume des Monarques Siamois, ces Prêtres projet-terent de le massacrer. Il sut averti de ce complot par un de ses officiers, qui étant entré dans la Pagode, s'aperçut qu'elle étoit remplie d'un nombre extraordinaire de Talapoins, & qu'ils avoient caché des armes sous leurs robes. Là-dessus il ordonna qu'on investit le Temple, & ayant des preuves certaines que ces scélérats avoient conspiré contre ses jours, il les sit massacrer par ses soldats.

Evêque du pays, mérite d'être rapportée. Ce Prélat lui représenta un jour que les Siamois se plaignoient de son excessive sévérité, & lui donna à ce

DES INDIENS. sujet quelques avis peu mesurés. Le Roi l'écoura avec patience, & le congédia sans lui faire aucun reproche. Mais le lendemain il lui envoya un singe d'une prodigieuse grosseur, lui commandant expressément de le bien nourrir, & de lui laisser faire impunément toutes les malices dont les animaux de son espece sont capables. Le singe bouleversa la maison du Prélat, brisa des porcelaines de prix, gâta les plus beaux meubles, & blessa plusieurs personnes. Le Sancrat désolé alla trouver le Roi, & le supplia de le délivrer d'un hôte si dangereux. En quoi, lui dit le Prince, vous ne pouvez souffrir pendant un jour ou deux les libertés extravagantes d'un seul animal, & vous voulez que j'endure tranquillement pendant toute ma vie les insolences d'un peuple plus méchant mille sois que les singes de nos forêts? Allez, continua le Monarque, si je sai punir les méchans avec sevérité, je sai encore mieux récom-



penser les bons.

#### S. VII.

Origine des liai sons de Chaou-Naraie avec Louis XIV. Portrait de Constantin Phaulkon. Etablissement des François à Siam. Mouvemens que cause leur arrivée.

Le hazard conduisit à la cour de Chaou-Naraie un Avanturier, qui s'y fit bientôt connoître par ses talens, & qui fut élevé à la plus grande fortune où jamais Européen soit parvenu dans les Indes. Il s'appelloit Constantin Kaempser, Phaulkon, & c'est à tort que nos Relations Françoises l'ont nommé Conftance: toutes ses signatures étoient marquées du premier nom, & il n'en Tachardpre- porta jamais d'autre. Le Pere Tachard,

Voyage de Siam

mier Voyage qui le fait naître vers l'année 1650, de Siam. Liv. 111.

> (1) Kaempser, le Pere le Blanc Jésuire, ni aucuh autre Historien, n'ont sait mention de la prétendue noblesse de Constantin; & il est remarquable qu'aucun noble de Venise ne s'appelle Phaulkon. Tout ce técit du Pere Tachard sent l'exageration & la flatterie : ces deux défauts regnent assez généralement dans sa Relation.

lui donne pour pere un noble Vénitien,

fils d'un Gouverneur de Céphalonie, dans l'Archipel (1), & pour mere une Demoiselle du même lieu, issue d'une

des plus anciennes familles du pays. Il ajoute que Constantin ne pouvant sou-tenir sa qualité, à cause du mauvais état où ses parens avoient mis les affaires de sa maison, il sortit de son pays à l'âge de douze ans, & s'embarqua sur un navire qui le conduisit en Angleterre; que désespérant d'y faire fortune, quoiqu'il eut acquis la bienveillance de quelques Seigneurs de la Cour, il s'engagea dans la Marine des Anglois, au service de leur Compagnie des Indes; que sa probité l'empêcha d'aspirer à une élévation rapide, & qu'il aima mieux passer par tous les degrés de la marine, & s'élever peu à peu avec honneur. Il étoit Maître de chaloupe, lorsqu'il arriva pour la premiere fois à Siam: c'est toute la fortune qu'il fit a service de la Compagnie Angloise, qu'il quitta bientôt après. Il abjura en Angleterre la Religion Catholique, dans laquelle ses parens l'avoient élevé, & il la reprit à Siam, où il forma des liaisons étroites avec les Missionnaires Jésuites.

Ayant amassé quelque argent dans ses différens voyages, il équipa un navire, & se mit à trassquer pour son propre compte. Mais à peine étoit-il

forti de la rade de Siam, que les vents contraires le repousserent vers les côtes, où il échoua deux fois. S'étant remis en mer il essuya sur la côte de Malabar un troisseme naustrage, dans lequel il perdit son vaisseau. Il sauva deux mille écus, & avec cet argent il acheta une barque, dont il résolut de se servir pour retourner à Siam.

Lorsqu'il étoit sur le point de mettre à la voile, le hasard lui sit rencontrer sur le rivage un Seigneur Siamois, qui revenant de l'ambassade de Perse, avoit fait naufrage sur la même côte. Celuici se sit connoître à Constantin, qui touché de son malheur lui donna des habits, le reçut dans son bâtiment, & lui procura généreusement toutes sortes de secours pendant le trajet, Ces services inspirerent au Siamois la plus vive reconnoissance. De retour à Siam il en rendit compte au Barcalon ( 1 ), & lui fit un portrait si avantageux de son bienfaiteur, que le Ministre envoya chercher cet étranger, le goûta, & lui promit sa protection. Constantin gagna par ses infinuations la confiance du Barcalon, & parvint même jusqu'à

<sup>(1)</sup> C'est le nom que les Siamois donnent au Ministre des affaires étrangeres.

DES INDIENS. . 85 s'attirer les bonnes graces du Monarque, qui le chargea de plusieurs commissions importantes. Le Barcalon étant mort, le Grec fut mis à sa place, & bientôt après on le fit Grand-maître de la maison du Roi.

Nos Ecrivains Européens ont parlé fort diversement de ce favori de Chaou-Naraie, & il n'est pas inutile de raporter eu peu de mots ce qu'ils en ont dit. Le P. Tachard, fon ami intime, & l'instrument secret de ses négociations 1. voyage de siam, Liv. avecla France, le représente comme un III. p. 144, homme d'une grande modestie, d'une & suiv. Edit. piété édifiante, & d'une intégrité si 1688. exacte, qu'il refusoit tous les présens des part culiers, & jusqu'aux appointemens de sa charge; aise à aborder, doux & asfable à tout le monde, mais severe & inexorable avec les Grands, lorsqu'ils s'écartoient de leur devoir. Il est remarquable que le Ministre de Siam vivoit encore, & qu'il étoit au plus haut point de sa faveur, lo sque Tachard composa sa Relation (2) Le Pere le Blanc, dont les Mémoires n'ont paru qu'après la mort de Constantin, avoue de bonne

<sup>(2)</sup> L'Edition que j'ai, qui n'est pas la premiere, est de 1688. Constantin ne sat mis à mort que le 5-Juin de cette année.

Marcel le foi qu'il y avoit du mêlange dans les Blanc, Hist. qualités de ce favori; que ses amis ont de Siam. Liv. fait de lui des portraits flattés; que c'é-1, p. 20. & toit un Grec rusé & dissimulé; que l'haſuiv. bitude de traiter dans les Indes avec des esclaves l'avoit rendu fier & colere; qu'il aimoit passionnément la gloire; que du reste c'étoit un homme integre,

pon, Liv. 1. chap. I.

Raempfer, & dévot. Kaempfer qui arriva à Siam Hist. du Ja- deux ans après la disgrace de ce Miniftre, en fait un portrait tout-à-fait odieux. Il lui attribue plusieurs dangereux complots; il l'accuse d'avoir porté ses vues jusqu'à la Royauté, & il ne craint point de dire que l'ambition qui le dévoroit, fut l'unique motif de ses liaisons avec la France.

Quoi qu'il en soit de la diversité de ces jugemens, tous les Historiens conviennent qu'il avoit un génie supérieur pour les affaires, de la noblesse & de l'élévation dans l'ame, l'esprit souple, agréable, & délié, une éloquence naturelle, d'autant plus surprenante qu'il n'avoit aucune teinture des lettres, ayant passé presque toute sa vie sur la mer, parmi des gens sans écude. Sa taille étoit médiocre: sa physionomie étoit

Le Blanc, vive & spirituelle, mais elle avoit quelmbi fupra. que chose de sombre & de malheureux.

Tel étoit le Ministre à qui Chaou-Naraie donna & confiance, & qu'il gratifia des deux premieres charges de l'Etat. Le Grec, qui avoit des liaisons étroites avec quelques Prêtres François établis à Siam, & qu'il entretenoit de ses libéralités, engagea son Maître à rechercher l'amitie du Roi de France. Il fit entendre au Prince que cette alliance lui seroit fort utile, soit pour policer ses sujets, soit pour faire fleurit le commerce dans son Etas; & en conséquence de ces Conseils, Chaou-Naràie envoya en France deux Mandarins, sous la conduite de M. le Vachet, Prêtre des Missions Etrangeres, établidans le Royaume depuis quelques années.

Pour répondre à ces avances Louis XIV. députa au Monarque Siamois le Chevalier de Chaumont, qui arriva à l'embouchure de la riviere de Siam le 22 Septembre 1685, & quifur reçu avec degrandes distinctions. Trois mois après, cet Ambassadeur sit voile pour la France, & reçut sur son bord de nouveaux Mandarins, que le Roi de Siam envoya à sa Majesté Très-chrétienne, pour lui demander des Mathématiciens, des Artistes célèbres, & des troupes consmandées par des Officiers expérimentes.

Ces premieres négociations furent le fruit des intrigues de Constantin, & des mouvemens que se donnerent les Ecclésiastiques & les Négocians François établis à Siam. Ces derniers, séduits par les caresses & par les libéralités de Phaulkon, firent de ce pays un portrait qui en imposa au Ministere de France.Les Missionnaires promettoient qu'une nouvelle recrue d'ouvriers Evangéliques feroit une abondante moisson dans ce Royaume, & que l'Empereur lui-même étoit disposé à embrasser le Christianisme. Les autres exagéroient les ressources & les avantages du pays, & parloient de ses richesses avec une espece d'entousiasme. La Cour de Versailles se laissaleurrer par ces espérances plus brillantes que solides, & arma six Vaisseaux, sur lesquels on embarqua deux Envoyés Extraordinaires ( 1 ), quatorze Jésuites, un corps de troupes

Tachard 11. considérable, & quantité de munitions voyage Liv.

de guerre. IV.

L'Escadre mouilla dans la rade de Siam le 27 Septembre 1687. Mrs. de la Loubere & Ceberet, chefs de la députation, & le P. Tachard, qui en étoit l'ame, quoiqu'il n'eût point d'au-

<sup>(1)</sup> Mrs. de la Loubere & Ceberet.

DES INDIENS. tre caractere que celui de Mathématicien, conclurent avec le Ministre de Siam un traité dont les conditions Idem, Ibid. furent tenues secrettes, & en vertu du-Liv. IV. quel on livra aux François Mergui & Bankok, les deux clefs du Royaume, l'un au nord, sur le Golphe de Bengale, l'autre au midi, sur le Golphe de Siam. Ce fut Constantin Phaulkon qui reçut lui-même dans Bankok les tronpes de France, & qui installa des Farges, leur Général, dans son nouveau Gouvernement.

Les Envoyés furent accueillis avec des honneurs extraordinaires, & le Roi voulut qu'on passat en cette occasion par dessus les usages qu'on avoit observés jusqu'alors à la réception des Ambassadeurs. Il sit à proportion les mêmes caresses aux autres François, qu'il traita avec une familiarité peu commune ubi suprà. chez les Monarques d'Orient. Il ne faisoit point de partie de chasse ou de promenade, & il ne paroissoit jamais en public, sans être environné de ces étrangers. Il choisit un de nos Officiers pour le faire Colonel des Gardes Siamoises, ibid. & Constantin lui-même avoit une escorte de vingt-quatre François. On donnaàd'autres Officiers Européens des Ré-

Tachard

90 HISTOIRE gimens Siamois. Quelques foldats de la Garnifon de Bankok étant tombés malades, le Roi eut l'attention de les Le Blanc, faire transporter à Louvo, lieu de sa fbid. résidence, disant qu'il vouloit en prendre soin lui-même, & que la vie d'un François lui étoit plus chere que celle de cent Siamois. Il permit aux Jésuites François, non-seulement de prêcher l'Evangile dans tout le Royaume, mais de bâtir des Eglises à Louvo & à Siam. Son Ministre entreprit même la construction d'un Collége destiné à l'éducation de la jeune Noblesse,& qui devoit 1dem. Liv. être apellé le College Constantinien. Le P. Tachard assure que le Roi envoya quelques Jésuites dans des Couvens de 11. p. 206. Talapoins, pour les faire instruire de la langue Siamoise; & le P. le Blanc Le Blanc. ajoute, que le bruit courut qu'on les avoit mis dans ces maisons pour observer la conduite des Talapoins, & chercher les moyens secrets de leur nuire,

Des préférences si marquées pour une nation étrangere, prévenue d'ailleurs de sa supériorité, & naturellement disposée à s'en prévaloir, exciterent la jalousie des Grands, & firent murmurer

chose, dit ce Missionnaire, qui n'écoit

pas éloignée de la vérité.

DES INDIENS. le Peuple. Le Prince de Johor en écrivir au Monarque Siamois, dont il étoit le vassal, & représenta qu'on avoit eu tort d'appeller à Siam un si grand nombre d'étrangers, & sur-tout de leur livrer les cless du Royanne. Il exhortoit le Roi à congédier au plusôt ces dangereux hôtes, & il offroit pour cela des troupes, suposé qu'on en eût besoin. [Idem, Liv. 1. Un Hollandois, qui rélidoit à Johor, & qui avoit la principale autorité dans le Gouvernement, fut soupçonné d'avoir dicté certe lettre, qui fut portée à Siam par des députés. Le Roi fut si indigné de ces remontrances, que son premier mouvement fut d'ordonner qu'on coupât la tête aux Envoyés qui avoient eu la hardiesse de présenter la lettre, & Constantin eut beaucoup de peine à le détourner de cette violence.

Quelques jours après un Malais fit demander au Roi une audience particuliere, disant qu'il avoit à lui communiquer des choses de la derniere importance. Le Roi le renvoya à Constantin; mais le Malais ayant refusé de consier son secret à ce Ministre, on lui permit de s'adresser à un Conseiller du Prince. Il lui déclara que Constantin, d'intelligence avec les François, avoit conspiré

HISTOIRE contre le Roi & contre l'Etat, & A s'offrit à prouver ce complot. Le Roi, sans vouloir écouter ses preuves, ordonna qu'on l'appliquât à la torture 🗩 pour l'obliger à dénoncer les personnes qui lui avoient suggéré une accusation si calomnieuse. Mais comme on ne put lui arracher cet aveu, on le condamna à être déchiré par les tygres; & pour achever d'intimider les personnes indifposées contre le Gouvernement, on fit bruler un grand nombre de Macassars, \*En 1686. qui deux ans auparavant avoient trempé dans une conspiration tramée à Siam par un Prince de leur païs. L'exécution se fit aux environs de la Capitale, dans

#### S. VIII.

le camp même des Malaïs.

Révolution de 1688. fin malheureuse de Constantin Phaulkon. Les François abandonnent Siam.

Telle étoit la situation des affaires de Siam, peu de tems après que les François eurent étéreçus dans ce Royaume, & tels surent les premiers mouvemens que causa leur arrivée. Ces circonstances étoient d'autant plus critiques que la santé du Roi étoit chance-

DES INDIENS. lante, & qu'il n'avoit point d'enfans mâles. Au mois de Février de l'année 1688 il fut attaqué d'un asthme violent, qui joint à une foiblesse invétérée de poitrine, le menaça d'une mort prochaine. Ses infirmités ne lui permirent plus de s'occuper des soins du Gouvernement; & comme sa sévérité inflexible avoit aliené de lui le cœur de ses hijers, il se trouvoit réduit à abandonner toute sa confiance à M. Phaulkon & aux François. Un feul Siamois partageoit en quelque sorte cette faveur, & avoit paru la mériter par son zete & par ses assiduités constantes auprès du Monarque. Il s'appelloit Pitracha, Le Blanc, & sa naissance étoit très-commune: mais sa mere avoit été nourrice du Roi, & il étoit si fier de cet avantage, qu'il avoit coutume de dire que s'il n'avoit pas l'honneur d'être du sang des Rois, il avoir du moins succé le même lait qu'eux. Il fut élevé auprès de Chaou-Naraie, & il entroit dans tous les divertissemens de ce jeune Prince, qui conçut pour lui une forte amitié.

Pitracha avoit une sœur qui fut aussi élevée à la Cour, & que sa mere trouva le moyen de faire entrer dans se sérail de Chaou-Naraie, qui l'aima plus ten-

HISTOIRE 94 drement qu'aucune de ses autres maîtresses. Mais une insidélité qu'elle lui fit, en faveur du plus jeune des freres du Roi, changea cet amour en haine, & fut suivie du plus terrible châtiment. La Sultane compable sur livrée aux tigres, & son amant reçut une bastonnade si cruelle qu'il demeura perclus tout le reste de ses jours. Le Roi avoir un autre frere, tellement contrefaitqu'il pouvoit à peine marcher, né d'ailleurs avec des inclinations trèsvicieules, & sujet à des emportemens qui renoient de la férocité. Ces deux Princes étoient les héritiers présomptifs du Roi, qui n'avoit point d'enfans mâles; mais Chaou-Naraie avoit pour eux une aversion secrette, & ne paroissoit aullement disposé à laisser tomber sa

Depuis quelques années il faisoit élever à la Cour un jeune Seigneur, nommé Monpi-Torfo, qu'il avoir autrefois adopté, & qu'il aimoit comme son propre fils. On a même prétendu que Monpil étoit né d'une concubine, dont Chaou-Naraie avoit joui secrettement, & qu'il avoit ensaite mariée à un de ses Officiers. On ajoute que l'intention du Prince étoit de faire épouser à Monpi

fuccession dans de telles mains.

Gervaise, partie IV. chap. 1.

DES INDIENS. ane fille unique qu'il avoit, & de lui aplanir par ce mariage le chemin dutrône, dont il prétendoit exclure ses freres.

La situation flottante des affaires, la maladie du Roi, & l'incertitude des arrangemens qu'il avoit pris pour le choix d'un successeur, firent naître différentes brigues. Un Ecrivain de trèsgrand poids assure que Constantin, Hist. du Jaebloui de sa faveur, & fier de l'appui des chap. 2. François, porta ses vûes jusqu'au trône, & cette accusation n'est point démée de vraisemblance. Pitracha forma une autre brigue, & mit dans ses intérêts les Talapoins, les Grands du Royaume & le Peuple. Il se lia aussi étroitement avec Monpi, qu'il flatta de l'espérance de parvenir au trône après la mort du Roi: & par cette voie il l'engagea à lui révéler tous les secrets du Prince, le chargeant de l'obséder nuit & jour, & d'empêcher que personno ne lui parlât sans témoins. On assure même qu'il se procura par son encremise les Sceaux nbi supra. du Roi, & qu'il s'en servit pour expédier plusieurs ordonnances.

Les intrigues de Pitracha transpi-rerent. Constantin, qui avoit un grand nombre d'espions à ses ordres, reçut divers avis, & prit en conséquence une

Kaempfet,

Le Blanc

Ibid.

que M. Phaulkon n'avoit point voulu s'ouvrir directement là dessus avec le Général, pour lui laisser tout le loisser

Ibid.

de la réflexion, & une liberté entiere de de prendre le parti qu'il jugeroit le plus convenable.

Des Farges répondit sans balancer qu'il étoit très-disposé à rendre ce service à M. Phaulkon, & au sortir de, cette conférence il alla s'aboucher avec le Ministre, pour concerter avec lui les, moyens de l'exécution. Il promit d'en-, voyer 80 hommes à Louvo, & de le mettre à leur tête; mais il exigea un ordre du Roi qui autorisât une pareille démarche. Constantin le mena au Palais, alla parler au Roi, & ayant rejoint le Général, lui dit devant plusieurs témoins: Monseur, le Roi vous ordonne de vous rendre à Louvo pour son service, avec le nombre de soldats que vous jugerez à propos d'amener. Des Farges se contenta de cet ordre verbal, que le Ministre arracha au Monarque, sansdaigner l'instruire de la véritable cause qui lui faisoit apeller les François. Le Le Blanc; P. Le Blanc assure que Phaulkon ourdit Liv. I. pag. de son chef cette dangereuse trame, & I. que le Roi en ignora long-tems le secret. Ce trait seul démasque le caractere hardi & entreprenant du Ministre de Siam, &rend croyables les imputations odieuses dont Kaempfer a flétri sa mémoire.

Le Général partit la nuit de ce mê

HISTOIRE me jour pour Bankok, où il fut à peine arrivé, qu'il assembla sa Garnison, & en tira le détachement qu'il avoit promis. Il s'embarqua avec ses Soldats sur des balons que le Ministre avoit eu soin de faire préparer, & il arriva le 15 d'Avril, jour du Jeudi Saint, à Siam, qui est à douze lieues de Louvo. Il mit pied à terre, & alla loger au quartier des François. Il apprit à son arrivée d'étranges bruits qui commencerent à ébran-Le Blanc, ler sa résolution. Plusieurs personnes d'un rang distingué lui représenterent le danger de l'entreprise dans laquelle Constantin l'avoit embarqué; qu'il ne pouvoit s'engager plus avant avec ses troupes sans les exposer; qu'infailliblement le Roi de Siam étoit mort; que la guerre civile étoit allumée à Louvo, & qu'on trouveroit peut-être des embuscades sur la route; que Constantin étoit un ambitieux, qui sacrissoit la nation françoise à ses intérêts particuliers; que d'ailleurs c'étoit un homme perdu sans ressource, & qui entraîne-

> Ces discours firent tant d'impression sur Des Farges, qu'il résolut de suspendre sa marche. Il envoya à Louvo un Officier, avec ordre de s'aboucher

roit les François dans sa ruine.

.I

ibid.

DES INDIENS. avec le Ministre, & de faire des perquisitions exactes au sujet des bruits qui couroient. L'Officier se rendit par eau à Bancon, petite bourgade peu distante de Louvo, & il trouva dans cet endroit des gens envoyés par Phaulkon, avec des éléphans, des chevaux, & des voitures destinées à transporter les troupes qu'on attendoit. Il monta à cheval, & marchant par des chemins écartés, de peur de surprise, il arriva au milieu de la nuit à Louvo, où il trouva que tout étoit dans le plus grand calme. Il se rendit chez le Ministre qu'il fit éveiller, & lui présenta la lettre du Général François, qui lui faisoit part de son arrivée à Siam, & des raisons qui avoient suspendu sa marche. Phaulkon fut désespéré de ce contretems, & manda sur le champ à Des Farges que tout étoit tranquile à Louvo, que le Roi vivoit, que leurs

troupes, pour exécuter une entreprise dont la réussite étoit infaillible. Des Farges à qui les François de Siam sirent envisager ce voyage d'une manière sort dissernte, ne le rendit point à ces instances, & suivit les con-

ennemis étoient dans une sécurité parfaite, & qu'il se hâtât de venit avec ses

seils timides qu'on lui donna. Le P. Le Blanc infinue que le Général François témoigna en cette occasion trop peu de ' fermeté; qu'il écouta trop légerement de vaines rumeurs, qui n'avoient pas le moindre degré de vraisemblance; qu'il se persuada mal à propos que tout étoit perdu s'il conduisoit ses troupes à Louvo; au lieu que les circonstances demandoient qu'il marchât droit au Palais; attendu que qui est maître dans ce lieu peut donner la loi partout ailleurs; que cette démarche décisive étoit le næud délicat de toute l'affaire, & la source de tous les événemens heureux ou malheureux qui devoient suivre. Phaulkon qui attendoit avec impatience la réponse de Des Farges, fut touché de la plus vive douleur, lorsque Dacieu, Capitaine François, vint lui aporter des excuses de la part du Général, & lui annoncer que les circonstances l'avoient force de se retirer à Bankok. Ce fut le jour de Pâques qu'il apprit cette fâcheuse nouvelle, dans le tems qu'il se disposoit à se rendre à l'Eglise pour y faire ses dévotions. Il se plaignit hautement du procédé, de Des Farges, qui après les plus solemnels engagemens Pabandonnoit dans une cir-

Ibid.

constance si périlleuse, où il ne s'étoit jetté qu'en conséquence de ses promesses. Il me perd, dit-il, & Dieu veuille qu'il ne se perde pas lui-méme, & qu'il ne compromette pas la gloire & le salut de sa nation. Il ajouta en se tournant vers l'Eglise, & en adressant la parole aux personnes qui l'accompagnoient: Allons, mes amis, puisque le secours des hommes nous manque, mettons toutes nos esperances en Dieu. Voilà sa maison; j'espere qu'il la désendra, & qu'il n'abandonnera point cette Chrétienté naissante. Il entra dans l'Eglise, & il y communia.

Des Farges, de retour dans son Gouvernement, écrivit à Phaulkon une seconde lettre, remplie d'honnêtetés & d'offres de services, dans laquelle il l'exhortoit de se retirer dans Bankok, ou, s'il ne jugeoit pas à propos d'accepter cet azile, d'y envoyer du moins son épouse & son sils. Ces offres ne tenterent point le présomptueux Ministre, dont le caractere étoit de se roidir contre les plus grands dangers, & qui soupconnoit d'ailleurs que Des Farges seroit libid homme à le livrer aux Siamois, s'ils venoient le réclamer à main armée.

Le Blanc, Ibid.

Le Roi, qui ignoroit encore le nœud Phaulkon.

E iij

Bid.

secret de cette intrigue, apprit avec quelque chagrin que les François, après avoir paru à Juthia, étoient brusquement retournés à Bankok. Il en témoigna sa surprise au Ministre, qui pour racommoder l'affaire feignit qu'une indisposition survenue au Général avoit déterminé les François à se retirer. Leur arrivée à Siam avoit produit un autre fâcheux effet, auquel il fallut encore donner une tournure. Elle occasionna les bruits qui coururent de la mort du Roi, & qui malheureusement parvinrent jusqu'aux oreilles du Prince. Il en parla à fon Ministre, & lui demanda avec inquiétude quelle pouvoit en être la source. Phaulkon répondit avec sa dissimulation ordinaire, que la maladie de Sa Majesté avoir donné lieu à quelques perfonnes mal intentionnées de semer ces fausses nouvelles; mais qu'il y avoit un bon moyen d'en arrêter le cours; c'étoit que le Roi se montrât au peuple. Chaou-Naraie fit un effort pour donner cette satisfaction à son Ministre, & se promena autour du Palais sur son élephant.

Pitracha fut plus habile que le Monarque à démêler les artifices de Conftantin, & n'eut pas de peine à s'a-

DES INDIENS. 103 percevoir que les troupes de France n'avoient été mandées à Louvo que pour arrêter ses complots, & pour le perdre. Dans la crainte que son ennemi ne lui tendît de nouvelles embuches, il résolut d'accélérer l'exécution de ses desseins. Il fortifioit de jour en jour son parti, soit en gagnant des Mandarins par ses promesses, soit en séduisant les Gouverneurs des Places, soit en faisant solliciter les artisans & les ouvriers, qu'il alloit souvent débaucher lui-même dans leurs maisons, & dans les atteliers publics; & pour mieux couvrir toutes ces démarches, il redoubloit auprès du Roi ses soins & ses assiduités perfides. Phaulkon, qui étoit attentif à toutes ses entreprises, n'oublioit rien de son côté pour les traverser. Il envoyoit des ordres séveres dans les Provinces, pour engager les Gouverneurs à contenir le Peuple, à empêcher les assemblées, à faire main-basse sur les séditieux. Il pressa les travaux commencés à Bankok, pour mettre cette Place hors d'insulte, & sur ce que les François se plaignirent qu'on débauchoit les travailleurs, qui désertoient par troupes, il envoya sur les lieux un Commissaire, accompagné d'exécuteurs de justice, avec ordre de déchiqueter la peau des Mandarins, qui, chargés de veiller à la conduite des

ouvriers, les avoient laissé évader.

Ibid.

Cependant la santé du Roi s'affoiblissoit tous les jours, & il étoit tems que ce Prince songeât à se nommer un successeur, pour arrêter les brigues & les cabales qui se formoient à la Cour.

Il assembla un Conseil extraordinaire, ou Pitracha & Monpi furent apellés. Le Roi déclara que ses infirmites l'avertissant que le terme de ses jours ne pouvoit être fort éloigné, il avoit résolu de faire quelques arrangemens pour sa succession; qu'il n'ignoroit pas que suivant les Loix du Royaume le trône appartenoit à ses freres; mais que leur incapacité, jointe aux sujets de mécontentement qu'ils lui avoient donnés, en trempant dans plusieurs conspirations contre sa personne \*, l'empêchoient de les appeller immédiatement à la couronne; que son dessein n'étoit pas non plus de les en exclure entierement, & que dans la vûe de ménager avec égalité les intérêts de ces Princes & ceux de son Peuple, il avoit jetté

<sup>\*</sup> On les accusa en particulier d'avoit trempé dans celle des Macassars, en 1686.

les yeux sur sa fille, à qui il conséroit la régence pendant un an, pour vaquer aux soins de ses obseques; qu'après ce terme il lui laissoit la liberté d'épouser celui des Princes ses oncles qu'elle jugetoit le plus digne de partager l'Empire avec elle.

Ces dispositions, peu convenables aux circonstances, n'apporterent aucun remede aux plaies de l'État, & ne firent même qu'aigrir le mal. Elles produisirent une rupture éclatante entre Monpi & Pitracha, & cette querelle hâta le dénouement de la tragédie qui se pré-paroit. Monpi, qui en qualité de fils adoptif du Roi aspiroit au trône, & que Pitracha avoit entretenu dans ces espérances flatteuses, s'aperçut que ce rusé courtisan le jouoit, & ne travailloit que pour ses propres intérêts. Pitracha lui avoit promis de proposer au Roi de l'appeller à sa succession : mais au lieu de s'expliquer là dessus dans le dernier Conseil, comme il s'y étoit engagé, non-seulement il ne dit pas un mot en sa faveur, mais il évita toujours les regards de Monpi, qui eut les yeux fixés sur lui pendant toute la séance. Irrité de cette mauvaise foi, & ne prenant conseil que de son désespoir, Monpi

va trouver le Roi, & accuse Pitracha d'avoir conspiré contre sa personne. Il déclare que ce traître, abulant de sa faveur, avoit suborné les Mandarins, les Prêtres & le peuple; que sous prétexte de défendre la Religion & la liberté du pays, il avoit mis dans ses intérêts tous les Ordres du Royaume; que le dessein des Conjurés étoit de se défaire de M. Phaulkon, de se rendre maîtres du palais, d'arrêter le Roi, & d'exterminer sa famille. Monpi s'accusa lui-même de s'être imprudemment engagé dans ces abominables complots; que Pitracha l'avoit séduit par les pernicieux conseils, & par les espérances dont il l'avoit flatté; qu'un des détestables artifices dont il s'étoit servi, avoit été de surprendre les sceaux du Roi, pour expédier de faux ordres, pour lever clandestinement des soldats, pour débaucher les esclaves, pour faire des amas d'armes; que les environs de Louvo étoient remplis de soldars, cachés dans les bois; que tout le palais en étoit investi, & que le Roi n'y étoit pas en sureté.

Cetté étrange découverte remplit le Roi d'étonnement & d'indignation. Dans les premiers transports de sa co-

Hid.

DES INDIENS. 107 lere il ordonna à Phaulkon de faire arrêter sur le champ Pitracha: mais ce Ministre ayant représenté qu'une violence précipitée pouvoit être dangereuse & sans effet, on résolut d'attendre au lendemain. Les ordres surent donnés en conséquence: mais Pitracha en fut averti par les personnes mêmes qu'on chargea de l'exécution. Ce Confpirateur voyant ses complots découverts, jugea qu'il n'avoit plus rien à ménager. Il assembla autour de sa personne tous ses amis; il fit entrer dans Louvo les soldats qu'il avoit dispersés aux environs; il ordonna aux Gardes Maures, qui lui étoient dévoués, de monter à cheval; enfin il assembla de tous les quartiers de la ville une multitude d'esclaves, de rameurs, & d'ouvriers. Tous ces gens s'attrouperent aux environs du palais à l'heure de midi, le 18 Mai 1688, les uns armés de haches, les autres ayant de longs bâtons ferrés, ou brûlés par le bout: ceux-là à pied, ceux-ci à cheval, marchant fans aucun ordre, mais gardant un profond silence, par un reste d'égard pour la majesté du lieu. Le grand Sancrat de la Cour étoit à leur tête, porté sur les épaules de six hommes, exhortant tout le monde du geste & de la voix. Il se présenta à une petite porte du palais, qui lui fut ouverre par des gens de sa faction. Il entra le premier, & sur suivi d'une troupe innombrable de rebelles, qui s'y précipiterent avec consusion.

Quand ces premiers mouvemens commencerent, on alla avertir en diligence M. Phaulkon, qui prit sur le champ le parti de marcher contre les séditieux, quoique ses amis l'en dissuadassent. Accompagné de trois Officiers François, & de quelques Gardes qu'il assembla à la hâte, il se rendit au palais : mais à peine fut-il entré, que Pitracha, qui étoit à la tête d'une troupe de gens armés, l'arrêta, & le fit conduire en prison sous bonne garde. Ce rebelle, se voyant maître du palais, en chassa tous les Officiers qui servoient le Roi, & ne lui laissa que ses Médocins & deux esclaves. La chambre du Monarque étoit fermée à tout le monde: Pitracha seul & son fils y entroient librement, & le Rebelle affectoir d'y aller tous les jours, pour tâcher de persuader aux Siamois qu'il n'agissoit que par les ordres de ce Prince.

Monpi, au commencement du tu-

DES INDIENS. multe, s'étoit réfugié dans la chambre du Roi, & tant qu'il resta dans cet azile les rebelles n'oserent l'en arracher. Mais ayant tenté d'en sortir le 20 Mai, deux heures avant le jour, des gens apostés se saisirent de lui, & le massacrerent. On assure que Pitracha s'étant fait aporter la tête de ce malheureux, la jetta aux pieds de Phaulkon, & lui nbi supra. dit d'un ton insultant, voilà ton Roi. D'autres racontent qu'il la fit attacher au cou de ce prisonnier, pour punir ses intelligences avec Monpi.

Kaempfer,

Le Rebelle qui commençoit à agir en Souverain, mit aux arrêts un des freres du Roi, qui s'étoit rendu à Louvo quelques jours avant la révolution. L'autre qui faisoit sa demeure au chàteau de Siam, fut amené à Louvo, & enfermé sous bonne garde. En même tems il fit afficher dans toutes les villes des placards, scellés du sceau royal, ibid. dans lesquels il prenoit le titre d'Administrateur du Royaume. Les mêmes placards déclaroient Phaulkon ennemi de l'Etat, & tous ses biens confisqués, avec ordre à tous les sujets du Roi, fous peine de la vie, de déclarer tous les effets qu'ils avoient à lui, ou qu'ils soupçonneroient être en main tierce.

Le Blanc

Ce Ministre, qui quelques jours auparavant donnoit la loi à tous les Grands du Royaume, & faisoit la figure d'un Souverain, étoit alors enfermé dans une enceinte de pieux, exposé aux injures de l'air, & chargé de trois chaînes pesantes, l'une autour du corps, les deux autres aux pieds & aux mains. Sa femme qui avoit pressenti tous ses malheurs, par les triftes adieux qu'il lui fit le jour que la révolution éclatta, n'eut plus lieu d'en douter, lorsqu'elle vit revenir à vuide la chaise d'argent, dans laquelle il avoit coutume de se faire porter, & qui fur la derniere faveur qu'il reçut de son Maître (1). Elle chercha les moyens d'adoucir sa capti-Raempser, vité, & la voye des présens lui parois-bissurd. fant la plus sûre, elle sit quelques largesses aux Talapoins & aux Ministres. Tout ce qu'elle put obtenir se réduisit à la permission d'envoyer à son mari du linge, des habits, & quelques alimens Le Blanc, qu'elle préparoit elle-même. Le 30

ibid

ubi suprà.

7bid.

Mai Pitracha envoya demander à cette Dame le sceau de son mari, & les provisions de toutes les charges qu'il avoit obtenues. Le lendemain on enleva tous

<sup>(1)</sup> La chaise d'argent est à Siam la plus haute dis-tinction dont un Prince puisse gratifier ses Ministres.

DES INDIENS. ses autres papiers, les armes qu'il avoit dans sa maison, & ses habits, qui étoient au nombre de trois cens. On mit ensuite le scellé sur ses coffres, dont on emporta les clefs, & son hôtel fut environné de soldats, qui en interdirent l'entrée à tout le monde, & qui garderent à vûe Madame Phaulkon. Le 3 Juin un Officier de Justice, accompagné d'un grand nombre d'archers, vint pour enlever tout ce qui restoit dans la maison. Madame Phaulkon les conduisit de chambre en chambre, & leur ouvrit elle-même toutes les armoires. Les soldats se retirerent en poussant des cris de joye, & insulterent à son affliction par des éclats de riré. L'Officier revint le même jour avec ses satellites, pour lui déclarer de la part du grand Mandarin qu'elle eût à livrer les trésors qui étoient cachés dans sa maison, ou qu'elle s'attendit à subir une cruelle torture. Comme elle répondit qu'elle n'avoit aucune connoissance de ces prétendus trésors, & qu'au reste ils étoient les maîtres de chercher, il fit avancer deux bourreaux, qui l'ayant attachée à la porte de sa chambre, la tourmenterent pendant deux heures avec des baguettes, dont

il lui frapperent les mains & les bras. Ensuite on l'enleva de sa maison, & on l'enferma dans une petite écurie du palais. Elle ne vécut là que des charités que lui firent les Jésuites, qui lui portoient eux-mêmes à manger, & qui s'acquitterent généreusement envers elle des obligations qu'ils avoient à son mari. De tous les François établis à Siam, & comblés pour la plûpart des bienfaits de Phaulkon, ces Peres furent les seuls qui conserverent quelque attachement pour sa malheureuse famille.

Deux jours après l'avanie faite à cette Dame, Soiatan, fils de Pitracha, vint annoncer à Phaulkon que ses Juges l'avoient condamné à mort pour avoir conspiré avec Monpi contre le Roi, & contre la famille royale. En même tems il le tira de sa prison, lui ôta ses fers, le fit mettre sur un éléphant, & le conduisit dans la forêt de Tléépoussonne, qui est aux environs de Louvo. Kaempfer assure que les gardes qui l'accompagnoient le menerent d'abord à sa maison, qu'il trouva saccagée; que sa femme qui étoit dans une écurie, s'offrit à ses regards, & qu'au lieu de paroître attendrie du sort

DES INDIENS. 113 de son époux, elle l'accabla d'injures, lui cracha au visage, & lui refusa mê-ubi supra. me la consolation d'embrasser son fils qu'elle tenoit dans ses bras. Il ajoute Le 5. Juin qu'étant arrivé au lieu de l'exécution, 1688. les bourreaux lui trancherent la tête, malgré la résistance qu'il sit; que son corps fut coupé en deux; qu'on le couvrit d'un peu de terre, & que les chiens le dévorerent pendant la nuit. Le pere le Blanc a supprimé la plûpart de ces circonstances, soit qu'il les crut fausses, soit qu'elles lui parussent peu ho-

norables à la mémoire du bienfaiteur

de son Ordre.

Phaulkon, avant que de mourir, remit à Soïatan son cachet, un reliquaire qu'il portoit sur sa poitrine, le cordon de l'ordre de Saint Michel, & deux croix d'argent, le priant de les donner à son fils, qu'il lui recommanda. Cet 'enfant n'avoit alors que quatre ans, & de tels ornemens, dit Kaempfer, ne convenoient guere à son âge ni à sa fortune. Sa mere & lui furent condamnés à l'esclavage, & ils tomberent sous la puissance d'un Mandarin, nommé Simounkiai, qui avoit eu de grandes liaisons avec Constantin. La re-

sonnoissance l'empêcha d'user des

Ibid.

(1) Il porta la retenue jusqu'à ne point exiger que Madame Phaulkon vint loger chez lui, & il la laissa dans son Le Blanc, ancienne prison, lui faisant espérer que

dans peu il lui rendroit la liberté.

Liv. IV.

Mais les malheurs de cette Dame n'étoient pas finis. Soiatant, qui étoit le fils du meurtrier de son mari, & qui avoit lui-même ordonné les funestes apprêts du supplice de Phaulkon, eut la hardiesse de prétendre aux bonnes graces de sa veuve. Les résistances qu'elle apporta ne sirent qu'irriter la passion brutale du Siamois. Il l'enleva, mais sans pouvoir triompher de ses répugnances, & il sut obligé de la renvoyer à son ancien maître. Il employa depuis les caresses & les menaces, les offres, & les plus indignes violences. Il l'obtint ensin du Mandarin dont elle

étoit l'esclave, & en attendant qu'il pût la loger dans son Palais, il la mit dans une maison voisine. Madame Phaulkon se voyant sur le point d'être enfermée

<sup>(1)</sup> Madame Phaulkon n'avoit alors que 22 and. C'étoit une très-belle femme.

DES INDIENS. 115 toute sa vie dans un infame sérail, eut recours à un Officier François, nommé Sainte Marie qui la tira de captivité, & la conduisit à Bankok. Mais le Gouvernement l'ayant réclamée, Des Farges, qui craignit d'irriter le féroce 1688. Pitracha, la remit à des soldats Siamois, qui la ramenerent à Siam. Elle y vécut dans une telle obscurité, que depuis son enlevement de Bankok il n'est plus fait mention d'elle, ni de son fils, dans tous les Mémoires que j'ai consultés. Kaempfer assure qu'ils tomberent l'un & l'autre dans la plus affreuse misere, & qu'on les a vûs à Siam mendier leur pain de porte en porte ( 2 ).

O&obre à

Chaou-Naraie, depuis la révolution, ne sit plus que traîner une vie languissante, dont les derniers jours furent plongés dans l'amertume. Il mourut au mois de Juillet de l'année 1688, âgé de cinquante-cinq ans, après en avoir régné trente-deux. Quelques jours auparavant, Pirracha avoit fait mourir les deux freres de ce Monarque, en vertu d'un ordre prétendu,

<sup>(2)</sup> Il paroît que Kaempfer en parle comme rémoin oculaire. Il étoit à Siam, deux ans après la Révolution.

dont il fit part au Conseil, & que personne n'eut la hardiesse de contredire. On étouffa ces Princes dans des draps d'écarlate, en leur pressant l'estomac avec des planches de sandal, bois précieux du pays. Telle est la pratique de ce peuple, aussi superstitieux que barbare, qui croit pouvoir sans crime immoler ses Princes, pourvû qu'il ne trempe pas ses mains dans leur sang. L'usurpateur, après un deuil de dix jours, se rendit à la grande Pagode de Louvo, avec les ornemens de la Royauré, & se sit ensuite couronner dans la Capitale.

Jusque-là on avoit eu quelques ménagemens politiques pour les Fran-çois, soit par un reste d'égard pour le vieux Monarque qui les protégeoic. foit pour leur inspirer un degré de confiance, qui pouvoit favoriser les desseins perfides du Ministere présent. Le but de Pitracha étoit, non-seulement de leur faire évacuer Mergui & Bankok, mais de les attirer à Siam, pour se venger avec éclat de tous les griefs qu'on avoit contre eux. Dans cette vûe il eut, pendant la vie du Roi, diverses conférences avec les chefs des Missionnaires François, avec

, DES INDIENS. 117 le Directeur de leur commerce, avec les Officiers qui se trouverent à la Cour le jour de la conspiration, & avec Des Farges même, leur Général, qu'il fit venir à Louvo. Il lui déclara que l'intention du Roi étoit que tous les François, répandus dans le Royaume, se transportassent à Juthia, pour y ren-dre compte de leur conduite, & pour recevoir les ordres de Sa Majesté. Des Farges, qui s'aperçut du piége qu'on lui tendoit, répondit qu'il ne doutoit pas que les François ne fussent dispolés à obéir en toutes choses aux volon-tés du Monarque. Là dessus on lui proposa d'ordonner à sa garnison de venir à Siam; mais il éluda cette demande, en protestant qu'étant hors de son Gouvernement, il n'y avoit plus aucune autorité, & que ses ordres ne seroient point écoutés dans Bankok.

On se separa sans avoir rien conclu. Des Farges rentra dans sa forteresse, où il se prépara à une vigoureuse défense, & Pitracha de son côté ne garda plus aucune mesure avec les François. Le Directeur de leur commerce, leurs Missionnaires, & leurs principaux négocians surent mis au fers. On sit main balle sur leurs essets, & l'on pilla la

Ibjd.

118 HISTOFRE de Mésonailon de M. Louis, Evêque de Méson tellopolis, & Supérieur de la Mission.

Kaempser, Quelques Officiers François, dont les uns avoient été arrêtés le jour de la révolution, & les autres étoient à Siam en qualité d'ôtages, furent d'abord traités avec plus de douceur que les. autres prisonniers: on leur laissoit la liberté d'aller dans la ville, & de se promener à cheval dans la campagne. L'ennui de vivre parmi ces barbares, & peut-être la crainte de voir empirer leur sort, les porta à prendre la fuite. Ils furent repris par des gardes Maures qu'on détacha contre eux, & ramenés la corde au col, attachés à la queue des Le Blanc, chevaux de leurs conducteurs. Un d'eux, nommé Bressi, fut tellement maltraité par ces soldats, qu'il en mourur. De-

Liv. III.

dans une étroite prison. Enfin les Siamois & les François en vinrent à une rupture ouverte. Les François commencerent les premieres hostilités, en faisant tirer sur une somme Chinoise, qui s'étant présentée à la vûe de Bankok, refusa de mouiller auprès du fort, pour y être visitée. Cette insulte sut le signal de la guerre, Les Siamois vintent investir Bankok;

puis cette tentative on les enferma

DES INDIENS. 119, mais ce siège fut si mal conduit, qu'il traîna trois ou quatre mois, sans que les ennemis fussent plus avancés que le premier jour. Cependant il n'y avoit dans la place que deux cens cinquante François en état de combattre, & trente ou quarante soldats Siamois, qu'on employoit aux gros ouvrages. Ces derniers ayant fait les mutins, on en sit pendre deux sur les remparts, à la vûe de leurs compatriotes.

Durant ce siege on entama une né- Kaempser, gociation, qui sut interrompue & re-ubi supra. nouée plusieurs sois, & qui aboutit enfin à un traité, qui portoit; que les François évacueroient Bankok & Mergui, & laisseroient dans leur entier tous les ouvrages qu'ils avoient construits dans ces deux places, avec l'artillerie & les munitions qui apartenoient au Roi de Siam ; que ce Prince de son côté ne les inquiéteroit point dans leur retraite, Liv. IV. & leur fourniroit trois frégates, qui les conduiroient à la côte de Coromandel, avec leur artillerie, leur bagage, & les provisions nécessaires pour le trajet. Ce traité fut conclu vers la fin du mois d'Août de l'année 1688; mais de nouvelles difficultés qui survinrent en retarderent l'exécution juf-

Le Blanc-

HISTOIRE 120 qu'au 2 de Novembre. Ce jour là les François s'embarquerent, après un lejour de treize mois dans ce Royaume. Quelque tems auparavant ils avoient abandonné Mergui. Leur établissement à Siam ne leur aporta aucun avantage solide, & causa de sacheux mouvemens dans le pays. L'ascendant qu'ils prirent sur l'esprit du Roi & les innovations qu'ils introduisirent à sa Cour, leur attirerent l'inimitié d'une nation, jalouse de ses droits & de ses usages. On les accusa, avec quelque sorte de fondement, d'avoir voulu bouleverser les Loix, le Gouvernement, & la Religion du pays, Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est qu'on les regarda comme les auteurs des troubles de 1688: tout ce qui se passa d'odieux dans cette révolution, leur fut imputé, Kaempfer, & les Siamois la nommerent la tracafserie des François.

CAN .

ARTICLE

## ARTICLE III.

Notions Géographiques concernant le Royaume de Siam. Idée génétale des Villes du pays.

E royaume de Siam a pour limi-tes à l'Est le Tonquin, la Cochinchine, le royaume de Camboie, & la mer de la Chine, qui s'avançant dans les terres, où elle décrit un demi-cercle, forme le golphe à qui le pays de Siam a donné son nom. Il est borné au Nord par les royaumes de Pégu & de Laos; à l'Ouest par le golphe de Bengale; & au Midi par le pays des Malais. Du Sud au Nord, depuis la frontiere de Malaca jusqu'à celle de Laos, il peut avoir trois cens vingt lieues de lon-gueur : de l'Orient à l'Occident sa plus grande longueur n'est que de cent lieues, & dans certains endroits il n'en a pas vingt, tant il est resserré, d'un côté par le golphe de Siam, & de l'autre par celui de Bengale. Ce pays n'est nullement peuplé, à proportion de son étendue. Dans le dénombrement qui fut fait vers l'année 1688, on n'y trouva pas un million d'habitans. Un Siamois vantoit un jour au Roi de Tome. III.

Golgonde la grandeur des Etats de son Maître: Vous avez raison, lui dit Gervaise, le Monarque ; votre Maître a des Etats

beaucoup plus étendus que les miens; mais je regne sur les hommes, & le Roi de Siam ne commande qu'aux singes & aux mouckerons. Au Nord-Est, & au Sud-Ouest, le Royaume est bordé d'une double chaine de montagnes, qui lui servent de rempart naturel. L'espace contenu entre ces montagnes forme une belle vallée longue de cent lieues, d'une largeur médiocre, flanquée de côteaux très-riches, & arrosée d'une infinité de canaux qui y portent l'abondance. C'est la plus

belle portion du Royaume.

chap. 1.

1. partie.

Tout le pays se divise en haut & bas La Loubere, Siam. Le haut Siam s'étend vers le du Royaume de Siam, pre- Nord, & comprend, selon la Lou-miere pattie, bere, sept provinces; qui sont Porcelone, Sanquelone, Locontai, Campengpet, Coconrepina, Pechebonne, Pitchiai. Le bas Siam est situé au Midi; & le même Ecrivain le divise aussi en sept provinces, Jor ou Johor, Patane, Ligor, Ténasserim, Chamebonne, Petelong ou Bordelong, & Tchiaï. La capitale du Royaume, appellée Judia, ou Juthia, est au centre de ces

pes Indiens. 123
quatorze contrées, & son territoire

forme une province particuliere.

Kaempfer ne compte à Siam que douze provinces: Joost-Schuten en compte plus de vingt: chaque Voyageur écrit leurs noms à sa maniere. Aucun d'eux n'a pénétré fort avant dans le pays. Ils ne nous ont donné des notions un peu distinctes que des villes maritimes, & de celles qui sont bâties sur les bords du Ménan, qui est le plus grand sleuve du pays: Voici ce qu'ils nous apprennent en général touchant la position des unes & des autres.

Pour se former une juste idée des villes maritimes, il faut se rappeller que le Royaume de Siam est situé entre deux Golphes, sur l'un desquels il a cent soixante lieues de côtes, & environ deux cens sur l'autre. Cette situation est la plus favorable qu'on puisse imaginer, puisqu'elle ouvre aux Siamois la navigation de toutes les

mers d'Orient.

La côte de Bengale offre deux ports considérables, Mergui & Jonsalan. Ce sont deux isses, dont l'une est au Nord du continent de Siam, & la seconde au Midi, vers la frontiere de Malaca, à la distance d'environ cent

F ii

lieues l'une de l'autre. La premiere est formée par une riviere, qui prenant sa source dans la partie septentrionale de la presqu'isse de l'Inde, baigne d'abord les royaumes d'Ava & de Pégu, coule ensuite dans le Ténasserim, qui est une province de Siam, & finit par se perdre dans le golphe de Bengale par trois embouchures. Il y a là une grande ville & un très-beau port. On trouve dans le pays tous les bois nécessaires pour la construction des navires. Jonsalan, l'autre place maritime, n'a pas un port assez profond pour porter de grands vaisseaux: mais sa rade offre un très-bon mouillage; & les pilotes Siamois, qui font voile vers la cô-te opposée de Coromandel, sont fort heureux de trouver cet azile, lorsqu'ils sont surpris de la tempête & des ouragans d'été. Ce lieu est d'une grande importance pour le commerce de Sumatra, de Coromandel, & de Malabar. On y trouve de l'or, de l'ambre gris, & une grande quantité de Calin.

Le long de la côte du golphe de Siam, les lieux les plus considérables sont, Patane, qui est le nom d'une ville & d'un cap, qu'on trouve à l'entrée du Golphe; Bordelong & Ligor, DES INDIENS.

anciennes dépendances de Malaca, aujourd'hui provinces de Siam. La plage
de Ligor est fort basse. On rencontre à
la même hauteur trois isles assez grandes, Puli Cornam, Puli Sancori, pon, liv. 1.
Puli (1) Bordia, qui dépendent du chap. 1.
Puli (1) Bordia, qui dépendent du chap. 1.
territoire de Ligor. Un peu au-delà les
côtes de Siam s'élevent, & deviennent
fort escarpées. Kaempser assure que
dans cette partie du Golphe il y a plusieurs bas-fonds, quantité d'écueils, &
plusieurs isses, les unes habitées, les
autres désertes, dont nos cartes ma-

rines ne font aucune mention.

Passons à la description des villes qui sont bâties sur les bords du Ménan. Les Siamois prétendent que cette riviere, ainsi que le Gange, prend sa source dans la haute montagne de Mustag, qui sépare l'Inde de la Tartarie, & que les anciens appelloient Imaüs. Quelques-uns de nos Géographes la sont sortir d'un grand lac, situé aux environs de Chiamai, qui est une ville du royaume d'Ava. D'autres prétendent, contre toute sorte de vraisemblance, que c'est un bras de l'Indus : d'autres veulent qu'elle prenne sa sour-

<sup>(1)</sup> Puli en Siamois signific isle.

Gervaise, ce dans les montagnes de Laos. Son part. chap. cours est si peu considérable, lorsqu'elle entre dans le Royaume de Siarn, qu'à peine peut-elle porter de petits bateaux. Mais elle se grossit tellement par la jonction de plusieurs rivieres, & Kaempser, des torrens qui se précipitent des montagnes, que trente lieues au-dessus de sa principale embouchure elle porte des navires de trois ou quatre cens tonneaux. Elle en porteroit même de plus considérables, sans un banc de sable qu'on trouve à son embouchure, & qui, dans les plus hautes marées n'est couvert que de douze pieds d'eau. C'est ce qu'on appelle la barre de Siam. Mais les grands vaisseaux trouvent un azile dans la rade, dont le trouvent un azile dans la rade, dont le mouillage est très-bon.

Le Ménan forme en serpentant un grand nombre d'illes, & se divise en tant de branches, qu'on court risque de se perdre dans ce labyrinthe. Des gens du pays ayant entrepris par ordre du Gouvernement de suivre son cours, pour tâcher de découvrir sa source, s'égarerent dans ses vastes circuits, & après avoir fait inutilement beaucoup de chemin, se retrouverent au même point d'où ils étoient partis. Ce fleuve

DESTRUDIENS. 127
coule du Nouverle didi, traverse cent lieues de pays dans le seul Royaume de Siam, & se jette par trois embouchures dans le Golphe du même nom.

Kaempfer assure qu'il n'y a point d'autre riviere dans tout le Royaume : iiid. mais Gervaise en compte deux autres, & fait couler l'une dans la province de Ténasserim, & l'autre dans celle de Chantebonne. Ce qui a peut-être trompé Kaempfer, c'est que les Siamois donnent à toutes leurs rivieres le nom générique de Mé-nan, mot com-

polé, qui signifie mere des eaux.

Le Ménan a des inondations réglées, comme le Nil, quoique différentes ubi supra pour le terns. Elles commencent ici vers le mois de Septembre, & on les attribue à deux causes, à la fonte des neiges, & à l'abondance des pluyes qui tombent dans cette saison. Au mois de Décembre les eaux baissent par degré, & le fleuve se retire dans son ancien lit. On observe, comme un phénomene assez particulier mue les terres sont ordinairement inondées avant le débordement du fleuve, & qu'alors l'inondation est plus grande dans les lieux élevés que dans le bas pays. Les essets de ce débordement sont si heu-

La Loubere,

Lorsque le débordement tire à sa 2 part. ch. 5. fin, & que le vent, tournant au Nord, répond de la retraite prochaine des eaux, les Rois de Siam ont coutume de se rendre en balon sur le Ménan, pour y faire une cérémonie, qui a quelque raport à celle qui se pratique à Venise le jour de l'Ascension. Mais ces Princes se conduisent avec un peu plus de circonspection que les Doges. Car au lieu d'épouser un élément infidele, & d'usurper sur lui une domina io nfastueuse, ils le prient modestement d'abandonner la plaine, & de rentrer dans fon anciemlit. Un jour que Chaou-Naraie s'acquittoit de ce devoir, il s'éleva un violent orage, & le débordement bien loin de diminuer, accrût considérablement par les pluyes qui survincent. Ce Prince à qui ses AstroDES INDIENS. 129 logues avoient promis un beau jour, fut si honteux de voir ses espérances trompées, qu'il s'abstint depuis de pratiquer cette cérémonie. Mais ses successeurs l'ont reprise, & Kaempser la vit observer pendant son séjour à Siam.

Les bords du Ménan sont bas, marécageux, & de difficile accès. Cependant c'est-là qu'on a bâti les principales villes. La premiere qui se présente, en remontant la riviere, est Bankok, qui est à sept lieues de son embouchure. Douze ou treize lieues au-dessus de Bankok, on trouve Juthia, capitale de tout le Royaume. Elle est bâtie au milieu des eaux, dans une ille assez vaste, formée par les circuits du Ménan. En suivant toujours le cours de ce fleuve on découvre plusieurs autres villes, dont les principales sont, 1°. Louvo, qui est à dix lieues de Juthia, & à quelque distance de la grande riviere à laquelle elle communique par un canal particulier. C'est un séjour fort agréable, où le Roi passe une grande partie de l'année. 2°. Thainatbouri. C'étoit anciennement une ville considérable, & même la capitale d'un Royaume particulier:

130 HISTOIRE aujourd'hui c'est une place médiocre, où l'on compte tout au plus trois mille habitant. 3°. Laconcevan. C'est-là que le Ménan reçoit dans son sein une grande riviere. & qu'il commence à devenir profond & rapide. 4°. Campengper; on appelle ainsi une ville, & une province, lituées au Nord, où l'on trouve des mines abondantes d'acier. La ville n'est point inférieure à Juthia, ni pour l'étendue, ni pour le nombre des habitans, & comme c'est une place importante par sa situation, les Siamois ont eu grand soin de la fortisier. 5°. Tian-tong. C'étoit autrefois une grande ville; mais les guerres l'ont en partie ruinée. 6°. Métac, frontiere du Royaume, entre le Nord & l'Ouest, sous vingt-deux ou vingt-trois degrés

Tout ce qui s'éloigne des rives du Ménan ne mérite pas la moindre attention des Voyageurs, si l'on excepte Cambori, sur la frontiere du Pégu; Corazema, ou Carissima, sur celle de Laos, Socotai & Sanquelouk, qu'on trouve dans les terres, un peu au-def-

Lettre du P. sus de Laconcevan.

de latitude.

Po. Verjus, citée dans les pe Jésuite, qui nous a conservé les voyages de

Tachard.

Des Indiens.

noms de ces différens lieux, qu'il a parcourus. Gervaise fait mention de quelques autres villes, ou peut être ubi Jupra. des mêmes sous des noms disserens. Il place dans la partie septentrionale du Royaume, Locontaie, frontiere de Laos, & Ténasserim, sur les confins d'Ava, dont il prétend qu'elle a été démembrée. Il met au Midi Porcelone (1) sur la frontiere de Camboye, Chantebonne, & Pipli. Il affure que Porcelone est une des plus vastes & des plus anciennes villes du Royaume; qu'elle fut bâtie vers l'an 1200 par un Prince nommé Chaou-Mevang, dont le nom est très-célebre dans l'histoire de Siam; que c'étoit autrefois la résidence ordinaire des Rois, & qu'on y voit encore aujourd'hui un de leurs anciens palais. Il ajoute qu'elle est environnée d'une muraille de brique, ce qui n'est pas ordinaire aux villes de Šiam.

Toutes ces villes, sans en excepter la capitale, n'ont rien de comparable à celles d'Europe, ni même aux villes de La Loubere, la Chine & du Japon. La plûpart sont 2 part. c. 120 un amas confus de misérables cabanes, & n'ont d'autre clôture qu'une palisade

(1) La Loubere la place au Nord, dans le haut Siam. F vi

HISTOIR B. de bois. Cependant les Siamois ont coutume de leur donner des noms magnifiques Laconcevan fignifie montagne céleste, & Tian-tong, vrai or : le nom de Compengpet répond à celui de murailles de diamans, & la seule raison qui a fait nommer ainsi cette vile, c'est que ses murailles sont de pierre. Cette vanité est une maladie commune à tous les Indiens, & la Loubere en rapporte deux traits assez particuliers. Les députés d'une nation étrangere établie à Siam, étant venus le saluer, il leur fit quelques questions sur leurs pays. Ces Asiatiques lui raconterent des choses merveilleuses de la ville dont ils étoient originaires, & lui dirent, entre autres exagérations, qu'on n'en pouvoit faire le tour qu'en trois mois. L'autre trait lui fut raconté par M. de la Mare. Cet Ingénieur Fran-çois, que M. de Chaumont avoit laifse à Siam, ayant reçu ordre de se transporter à Ligor, pour en lever le plan, le gouverneur exigea qu'il mettroit deux jours à en parcourir l'en-ceinte, quoiqu'il eût pu en faire le

tour en moins d'une heure.

## ARTICLE IV.

Description plus particuliere de quelques lieux.

### BANKOK.

LTTE place est importante par sa situation. Elle défend le passage de la grande riviere: c'est la clé du Royaume de ce côté-là. L'Ingénieur que M. de Chaumont laissa à Siam, en 1685, commença à la fortisser, & lorsque deux ans après elle tomba dans les mains des François, ils y sirent de nouveaux ouvrages. Pour mieux défendre la riviere ils éleverent sur le bord opposé un autre Fort, qu'ils détruissrent ensuite, lorsqu'ils se virent menacés d'un siège, n'ayant pas assez de troupes pour garder ces deux postes.

Le territoire de Bankok est bon: dans l'espace de quatre lieues, en remontant vers Siam, tout est planté d'arbres fruitiers: c'est un jardin continuel. Ces fruits se débitent avantageusement dans la capitale, & sont la principale richesse de ce canton. 134 HISTOIRE

Kaempfer nous apprend que dans le lieu où est présentement Bankok il y avoit autresois une grande ville, qui étoit la capitale de tout le pays: mais que ses ciroyens l'abandonnerent, & construisirent de nouvelles habitations douze ou treize lieues au-dessus, dans le lieu où est aujourd'hui Juthia.

§. I I.

#### Louvo.

Cette ville est située sur une hauteur qui la met à l'abri des inondations du Ménan. Son plan est presque quarré, & elle peut avoir une demie lieue de circuit. Elle est environnée d'un rempart de terre, fortisié par intervalle de quelques bastions de brique. Un canal, tiré du Ménan, la baigne au Nord & à l'Ouest. Les autres côtés sont défendus par des marais, ou par des hauteurs qui forment d'excellens remparts naturels. Sa situation est riante, & l'on y respire un très-bon air. Mais son canal est presque à sec lorsque la grande riviere est basse, & fon eau, qui est d'ailleurs troublée par les éléphans qui viennent s'y abreuver, devient si mauvaise qu'il n'est pas pos-

des Indiens. able d'en boire. Il faut avoir recours à l'eau des puits, ou à celle dont on a eu soin de se pourvoir dans le tems du débordement, en la déposant dans de

grands vases de terre, destinés à la conserver & à la purifier.

Louvo est devenu une grande ville depuis que les Rois de Siam ont pris Louvo. du goût pour ce séjour, qu'ils habitent sept ou huit mois de l'année. Le Palais où ils font leur résidence est moins spacieux que celui qu'ils ont à Juthia; mais il a quelque chose de plus riant. Gervale 3 Il est bâti à l'extrémité septentriona-chap. x1. le de la ville, sur un terrein élevé, quoiqu'assez uni. Son plan est plus long que large : il est environné d'une muraille de brique. D'un côté il regarde la ville, & de l'autre sa vûe s'étend sur le canal, qui vient baigner ses murs. On y arrive par trois cours. A l'entrée de la premiere on voit à droite une petite salle, où l'on juge les criminels de leze-majesté: tout près de là sont deux prisons, où l'on enferme les coupables jusqu'à ce qu'ils soient jugés. On trouve à gauche un vaste réservoir, qui distribue de l'eau dans tout le palais. C'est l'ouvrage d'un François & d'un Italien, qui vinrent heureusement à

En avançant dans cette premiere cour, on entre dans un jardin, divisé en quatre compartimens, & qui est terminé par un petit sallon, environné d'une piece d'eau large d'environ trois toises, sur cinq ou six pieds de prosondeur. Des bords du bassin on voit s'élever une vingtaine de petits jets d'eau, à égale distance les uns des autres, & qui jaillissent en arrosoir. Les murs du sallon sont enduits d'un ciment sin & poli, qui leur donne une blancheur éclarante.

Dans le voisinage est un petit Temple, dont la construction élégante contribue à embellir ce lieu. Un petit bocage conduit à la seconde cour, qui est encore plus ornée que l'autre. On y entre par un vestibule quarré enrichi de plusieurs sculptures à la moresque, dans lequel on a pratiqué une infinité de riches, destinées à soutenir des porcelaines. A droit & à gauche sont les écuries des éléphans du second ordre. Elles consistent en deux pavillons spacieux, où habitent quatre de ces animaux. Au sortir de ce vestibule on

Gervaise , Ibid.

DES INDIENS. 137 trouve deux petites salles: c'est-là que sont reçus les Ambassadeurs ordinaires : le Roi ne s'abouche point avec eux, & se contente de paroître aux embrasures d'un grand bâtiment, qui est en face. Ce dernier édisce a deux aîles: l'une sert de logement aux éléphans du premier ordre: l'autre consiste dans un grand corps de logis, dont le faîte est surmonté d'une pyramide. On y voit une autre salle d'audience, destinée aux Ambassadeurs extraordinaires, qui viennent de la Chine, du Mogol, & de la Perse. On n'y reçoit que les Envoyés des grands Potentats, & c'est là que les Ministres de France furent admis. Cette salle a trois on quatre toises de long, sur deux de large: sa hauteur est d'environ trentecinq pieds. Dans le tems que Gervaise la vit, elle étoit ornée de plusieurs glaces que Louis XIV. avoit envoyées au Roi de Siam. Le plafond étoit en quatre compartiments, enrichis de fleurons dorés, travaillés à jour & garnis de plusieurs crystaux de la Chine, qui faisoient un très-bel effet. Un trône, magnifiquement doré, décore le fond, de la salle & s'éleve en dôme jusqu'au plafond: mais son siège n'a que quinze

ou seize pieds de hauteur. Il est environné de plusieurs gradins, & c'estlà que se tiennent, dans les jours d'audience, les grands du Royaume le visage prosterné contre terre. Le Roi ne monte point par ces degrés: il entre par une petite porte pratiquée derriere le trône. Les côtés sont garnis de parasols, qui s'élevent par étages du

bas de la salle jusqu'au haut.

16id. Au sortir de la seconde cour on descend quelques degrés, & l'on entre dans la troisieme, où est l'apartement du Roi. C'est un bâtiment assez vaste, couvert de tuiles jaunes, dont le verni est si éclatant qu'on les prendroit pour du métal doré. Il est environné d'une espece de parapet quarré, dans les angles duquel il y a quatre bassins, remplis d'une eau pure, où le Roi a coutume de se baigner sous une riche tente, qui couvre chaque réservoir. Dans le voisinage d'un de ces bassins est une petite grotte, tapissée d'arbrif seaux toujours verds, qui portent des fleurs d'une beauté & d'un parfum admirables. Une fontaine coule au milieu, & distribue ses eaux aux quarre

L'entrée de ce Palais n'est permise

réservoirs.

qu'aux Pages, & à quelque favoris. Les autres Courtisans s'arrêtent sur le parapet, où, couchés sur des nattes, & le visage contre terre, ils attendent en silence les ordres du Roi, qui daigne quelquesois leur parler du haut d'une fenêtre. Les Officiers de moindre considération se tiennent dans les cours ou dans les jardins; & lorsque le Roi peut les voir, ce qu'ils connoissent à certains signaux qu'on leur donne, ils se prosternent sur les genoux & sur les coudes. Ceux qui sont de garde se retirent dans de petits cabinets construits aux environs.

En s'éloignant un peu, on rencontre sur la gauche du palais, un beau parterre, émaillé des fleurs les plus rares, que les Rois de Siam cultivent, dit-on, de leur propres mains. Ce lieu conduit à un autre jardin plus vaste, qui est en face de leur apartement. Il est planté d'orangers, de citronniers, & d'autres arbres d'un parfum agréable, dont l'épais feuillage entretient ce lieu dans une perpétuelle fraîcheur. Le reste est divisé en petits compartimens, revêtus d'un mur de brique à hauteur d'appui. La plûpart des allées sont si étroites qu'elles peuvent à peine contenir trois personnes de front. D'espace en espace on voit des fanaux de métal doré, qu'on allume toutes les nuits, quand le Roi est à Louvo. Dans l'entre-deux, c'est-à-dire, d'un fanal à l'autre, il y a un brasser, placé sur un autel, où l'on brule des pastiles & des bois odorisérans, dont la douce vapeur se répand fort loin.

Le Sérail, situé dans une vaste galerie, qui occupe toute la longueur de la troisieme cour, communique d'un côté à l'apartement du Prince, & de l'autre au bâtiment qui termine la seconde cour. Ce lieu n'est ouvert qu'aux eunuques, & les sils du Roi n'ont pas même la liberté d'y entrer pour visiter

leurs meres.

Ce Palais, tel qu'on vient de le représenter, ne seroit en France & en Italie qu'une maison de plaisance assez
commune. Mais il falloit le décrire,
pour donner quelque idée des Palais &
des jardins Siamois. Il sut bâti par
Chaou-Naraie, vers le milieu du dernier siecle. Ses prédécesseurs avoient eu
une maison au même lieu: mais elle étoit
abandonnée depuis plus de cent ans,
lorsque ce Monarque y sit saire tous
ces ouvrages.

## §. 111.

## JUTHIA.

C'est ainsi que les Siamois appellent leur capitale, si l'on en croit Kaempser. La Loubere prétend que son véritable nom est Sy-io-thi-ya, dont les étrangers ont fait Judia, Juthia, India; Judea, Odiota, &cc. Quant au nom de Siam, que les Européens ont coutume de lui donner, il est absolument inconnu à ses habitans. J'ai observé ailleurs que son origine étoit assez moderne, puisqu'elle n'a guere que trois cens ans d'ancienneté: elle sut, dit-on, bâtie par un Roi apellé Chaou-thong, ou le Roi d'or.

La hauteur de Juthia, suivant les dernieres observations des Jésuites, situation de est à 14 degrés 30 minutes, & sa longitude à 120 degrés 30 min. Le terpein sur lequel elle est bâtie, est cou-ubi suprà, pé par un grand nombre de canaux, qui sont autant de bras du Ménan, & qui la partagent en plusieurs isles, dont la forme est quarrée: ce qui a fait comparer sa situation à celle de Venise.

Cependant elle touche au continent par une chaussée étroite, construite à

l'Est, qui est accessible aux gens de pied, & qui sert en même tems de digue contre l'impétuosité de l'eau.

Cette ville est fermée par une muraille de brique, qui du côté du Nord & du Midi est assez bien entretenue; le reste est négligé, & tombe en ruine. On a pratiqué dans ces murs plusieurs arcades, qui donnent un libre accès aux dissérentes branches du Ménan, & qui favorisent l'entrée & la sortie des barques. De distance en distance on a élevé des terrasses, où l'on peut placer du Canon. A l'extrémité Occidentale de la ville, où le terrein est plus bas, il y a un grand bastion slanqué de redoutes, & garni de plusieurs pieces d'artillerie, qui désendent le passage de la rivière.

Juthia est traversée d'un tel nombre de canaux, grands & petits, qu'on arrive en balon dans tous les quartiers, & que les grandes barques peuvent même aborder au pied des principales maisons. Le long des canaux on a construit des quais, qui forment des rues bien alignées, les unes larges, les autres étroites, la plûpart si bourbeufes, qu'elles sont à peine pratiquables. thid. Il y a même des quartiers qui sont en-

DES INDIENS. tierement inondés dans les grandes marées.

Pour établir la communication d'un quartier à l'autre, dans une ville bâtie au milieu des eaux, il a été-nécessaire de construire un grand nombre de ponts. Il y en a quelques-uns de brique, dont l'architecture n'est pas mauvaise: les autres sont de planches, ou de roseaux entrelasses, & leur sol est si mal assuré qu'on ne les traverse qu'en tremblant.

On assure que cette capitale de l'empire Siamois a deux grandes lieues de Européens.
eitcuit; mais il s'en faut beaucoup que cet espace soit également rempli d'ha-bitations. La partie de l'Ouest & celle du Sud sont presque désertes. A l'Est, vers la chaussée qui joint la ville au continent, on trouve d'assez belles maisons, bâties par les Européens qui ont 1bid. sejourné à Siam. C'est-là que Constantin Phaulkon avoit fait construire un logement commode pour les Ambassadeurs de France, & un superbe
hôtel pour son propre usage. Du côté
du Nord, sur le chemin qui conduit
au palais, il y a une rue tres-marchande, peuplée par des Asiatiques, la plûpart Chinois, Mogols, ou Arabes. ques.

C'est le quartier le plus fréquenté de la ville. Ils habitent dans de petites loges, bâties de pierre ou de brique, longues de huit pieds, larges de quatre, & dont la hauteur n'excede guere deux toises, quoiqu'elles soient partagées en deux étages. Le toit est plat, couvert de tuiles, & la porte si grande qu'elle n'a aucune proportion avec la petitesse du bâtiment. Cependant parmi les étrangers Asiatiques, établis à Siam, & qui forment, dit-on, quarante nations différentes, il y en a qui possedent des habitations plus spacieuses & plus commodes. Quelques-uns, pour se garantir des ardeurs du soleil, font construire au devant de leur maison, une espece d'apentis, ou de han-La Loubere, gard tout ouvert. D'autres ont des Il part. chap. corps de logis doubles, & se tiennent durant les chaleurs, dans une salle basse, placée au centre de la maison, & environnée dans tout son circuit de divers apartemens, dont elle tite un jour foible, mais un air frais & tempéré. Ces salles s'appellent Divan, mot Arabe, qui signifie chambre de conseil. Elles sont souvent ornées depuis le rez-de-chaussée jusqu'au plasond, de riches porcelaines, placées dans de

11.

petites

DES INDIENS. 145 petites niches qu'on a creusées dans la muraille. Quelquefois on y pratique un réservoir, & des conduits qui font jaillir une petite source.

Les autres quartiers de la ville ne font nullement comparables à ceux que Siamois, nous venons de décrire. On ne voit partout ailleurs que de misérables cabanes, qui ne valent pas les chaumieres de nos plus pauvres hameaux. Des clayes de bambou forment le contour de ces habitations legeres, plus semblables à des cages d'oiseaux qu'à des demeures humaines. Dans les quartiers sujets à l'inondation, on les éleve sur des piliers, qui ont douze ou treize pieds de hauteur: l'escalier pend en dehors, comme les échelles de nos moulins: le toît est couvert de feuilles de palmier. Une corbeille, remplie de terre, & appuyée sur trois bâtons, sert de foyer.

Quelques heures suffisent pour élever & pour détruire ces édifices fragiles. La Loubere assure que dans le tems qu'il étoit à Siam, le feu ayant consumé trois cens cabanes, elles furent toutes rebâties en deux jours. Les François ayant voulu procurer au Roi le plaisir de voir tirer une bombe, il

Tome III.

fallut pour cela renverser trois mast sons qui offusquoient le Palais. Les maisons furent abbattues en moins d'une heure.

rins.

Quelques Mandarins ont des mai-Logemens sons de brique, mais dénuées de tout ornement. Colles des principaux Officiers de la Cour ne sont que de planches, & la Loubere les compare à de grandes armoires. C'est-là cependant que logent le maître, sa principale épouse, & ses enfans. Les autres femmes ont des cabanes séparées; mais toutes ces habitations ont une enceinre commune, qui est fermée par une palissade de bambou. Le Palais du Roi est bâti dans la

Palais du Roi.

mbi suprà.

partie septentrionale de la ville. Il est environné d'une double muraille de brique, & l'on assure qu'il a une demi-lieue de circuit. Son plan repré-Gervaise, sente un grand quarré, partagé en plusieurs cours, & rempli d'un grand nombre d'édifices dont les uns sont de brique, & les autres de bois. Depuis la révolution de 1688, dans laquelle les séditieux forcerent une por-Raempfer, te particuliere du palais, on n'yarrive phi suprà.

plus que par una seri

plus que par une seule porte. Les officiers du Prince sont logés

DES INDIENS. 147 dans les premieres cours : plus loin font des écuries spacieuses pour ses éléphans: le palais qu'il habite est si-tué dans la derniere cour. Sa construction étoit récente lorsque les François arriverent à Siam. Son plan a la forme d'une croix, du centre de laquelle s'éleve une haute pyramide à plusieurs étages, qui surmonte tout l'édifice, & qui est ici un ornement attaché aux maisons royales. L'or brille dans sa façade, sa couverture est de calin, & ses dehors sont ornés de plusieurs morceaux de sculpture qui paroissent d'un beau travail. La premiere piece qui se présente, & la seule qui soit accessible aux étrangers, est la salle du Conseil. C'est-là que le Roi confére avec ses Ministres, qu'il traite avec les Ambassadeurs des Princes, & qu'il reçoit les particuliers qu'il daigne admettre à son audience. L'entrée de ce lieu est basse & étroite, & l'on y arrive par un escalier qui n'a pas deux pieds de large, & qui est sans rampe. Il est vrai que les Siamois qui le montent n'ont pas besoin d'appui: ils s'y traînent sur les mains & sur les genoux, & si en tapinois, dit la Loubere, qu'on croi- La Loubere roit qu'ils veulent surprendre leur Roi. 1bid.

Gervaifes

Cette salle ressemble assez à celle de Louvo, soit pour les ornemens, soit pour la disposition du trône. Le reste du palais est ferme aux étrangers, & même aux naturels du pays: c'est pour cela que nos Voyageurs n'en sont aucune mention.

Le sérail est contigu à l'apartement du Roi: ses dehors ont quelque chose de majestueux. Au-delà sont des jardins spacieux, plantés de palmiers, divisés en compartimens, & entrecoupés de petits ruisseaux qui serpentent dans les parterres.

S. I V.

# Dehors de Juthia. Pyramide singuliere.

Les fauxbourgs de Juthia sont vastes, & ses dehors sont assez peuplés. Les bords de la grande riviere sont remplis de villages depuis la capitale jusqu'à Bankok, & ce canton seul contient plus d'habitans que tout le reste du Royaume. Les paysans logent dans des cabanes élevées sur de hauts piliers, qui les garantissent de l'inondation. Les étables sont bâties en l'air, comme le reste, & les bestiaux y mon-

Kaempfet, ubi suprà.

DES INDIENS. 149 tent par des rampes de clayes dont la pente est fort roide. Près de la ville, du côté de la rive méridionale du Ménan, on voit plusieurs villages bâtis par des colonies de Japonnois, de Péguans, & de Malais. De l'autre côté du fleuve il y a un village habité **f**ár une race de Portugais, nés de femmes Siamoises. On trouve dans ce canton quelques Eglises chrétiennes. Kaempfer rapporte, sur le témoignage de plusieurs Prêtres catholiques, que vers l'année 1690 on comptoit, dans le voisinage de Juthia, près de quatre mille chrétiens au-dessus de l'âge de sept ans. On est redevable de l'établissement du Christianisme dans ce pays aux Ecclésiastiques des Missions Etrangeres, aux Dominiquains, & aux Jésuites. Les premiers sur-tout ont donné à ces insideles une très-haute idée de l'Evangile par la pureté du culte qu'ils ont établi, par leur conduite désintéressée, charitable, éloignée de toute ambition, de toute intrigue, & digne de l'heureuse simplicité des premiers Apôtres du Christianisme.

Non loin des villages Japonnois dont j'ai parlé, les Hollandois ont une belle habitation, bâtie sur un terrain

Giij

à l'abri du débordement. Ils ont un autre comptoir au-dessous de Bankok, à deux lieues de la mer. On l'apelle

Ce que les dehors de Juthia offrent de

Amsterdam.

plus remarquable est une pyramide, bâtie dans una plaine, à une lieue de la ville. Ce monument, nommé Phathon ou Puka thon, sut élevé en memoire Idem, Ibid. d'une victoire que les Siamois remporterent dans ce lieu-là, sur un Roi du Pégu, qui périt dans le combat avec toute son armée. Le terrein, sur lequel on l'a construit, est quarré: un parapet sort bas, mais bien bâti, regne tout autour. Son élévation, suivant Kaempfer (1), est de trois cens soixante pieds, y comprenant l'aiguille qui la termine, & qui n'a guere moins de quatre-vingt-dix pieds de hauteur.

Le corps de cet édifice peut se diviser en deux parties, l'une inférieure, l'autre supérieure. La partie basse est quarrée: chaque côté a cent quinze pieds de long, & environ soixante-dix de haut. Cette base diminue à pro-

<sup>(1)</sup> La description de cette pyramide est asses obscure dans Kaempser, du moins dans le langage de ses Traducteurs Anglois & François. J'ai râché de la rectifier sur le plan otiginal que l'Auteur en a donné.

DES INDIENS. portion qu'elle s'éleve. De chacun de les côtés naissent trois angles saillans, qui s'élevent insensiblement jusqu'au sommet, & qui s'étrécissent à mesuro qu'ils montent, suivant le plan de la pyramide. Cette partie insérieure à quatre étages, dont le dernier beau-coup plus étroit que les autres se termine en terrasse. Chaque étage est orné de corniches agréablement diversifiées: on y voit des galeries saillantes; bornées d'un petit mur à hauteur d'appui, avec des colonnes dans les angles. L'escalier est dans le centre; il a soixante & quatorze marches, hautes chacune de neuf pouces, & larges de quatre pieds. Il aboutit à la terrassedont j'ai parlé, laquelle est bornée dans son contour par une balustrade faillante, chargée des mêmes exnemens que les autres galeries.

C'est du centre de cette terrasse que s'éleve la seconde portion de cette pyramide, qui diminuant alors d'une maniere sensible, se termine enfin en pointe d'obélisque. Son piédestal est octogone; mais ses angles sont inégaux, ayant alternativement onze ou douze pieds de longueur. Il est orné de corniches qui s'élevent à la hauteur

de quelques toises. Depuis le sommet de cette base, la pyramide, déja fort rétrécie, s'arrondit en forme de campane, & se couronne d'une lanterne formée par des colonnes courtes, dont les intervalles sont à jour. Ces colonnes soutiennent plusieurs globes. L'ouvrage est terminé par une aiguille trèshaute, & si déliée, qu'on a lieu d'être surpris qu'elle résiste depuis tant d'années aux injures du tems.

# ARTICLE V.

# Des Pagodes.

Forme des Pagodes.

L'étremment aux Temples & aux Idoles. Nous les confidérerons principalement ici sous le premier de ces raports. La forme générale de ces édifices est assez semblable à celle de nos Eglises: mais ils sont moins vastes & moins éclairés. Plusieurs sont bâtis en croix: tout l'édisice est soutenu sur de gros piliers: le toît est de charpente, & il est revêtu de tuiles vernissées, & quelques de plaques de calin. Souvent ces toîts sont doubles & triples, s'élevant par étages les uns aux

DES INDIENS. 153 dessus des autres. Le frontispice des principaux temples est doré: les piliers qui soutiennent la charpente, & les poutres qui la composent, sont peints en rouge avec des filets d'or : les cours, & les avant-cours, sont ornées de colonnades, de pyramides, & de plusieurs autres embellissemens. Le Pere Tachard vit à Siam une Pagode de ce dernier genre, qu'il ne craint pas de comparer à nos plus beaux tem-ples. Voici à peu-près la description qu'il en donne.

Cet édifice, qu'on trouve à quelque distance du Palais du Roi, dans remples sun grand parc fermé de murailles, est bâti en forme de croix. Il est surmonté de cinq dômes dorés, qui sont de pierre ou de brique, & dont la structure est assez particuliere. Le plus Tachard, 1. grand est au milieu: les autres sont aux 1v. extrémités, & sur les travers de la croix. Tout l'édifice porte sur plusieurs bases ou piédestaux, qui s'élevent les uns sur les autres en s'étrécissant par le haut. On y monte de quatre côtés par des escaliers roides & étroits, de trentecinq à quarante marches, larges de trois palmes, & revêtues de calin doré. Le bes du principal escalier est orné

des deux côtés d'une vingraine de figures, plus hautes que le naturel, les unes d'airain, les autres de calin, toutes dorées, mais imitant assez mal les personnages & les animaux qu'elles

représentent. La Pagode est environnée de quarante-quatre pyramides, d'une hauteur & d'une structure différente, rangées avec symétrie sur trois plans inégaux, & travaillées avec art, mais trop chargées d'ornemens. Les quatre plus grandes garnissent les coins du plan le moins élevé: leurs bases sont fort larges; mais elles s'etrecissent à mesure qu'elles s'élevent, & elles se terminent en un obélisque long & menu, dont l'extrémité est surmontée d'une aiguille de fer, dans laquelle sont enfilées plusieurs boules de crif tal, d'inégale grosseur. Sur un autre plan, qui est plus haur, s'élevent trente-six autres pyramides, moins grandes que les premieres, disposees en quarré autour du Temple, neuf sur chaque ligne. Leur forme est différente: les unes se terminent en pointe: les autres s'arrondissent par le haut en campane; elles s'entrecoupent ainsi alternativement. Les quatres dernieres pes Inniins. 155 pyramides occupent les angles du troisième plan, & ressemblent pour la

construction à celles du premier.

Tout l'édifice, avec les pyramides, est enfermé dans un cloître quarré, dont les côtés ont plus de six-vingt pas communs de longueur, sur quinze pieds de haut. Ces galeries sont ou-vertes du côré de la pagode, & fermées de l'autre côté par un mur. Leur plafond est peint & doré à la Morelque. Le long du mur, qui sert de clâture, regne une longue banquette, à 🔌 hauteur d'apui, sur laquelle sont posées plus de quatre cens statues, rangées dans un très-bel ordre. Leur matiere n'est que de brique: mais elles sont si bien dorées qu'on les prendroit pour du métal. Elles se ressemblent presque toutes, & si leur grandeur n'étoit inégale, on les croiroit sorties du même moule. Il y en a douze d'une taille gigantesque, une au milien de chaque galerie, & deux à chaque angle. Ces dernieres figures, à cause de leur hauteur, ont été posées sur des bases particulieres, qui sont fort plates. Elles sont assiss, à la manière des Orientaux, les jambes croises. Le Pere Tachard eut la curiolité de melu-G vi

rer une de leurs jambes. Elle avoit six pieds de longueur: le pouce du pied étoit de la grosseur ordinaire du poing, & le reste du corps à proportion.

Les dehors du cloître sont ornés de seize pyramides, qui s'élevent à la hauteur de plus de quarante pieds, & l'on a pratiqué dans leur épaisseur de grandes niches, qui soutiennent des

pagodes dorées.

Ces figures font le principal ornement des temples ordinaires. Leur ma-kaempfer, tiere, si l'on en croit Kaempfer, est un mélange de chemies de mélange de chaux, de réfine, & de poils, qu'on enduit d'abord d'un vernis fort uni, & qu'on dore ensuite. Les pagodes de Siam n'ont rien de monstrueux: elles représentent ordinairement des personnes debout, ou assisses sur les ralons: une draperie légere leur couvre l'épaule gauche, & defcend jusqu'à la ceinture: le reste est nud. Elles ont sur la tête une espece de coeffe, dont les barbes fendues pendent sur leurs épaules: leurs cheveux sont frises par devant, & noues sur le derriere par deux grosses boucles. Elles ont une main appuyée sur le genou, & l'autre sur le côté. Il y en a de colossales, & l'on en voit une

de ce genre dans la principale chapelle du Palais. Sa hauteur est d'environ quarante-cinq pieds, sur sept ou huit de largeur. Elle est debout, & sa tête touche au plasond. Tachard assure qu'elle est d'or massif, & l'estime au moins douze millions cinq cens mille livies. Mais la Loubere, Kaempser, Gervaise, le Pere le Blanc, &c, ne sont aucune mention de ce colosse d'or, & j'ose dire que leur silence est ici de plus grand poids, que l'affirmation

Tachard ,
Ibid.

d'un temoin tel que le Pere Tachard. Les pagodes Siamoises sont desservies par des Moines, apellés Talapoins, qui logent dans le voisinage. Leurs cellules sont isolées, & consistent dans des cabanes de bois, élevées sur des piliers, plus ou moins hauts selon qu'on craint l'inondation. Celle du supérieur est un peu plus grande que les autres. Il y a dans chaque Couvent une espece d'oratoire, ou de salle commune, apellée Prahdi, percée de petites lucarnes dont elle tire le jour. Deux rangs de colonnes soutiennent la charpente: toute la salle est remplie de bancs. Au milieu est un pupitre doré, assez semblable à ceux qu'on voit dans les Eglises chrétiennes. A certaines

## ics Histoire

heures de jeunes écoliers & de jeunes moines s'assemblent dans ce lieu. Un prêtre d'un âge avancé lit d'une voix lente & distincte quelques pages d'un livre qui est sur le pupître; & lorsqu'il prononce certains mots, les auditeurs, par respect, portent les mains à leur front. Les murs de la salle sont garnis dans leur contour de couronnes de papier, de fleurs, de banderolles, & d'autres colifichers suspendus à des bâtons. Toutes ces choses servent dans les convois. Devant le pupitre est une table couverte de drap jaune, & l'on voit à côté la statue de Sommona-Codom, patriarche des Talapoins. La Table est ordinairement jonchée de flours, & chargée d'assiettes de riz, de pinang, de poisson sec, de limons & d'autres fruits du pays, que les dévots s'empressent d'envoyer à leurs prêtres.



### ARTICLE VI.

Histoire naturelle de Siam,

6. I.

Qualité des saisons & des vents qui regnent à Siam. Ce que c'est que les Mouçons.

Le printems, l'été, & l'hiver. Ils n'ont pas d'automne. Leur hiver arrive en Janvier, & dure deux mois. Il est aussi chaud que notre été; mais, relativement aux autres saisons, il leur paroît froid. Le printems succede & regne trois mois. Tout le reste est été.

Le vent du nord souffle constamment La Louberes aux mois de Janvier & de Février, & Tome II. p. c'est ce qui refroidit l'air d'une maniere sensible. Dans le cours de Mars, d'Avril, & de Mai, le vent du midi regne & amene les pluyes. En Avril elles devienment fréquentes: elles sont continuelles en Juin, Juillet, Aoûr, & Septembre. Alors le vent rourne à l'Ouest, & l'inondation commence. Elle s'étend en largeur sur une surface

de neuf ou dix lieues, & elle en embrasse en longueur plus de cent du Midi au Nord. Dans le cours de l'inondation les marées sont si fortes. qu'elles remontent jusqu'à Juthia, & se font même quelquefois sentir à Louvo, qui est à trente lieues de la mer. Elles croissent pendant douze heures, & mettent le même tems à se retirer. En tout tems il n'y a ici qu'un flux & un reflux dans l'espace de 24 heures. En Octobre le vent est Ouest & Nord, & finit par se fixer au Septentrion. C'est ainsi, suivant la Loubere, que dans le cours d'une année le vent fait ici successivement le tour du ciel: au lieu que dans nos climats il est si variable, que fouvent dans un seul jour il décrit toute la sphere. Lorsque le vent du Nord, se joignant à l'Ouest, commence à se faire sentir, le ciel s'eclaircit, les pluyes cessent, l'inondation décroît, & les marées deviennent si basses que le flux est à peine sensible. Le contraire arrive lorsque le vent vient du Sud: de sorte qu'il paroît que ce sont les vents du Nord & du Midi qui poussent & qui retiennent alternativement les marées. Ceux du Nord ferment pendant six mois aux vaisseaux l'entrée de

Ibid.

la rade de Siam, & ceux du Midi les empêchent pendant six autres mois d'en sortir. Cette régularité constante des vents est ce que les Portugais apellent Moncaos, & ce que nos gens de mer nomment Mouçons, ou Moncons.

Telles sont les observations de la Loubere sur la qualité des vents qui regnent à Siam. Kaempfer, nous en donne une idée un peu différente. Il prétend que la Mouçon du Nord, & celle du Sud, ne durent chacune que quatre mois. Pendant la premiere les vents de Nord & de Nord-Est soufflent constamment; durant la seconde, le vent est toujours Sud ou Sud-Ouest. Notre Auteur ajoute que dans l'intervalle de ces deux saisons le vent est variable & intermittant, passant sans aucune regle d'un point à l'autre, jusqu'à ce qu'il se fixe enfin au Nord ou au Midi. Ĉes variations durent deux mois de suite, avant & après chaque Mouçon.

Kaempfer ; ubi supra.

# §. II.

#### Productions de Siam.

Le Royaume de Siam est si vaste, & contient si peu d'habitans, que la plus considérable portion du pays est en friche. Tous les cantons éloignés des rivieres, ou des côtes maritimes, sont absolument deserts. Les Siamois d'ailleurs ne cultivent que les terres sujettes à l'inondation, & comme elle embrasse un terrain assez étendu, c'en est plus qu'il ne faut pour la subsistance de ce peuple. Le riz est sa princi-pale nourriture. Il en croît ici de trois especes. La premiere nait sans culture dans les sonds humides & marera-

Le Riz.

chap. iv.

geux : sa qualité est médiocre. Les prem. partie, deux autres veulent être cultivées avec soin. La plus estimée est celle qu'on nomme Ponlo: son grain est léger, nourrissant, blanc comme la neige. Il croît sur les hauteurs. On le seme au mois de Mai, & on le recueille en Septembre. La moisson se fait pendant le jour, & la nuit on la fait fouler par des bœufs. Tout le tems qu'elle dute est un tems de réjouissance. Les campagnes retentissent de chants d'alle-gresse: on allume des feux devant la porte des maisons, & dans les places

publiques. Rien n'est plus simple que l'instru-La Loubere, 1. part. chap. ment qu'on employe ici pour labourer.

Il est composé de trois pieces de bois.

Des Indiens. 163 l'une droite, & assez longue, qui sert de timon; l'autre recourbée, qui sert de manche; & la troisiéme très-courte, mais assez grosse, qu'on attache à angles presque droits, & qui porte le soc. Toutes ces pieces ne sont liées qu'avec des courroyes. On attele à cette machine des boufs ou des buffles, en leur passant un cordon dans le cartilage qui sépare les naseaux; & l'on enfile cetre espece de guide dans un anneau attaché au timon.

Le Roi de Siam, à l'exemple des Empereurs Chinois, & des Monarques du Tonquin & de la Cochinchine, ouvroit autrefois le labourage des terres, & formoit avec la charrue quelques sillons. Une crainte superstitieule fondée sur je ne sai quels présages, a détourné ces Princes de cette noble fonction, qu'ils ont abandonnée depuis plus d'un siècle à un substitut, qu'on crée tous les ans, & qui a le titre d'Oc ya Chaou, qui signifie Prince, ou Sur-intendant du riz. Le jour de la Cérémonie cérémonie il est monté sur un boeuf, re du labous & accompagné de plusieurs Officiers rage. qui le servent avec de grandes démonstrations de respect. Cette royauté ne dure qu'un jour, & rapporte quelque

164 HISTOIRE argent. Mais par une suite de l'ancien prějugé, on la croit funeste à celui qui l'exerce.

Les Bleds.

Le froment étoit si rare à Siam dans le tems que les François y arriverent, qu ils furent obligés de tirer des farines de Surate. L'idée leur vint de semer du bled aux environs de Bankok, & il vint fort bien, principalement dans le haut pays. Les Siamois doivent aux Européens l'usage des moulins à vent : dès le temps de la Loubere il y en avoit deux dans le pays, l'un aux environs de Siam; l'autre dans le voisinage de Louvo. Avant la conftruction de ces machines, ils faisoient broyer leur bled par des esclaves, qui ne pouvoient fournir qu'une très-petite quantité de farine dans un jour. Le bled de Turquie vient fort bien ici; mais il est rare qu'on le cultive ailleurs que dans les jardins. Les Siamois font bouillir ou griller l'épi avec le grain, sans le battre.

Leurs potagers abondent en légu-mes, la plûpart différens des nôtres. Cependant la Loubere y reconnut quel-ques-unes de nos racines, des ciboules, des raves, des concombres, de petites citrouilles, plus rouges que

celles de nos jardins, du persil, du baume, & d'autres productions Européennes. Il n'y vit point d'oignons. Le pays produit des champignom fort gros, mais dont le goût est insipide.

Les tubéreuses, les œillets, les amaranthes, & les tricolors sont des fleurs assez communes dans leurs parterres: on y voit peu de roses, & le jasmin y est si rare qu'on en trouve à peine dans les jardins du Roi. En général les fleurs de Siam ont moins d'éclat que les nôtres: le soleil les brule, & ternit leur fraicheur. Il y en a quelques-unes dont l'odeur ne se fait sentir que la nuit.

D'un autre côté les fruits ont ici plus de parfum & de saveur qu'en Europe. Les especes sont infiniment variées, & si l'on en croit la Loubere, il n'en est presqu'aucune qui ressemble à celles que nous cultivons. Ne parlons que des fruits les plus distingués. Celui que les Siamois nomment pampelmouse est aussi gros que nos plus forts melons. Sa peau épaisse a la couleur & l'amertume de celle de l'orange. Sa chair tire sur le gout de la fraise, & son jus est trèsrafraschissant.

Les Fleurs.

Les Fruits.

Gervaise nbi suprà. chap. V. Le Bananier, plante assez semblable à nos poirées, s'éleve jusqu'à la hauteur de deux brasses, & pousse un bouquet de feuilles rouges, qui contiennent un excellent fruit. Ces feuilles s'épanouissent lentement, & les fruits paroissent à mesure qu'elles s'ouvrent. Ils tiennent à une tige commune, qui tombe quand ils sont en maturité, mais d'où naissent bientôr après d'autres rejettons, qui se succedent les uns aux autres, & qui produisent toute l'année. Ce fruit a la couleur & la molesse de nos sigues ordinaires; mais il est plus gros, & plus allongé.

Le Mangoustan porte un fruit blanc, rensermé dans une coque, partagé par côtes comme nos oranges, & qui a le gout & la fraîcheur de nos meilleures ecrises. On fait de son écorce une tisanne, qui est un excellent remede dans les Dyssenteries. L'Ata, que les Siamois appellent aussi Noine, est un autre arbuste de belle apparence, quoique sa haureur soit médiocre. Son fruit a la forme d'une pomme de pin, mais il est beaucoup plus gros. Sa peau est opaisse, sa chair est molle, & il en sort un jus qui a la couleur & le goût de la crême la plus douce.

pes Indiens. 167 La Mangue est le fruit d'un grand arbre dont le feuillage est fort épais & diffère peu de celui du noyer. Elle a la forme ovale de nos poires de bonchrétien; mais sa chair ressemble à celle des pavis, si elle n'est même plus rouge. Il y en a ici de plusieurs especes. Celle qu'on apelle Mangue de Perroquet est presérable à toutes les autres. Le Papayer, que les Siamois appellent Molokos, est un arbre fort droit, qui ne pousse de branches que sur sa cime, où ses seuilles, assez semblables à celles du figuier, forment une touffe agréable de verdure. Elles servent d'enveloppe à de gros fruits qui s'attachent au corps de l'arbre: & qui ont quelque ressemblance avec nos melons. Leur graine est si féconde qu'elle produit en moins de deux ans un arbre considérable, qui s'éleve quelquefois jusqu'à la hauteur de dix coudées.

Le Jacquier est un arbre de la même espéce, qui a peu de branches, & qui pousse en hauteur. Ses seuilles ressemblent à celles du maronnier d'Inde: son fruit a la forme & la grosseur d'une citrouille. Sous une peau grise, & ridée comme le chagrin, il renserme un grand nombre de pépins, enveloppés dans une

pulpe remplie de fibres. On les fait bouillir ou griller comme des Marons, ausquels ils ressemblent pour le goût & pour la grosseur. Les Cocotiers sont très-communs dans les forêts de Siam. Le fruit de ces arbres est ensermé dans une noix dure & lissée, de la grosseur de nos calebasses, remplie d'une eau sucrée: dont le goût est trèsagréable. Chaque noix en produit assez pour étancher la soif d'un homme. Elle contient outre cela une substance blanche & assez solide, qui est très-bonne à manger. Ainsi un voyageur trouve de quoi faire un bon repas avec un seul

L'Areka estune autre espece de noix, qui croît sur un arbre assez semblable au cocotier. Elle est d'abord enveloppée d'une premiere coque, qui s'ouvre & qui tombe au bout de deux mois. On voit sortir alors un fruit oblong, de la grosseur d'une prune, très-tendre dans sa primeur, mais qui se desseche & se durcit avec le tems. Son goût est acide. C'est cette noix que les Indiens coupent par quartiers, & qu'ils mâchent continuellement avec le Bétel, en y mêlant une poudre rouge, composée de coquillages calcinés au seu.

de ces fruits.

Le Bétel, que les Siamois appellent Mak, est une plante qui rampe Le Bétel. comme le liere, & dont la tige a besoin de soutien. On le plante ordinairement au pied même des Arekiers, & s'attache étroitement à leur tronc. Sa Guyon, Hist. feuille ressemble assez à celle du citron-des Indes, nier : elle devient rougeâtre à mesure qu'elle se dessèche. Quand il est dans un terrein bas & humide, il profite beaucoup, & il rapporte même une espece de fruit, qui à la forme d'une queue de rat. Dans les autres lieux il ne rapporte que des feuilles. On les ramasse, on les prépare avec l'Areka, & l'on y mêle un peu de cette chaux dont j'ai parlé. Il est rare que les particuliers se donnent la peine de faire eux-mêmes rette composition : on tropye partout des feuilles toutes préparées, qui se vendent en petits paquets, dont le prix est modique. On en fait ici un trèsgrand usage : on en offre dans toutes les maisons, & il est fort rare de rencontrer un Indien qui n'ait du Bétel dans la bouche. L'effet naturel de cette planre ainsi préparée, est de procurer une salivation abondante, de rougir les dents & les levres, & de préserver les gencives de corruption. On prétend Tome III.

Sa grande versu est de tenir la bouche La Loubere très-saine : la Loubere assure qu'il n'a vû personne à Siam qui eût l'haleine mauvaise. Malgré ces avantages, & la force de l'exemple, les Européens ont beaucoup de peine à s'accourumer au Bétel. Cette drogue leur paroît fade, & les enivre. Sa qualité est très-chaude, & excite à la débauche. Les femmes Indiennes, qui sont d'une complexion fort voluptueuse; & les Portugaises, plus passionnées encore, en usent avec excès, & employent toutes sortes d'arrifices pour en faire manger aux étran-

Le Bétel imprime sur les levres une teinture vermeille, qui n'est que passagere. Quand les Siamois virent la même couleur sur les levres de quelques Françoises, dont on leur montra les portraits, ils demanderent si la bouche de nos Dames étoit toujours ainsi colorée; & comme on les assura qu'elles avoient naturellement cette partie vermeille, il faut, dirent-ils, que vom Bétel soit meilleur que le nôtre. Cette composition fait le même effet sur les

DES INDIENS. 171 dents, & les noircit même à la longue, parce qu'elle y forme une espece de croute, causée par le marc de l'Arek, & de la poudre calcinée qu'on y joint. Cette noirceur, mêlée à la blancheur naturelle des dents, fait un effet désagréable. C'est pourquoi ceux qui se piquent de propreté prennent le parti de se noircir tout-à-fait les dents, avec une composition particuliere, dont les principaux ingrédiens sont le jus de citron, & du coco pulvérisé & calciné. Gervaise prétend que cette opération dure trois jours; que le patient est obligé de se mettre au lit & d'être tou-jours couché sur le dos, que les drogues qu'on lui donne causent un tel ébranlement dans samachoire, que toutes ses dents tomberoient s'il se hazardoit de prendre quelque nourriture solide. La Loubere assure qu'on en est quitte pour une heure ou deux de souffrance, & qu'il suffit de nerien manger de chaud & de solide pendant quelques jours. Je remarquerai par occahon que les Siamois se rougissent aussi l'ongle du petit doigt, ce qui se fait en le ratissant d'abord, & en y appliquant un suc composé de jus de citron mêlé avec du riz pilé, & avec les feuilles d'un Hij

Les Palmites.

L'arbre qui prodait la noix d'Areka est de la nature des Palmites, dont l'espece est très-commune dans les Indes. On appelle ainsi les arbres, qui, à l'exemple du palmier, n'ont de branches qu'au haut de leur tige. Ces arbres poussent haut de leur tige. Ces arbres poussent haut de leur tige. Lorsque les feuilles de feuilles, qui sortent du milieu de la pousse précédente. Lorsque les seuilles viennent à tomber, elles laissent autour du tronc un rang de nœuds. Ces rangs se succedent à chaque pousse, & pourroient servir à marquer les années de l'arbre.

On trouve ici quelques vignes sauvages, qui produisent de si grosses grappes qu'un homme a de la peine à les soulever: mais ce raissin est d'une telle amertume que personnen'est tenté d'en manger. On a essayé quelques plantations domestiques dans les jardins du Palais de Louvo: mais elles n'ont pas réussi. Le pays ne produit point de muriers, niconséquemment de vers à soye. Le lin & le chanvre y manquent aussi: mais les cotoniers y sont excellens, & fort communs. On en voit de plusieurs

DES INDIENS. especes. Celle qu'on appelle Capoc pro-duit un coton si fin qu'on ne peut le filer. C'est le duvet des Siamois.

Quelques arbres particuliers produisent des fruits sauvages dont on tire une huile, qui mêlée avec la chaux du pays forme un ciment très-fin. On s'en sert pour blanchir les murailles, & pour leur donner un lustre qui differe peu de l'éclat du marbre. On employe la même composition à cimenter les bassins, & l'on éprouve qu'elle conserve mieux l'eau que la terre glaise. Les Siamois font un autre ciment avec l'écorce bouillie de certains bois, des raclures de peaux, & du sucre grossier. Ce mortier est préférable à nos meilleurs cimens.

D'autres arbres plus précieux encore, produisent cette gomme admirable, dont les Chinois & les Japonnois composent leurs beaux vernis. La Loubere assure que les Siamois ignorent l'art de la préparer comme il faut, peut-être parce qu'ils manquent d'une certaine huile

qu'on doit mêler à cette gomme.

L'écorce pilée d'un arbre appellé Ton- L'Arbre dn koé est ici la matiere commune du pa-Papier. pier, qu'on fait aussi quelquesois avec de vieux lambeaux de toile. Il est moins part, 1. chap. uni, moins blanc, moins fort que le iv.

Hiij.

nôtre. Les Siamois ont du papier noir, fur lequel ils écrivent avec un crayon blanc. Ils ont un autre papier, composée des feuilles d'un arbre, appellé Tan, qui est une espece de palmier. Ils écrivent dessus avec un poinçon. Leurs Livres de Liturgie sont composés de ces feuilles d'arbres. Leurs autres livres sont de papier commun: ils consistent dans plusieurs feuilles collées ensemble, & qui n'en forment qu'une seule, qui ne se roule pas, mais qu'on plie en plusieurs sens, comme les seuilles d'un paravent. Les lignes sont écrites dans la longueur, & non dans la largeur des plis.

Bois de conftruction.

On trouve aussi dans les forêts de Siam des bois propres à la fabrique des vaisseaux, à la construction des maisons, & à toutes sortes d'ouvrages de menui-serie. Il y a des arbres si hauts & si droits que leur tronc sussit pour construire un balon de seize à vingt toises de longueur. Celui que les Européens appellent Bois-Marie, est meilleur qu'aucun autre pour les courbes des navires. Il est d'une telle dureté qu'il ne se fend jamais lorsqu'on le perce. Les Siamois ont un autre bois qu'on prendroit à sa finesse & à sa légereté pour du sapin, s'il n'a-

DES INDIENS. 175

voit un dégre de consistance qui l'em-pêche de s'éclatter sous le ciseau. L'arbre qu'on appelle ici Faang, Kaempser. produit un bois rouge, propre aux ubi suprà. teintures, dont les Hollandois sont le principal commerce. Si on le détrempe. dans de l'eau, en y mêlant un peu de chaux, on en tire un très-beau violet. Kaempfer assure que le même mélange a de grandes vertus pour la guérifon des rougeurs qui paroissent sur la peau. Le bois d'Aigle se rencontre aussi dans quelques cantons particuliers: mais il n'a pas la qualité du Calamba de la Cochinchine. Si l'on en croit quelques Auteurs, ce bois précieux naît de la corruption de certains arbres. La Loube- La Loubere; re remarque avec un juste étonnement Ibid. que parmi tant d'especes d'arbres dont les forêts de Siam sont remplies, il n'y en a pas un seul qui ressemble à ceux de notre Europe.

Vers la fin du dernier siecle les Siamois entreprirent de planter des poivriers. Gervaise assure que ces essais téuffirent affez heurensement, sur-tout dans les lieux seus, & que dans le tems qu'il étoit à Siam on commençoit à bien augurer deces nouvelles plantations. Le Tamarin, la Casse, le Nénuphar sont des

HISTOIRE

drogues très-communes dans le pays. On y trouve aussi de la Canelle d'une très-bonne qualité, quoique inférieure à celle de l'Isle de Ceylan. Les cannes de fucre sont si abondantes, qu'une livre Gervaise, de cassonade ne coute ici que deux

mbi suprà deniers.

§. III.

## Quadrupedes.

Les Siamois élevent peu de bestiaux, parce que la Religion ne permet pas de le nourrir de leur chair. Les bœufs & les buffles, animaux destinés au labourage, sont l'espece de bétail la plus combien on commune. Le pays produit si peu de estime à siam chevaux, que le Roi est obligé d'en faire venir de Batavia pour le service de ses armées. On prétend que les Siamois font à proportion le même cas des chevaux blancs que des éléphans de cette couleur. Le Roi en a toujours quelques-uns de cette espece, & ils sont traités avec beaucoup de distinction. Vincent, Médecin Riançois établi à Siam, fut un jour mandé au Palais. Sa surprise fut extrême lorsqu'il sçut qu'on ne l'avoit appellé que pour guérir un cheval malade. Il youlut se retirer,

les Chevaux blancs.

DES-INDIENS. 177

protestant que les Médecins d'Europe ne s'abaissoient point à traiter les animaux. Mais le Roi, étonné à son tour de la répugnance de l'Européen, lui fit dire que le cheval étoit Mogol, c'està-dire, blanc, & que ses ancêtres jusqu'à la quatriéme génération avoient été du même poil, sans aucun mêlan-

gé de sang Indien.

Le grand commerce que font les Hollandois des peaux de daims & de buffles sauvages, qu'ils tirent de Siam, prouve qu'il y a ici une prodigieuse quantité de ces animaux. Le nombre des Rhinoceros ne doit pas être moins confidérable, puisqu'on fait aussi un très-grand trafic de leurs peaux : je n'ai qu'un mot à dire de ce dernier animal, très-connu en Europe depuis Le Rhinocequelques années. On assure qu'il a une tos. antipathie naturelle contre l'éléphant, & qu'il est toujours en guerre avec lui. Quand cet animal est dans un état tranquile, sa grosseur n'a rien d'extraordinaire; quand il est en colere, il s'enfle extraordinairement, & c'est alors un animal monstrueux. Sa langue est hérissée d'une membrane raboteuse, qui lui fait écorcher tout ce qu'il lêche. Il mâche avec plaisir des branches d'ar-

la Chine : Gervaise , ch. VIII.

bres hérissées d'épines, & il les brise Mémoires de sans aucune peine, quoique sa bouche en soit quelquesois ensanglantée. C'est animal dangereux à attaquer, & très-facile à surprendre. Comme il se retire ordinairement dans les endroits marécageux, les chaffeurs s'y embusquent, & attendent qu'il se couche, soit pour dormir, soit pour se veautrer dans l'eau. Ils se placent audessous du vent : car le Rhinoceros a l'odorat très-fin. On le tire entre les oreilles; c'est le seul endroit où l'on puisse le blesser mortellement, son corps Guyon, T. 1. étant à l'épreuve du mousquet. Sa corpart. 1. chap. ne est, dit-on, un puissant antidote contre toute sorte de poisons, & c'est pour cela que la plûpart des Rois Indiens boivent dans des coupes de cette matiere. On ajoute que si on la fend par le milieu, on y aperçoit, comme dans certains cailloux d'Egypte, des figures d'hommes, des arbres, des animaux, & d'autres objets diversifiés. Les Siamois mangent sa chair, & la trouvent d'un goût exquis. On voit ici des Tigres de deux ef-

YL.

Les Tigtes.

Kaempfer sbi suprà.

peces. Les uns habitent les forêts, & sont hauts comme des ânes. Leur rencontre est fort dangereuse, & forsqu'on

DEISKIRDTEN S. 1879 voyage la muit, on oft obligé d'allumer des feux pour se garantit de leur poursuite. Les autres se trouvent dans les marais; & on les appelle Tigres d'eau. Ils ne font par plus gros que nos chiens ordinaires. Ils font la guerre aux poules comme les renards, & s'infinuent fouvent dans les maisons. Les Tigres de ces deux especes ont également la peau mouchetée. Ce sont des animaux d'une force & d'une agilité extraordinaire, d'un maturel inquiet, pleins de feu, & qui sont dans une agitation continuelle.

On ne rencontre point de Lions dans : les forêts de Siam, & le Pere le Blanc assure qu'il ne s'en trouve point dans

aucune autre partie de l'Inde.

Les Singes font fort communs ici. Toutes les rives du Ménan en sont couvertes, depuis la barre de Siam jusqu'à Juthia; & c'est un spectacle très-divertissant pour ceux qui descendent ou qui remontent cette riviere.... Les uns ont la peau fort brune, & dans cette espece il y en a de fort gros, les autres sont gris, & leur taille est communément plus petite. Ils trouvent leur nourritute sur de grands arbres, appellés Tjaak, qui produisent un fruit bid.

de la grosseur de pos pommes, mais beaucoup plus dur, & fort âpre au goût. Ces arbres sont très-communs sur les bords du Ménan 28 c'est ce qui attire un si grand nombre de Singes dans ce canton. Ce que les Anciens ont débité au sujet de la tondresse excessive de ces animaux pour leurs petits, est confirmé par le récit de plusieurs Voyageurs modernes. Kaempfer & le Blanc assurent Le Blanc, que lorsque les meres tiennent leurs enfans dans leur sein, elles ne lâchent jamais, prise, lors même qu'elles sont

ibid.

L'Eléphant.

blessées mortellement par les chasseurs. Parlons de l'Eléphant, animal plus particulier à l'Inde, & plus digne, à tous égards, d'être connu. Je me renfermerai dans un petit nombre d'ob-

fervations.

1°. Nulle contrée de l'Univers n'en produit de plus beaux que ceux qu'on voit à Siam. Ces animaux ont l'instinct délicat & sensible. Ils sont doux & cat de cet a- traitables, ils s'attachent à leurs conducteurs & à leurs maîtres, & l'on raconte des traits, admirables de leur fidélité (1). La cruauté est entiere-

Iustin& délinimal.

<sup>(1)</sup> Voyez Pline, Liv. XIII, chap. xx11; Quinte-Cuce Liv. VIII. chap. deraier; Elien, Liv. III; Plut. in Pyrrko, &c.

DES INDIENS. 181 ment éloignée de leur caractere : s'ils rencontrent dans leur chemin un trou- Guyon. T. : peau de brebis, ils les écartent douce- chap. VI. ment avec leur trompe, de peur de les écraser. Ils craignent le seu, & ils ont naturellement horreur du sang. Cependant on les dresse pour la guerre, & on les accoutume même à porter de petites pieces de campagne, qu'on tire fur leur dos, sans autre assut. Tout Le Blanc, le monde sait qu'ils portoient anciennement dans les combats des tours de bois, remplies d'archers. Les Romains les faisoient battre dans le Cirque (2) contre des gladiateurs, & les Siamois les lâchent aujourd'hui contre des hommes désarmés: mais à moins qu'on ne les irrite, ils ne font aucun mal à leurs adversaires. Cet animal ne s'accouple que dans les bois, & toujours dans des lieux écartés.

2°. L'éléphant ne se couche jamais, à cause de sa pesanteur énorme, qui l'empêcheroit de se relever. L'herbe & Guyon, ibili

<sup>(2)</sup> Pline assure qu'on en a vu un à Rome, qui arrangeoit les carafteres grecs, pour en composer les mots qu'on lui demandoit, & un autre qui avoit aux jambes deux cymbales, sur lesquelles il jouoir un air, tandis que d'autres Eléphans dansoient en mesure. Ces choses bien examinées ne paroîtront point incroyables. Guyen, whi supra-

Le Blanc. Liv. V.

le bled sont sa nourriture ordinaire 311 ne mange point de chair; mais il aime les sucreries & les liqueuts fortes. On prétend qu'il est douze mois dans le ventre de sa mere, que ses forces croiffent jusqu'à l'âge de quarante ans, & qu'il vit communément deux siecles. C'est ce que le Blanc assure, apparemment sur le témoignage des Indièns: mais qui croira ce que Philoftrate rapporte de l'élephant de Porus, prouvé par Appollonius de Tyane dans la ville de Taxile, plus de quatre cens ans après la mort de ce Prince?

Observations | du Pere Tachard.

30. Quelques sçavans de Paris chargerent le Pere Tachard de vérisier si les éléphans n'ont point d'ongles, comme quelques naturalistes l'ont dé-bité. Il n'en vit pas un seul à Siam qui n'eût cinq ongles à l'extrêmité des pieds; mais ils sont si courts & si serrés, qu'à peine se détachent-ils de la masse du pied : de-là l'erreur des Na-turalistes. Il observa aussi que ces animaux n'ont pas l'oreille figrande qu'on Tachard, la représente communément. Il en vit prem. voyage quelques-uns dont les défenses avoient

Liv. IV.

monte fur ces animaux.

plus de quatre pieds de longueur. 4°. Les éléphans sont la monture ordinaire des rois de Siam, des Man-

DES INDIENS. 184 darins, & de toutes les personnes quadifiées. Dans les promenades peu éloi-gnées, on est seul, sur le cou de l'animal, sans aucune espece de siége. Dans les voyages, à la chasse, ou à la guerre, il y a trois hommes sur l'animal, l'un à la croupe, l'autre sur le cou, & le maître au milieu, dans un fiége commode. Lorsque le Mandarin veut monter on lui présente une échel-le, ou s'on fait agenouiller l'éléphant, qui se penchant un peu, tend une jambe sur laquelle on pose le pied : de-là on monte sur le ventre. & ensuite sur le dos: l'animal ne se redresse, que quand son maître est assis. Le pas de l'éléphant est plus allongé que celui du cheval: il ne galope point; mais son trot est assez diligent, & il ne bronche jamais. On dirige son alure avec un croc de fer, ou d'argent, & cela fassit pour lui faire entendre toute sorte de commandement.

5°. Le Roi de Siam entretient un Elephant du grand nombre de ces animaux à Juthia, à Louvo, & dans d'autres quartiers du Royaume. Ceux qu'on nourrit dans le palais sont traités avec une distinction extraordinaire. Leur loge-ment est spacieux: ils sont servis par

HISTBIRE

blanc.

plusieurs esclaves : les moins distingués en ont quinze : d'autres en ont l'Eléphant trente ou quarante : l'Eléphant blanc en a cent : c'est le nom qu'on donne au premier éléphant du Roi. Il est lo-gé dans un pavillon, dont les Lambris font dorés. Deux bassins d'or massifs lui servent d'auges, & pluseurs Man-darins sont occupés à le servir. Le Pere Tachard eut la curiosité de voir l'objet d'une vénération si extraordinaire. Il vit un animal assez petit pour son espece, tout ridé, & qui lui parut fort vieux. Les Siamois lui donnoient trois cens ans, & il mourut peu detems après. On racontà à notre Auteur que cet éléphant avoit causé plusieurs guer-res entre l'Etat de Siam & les Puissances voifines. On lui fit voir un autre éléphant fort jeune, qu'on deftinoit pour successeur à l'éléphant blanc. Sa groffeur étoit celle d'un bœuf; il avoit aussi des Mandarins à fon fervice, & l'on traitoit avec les mêmes égards sa mere & sa tante : car

les Siamois appliquent à ces animaux La Loubere, les mêmes noms de parenté qui sont III partie, ch. en usage parmi les hommes. Sa naifsance avoit été marquée dans les fastes du Royaume, & la Loubere en a DES INDIENS. 185 Conserve la date, que je puis bien rapporter après lui. Il naquit le 9. Décembre de l'année 1687.

Le même Auteur raconte sur le témoignage de plusieurs Siamois, que les éléphans nourris dans les maisons royales ne sont point insensibles aux honneurs qu'on leur rend; qu'ils aiment à voir autour d'eux un grand nombre de domestiques, & que ce faste extérieur les console de l'esclavage. Il ajoute que lorsqu'ils commet-tent une faute considérable, la métho-chap. VI. de ordinaire de les punir est de supprimer leur train, de leur ôter leurs femmes & leurs officiers, & de les chaffer du palais, pour les enfermer dans des loges moins commodes. Ces châtimens leur causent une affliction sensible, & les rendent quelquefois furieux. Un éléphant ayant été congédié de la forte, trouva, dit-on, le moyen de rentrer dans son ancienne loge, & tua l'éléphant qu'on avoit mis à la place.

66. Les Siamois se persuadent que les ames des princes & des héros pafsent dans le corps des éléphans. De-là naît le respect extraordinaire qu'ils ont pour ces animaux. Lorsque le roi de Siam en envoya trois en France, les

Indiens les conduisirent avec cérémonie à notre escadre, & en prenaît congé d'eux, leur firent à chacun un com-pliment. Les éléphans blancs, plus ef-timés ici que les autres, sont très-rares dans toutes les Indes : encore n'en est-il pas dont la blancheur soit parfaite. C'est plutôt un mélange de blanc & de rouge, qui tire sur la couleur de chair. Les noirs sont les plus recherchés après les blancs : ils sont aussi fort rares. On en teint quelques-uns en cette couleur.

7°. C'est une erreur de croire ce que quelques Voyageurs ont débité, que pour prendre un éléphant il suffit de scier un arbre vers le bas du tronc, & que cet animal venant à s'appuyer contre l'arbre le renverse par son poids, & tombe lui-même sans pouvoir se relever. Cette chasse demande plus d'appareil & plus d'industrie. Elle se pratique à Siam de deux manieres.

ptendre éléphans.

On fait une tranchée profonde au Maniere de milieu d'un bois, proche des lieux ou ces animaux ont coutume de paître. On y plante un double rang de troncs d'arbres, assez forts pour résister aux secousses de l'éléphant, & si près les uns des autres, dans toute la longueur

DES INDIENS. 187 de chaque ligne, qu'ils laissent à peine un passage libre pour un homme. L'es-pace contenu entre les deux rangs d'arbres est d'une largeur raisonnable, & forme une longue allée, à l'extrémité de laquelle est une porte, qui con-duit à un autre défilé, flanqué aussi de gros troncs d'arbres, mais beaucoup plus étroit que la premiere tranchée. La porte s'ouvre lorsqu'on la pousse, & se referme d'elle-même. Pour attirer dans le piége les éléphans sauvages, on mene paître aux environs quelques éléphans femelles, dressées à cette chasse. & leurs conducteurs ont soin de se couvrir de femilles, pour ne point essaroucher la proie qu'ils cherchent. Ces femelles appellent les mâles par leurs cris, & dès qu'il en paroît un, elles l'attirent dans la grande tranchée où elles entrent les premieres. On ferme alors la tranchée, & des hommes, embusqués derriere les troncs d'arbres, harcellent l'éléphant, & tâ-chent de le mettre dans une violente agitation. L'animal fait de vains ef-forts pour frapper de sa trompe ceux qui l'irritent, & brise quelquesois ses dents contre les piquets qui servent d'azile aux chasseurs. Pendant qu'il s'acharne à cet inutile combat, on lui jette de longs lacets de cordes, dispofées en nœuds coulans, qu'on serre avec force lorsque ses pieds de derriere y sont engagés, & qu'on abandonne ensuite pour n'être pas entraîné par ses efforts. Le point essentiel est de le chasser de cette premiere tranchée, & de l'attirer dans la seconde, qui, comme on l'a dit, est beaucoup plus étroire. Voici ce que font nos chasseurs. Un d'eux monte sur un éléphant femelle, entre dans la grande tranchée, enfile la seconde, & revient ensuite, passant plusieurs fois par la porte du défilé. Au signal que donne la femelle, en frappant la terre de sa trompe, ses compagnes, qui ont attiré le mâle dans la premiere embuscade, entrent avec elle dans le second défilé, d'où on les fait sortir par une porte particuliere qui lui sert d'issue. On cesse alors de harceler l'éléphant, qui revenu de sa premiere agitation, s'achemine par un instinct naturel vers la porte par laquelle il a vu passer les femelles. Il la pousse avec sa trompe, il entre dans cette tranchée étroite, & il y est à peine engagé qu'on l'attache aux troncs d'arbres avec les cordes qu'il traîne à ses pieds. En mê-

DES INDIENS. 189 me tems on lui verse sur le corps plusieurs seaux d'eau, soit pour le rafraichir, soit pour achever de l'étonner. Tout cela se fait avec une promtitude & une adresse singuliere. On amene ensuite un mâle aprivoisé, qu'on fait entrer à reculons par la derniere porte : car ce défilé est si étroit qu'un éléphant ne sçauroit s'y tourner. On détache alors les liens de l'éléphant sauvage, & l'on se contente de lui passer sur la tête une corde, qu'on attache au cou de l'autre éléphant. On pique celui-ci, qui s'achemine vers la porte par laquelle il est entré : l'autre le suit tristement. Au sortir du défilé deux éléphans vigoureux se rangent aux côtés du captif, comme deux gardes, & l'escortent jusqu'à un hangard voisin, où on le tient vingt-quatre heures à l'attache. Durant ce tems on lui amene quelques éléphans domestiques, dont la société contribue beaucoup à l'adoucir. On finit par le traîner à la loge qui lui est destinée, & il s'y laisse conduire sans trop de résistance. La Loubere assure que ces animaux s'habituent aisément à l'esclavage, & que les plus farouches s'apprivoilent en moins de huit jours.

Nos Voyageurs font mention d'une autre chasse dont les préparatiss ont quelque chose de plus particulier. Elle consiste à faire dans les bois une vaste enceinte, qui embrasse quelquesois plus de vingt lieues de pays, & qui est gardée par des milliers d'hommes. Le Pere Tachard, avec les autres François, de la premiere ambassade, eut le plaisir d'assister à une de ces chasses, que Chaou-Narare sit dans les bois de Thléépoussonne, & voici ce qu'il en raconte.

Tachard premier voyage Liv. V.

Plus de quarante mille hommes avoient fait dans ces bois & sur les montagues voisines, une enceinte de vingt-six lieues qui formoit un quarré long, dont les deux grands côtés avoient environ chacun dix lieues d'étendue, & les deux autres trois. Toute cette vaste enceinte étoit bordée pendant la nuit de deux rangs de feux, fort près les uns des autres, & disposés sur de petites plates-formes, qui avoient sept ou huit pieds de hauteurs. On alumoit ces feux pour empêcher que les éléphans, renfermés dans l'enceinte, n'échapassent pendant la nuit; & pour achever de les intimider, on failoit de tems en tems des décharges

DES INDIENS. 191 de petites pieces d'artillerie disposées d'espace en espace. Faute d'avoir eu ces précautions, on avoit perdu quel-ques jours auparavant plusieurs de ces animaux, qui avoient franchi une montagne qui bordoit l'enceinte, & qu'on avoit négligé de garnir de feux, de gardes, & d'artillerie, parce qu'on la croyoit inaccessible. De grandes lanternes, placées à quelque distance les unes des autres, faisoient la distinction des divers quartiers de cette armée de chasseurs, & achevoient de perfectionner cette illumination, la plus belle sans doute qu'on puisse se figu-rer. Les chasseurs ayant enveloppé quatorze éléphans, les pousserent jus-qu'aux environs de Louvo, & les enfermerent dans un parc quarré, fermé de gros pieux, mais ou l'on avoit laisse de distance en distance quelques ouvertures, gardées par des éléphans de guerre & par des soldats bien armés. On fit autour de ce parc une nouvelle enceinte, formée par une centaine d'éléphans domestiques, qui empêchoient les sauvages de franchir les palissades.
On lâcha dans le parc une douzaine de ces éléphans privés, les plus sorts qu'on pûr choisir, sur chaçun desquels

192 Histoire étoient deux hommes, qui tenoient dans leurs mains de grosses cordes à nœuds coulans, attachées par un bout aux éléphans qu'ils montoient. Ils les lancerent si adroitement, qu'en moins d'une heure les quatorze éléphans fu-rent arrêtés dans ces lacets. On les conduisit à Louvo, chacun avec l'efcorte de deux éléphans domestiques, qui marchoient à côté des captifs, & qui leur tinrent compagnie pendant plusieurs jours pour les accoutumer à Tesclavage.

L' Cette chasse, où l'on ne prit que quatorze éléphans, eût été plus heureuse, sans la négligence des Siamois, qui, comme on l'a dit, laisserent échaper une partie de leur proie. Il n'est pas rare que dans ces rencontres on prenne jusqu'à soixante & quatre vingts

de ces animaux.

## S. IV.

Oiseaux, Poissons, Reptiles, Insectes.

Parmi les oiseaux qui paroissent particuliers au royaume de Siam, un des plus extraordinaires est le Nokto. C'est un animal plus grand que l'Autruche. Les François en blesserent un, qu'on

DES INDIENS, 193 qu'on mesura, & quoiqu'il sût de médiocre grandeur dans son espece, il avoit sept pieds & demi d'une extrêmité des ailes étendues à l'autre, & quatre pieds dix pouces depuis la pointe du bec juqu'au bout des jambes. Son bec, dans sa plus grande ouverture, avoit un pied & demi. Sa pat-II. Voyage, te, assez semblable à celle de l'oye, Liv. IV. étoit large de huit pouces : sa jambe n'en avoit que quatre de hauteur. Cet oiseau a les plumes du col blanches, courtes, & veloutées, & une cravate d'un assez beau gtis. Ses ailes sont agréablement nuancées de gris & de blanc. Les plumes du dos tirent tantôt fur le gris, tantôt sur le roux: son ventre est fort blanc.

L'Aigrette de Siam est un autre oi--feau très-vanté dans nos relations. Il doit son nom & sa principale beauté aux aigrettes qu'il a sur le dos & sous le ventre. Sa forme approche de celle du héron; mais il est beaucoup plus petit: son plumage est d'une blancheur éclatante, & a la finesse du plus beau duvet. C'est la matiere des ouvrages de plumes les plus estimés. Ces oiseaux sont si communs ici, que la plûpart des arbres en sont couverts. Le mélange

Tome III.

L'Aigrette,

I.a Loubere, II. part. ch. VI.

En général tous les oiseaux ont ici un très-beau plumage: le jaune, le rouge, le bleu, le verd sont leurs nuances les plus communes. Mais leur ramage n'a rien d'agréable : quelquesuns imitent la parole : tous ont un cri qui blesse l'oreille. Leur quantité est surprenante, & la plûpart sont trèsfamiliers, parce que personne ne cherche à leur nuire, & que plusieurs dévots ont la charité de leur donner à manger. Les moineaux, les corneilles, les vaurours mêmes entrent sans crainte dans les maisons, & y trouvent communément à pâturer. On abandonne à ces derniers la plûpart des enfans qui meurent avant trois ou quatre ans.

Ibidi

Les volatiles multiplient extraordinairement à Siam, à cause de la chaleur du climat, qui fait naturellement éclore tous les œufs. Les poules du pays différent peu des nôtres : on n'y, voit point de cocqs d'inde; ceux que nous nommons ainsi, nous viennent de

DES ÎNDIENS. 195 l'Inde occidentale, c'est - à - dire de l'Amérique. Les perdrix & les pigeons, comme tous les autres oiseaux de plaine, font ici leurs nids sur les arbres, pour les mettre à l'abri des inondations. Les fourmis, par un instinct pareil, placent au même lieu leurs nids & leurs magazins. Les francolins, les bécassines, les tourterelles, & d'autres oiseaux Européens abondent ici, & leur chair a un goût très-délicat. Celle des perroquets est bonne aussi, & les Indiens peu scrupuleux en font usage. Les autres s'abstiennent généralement de toutes ces especes d'oiseaux, craignant de manger leurs parens, dont les ames, disent-ils, peuvent être logées dans les corps de ces animaux.

A l'égard des poissons, il est aisé de juger quelle doit être leur abondance; dans un pays stué entre deux golphes, & presque tout environné des eaux de la mer, qui pénétrent jusques dans son centre. Les especes les plus remarqua-

bles fout:

1°. Le Requin, poisson très-commun dans la mer des Indes, & le plus dangereux de tous les monstres qu'elle produit. Il a la tête large & plate, & la partie inférieure de la gueule très-

Le Requin-



Tachard, ibid. Liv. I.

enfoncée; ce qui l'oblige, dit-on, de se coucher sur le côté ou sur le dos lorsqu'il yeut saisir sa proye. Sa ma-choire est armée de trois rangs de dents, les unes droites, les autres inclinées, & quelques-unes triangulaires. Celles-ci sont très-minces, & se terminent en pointes évidées, comme la lame d'une scie. Sa peau est une espece de chagrin très-fort, dont on fait des couvertures très-propres, que tout le monde connoît sous le nom de peaux de chien-marin. Cet animal exerce un brigandage cruel dans les mers, soit contre les animaux de son espece, soit contre l'homme, dont il est, dit-on, le plus dangereux ennemi : ce qui lui a fait donner par quelques anciens le Kaempfer, nom d'Antropophage. Il est si vorace qu'il n'abandonne jamais la proye qui fe présente, & quoiqu'il ait la gueule ensanglantée, il revient à diverses re-prises sur l'hameçon, jusqu'à ce qu'il soit pris, ou qu'il ait enlevé l'amorce. · On trouve dans la tête de ces animaux une substance blanche & molle, enveloppée d'une membrane fine, que les pêcheurs regardent comme un excel-lent remede pour la pierre, & pour les accouchemens difficiles.

ubi suprà.

DES INDIENS. 197

Les femelles sont d'une grande fécondité. Kaempfer en vit ouvrir une, qu'on avoit pêchée sur son a dit que ces animaux sortent du ventre de leur mere, & y rentrent, tant qu'ils sont assez petits pour tenter le passage: mais quel Naturaliste a été à portée de faire une telle expérience? Voici une observation plus solide. On trouva qu'un petit poisson, que les gens de mer nomment succeur, étoit attaché aux flancs du Requin femelle dont nous venons de parler, & qu'il les serroit si étroitement qu'on eut quelque peine à l'en séparer. C'est une chose incontestable que le Requin est ordinairement escorté de ces succeurs, ainsi nommés parce qu'ils vivent, dit - on, de sa substance. On ajoute qu'ils lui fervent de guides, & qu'ils lui indi-ibide quent les lieux où ils découvrent quelque proye, d'où il est arrivé que les matelots les appellent aussi les pilotes du Requin. Je ne garantis point ce dernier conte, qui peut n'être qu'une ima-

gination des gens de mer. 2°. L'Etoile de mer. On la nomme. ainsi parce qu'elle représente en quel- L'Etoile de gue sorte une étoile composée de neuf mer.

Ibid.

Raempser, rayons. Son corps, dans sa grandeur commune, a quatre pouces de diametre, sur deux d'épaisseur; chaque rayon est de la grosseur d'un doigt, & peut avoir un pied de long. L'épaisseur du corps représente une autre étoile, beaucoup plus petite, composée aussi de neuf rayons. Au centre est une ouverture assez grande, bordée d'un double rang de fibres. Les grands rayons, un peu évasés dans leur longueur, ne laissent pas de se terminer en pointe assez menue, & sont bordés dans leur contour d'un rang de petits pieds, fort près les uns des autres, & qui font un singulier esset, lorsqu'ils se re-muent consusement. Le corps a une ca-vité assez prosonde, d'où le mouve-ment & la nourriture se communiquent à chaque rayon par un grand nombre de petits canaux.

3°. Le Chat de mer. C'est le nom Le Chat de que donnent les matelots à une espece de Polype, qui a neuf museaux de longueur inégale. Son ventre est fort creux, & son dos est fendu. Sa chair est transparente, sans os & sans ners: mais il a deux dents noires, crochues, & assez grosses, dont la morsure est rès-dangereuse.

DES INDIENS. 199

4°. Le Caboche. C'est un poisson très-délicat, qui se trouve dans la ri-Le Caboche. viere de Ménan, & qui fait un objet de commerce assez considérable. Il est d'une ressource infinie pour les gens de mer, & les Hollandois en portent tous les ans de groffes provisions à Batavia. Les nations voisines de Siam en .tonsomment aussi une prodigieuse quantité. On le seche au soleil, sans le salet, & dans cer état il se conserve fort bien. Sa longueur commune est de dixhuit pouces, sur dix ou douze de largeur. Il a la tête platte & presque quartée. Il y en a de deux especes, l'une grife, & l'autre noire. Celle-ci a la chait plus délicare.

5°. Le Crocodile. Cet animal cause de grands ravages sur les bords du dile. Ménan, & fait indifféremment la guerte aux animaux & aux hommes. C'est le Requin des rivieres. Il se cache dans les roseaux; il rampe sur le sable & sur la vase, où l'on découvre souvent ses traces. Ceux qui se baignent près du rivage sont principalement expolés aux attaques de ces animaux féroces. Les Siamois ont trouvé le moyen de s'en garantir, en fermant

Dig izec by Google

H.I.S.TOIRE 200 d'une cloison de cannes l'endroit où ils se baignent.

Le Lézard d'eau.

6°. Le L'ézard d'eau. C'est un autre animal non moins dangereux que le Crocodile, quoiqu'il soit infiniment plus petit, n'étant guere plus gros ni plus long qu'une sangsue. Sa peau est tachetée de brun & de bleu. Sa morsure cause la mort au bout de quelques heures, tant son venin est subtil. Heureusement que c'est un poisson de passage, qui ne fréquente la riviere de Siani qu'environ tous les dix ans. En 1690 il en parut un essaim si nombreux dans le Ménan, & tant de gens en furent piqués, que le Roi défendit sous des peines séveres de se baigner dans le fleuve : & pour donner plus de poids à cette Ordonnance, il fut statué que les héritiers de ceux qui mourroient de ces piqueures payeroient une amen-75 livres de de de quinze taels \*...

Reptiles.

La chaleur & l'humidité font croître dans les forêrs & dans les herbages d'autres reptiles de différente espece. On voit ici des serpens d'une prodi-gieuse grandeur, longs de quinze & vingt pieds, sur dix-huit à dix-neus pouces de grosseur. Ce ne sont pas les plus dangereux. Il est rare qu'ils atta-

DES INDIENS. 201 quent les hommes, & ils se contentent ordinairement de faire la guerre aux volatiles, principalement aux poules & aux canards. D'ailleurs on les voit venir de loin, & il est aisé de s'en garantir. Gervaise met au rang des especes les plus nuisibles de petits reptiles longs de six pouces, & plus menus que le doigt, qui s'insinuent par tout, jusque dans les lits. Il y en a de diverses couleurs, de gris, de noirs, de verds, de jaunes, & de rouges; quelques-uns sont rayés & mouchetés. Ces derniers ont la piqueure très-venimeuse. Le scorpion de Siam n'est guere moins dangereux. Il a la forme & le volume d'une grosse écrevisse; son poil est d'un gris noirâtre. Gervaise fait mention de Gervaise deux autres insectes rampans, l'un fort ubi supra.
noir, long d'un pied, ayant une infinité chap. IX. de jambes : c'est peut-être le Millepieds, animal très-commun dans les Indes; l'autre semblable au lézard, la tête large & platte, la peau mouchetée de couleurs très-vives. On l'appelle Tocquet à cause de son cri, qui exprime le son de ce mot. Sa piqueure est mor elle, à moins e u'on ne coupe sur le champ la partie besside. Mais il est rare qu'il attaque les hommes : il se tient

Dig izec by Google

Infectes volans.

Les insectes volans, autres productions incommodes d'une humidité & d'une chaleur excessives, ne sont pas moins communs à Siam. Les Maringouins sont les plus redoutables. On en voit peu pendant le jour; mais on en est tourmenté pendant la nuit, principalement sur les rivieres, & c'est la grande incommodité des voyages d'eau. Les Européens, dont la peau est plus sensible, en sont plus mastraités que les Indiens. Ces perits insectes ont la trompe si forte qu'elle perce les plus gros habits. La sumée les chasse, & c'est le seul moyen de s'en garantir. ziem. ibid. On assure que les habitans de Camboye

ont la barbare coutume d'exposer ses criminels à la piqueure de ces mou-ches. Ils ne résistent jamais plus d'une nuit à ce cruel tourment, & le matin on leur trouve le corps tout livide, & horriblement enflé.

Les mouches luifantes sont un au-Tachard, 1. Voyage, tre insecte nocturne, dont la présence Liv. III. page 150. Tome I. n'a rien de musible, & procure même un fpectacle fort agréable. A entendre le Pere Tachard, tous les arbres qui bordent la riviere de Siam en sont couverts, & tous ces arbres lui parurent comme autant de grands lustres, chargés d'une infinité de lumieres, que la réstetion de l'eau multiplioit à l'insini.

C'est une exagération. La pure vérité est que plusieurs essaims de ces mouches se placent la nuit sur quelques arbres\*, & y forment une espece de nuapre liv. II, p. 32 & 40 du Teticularité remarquable, que Tachard me. I. ne devoit pas omettre. C'est que par un mouvement assez particulier elles cachent quelquesois leur lumiere, & la font reparoître un moment après, avec un accord & une régularité qui a quelque chose de merveilleux.

§. v.

Métaux, Mines d'Aiman, Pierres précieuses.

La position du Royaume de Siam, qui est parsaitement antipode au Pérrou, les grains d'or qu'on trouve sur le bord des rivieres quand les inondations sont passées, la quantité de puits & de fourneaux, creusés sur les montagnes par des mains d'hommes, & qui n'ont pu servir qu'au travail des mines,

I vi

ont persuadé aux Siamois que leut pays renfermoit dans son sein les plus précieux métaux. Leurs voisins, en ont la même idée , & il paroît que c'étoig aussi le sentiment des Anciens, puisqu'ils ont donné le nom de Chersones dorée à cette partie de la presqu'isse de l'Inde, où Siam & Malaca sont aujourd'hui situés.

Ces motifs ont porté les Rois de Siam à faire ouvrir plusieurs mines; & l'on voit, comme je l'ai dit, sur les montagnes d'anciens vestiges de ces travaux, qui, suivant la tradition du pays, ont été abandonnés pendant les La Loubere, guerres du Pégu. Chaou-Naraie em-Pl. part. c.ix. ploya à la même recherche quelques Européens. Un Espagnol qui avoit été au Méxique, en sut d'abord chargé; mais cet homme amusa pendant vingt ans la crédulité du Monarque sans rem-plir ses vûes. Tous ses travaux aboutirent à la découverte de quelques mines de cuivre, mêlées d'un peu d'or & d'argent. Elles étoient peu abondanuivre, mêlé tes, & à peine cinq cens livres de d'or & d'ar- minerai rendoient-elles une once de métal. D'ailleurs les Siamois n'ont jamais bien sçu séparer & purifier les

gent.

métaux.

DES INDIENS. 201

Le mélange naturel de ce métal fit naître l'idée d'y ajouter encore un peu d'or, pour le rendre plus précieux. C'est ce métal mixte que nos relations appellent s'ambac, & dont le prix augmente selon la quantité d'or dont il est allié. Les mines de Borneo en produi-fent de naturel, fort supérieur à celui

des mines de Siam.

L'Espagnol étant mort, le Roi chargea de la direction de ses mines un Provençal nommé Vincent, qui se mêloit de Chimie, & qui exerçoit la Médecine à Siam. Il découvrit une mine de cristal, une d'antimoine, une d'émeril, une carriere de marbre blanc, & une mine d'or. La Loubere assure La Loubere que Vincent ne voulut point indiquer page 48. cette derniere mine aux Siamois, & qu'il n'eut pas même le tems d'en faire l'essai, parce qu'il partit pour la Fran-ce. Il cite là-dessus le témoignage de Vincent même: ce que je remarque pour relever un mensonge visible du Pere Tachard, qui dit dans ses Mé-moires \* que deux ou trois Jésuites \*Tachard, eurent la curiosité d'aller visiter quel- Liv. V. p. m, ques mines d'or & d'argent, auxquelles 227. & suiv. ils avoient appris que le Roi de Siam faisoit travailler; que Vincent, le di-

recteur de ces ouvrages, les y mena lui-même; qu'ils en raporterent quel-ques morceaux, qui avoient la plus belle apparence du monde; & que lui Pere Tachard emporta en France quarante-six petites caisses pleines de ce qu'on tire de ces mines, pour les faire éprouver.

Pendant le séjour que Vincent sit à Siam, plusieurs Talapoins vinrent le consulter sécrettement, & lui aporterent quelques morceaux de minerai, dont il tira beaucoup d'argent pur, & d'autres échantillons de divers métaux.

Les mines de plomb & d'étain, trèsmines d'E- abondantes dans tout le pays, procu-rent aux Siamois un avantage plus réel. L'étain de Siam est ce métal mixte, participant du plomb & du cuivre, que les Portugais ont appellé Calin, & dont j'ai déja parlé plusieurs fois. Il est de sa nature mou, & fort terne. Pour. le blanchir, & pour lui donner un peu plus de onsistance, on y mêle de la calamine autre minéral, dont on se sert aussi pour purisser le cuivre. L'étain, ainsi préparé, s'apelle ici Toutenague. Les boetes de thé, qui viennent en droiture de la Chine ou du Japon, sont d'étain de Siam, tantôt naturel.

DES INDIENS. 207 tantôt mêlé de calamine. Celles du

dernier genre sont très-propres. Les Siamois ont aussi des mines de fer: mais l'usage qu'ils font de ce métal est si borné, qu'ils ne se mettent pas
fort en peine de les faire valoir. Les
ancres de leurs galeres & de leurs
vaisseaux sont de bois: ils n'emploient aucuns ferremens dans leurs édifices: leurs portes sont communément sans serrures, & s'ils font usage de quelques cadenats, ils les tirent du Japon. Ils ne se servent point de cifeaux: ils La Loubere, n'ont ni aiguilles ni clous, & des ibid. pointes de bambou leur tiennent lieu d'épingles: cependant il y a quelques fonderies dans le pays. Le Pere de Fontenai Missionnaire Jésuite, en vit une à Ban Soun, hameau à quelques journées de Louvo, aux environs duquel on trouve quelques mines de fer. Il y a là une méchante forge, où chaque habitant est obligé de fondre tous Fonderies les ans un pic, ou cent-vingt-cinq livres de fer pour le Roi. Elle consiste en deux ou trois fourneaux, qu'on remplit de charbon. On met le minerai par Lettre du dessus, de maniere que le charbon ve-nay, au Pere nant à se consumer, le fer se trouve Verjus, citée seul au fond du fourneau. Les soufflets

chard, ubi suprà.

dont ils se servent sont d'une construction fort simple. Ils consistent en deux cylindres de bois creux, dont le diamettre peut avoir sept ou huit pouces. Chaque cylindre a un piston de bois, couvert d'une toile roulée en plusieurs plis, & arrêtée par de petites cordes. A l'extrêmité de chaque piston il y a un long manche, place horisontalement. Un homme debout sur un petit banc, prend de chaque main les manches des pistons, qu'il baisse & qu'il éleve alternativement. Les pistons en s'élevant pompent l'air, & l'attirent dans la partie supérieure du cylindre, qui est plus large que le bas: les mêmes pistons en s'abaissant repoussent l'air avec force dans la partie inférieure & plus étroite du soufflet.

La Loubere , · ` VIII.

Le fer est l'unique matiere dont ils III. part. ch. fabriquent les canons. Deux pieces d'artillerie qui se trouverent parmi les présens que Chaou-Naraie envoya en France étoient de ce métal. On a assuré à la Loubere qu'on faisoit aussi à Siam des canons de fer battu à froid. La poudre à feu se fabrique chez eux, & ils en débitent même beaucoup aux Etrangers. Sa qualité est très-médiocre, parce qu'ils tirent des rochers un

DES INDIENS. 209 mauvais salpêtre, qui n'est formé, dit- Idem, I. parti on, que de la fiente des chauve-souris: chap. v. animaux très-communs à Siam, & beau-

coup plus grands qu'en Europe. L'acier se trouve en abondance aux environs de Campengpet, province cier. feptentrionale, & l'espece en est excellente. On en fabrique toutes sortes d'armes, des sabres, des pen, ou couteaux du pays, & des poignards, ap-pellés crid, arme redoutable dans les mains des Indiens. Ceux d'Achem sont

les plus estimés.

On a découvert aux environs de Mines d'al-Louvo une belle carriere d'aiman, près man. des mines de fer dont j'ai parlé; elle se partage en deux roches, éloignées l'une de l'autre de sept ou huit pieds, & qui vraisemblablement ont une souche commune. La plus grande peut avoir vingt-cinq pas géométriques de l'Orient à l'Occident, & quatre ou cinq du Midi au Nord. Sa hauteur est d'environ dix pieds. L'autre est moins Fontenay; haute, plus étroite, & n'a que trois ubifupra. toises de long: mais son aiman est bien plus vif. Les Jésuites, qui visiterent aussi cette mine, s'aperçurent que la plus petite roche attiroit avec une force extraordinaire les instrumens de

Mines d'a-

fer, qu'on avoit aportés pour la briser. On s'efforça inutilement d'en détacher quelques pieces; les marteaux, qui étoient d'un fer mal trempé, se re-bouchoient aussi-tôt. On sut obligé de s'attacher à l'autre roche, dont on rompit à la fin quelques morceaux, qui étoient en saissie, & qui donnoient plus de prise au marteau. Ils se trouverent d'assez bonne qualité, & les Jésuites resterent persuadés qu'on en eut trouvé de bien meilleurs, si l'on est pu fouiller plus avant. A en juger par les morceaux de fer qu'on aimanta à cette mine, il parut que ses poles ré-pondoient à ceux de la terre. La bouffole qu'on avoit apportée ne fut en cette occasion d'aucun usage; car l'ai-

guille s'affoloit aux aproches de la mine.

Il y a une autre carrière semblable dans l'isse de Jonsalam, sur le Golphe de Bengale. Mais l'aiman qu'on en tire ne conserve son activité que trois

ou quatre mois.

Les montagnes de Siam produisent aussi quélques pierres sines. On y trouve non-seulement de très-belle agathe, mais des saphirs, & des diamans blancs. Les Moines du pays, qui s'adonte de diamans de la pays de nent particulierement à cette recher-

manı

DES INDIENS.

che, apporterent au sieur Vincent plusieurs montres, qui avoient une trèsbelle apparence. On raconta à la Loubere que quelques particuliers ayant La Loubere découverr une mine de diamans en I. parc. ch. v. porterent des morceaux aux Officiers du Roi de Siam. Cette découverte attira si peu l'attention du Ministere, qu'on ne daigna pas même leur accorder une récompense, & l'ingratitude de la Cour seur sit prendre le parti de se re-tirer au Pégu. C'est dans le voisinage de ce detnier royaume qu'on trouve le Bezoard, pierre oblongue, brune, & tachetée, qui se forme dans les entrailles, & quelquefois dans la tête de cermunément de la grosseur d'un œuf de pigeon: il y en a de plus grandes & de plus petites: son poids est fort leger: les Médecins lui attribuent de grandes vertus.



## ARTICLE VII.

Conditions des Siamois. Idée de leur Gouvernement.

§. I.

DU PEUPLE.

Len deux classes générales: celle des esclaves, & celle des personnes libres. On est ici esclave ou par naissance, ou par dette, ou pour avoir été pris dans une guerre, ou par dégradation, lorsqu'on a encouru la disgrace
La Loubere, du Prince. On naît dans l'esclavage,
III. part.ch. I. lorsqu'on sort d'une mere esclave.

Dans cet état, les enfans se partagent de la maniere qui suit. Le premier, le troisséme, le cinquiéme, & tous les autres impairs apartiennent au maître de la mere : le second, le quatriéme, le sixième, & les autres, en ordre pair, apartiennent au pere, s'il est libre, ou à son maître, s'il est esclave. Mais, pour que ce partage ait lieu, il faut que le maître de la mere ait consenti à ce commerce : sans cela tous les enfans

Dig izec y Google

DES INDIENS. 213

lui appartiennent. Celui qui n'est esclave que pour dette, redevient libre en payant: mais les enfans qu'il a eus pendant son esclavage ne lui apartien-

nent point.

Le maître a tout pouvoir sur ses esclaves, à l'exception du droit de mort. Il les employe à la culture des terres, au service de sa maison, & à d'autres travaux arbitraires: s'il n'aime mieux leur permettre de travailler pour leur propre compte, moyennant un tribut annuel, depuis quatre jusqu'à huit Ti-

**c**als ( 1 ).

Les hommes libres ne le sont, à proprement parler, que six mois de l'année. Des personnes six autres mois ils doivent à l'Etat un service personnel, qui differe peu de l'esclavage. Les semmes & les Prêtres en sont exempts. Ceux qui y sont sujets peuvent seréduire à trois classes. La première est de ceux qui sont employés au service du Prince. Ils composent sa gar-gervaise, Il. de: ils cultivent ses jardins: ils travail-pattich.xiii. lent dans les atteliers du palais. Ceux du second ordre sont employés aux travaux publics; & à la désense de l'Etat. S'ils vont à la guerre, c'est à eux

<sup>(1)</sup> Le Tical vaut, suivant la Loubere, 37 s.

trats, les Ministres, & les principaux Officiers du Royaume. Car lorsqu'un homme est élevé à quelque emploi distingué, le Roi lui donne en même tems un certain nombre de gens de corvée, qui lui doivent tous les ans six mois de service, sans pouvoir exi-

ger aucun salaire.

Dès l'âge de seize ans on est inscrit sur le registre public, pour être aggrégé dans l'une de ces classes. A la premiere sommation chacun doit se rendre au poste qui lui est destiné, & si l'on y manque on est mis aux sers, ou condamné à la bastonnade. Néanmoins on peut se racheter de cette servitude, en payant tous les ans quinze Ticals

au Fisc.

Ces corvées pénibles fatiguent tellement ce peuple, d'ailleurs ennemi du travail, que pluseurs se cachent dans les bois, ou abandonnent le pays, pour s'en affranchir. Mais les parens les plus proches du déserteur sont mis en prison, & s'ils ne le représentent, on les condamne à l'esclavage. D'autres ai-

Ibid.

DES INDIENS. 215 ment mieux renoncer tout-à-fait à leur liberté, & se vendent à des maîtres indulgens, dont l'empire est moins rude que le service du Roi & des Mandarins. Voilà ce qu'on appelle ici les

La Loubere parle d'une autre division, dont l'usage est fort ancien parmi ce peuple. Elle consiste à distinguer tous les gens de corvée en deux ordres, en gens de main droite, & gens de main gauche; distinction naturelle, qui sert à marquer de quel côté ils doivent se ranger, principalement à la guerre, & dans les grandes chasses. La Loubere, On les partage aussi en différentes ban-ibid. c. XII. des, ou tribus, subordonnées à des

chefs appellés Naï.

personnes libres.

Les enfans suivent la tribu de leurs parens, à moins que la mere ne soit d'une classe différente. Dans ce cas les enfans impairs sont de la tribu de la mere, & les pairs de la tribu paternelle. Si l'on se marioit sans l'agrément du Nai, tous les enfans apartiendroient à la tribu de la mere.

Les Talapoins, quoique exempts du service, ne laissent pas d'être inscrits sur les rôles du peuple, dans l'ordre de leur tribu. Tant qu'ils vivent 216 HISTOIRE

Ibid.

dans le cloître, ils sont indépendans du Nai qui la gouverne; mais s'ils rentrent dans le monde, ils retombent sous son pouvoir, & on les oblige aux mêmes corvées que les séculiers. Une chose qui mérite quelque remarque, c'est que les esclaves des particuliers sont dispensés de toute servitude envers l'Etat. Ainsi la dégradation d'un homme libre, que ses créanciers réduisent à l'esclavage, est une perte réelle pour le Souverain, & plus il y a de sers dans le Royaume, moins il y a de gens obligés à servir le Roi. Il est surprenant que dans un pays, où le Gouvernement d'ailleurs est trèstyrannique, les Souverains n'exigent pas en cette occasion un droit d'amortissement & d'indemnité.

## §. I I.

DES NAI, ET DE QUELQUES AUTRES PERSONNES TITRÉES.

Les Nai sont, comme on l'a dit, les chefs de chaque tribu. Plus la tribu est nombreuse, plus leur dignité est respectée. Leur nom est devenur chez les Siamois un titre respectueux, dont ils s'honorent mutuellement dans la

DES INDIENS. 217 la conversation, comme les Chinois se donnent entre eux le nom de Maître & de Docteur.

Un des priviléges du Naï est de pouvoir choisir dans sa tribu un certain nombre de Rameurs, qu'il fait marquer au poignet d'un ser chaud, & qui le servent alternativement pendant six mois, sans exiger aucun salaire. Si un de ses sujets est insolvable, le Naï en satisfaisant les créanciers, peut se mettre à leur place, & ranger le débiteur au nombre de ses esclaves.

Il n'y a point ici de noblesse, ni de distinction originaire entre les familles libres. La noblesse, chez les Siamois, n'est autre chose que la possession actuelle des charges. C'est le Roi qui en dispose, & ceux qui reçoivent le plus de faveurs, sont réputés les plus nobles. Les familles qui se maintiennent long-tems, dans les grands postes, en deviennent sans doute plus illustres: mais ces fortunes constantes sont sort rares, & dès qu'un homme perd sa charge, il n'a plus rien qui le distingue du peuple. On voit tous les jours des fils, ou des petits-fils de grands Seigneurs, servir à la rame.

Les Oya, ou Oc-ya, tiennent le Tome III. K

Dignités Siamoises.

premier rang parmi les personnes ti-trées. Cette qualité est annexée aux principales charges de la Cour, & aux grands Gouvernemens. Les Oc-pra forment la seconde classe des nobles. C'est de leur corps que se tirent les Ambassadeurs extraordinaires. Le troisième ordre est celui des Oclouang On les choisit pour les Ambassades ordi-naires, & quelquesois on leur donne 11.part. chap. de petits Gouvernemens. Les Oc-counes, & les Oc-munes (1) forment les deux dernieres classes. C'est parmi eux que le Roi choisit les Intendans de ses bâtimens, les Concierges de ses palais, les Substituts des grands Officiers, les Juges des petites villes & des bourga-des, & d'autres Ministres subalternes.

Autres diftinctions.

Gervaise,

La premiere grace que fait le Prin-ce à ceux qu'il veut élever aux dignités, est de leur faire quitter le nom de Ieur famille, & de leur en conférer un de son choix. Cet usage vient originairement de la Chine, & s'est répan-du chez plusieurs peuples de l'Orient. Les Etrangers même, que le Roi de Siam attache à son service, reçoivent

<sup>(1)</sup> La Loubere observe que dans la langue Siamoise Oc, est un terme honotable qu'on ajoute à tous les

DEIS INDIENS. de lui un nom d'estime & de saveur, qu'ils conservent tant qu'ils vivent dans le pays. C'est ainsi que Constantin Phaulkon n'étoit connu à Siam que sous le nom d'Oc-ya Vichaigen, que Chaou-Naraie lui avoit donné. Les Rois ajoutent ordinairement à leurs autres faveurs une boote de Bétel, plus ou moins riche, selbn le rang des personnes. La bocte des Oc-ya, & des Oc-pra est d'or : celle des Oc-louang, & des autres Officiers subalternes n'est que d'argent. Les chiroles des balons, la forme des bonnets, leurs cercles d'or, d'argent, ou de cuivre, & d'autres distinctions annexées aux emplois, servent encore ici à marquer la différence des conditions. Les femmes des Seigneurs titrés partagent les mêmes priviléges & les mêmes honneurs.

Parmi ce grand nombre d'Officiers de toute espece, il y en a plusieurs qui passent leur vie auprès du Prince. On les apelle Cang-Naï, ou Ministres du dedans. Les autres sont employés dans les charges de judicature, de sinance, ou de guerre. On les nomme Cangnoc, ou Officiers du dehors. Les Cang-Naï doivent se rendre au Palais à huir heures du matin. Les uns assistent au

Idem, ibidi ehap. x,

K ij

Conseil d'Etat, qui s'assemble tous les jours en présence du Prince: les autres tiennent le Tribunal, où se jugent les affaires civiles & criminelles: quelquesuns font divers messages dans la ville: d'autres sont en faction en différens postes, pour veiller à la sureté du Monarque. A midi chacun se retire: à sept heures on reprend fon poste, & l'on n'en sort qu'à minuit. Si quelqu'un arrive tard, ou s'acquitte mal de son devoir, on lui donne la bastonnade en présence du Prince. Les Cang-noc, employés au dehors, menent une vie plus libre, & leur conduite est moins éclairée.

## §. I I I.

## Des Tribunaux.

Il y a dans le Royaume plusieurs Cours de judicature, qui ressortissent toutes à un Tribunal souverain, établi La Loubere, dans la capitale. La Loubere compte HI. part. ch. soixante-dix jurisdictions dans le haut Siam, & soixante-dix-sept dans le bas pays. Chaque tribunal est composé de plusieurs Officiers, subordonnés à un chef, nommé Pouran, c'est-à-dire, personne qui commande. C'est propre-

Officiers de judicature.

17.

ment le seul juge, parce que le droit de prononcer n'apartient qu'à lui : il il est obligé de consulter les autres Officiers du tribunal.

es Pourans.

Le Pouran a non-sentement l'intendance de la justice, mais le commandement des armes dans toute l'étendue de sa jurisdiction. Les autres Officiers du tribunal, exercent sous ses ordres diverses fonctions. Ils assistant aux jugemens: ils président à la police: ils commandent les troupes, s'il y en a dans le pays: ils dressent les rolles du dénombrement, des impositions, des corvées. Il y en a un qui a la direction des magazins royaux, & qui débite au peuple les marchandises, dont le Prince s'est réservé le commerce. Un autre a l'inspection des Etrangers, dont il juge les différends. Quelques-uns sont chargés de veiller à la subsistance des éléphans que le Prince entretient dans le pays: car la difficul é des logemens & des nourritures, ne permet pas de les rassembler tous dans la capitale.

Le Roi loge tous ces Officiers; leur donne des armes, des chevaux; leur entretient un balon; leur assigne des terres, avec des esclaves pour les cultiver. & donne ordinairement à leurs

K ii

222 HISTOIRE enfans la survivance des mêmes charges qui de cette maniere se perpé-tient dans plusiours familles. Cependant l'emploi d'Oc-pra-jockebat n'est point héréditaire. Cet Officier, dont la Loubere compare les fonctions à celle de nos Procureurs du Roi, est une espece de surveillant, établi dans chaque jurisdiction, pour observer ce qui s'y passe, se pour en rendre compte à la Cour.

Le Pouran, ou Président du tribunal, a une inspection particulière sur tous les Officiers qui le composent. Son autorité est absolue; mais elle est bornée, presque par-tout, à un exercice de trois années.

Autrefois tous ces grands Gouver-nemens étoient pour la vie. L'ambi-tion des Vicerois les rendit ensuite héréditaires, & en érigea même quelquesuns en principautés indépendantes. C'est ainsi que la province de Johor est devenue un Etat particulier: le Viceroi qui la gouverne vit en Souverain, & plusieurs de nos relations lui accordent

Gouverne- le titre de Roi. Patane, autre provin-ment de Pa- ce du bas Siam, est sous la domination d'une femme, que le peuple du pays élit dans une même famille, & à qui

DES INDIENS. 223 les étrangers donnent aussi le nom de Reine. On la choisit veuve, & d'un âgé avancé, afin qu'elle ne soit point tentée de prendre un mari. On assure Gervaise, qu'elle n'a presque aucune part au partie IV. che gouvernement, & qu'on ne lui laisse IX. pas même la liberté de choisir les Officiers qui la servent. Du reste elle a des revenus considérables, & on lui permet d'en faire part à ses favoris, à qui elle peut accorder toutes sortes de faveurs, excepté sa main. Les peuples de ces deux provinces envoyent tous les trois ans à Siam des députés, avec un présent, qui consiste dans quelques petits arbustes de fleurs d'or & d'argent: c'est l'unique marque de soumission qu'ils donnent à leurs anciens Maîtres. On prétend que Laos, Pégu, Camboye, & d'autres Royaumes de la péninsule de l'Inde ont secoué de la

même maniere le joug des Siamois.

L'abus de ces usurpations a fair enfin abolir l'hérédité des grands gouvernemens. On a détruit & exterminé la plûpart de ces Despotes, & on leur a substitué des Gouverneurs par commission, qu'on change tous les trois ans. Mais quelques familles puissantes n'ont pas laissé de se maintenir dans la

Dig izec ny Google

possession de plusieurs gouvernemens considérables, dont elles jouissent par droit de succession. Les Seigneurs qui les possedent s'apellent Tchaou-Mevang, c'est-à-dire, Seigneurs de provinces, & s'arrogent quantité de droits qui aprochent beaucoup de ceux de la souveraineté. Outre les concussions

particulieres dont ils fatiguent le peu-

Meyang.

La Loubere, ibid.

ple, ils partagent également avec le Roi le produit des tailles, imposées sur toutes les terres labourables. Cette \*Environ of imposition est d'un quart de Tical \*
deniers pour quarante toises quarrées. Ils s'approprient outre cela, une grande partie des confications & des amendes adjugées au fisc, & souvent ils les retiennent en entier. Dans les gouvernemens maritimes, ils exigent des vaisseaux marchands un droit considérable, & souvent ils font eux-mêmes le commerce sous un nom emprunté. Les villes éloignées de la Cour sont les plus expolées aux concussions & aux violences de ces petits tyrans, qui ont sou-vent la hardiesse de créer de nouveaux impôts, ou d'augmenter les anciennes taxes. Le Rol leur entretient une garde nombreuse de soldats, apellés Keului, c'est-à-dire, bras peints, parce qu'on

bes Indiens au bras, sur lesquelles on jette de la poudre à canon, qui y laisse l'empreinte d'un bleunoiratre.

Tous les Magistrats, soit amovibles, foit perpétuels, sont obligés en entrant en charge, de prêter un serment. On leur fait boire une certaine quantité d'eau, emprésence d'un Talapoin, qui prononce mille imprécations contre le Récipiendaire, s'il manque ja-mais aux engagemens qu'on lui fair contracter. Ce serment n'empêche pas que la plupart des Magistrats ne vendent la justice; & ce qu'il y a de plus odieux, c'est que cestconcussions paroissent autorisées par le gouvernement. Il est permis aux Juges de recevoir des présens; & il s'en fait ici un commerce public. Lies Gouverheurs en exigent des Officiers subalternes, & cenx-ci-sport en quelque forte obligés de fouler le peuple pour conten-ter l'avariée des Grands.

Le plus auguste de tous les Triburaux est celui de Juthia. Toutes les souverain de
autres Justicitions en relevent, ex Juthia.
c'est le Conseil souverain de la Narion.
Tous les Officiers qui le composent
ont le rang de Ministres, ex sont char-

, --

226 gés de divers départemens, sur le modele des autres Tribunaux, mais avec une autorité plus étendue, & accompagnée de distinctions plus honorables. Le Président de ce Tribunal avoit anciennement une autorité prefque absolue dans Siam. Il étoit à la fois, & le chef de la justice, & le Vi-La Loubere, ceroi de la province. On a sagement séparé ces deux emplois. Celui de Vi-

ceroi est exercé par un Mandarin, qui Premiere di- prend le titre de Maha-O-Barat. Il gnité de l'E- représente le Roi, & en son absence, par exemple, lorsqu'il est à la guere, il fait toutes les fonctions royales. C'est la première dignité de l'Etat. Le Mandarin qui prélide à la justice s'apelle Yumrat. Il a le titre d'Oya; toutes les affaires civiles & criminelles lui passent par les mains il en juge définitivement: ses collegues n'ont que le droit d'opiner. Cependant on peut apeller au Roi de ses jugemens : sein in alle

Les autres Officiers du Tribunal ont, comme je l'ai dit, divers départemens; les finances, la guerre, la maison du Roi, le soin des balons & des galeres l'intendance des jardins & des palais, la correspondance des provinces, la police intérieure de la capi-

DES INDIENS. 227 tale, l'inspection des éléphans & des équipages, la garde des magazins royaux, & la direction du commerce étranger.

Ce dernier département est un des Le Pra-claus.

plus considérables. Le Ministre qui en est chargé s'apelle Pra-clam, que les Hollandois & les Anglois prononcent Berclam, & dont les Portugais & les François ont fait Barcalon. Ce mot Kaempser. signifie maître on directeur de maga- "bi supra. zin. C'est à lui en effet que le Prince confie la direction de ses magazins, le débit de ses marchandises, & l'intendance du commerce qu'il fait, nonseulement avec les étrangers, mais sut ses propres sujets. Tous les négocians Européens & Asiariques traitent directement avec ce Ministre, & les différentes nations établies à Siam vivent

§. I V.

royaume.

sous sa protection. C'est encore le Praclam qui reçoit l'argent des tailles & des impositions qu'on leve dans tout le

> Forme des jugemens. Peines judiciaires.

La Loubere, III. part. ch

Les Siamois, comme tous les au-v. K vi

Code Sia-

tres Orientaux, ont une jurifprudence fort simple, dont les principes sont renfermes dans un Code divisé en trois parties. La premiere traite des titres, des prérogatives, & des fonctions de toutes les charges: la seconde est un recueil des anciennes constitutions: la troisième contient quelques Ordonnances plus modernes, publiées vers le commencement du dernier siecle.

On ne plaide ici que par écrit, & après avoir donné caution. Quand la caution a été reçue, le Demandeur présente au Nai de sa tribu une requête, dans laquelle il expose ses prétentions. Le Naï, qui est toujours un des membres du Tribunal de judicature, porte cette requête au Pouran : celui-ci l'examine . & la remet au Greffier du Tribunal, après y avoir mis son sceau, & en avoir compté toutes les lignes, afin qu'on ne l'altere point. Le Greffier en fait la lecture dans la premiere assemblée. On appelle alors les Parties; on les somme trois fois de s'accommoder, & si elles le refusent, le Tribunal ordonne au Greffrer de les interroger, d'entendre leurs témoins, & d'examiner leurs productions. C'est ainsi que se termine la premiere séance.

DES INDIENS. Dans la seconde, le Gressier raporte l'affaire plus au long, expose les moyens allégués de part & d'autre, & recueille les suffrages, qu'il écrit. Dans la troisième le Raporteur, après une courte récapitulation de toutes les procédures, lit les suffrages. Le Pouran, avant que de juger les parties, fait ouvrir le Code, consulte l'Article qui concerne leur différend, & prononce.

Suivant les loix du pays ces séances devroient se tenir pendant trois jours consécutifs, & les plus longs procès ne dureroient pas une semaine. Mais l'avarice des Juges a imaginé des délais qui éternisent les procès, & qui ruinent les plaideurs. On voit par un Mémoire traduit du Siamois, & raporté par la Loubere \*, que les frais de justice pour les procès ordinaires montent à plus de soixante livres, somme considérable pour un pays où tout le monde est pauvre. Il faut outre cela donner aux Juges une certaine quantité de riz, de bougie, de toile, d'arek & de bétel, une poule, deux pots d'arak \*\*, & d'autres menus pré-

<sup>\*</sup> Tome II, p. 57.
\*\* Liqueur forte du pays.

épices.

Il n'y a point ici de Procureurs, de Notaires, ni d'autres Praticiens de ce genre. Les obligations se font par l'entremise d'un tiers, qui écrit la promes-La Loubere, se; & ce titre sussit en justice, parce II. part. ch. que le double témoignage de celui qui à écrit le billet, & du créancier qui le produit, prévaut sur la simple asser-tion du débiteur qui nie. L'usage des cachets est inconnu des particuliers: Les Magistrats seuls ont un sceau, que le Roi leur donne, & qui est attaché à leur Office. Les caracteres & les sigures qu'il contient sont en relief: on le frotte d'encre rouge, & il s'imprime avec la main. Le Roi a un sceau particulier, qu'il ne confie à personne, & qu'il applique de sa propre main sur les patentes qu'il fait expédier. Les particuliers ne signent de leur nom aucune écriture: ils se contentent de mettre au bas une marque, qui a la forme d'une croix. Les donations par mariage, ou autrement, se font de la main à la main, sans aucune écriture. Les mourans en usent

de même, & personne ne fait ici de

testament.

dig izec ny Google

Les procès criminels sont portés aux mêmes Tribunaux où l'on instruit les procès civils; mais les juges ordinaires ne sçauroient prononcer un arrêt de mort. C'est un droit réservé au Roi seul, & qu'il délegue quelquefois à certains Magistrats, par une attribution particuliere. C'est ainsi que la Cour de Siam, à l'imitation de celle de Pékin, envoye souvent dans les provinces des Inspecteurs extraordinaires, pour connoître de certains délits, pour écouter les plaintes du peuple, & pour réprimer les vexations des Gouverneurs. Ces Commissaires ont non-seulement le pouvoir de juger à mort les particuliers, mais ils peuvent dégrader les Magistrats, les emprisonner, leur faire subir une peine capitale.

Passons aux loix pénales. La peine Loix pénales. ordinaire du vol est la restitution du double, & quelquefois du triple. Cette amende se parrage, par portions égales, entre le juge & la partie lézée. Les Siamois apellent vol, non-seulement tout larcin direct, mais toute possession injuste, de quelque maniere qu'on l'ait acquise. Ainsi un homme condamné à rendre un héritage qu'il a usurpé, doit outre cela

La Loubere, payer une indemnité équivalente à ce III. part. ch. bien.

Dans les accusations importantes, repreuves en usage dans les lorsque les preuves manquent, on per-jugemens. met aux parties de recourir à divers genres d'épreuves. Celle du feu, si commune en Europe dans les siecles de barbarie, se pratique à Siam de plu-sieurs manieres. On trempe sa main dans de l'huile bouillante, dans les métaux fondus, & dans d'autres matieres brulantes. Quelquefois on creuse une fosse, longue d'environ cinq toises, sur quatre ou cinq pieds de large. On y allume un brasser dont la superficie est de niveau avec les bords de la fosse. Les parties doivent mar-cher tour à tour sur les charbons, & de peur que le patient ne se dérobe trop 1 tôt à l'activité du feu, deux hommes marchent à ses côtés, & s'apuyent avec force sur ses épaules, pour l'empêcher de courir. Celui qui sort vistorieux de cette épreuve, gagne son procès. La Loubere observe que ce poids ne fair qu'amorrir l'action du feu, & que d'ailleurs les Siamois, habitués des l'enfance à marcher sans sousiers, ont la plante du pied si endurcie, qu'ils résistent assez communément à

des désis. Un François ayant été volé par un Siamois, & ne pouvant convaincre le coupable, eut la simplicité d'accepter ce genre d'épreuve, que son adversaire lui proposa. L'Asiatique plongea sa main dans l'étain fondu, & ne se brûla point: l'Européen eut la main presque consumée. Quelques mois après le Siamois sut convaincu du vol dont le François l'avoit accusé.

Ibid.

L'épreuve de l'eau, qui n'est pas moins commune à Siam, se pratique ainsi. L'Accusateur & sa Partie se plongent dans la riviere, & celui qui reste plus long-tems sous l'eau est censé innocent. Il y a une autre sorte d'épreuve, qui consiste à avaler certaines pillules, préparées par les Talapoins, & qui sont des vomitis très-violens. Celui qui les garde plus long-tems dans son estomac sort victorieux de la dispute. Cette scene se passe en présence des Prêtres, qui prononcent mille imprécations contre le parjure. Les juges ne permettent point l'épreuve du duel: il ne manque que ce dernier trait à la barbarie de tous ces usages.

Les supplices sont ici très-rigoureux. Bruler les criminels à petit seu,

Supplices

236 HISTOIRE passent la main sur la tête, affront très-sensible à Siam, sur-tout lorsque c'est la main d'une femme. Du reste la houte de ce supplice est passagere, & au sortir de-là, non-seulement on n'est exposé à aucun reproche, mais on tentre souvent dans les charges qu'on exerçoit auparavant. La Loubere a vû à Siam, un Mandarin, revêtu du titre d'Oc+pra, & membre du Conseil royal, qui quelques années auparavant avoit portéila cangue pendant trois jours, dans la place publique, avec cette circonstance particuliere qu'on lui avoit attaché au cou la tête d'un scélerat qu'on venoit d'exécuter. Tout le crime du Mandarin étoit d'avoir veillé trop négligemment sur la conduite de ce criminel, qui étoit soumis à son département. Ce trait suffit pour donner une terrible idée de la Justice criminelle de ce peuple, ou plutôt de l'in-juste barbarie de ses Monarques.

§. v.

Des Milices, & de leur maniere de combattre.

Soldats du pays.

Tout Siamois est soldar, & ce grand

DES INDIENS. 237 peuple n'est qu'une milice, dans la-quelle chacun est enrollé, & sert par semestre, lorsque le Prince l'exige. Le même usage s'observe chez leurs voisins; & c'est pour cela que les armées Indiennes sont communément si nombreuses. Tel Prince qui n'a pas deux millions de sujets, met quelquesois en campagne trois ou quatre cens mille hommes. Ces armées s'assemblent avec une promptitude incroyable, & ne coutent presque rien à l'État, parce que chacun est obligé de pourvoir à sa subsstance. L'attirail militaire n'a rien d'embarrassant. Un panier de riz, un bambou creux qu'on remplit d'eau, un bouclier de cuir, un sabre, & un mousquet, forment le bagage du soldat le mieux équipé.

Outre ce fond considérable de mi-lices nationales, le Roi entretient un étrangeres. corps de soldats étrangers, qui composent une partie de sa garde, & dont les uns sont à pied, & les autres à cheval. Cette garde est formée de Laos, & de Meen, peuples voisins de Siam; de Mahométans, natifs ou originaires du La Loubere Mogol, gens de bonne mine, mais III. patt. ch. d'une lâcheté insigne; de Tartarés-

Chinois, qui n'ont d'autres armes que l'arc, & qui passent pour très-braves; enfin de quelques avanturiers Indiens, apelles Rasbout, ou Ragibout, habilles comme les Maures, mais faisant profession de l'Idolatrie. Ces derniers prétendent tous être issus de quelque mai-son souveraine, & lorsqu'ils ont pris une forte dose d'opium, ils se battent avec un courage peu ordinaire aux Indiens. Les rois de Siam ont eu pendant un tems une garde Japonnoile, composée de six cens hommes. Mais ces insulaires, très-supérieurs aux Siamois du côté de l'esprit & de la valeur, entroient dans toutes les intrigues du Palais, maltraitoient le peuple, & fai-soient la loi aux Rois même. Le pere de Chaou-Naraie, qui leur devoit la couronne, trouvale moyen de s'en défaire.

Ces soldats étrangers n'entrent point dans l'intérieur du palais. Ils font la garde au dehors, & ils escortent le Prince dans ses courses & dans ses voyages. Leur paye est inégale, & il y en a même qui ne sont pas soudoyés. Chaque soldat Tartare a environ deux sous six deniers par jour: leur capitaine en a six. La paye des Ragibouts &

DES INDIENS. 239 des Mogols est beaucoup plus forte: chaque soldat a cinq cens quarante livres par an, & chaque capitaine huit cens quarante. Les Laos & les Meen n'ont point de solde, & servent par corvées.

Les Siamois sont très-ignorans dans l'art de la guerre, & n'ont d'ailleurs aucune inclination pour ce métier. Ils n'observent point de discipline; ils ne savent ni attaquer, ni se défendre méthodiquement. La chaleur excessive du climat les rend paresseux & timides: ils tremblent à la vue du moindre danger: un Européen armé d'une canne, Ibid. chapiou d'une épée nue, mettra en fuite tre VIII. vingt Siamois. L'opinion de la Métempsycose, en leur inspirant une horreur naturelle du sang, contribue encore à glacer leur courage, & le despotisme acheve de l'énerver. Un peuple d'esclaves ne sauroit être brave.

Du reste les Siamois ont à faire à des ennemis, qui ne sont ni plus courageux, ni plus habiles. Rien de plus s'évitent: on ne pense de part & d'au-re. tre qu'à faire des esclaves. Si une troupe de Péguans fait une excursion sur

les terres de Siam, les Siamois envoyent un autre parti sur les terres du Pégu, & chacun est content lorsqu'ilse retire avec un butin considérable. Si le hazard fait que les partis se rencontrent, & qu'on ne puisse éviter d'en venir aux mains, le combat commence par quelques volées de canon, qu'on décharge à coups perdus. Les deux armées observent de ne point tiret directement l'une sur l'autre, mais un peu plus haut : c'est une espece de convention, dont on ne peut s'écarter sans violer le droit de la guerre. Un François, qui servoit de canonier dans les troupes de Siam, reçut ordre de son Général de ne point ajuster : ce qui le surprir tellement qu'il ne douta point que cet Officier ne trahît son Prince. Cependant ce sont les Rois mêmes qui donnent de tels ordres aux Généraux: ne tuez point, leur disent-ils, lorsqu'ils les envoyent contre l'ennemi; ce qui n'est pas une défense absolue de tuer, mais de tirer droit. Les décharges de fleches & de mousqueterie se font de la même maniere. Chacun tire en l'air, & tâche seulement de diriger son coup de tellesorte, que cette pluye de balles & de fleches retombe sur l'ennemi. Mais des

Ibid.

qu'elle

DES INDIENS. qu'elle commence à se faire sentir dans un des deux partis, il ne tarde guere à prendre la suite. C'est beaucoup si La Loubere, dans les plus chaudes batailles il y a ibid. Gervaiquarante hommes de tués. Leur ma-se, &c. niere de tirer est de poser un genou en terre, & d'appuyer le mousquet sur l'autre, en tournant le visage, tant ils ont de frayeur de ces armes à feu.

Voici ce qu'ils observent dans les Leur manie campemens, & dans leur ordre de ba-re de camper. taille. Le général partage l'armée en plusieurs bataillons quarrés, qui sont rangés sur trois lignes. Il se tient au centre, où il rassemble les meilleures troupes, pour sa propre sûreté. Dans chaque bataillon il y a seize éléphans mâles, qui sont à la queue, & qui portent chacun un étendart particulier. On leur associe quelques femelles pour les rendre plus dociles; car ils sont très-difficiles à discipliner le jour d'un combat. Ils craignent naturellement le feu : le bruit de la mousqueterie les étonne : lorsqu'ils sont blessés, ils entrent en fureur, & ils causent souvent beaucoup de désordre dans les rangs. Chacun de ces animaux est monté par trois hommes. Ils ignorent Part d'attaquer une place méthodique-

Tome III.

ment, de l'enveloper dans des lignes de circonvallation, & d'en faire les approches à la faveur de la tranchée ouverte, ou de la sappe. Ils ne prennent les villes que par la faim, & le plus souvent par trahison. L'art de les fortifier leur étoit inconnu avant le regne de Chaou-Naraie. Un François nom-Floris, Joost- mé Charbonneau, attaché au service de la Mission en qualité d'apoticaire, & qui avoit été frere Lazariste, sut l'Ingénieur que ce Prince choisir, pour la construction d'un fort de bois sur la frontiere du Pégu. Frere Charbonnean, qui n'avoit aucun principe de génie, s'excusa inutilement sur son ignorance: il fallut obéir, & pour prix de ce service, on le sit Gouverneur de Jonsalam. Il eut pour successioner de Jonsalam. seur dans cet emploi un autre François, nommé Billi, qui avoit été Maître d'Hôtel du Chevalier de Chaumont. Au reste le Royaume de Siam est naturellement si bien défendu par les montagnes qui l'environnent, par ses inontagnes qui l'environnent, par les inondations annuelles, par les canaux qui le coupent, par ses bois & par ses marais impénétrables, qu'un petie nombre de places fortes lui sussit. Depuis l'arrivée des François, Mergui

La Toubere, ubi supra. Schuten , &c. DES INDIENS. 243 & Bankok, les deux clefs du Royaume, ont été passablement fortisés.

# S. VI.

Des forces maritimes de Siam. Navires, Galeres, Balons,

Les forces maritimes de Siam sont encore plus médiocres que celles de terre. Elles se réduisent à cinq ou six navires, & à une cinquantaine de galeres. Les navires différent peu des sommes Chinoises, dont j'ai parlé ailleurs (1'). On les arme quelquesois en course: mais leur destination la plus ordinaire est pour le commerce. Tous les Officiers & les Matelots, qui servent sur cette petite flotte, sont étrangers. On leur recommande d'éviter les combats meurtriers, & de se borner aux prises faciles.

Leurs Galeres sont des bâtimens legers, forts étroits & assez longs, qui n'ont qu'un seul pont, & dont les ancres sont de bois, ainsi qué celles des navires. Elles ne portent communément que soixante hommes, tant rameurs que soldats, tous Siamois, &

<sup>(1)</sup> Voyez l'Histoire des Chinois, page 149, de la premiere édicion & 147 de la seconde.

Balons.

yiere entre, & qui se ferme la nuit. Le Calahom a aussi l'intendance & Forme des la garde des Balons du Roi. Les Siamois donnent ce dernier nom à de petites barques, qui ne voguent que sur les rivieres, & dont la construction a quelque chose de particulier. Elles n'ont communément qu'une toise dans La Loubere, leur plus grande largeur : leur lon-Il part. ch. V. gueur est quelquesois de cent, & de six vingt pieds. Le corps du bâtiment n'est que d'un seul tronc d'arbre, qu'on creuse avec le fer, & qu'on élargit avec le secours du feu: mais on ajoure de chaque côté un bordage, avec une proue & une pouppe très-hautes, qui représente ordinairement un dragon,

DES INDIENS. 245 ou quelque autre animal monstrueux, dont la tête & la queue sont recourbées.

Les Rameurs sont assis les jambes croisées, sur de petits bancs, qui tra-versent le Balon. Il y en a deux à chaque banc : l'un rame à droite, l'autre à gauche, avec la Pagaye, espece de rame courte, qui n'est point atta-chée au balon, & qu'on tient à deux mains, par le milieu & par le bour. Les Pagayeurs ont le visage tourné vers la proue, au lieu que nos rameurs hui tournent le dos. Les grands balons, tels que ceux du Roi & des Ministres, ont quelquesois cent hommes d'équipage, qui manœuvrent dans l'ordre dont j'ai parlé, & qui semblent former avec leurs rames les ailes ou les nageoires des animaux monstrueux représentés à la proue & à la pouppe. Les Pagayeurs ont des chants, ou des cris mesurés, & plongent la rame en cadence, avec un mouvement de bras & d'épaules assez vigoureux, mais facile & de bonne grace. Le poids de cette chiourme, affaissant considérablement le balon, le tient à fleur d'eau, & l'impression des rames produit un balancement sensible, mais agréable, L iij

246 Histoire

qui se remarque principalement à la proue & à la pouppe, parce qu'elles sont plus élevées. Le premier banc, du côté de la proue, qui dans cet endroit commence à s'élever, est occupé par un seul Pagayeur, qui a même quelque peine à s'y tenir assis, tant la place est étroite. C'est lui qui donne le mouvement à tous les autres. Sa pagaye est un peu plus longue, parce qu'il est assis plus haut. Celui qui gouverne se tient debout à sa ponppe, dans l'endroit où elle s'éleve insensiblement. Il a dans la main une pagaye fort longue, qui lui sert de gouvernail, & qu'il appuie perpendiculairement contre le bord du balon, tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche, sans faire d'autre mouvement.

Les balons ordinaires, ont une loge de bois, bâtie au centre, à laquelle on joint quelquesois un petit appentis. Elle peut contenir toute une famille, a quantité de Siamois n'ont point d'autre habitation que ces maisons flottantes. Les balons des personnes qualissées, particulierement ceux qui appartiennent au Roi, & qu'on apelle Balons d'Etat, ont seulement un siege, qui occupe presque toute leur

DES INDIENS. 247 largeur, & qui ne contient qu'une place. Ce siege est plus ou moins élevé selon la dignité des personnes. Si c'est un Mandarin du premier ordre , non-seulement il est assis plus haut, mais son estrade est surmontée d'une impériale, que les Siamois apellent coup, & à laquelle les Européens ont donné le nom de Chirole. C'est une espece de berceau de canne, ouvert par les côtés, & enduit d'un vernis rouge ou noir. Le vernis rouge est pour les Nai, ou Tribuns de la main droite, & le noir pour ceux de la main gauche. Les Mandarins subalternes n'ont point de chirole à leur balon, & se servent seulement d'un parasol, pour se garantir des injures de l'air.

Les Balons d'Etat ont des Chiroles dorées, soutenues par des colonnes, & couronnées de plusieurs ornemens, qui se terminent ordinairement en dome ou en pyramide. Comme ces barques, beaucoup plus longues que larges, sont fort propres à sendre l'eau, & qu'elles ont d'ailleurs un équipage nombreux, il est aisé de concevoir avec quelle rapidité elles voguent. Dans certains jours de cérémonie le Ménan est couvert de ces riches ba-

lons, & tous les voyageurs conviennent que c'est un des plus beaux spectacles qu'on puisse voir. Quand le balon du Roi vogue sur la riviere, tous les autres bateaux s'arrêtent: les personnes les plus qualissées descendent de leur estrade, & à leur exemple tout l'équi-

# S. VII.

page se prosterne.

Des Finances, du Commerce, & des Monnoyes.

L'Officier que les Siamois appellent Pra-Clang, & que les Portugais ont nommé Barcalon, est ici le principal Ministre des Finances. C'est le Sur-intendant des magazins, où le Roi dépose toutes les marchandises qu'il vend à son peuple & aux étrangers: c'est lui qui reçoit les revenus du Prince, & qui en dispose pour les besoins de l'Etat. Ces revenus se réduisent à trois objets principaux: aux impositions, aux bénésices casuels, & aux prosits du commerce.

Revenus du Roi.

Les impositions sont réglées selon le tarif suivant 1°. Sur quarante toises quarrées de terres labourables, un Mayon par an, c'est-à-dire, environ neuf sous de notre monnoie: mais dans les lieux où il y a des Tchaou-Mevang, La Loubere ou Vicerois héréditaires, ces Gouver-III. part. ch. neurs partagent la moitié de cette ren-1x. te, & la retiennent même souvent en entier.2°. Sur les balons, un Tical, outrente-sept sous & demi, pour-chaque toile de longueur. C'est une espece de douane qui se leve en certains endroits de la riviere sur tous les bateaux qui passent: Tout ce qui entre & qui sort par mer paye un autre droit. Le corps du vaisseau doit aussi quelque chose, à proportion de sa grandeur. 3°. Un Tical sur chaque sourneau où l'on distile l'Arrak, ou l'eau-de-vie de riz. Ceux qui vendent en détail cette liqueur, payent aussi un Tical par an. 4°. On leve d'autres droits particuliers sur certains arbres : deux Mayons, sur chaque pied de Durion, qui est un fruit du pays; un Tical sur chaque pied de Bétel; sur chaque Arekier, fix noix en nature; un demi Tical sur chaque Cocotier, & un Tical fur chaque pied d'Oranger, de Manguier; de Mangoustanier, & de Pimentier. On n'a mis aucun droit sur les Poivriers, parce que leur culture est récente. & qu'on cherche à la favoriser.

# 250 HISTOTE

On assure que les Rois de Siam ne riroient autresois de tous leurs domaines, que douze cens mille livres en argent, & que leurs revenus ont presque doublé depuis le regne de Chaou-Naraie.

Les revenus casuels sont les confiscations & les amendes; les présens: que le Prince reçoit de ses sujets, & des Etrangers ; les donations que ses Officiers lui font en mourant, ou cequ'il retient de leur succession ; les taxes extraordinaires qu'il impose dans certaines occasions, telles que l'arrivée d'un Ambassadeur étranger, la construction d'une forteresse, une guerre, & d'autres dépenses imprévues. On peut mettre au même rang le bénéfice que le Prince tire de l'exemption des corvées. Chaque sujet libre lui doit fix mois de service, & le seul moyen. de se soustraire à la loi commune, c'est de payet au fisc douze ou quinze Ticals. Dans quelques cantons on conertit ce service en fournitures de denrées, ou de marchandiles propres du pays : telles que du riz & d'autres: grains, du bois de sapan ou d'aloes, des peaux de bêtes, de l'ivoire, & d'autres contributions de cette nature.

Le commerce est la troisieme source des richesses du Monarque. Cette pro-Le commerce fession utile, avilie parmi nous, & siam. abandonnée aux conditions subalternes, est exercée à Siam par les Princes. & par les Rois : elle leur est si chere,. que ce n'est presque plus ici un métier de particulier. Le Roi a non-seulement des magazins, oil il fait débiter en gros ses marchandises, mais des: boutiques particulieres, où elles se vendent en détail dans les marchés. La Reine, & les autres Princesses ont aufsi des comptoirs & des facteurs; & la Loubere rapporte, que dans le tems qu'il étoit à Siam, il y eut quelque brouilletie à la Cour, parce que le Roi, au mépris des anciens usages, vouloit empêcher sa fille de faire le commerce: maritime.

Les Rois de Siam se sont emparés Commerce de tout le commerce du dehors, & du Roi. partagent avec leurs sujets celui qui se fait dans l'intérieur du royaume, mais en se réservant le débit exclusif des marchandises les plus lucratives. Les soiles de coton sont le principal objet du trafic qu'ils font au dedans, & les: magazins royaux en sont toujours abondamment pourvus. On ne les: L.vj

remplissoit autresois que tous les dix ans, & quand ils étoient épuises, tous les particuliers avoient la liberté de vendre les toiles. Aujourd'hui le Roi en a toujours dans ses magazins plus qu'il n'en peut débiter, & il arrive même que, pour augmenter la consommation, il force ses sujets d'habiller les ensans avant l'âge ordinaire.

La Cour de Siamfaisoit anciennement tout le commerce des toiles dans le Royaume de Laos, & dans d'autres Etats voisins; mais les choses ont changé, depuis que les Hollandois ont pénétré dans ces pays. Les Etrangers ne peuvent acheter que dans les magazins royaux le calin, l'ivoire, le plomb, le salpêtre, le bois de sapan, & l'areka. Le commerce des peaux des bêtes appartient aussi au Roi, qui s'est engagé par un traité à ne les vendre qu'aux Hollandois; mais les Siamois en détournent beaucoup, qu'ils débitent secrettement, & à meilleur prix. Le souffre, la poudre à canon, & les armes sont encore des marchandises privilégiées, dont le débit n'apartient qu'au Prince, même dans l'intérieur du Royaume.

Celles dont le commerce est libre

font le riz, le poisson, le sel, le sucre, l'ambre gris, le fer, le cuivre, la cire, le verdes particulais, la nacre de perles, la gomme gutte, liers.
l'encens, l'huile, le coco, la canelle, le nénuphar, la casse, le tamarin, & d'autres marchandises, domestiques ou étrangeres. La chasse & la pêche, sont aussi permises à tout le monde, & c'est la principale ressource de ce peuple trop peu industrieux pour s'adonner aux arts mécaniques, & trop pauvre pour entreprendre quelque commerce.

Les marchés ne tiennent ici que le Bonne foi de foir, depuis cinq heures jusqu'à neus. ce peuple. Telle est la bonne foi de ce peuple, que l'acheteur ne s'avise guerre de compter la marchandise qu'on lui li-La Loubere, vre, ni le vendeur l'argent qu'il re-ur, part. che coit. Les Siamois se formaliserent de voir les François acheter les moindres choses avec une précaution excessive.

Les étoffes se mesurent ici avec le bras, & non pas à l'aune, instrument res. inconnu à Siam. Les cocos servent à mesurer les grains & les liqueurs. Comme leur grandeur est fort inégale, chaque particulier à le sien, dont il connoît l'étendue, & c'est là dessus qu'on se regle dans les achats. Cepen-

. Digitized by Google

dant il y a pour les grains une autre-mesure appellée sat, faite en forme de boisseau, & pour les liqueurs une es-pece de pinte, appellée canan. Mais comme il n'y a point de loi qui regle l'étendue de ces mesures, la plûpart des acheteurs aiment mieux recourir à leurs cocos. Quarante sat font un seste, & quarante sestes, un Cohi. Le seste de riz, suivant Gervaise, pese cent catis, ou deux cens vingt-cinq de nos: livres. Mais toutes ces mesures n'ayant originairement aucune justesse, il n'est. pas possible de marquer avec précision le rapport qu'elles ont avec les nôtres.

Leurs balances ne sont pas plus exployer d'autres poids que des pieces: de monnoie, qui souvent sont fausses ou altérées.

Monnoyes La plûpart des monnoyes de Siams de siam. Iont d'argent, de même forme, marquées au même coin, mais différentes pour le poids. L'or & le cuivre ne se convertissent point it en especes; l'or est marchandise, & vaut douze sois l'argent. La forme des pieces est celle d'un petit cylindre, rond d'un côté, & se se partageant de l'autre en deux petits plobes. Congrés par une sente Elles globes féparés par une fente. Elles

font frappées d'un double coin dans la ibid.
partie du milieu, au-dessus de la fente.
L'un de ces coins représente un cœur, in part. change l'autre un cercle. On distingue quatre sortes de pieces, le tical, qui selons Gervaise, vaut trente-trois sous six deniers de notre monnoye, & trente-fept sous & demi selon la Loubere; le Mayon ou Selunge, qui vaut un quart de Tical, le souang, qui vaut la moinie du mayon, & la sompaie, qui est un demi-souang.

Dans quelques provinces éloignées on se sert d'une monnoie d'étaim, ronde & platte, qui a quatre pouces de diametre. Leur coin représente des orseaux, des dragons, & d'autres objets. La Loubere demanda l'explication de ces sigures, mais il ne put rirer aucune lumière de toutes les per-

fonnes du pays qu'il confulta.

Il y a une autre monnoye, basse, fort répandue dans le commerce, & qui consille dans de petits coquillages que les Européens appellent Coris, & les Siamois Bia. On les tire ici des isles Maldives & des Philippines. L'usage de cetre monnoye s'étend dans toutes les Indes, & jusques sur les côtes méridionales de l'Afrique. Sa valeur est six

HISTOTRE médiocre qu'il faut huit cens coris pour faire un fouang, c'est-à-dire, quatre ou cinq sous de notre monnoie.

## 6. V H I F.

Du Roi, de ses semmes, & du Gou-verneur intérieur du Palais.

Le Roi de Siam est le plus puissant Respect des siamois pour de tous les Princes qui regnent dans leur Monar-la presqu'isse de l'Inde. Ses sujets ont une vénération infinie pour la person-

ne, & lui rendent des hommages qui tiennent de l'adoration. Son palais passe pour un lieu sacré. Personne n'y entre sans se prosterner jusqu'à terre. Si une barque passe à la hauteur du Prafsat (1), c'est le nom qu'on donne à ce palais respecté, les pagayeurs doivent ramer si doucement, qu'on n'en-

II. voyage.

tende point le bruit de la manœuvre. Tachard Le Pere Tachard étant un jour dans le balon d'un Mandarin, les rameurs se laissant aller au courant de la riviere. approcherent un peu trop du palais: dans le moment même ils furent accablés d'une grêle de pois que les gardes lancerent de leurs sarbacannes, ce qui les obligea de prendre le large. L'Officier qui est à la porte n'ouvre (1) Ce mot, suivant Uliet, signifie trone.

point sans aller avertir le Mandarin qui commande dans la premiere enceinte. Ceux qui se présentent sont désarmés, & visités; on examine jusqu'à leur haleine, & s'ils ont bu de l'Arrack, on les renvoye, de peur que leur présence ne prosane ce lieu sacré.

Un filence profond regne dans l'in-La Loubere, térieur du palais, & dans tons les III. part. che lieux qui l'environnent. Quoiqu'il soit rempli d'une multitude de soldats, & d'une grande affluence de Mandarins & de Ministres, on n'y entend pas le moindre bruit, & l'on prendroit ce lieu pour une solitude écartée. Les ordres mêmes ne s'y donnent point ver-balement. Un Mandarin, qui a toujours les yeux attachés sur la personne du Roi, connoît ses volontés à certains fignes établis, & les explique par d'autres signes aux Officiers du dehors. Son emploi est un des plus considérables du Royaume, & c'est, dit-on, le seul Mandarin qui ait droit de paroître devant le Roi sans se prosterner. Les Courtisans les plus favorisés n'aprochem jamais le Prince de fort près: c'est beaucoup s'il daigne se montrer à eux d'une des fenêtres du palais. Il ne reçoit point autrement les Ambasfadeurs. Il leur parle laconiquement, du haut d'une tribune, & toujours dans les mêmes termes. On répéta mot pour mot à la Loubere, & à Ceberet, ce qui avoit été dit au Chevalier de Chaumont, &, un peu auparavant, à l'Evêque d'Héliopolis.

Tout ce qui se passe dans le Prassar est enseveli dans un profond mystere. C'est un crime de parler du Roi, &

sionnaire, peu instruit de ces usages,

même de prononcer son nom. Un Mis-Tachard.

> s'avisa un jour de s'informer de la santé du Prince. Chacun parut étonné 😓 cette question, & personne ne lui répondit. Le Missionnaire, croyant s'être servi de quelque expression impropre, s'expliqua en Portugais par un interprete: mais il ne put tirer aucune réponse des Siamois, qui se regardant les uns les autres témoignerent une surprise extraordinaire. Quelques jours après il eut l'explication de cette enigme. M. Phaulkon lui dit qu'on avoir été scandalisé de ses questions, parce qu'elles étoient contraires à l'usage du

pays, où c'est un crime de lèze majesté de parler du Roi. Il ajoura que trèspeu de gens comoissent le nom du Prince regnant, & que ceux qui

n. voyage Liv. 1v.

TES INDIENS. 259
le savent n'oseroient le prononcer; qu'au reste cette contrainte n'a lieu que pendant la vie des Princes, & qu'après leur mort on ne se fait point un scrupule de parler d'eux; ni d'apprendre leur nom à tout le monde.

On peut juger de la tristesse qui regne dans une pareille Cour. La présence du Prince, au lieu de rendre ce séjour plus riant, y répand la gêne & la terreur. Les Courtisans ne paroissent jamais devant lui , que dans une posture rampante; la garde est toujours alerte, & au moindre signal on voit des milliers d'hommes se prosterner, lors même que le Prince est invisible: il suffir que caché derrière une jalousie, il jette un regard sur les cours & sur les jardins. Les Dames n'ont aucun accès dans le Prassat, excepté celles dont la trifte condition est de servir aux plaisirs du Monarque, & d'être enfermées dans un sérail dont elles ne sortent jamais.

Ces Princes vivent dans une inquiétude continuelle, & sont toujours en garde contre leurs sujets. Leur palais de Juthia est fortissé d'une triple enceinte; & celui de Louvo est désendu par des chaussetrapes de ser, armées

1a Loubere, d'un double rang de pointes. Le mé-nii part. ch. d'un double rang de pointes. Le mé-xiv. tier de délateur est non-seulement autorisé par le Gouvernement, mais il est ordonné à tout le monde, sous peine de mort. Ainsi toute action particuliere, qui peut intéresser le Prince, lui est infailliblement rapportée, lorsque deux témoins l'ont vûe, & chacun se hâte d'en dénoncer l'auteur, de peur d'être prévenu. Quand l'accusation n'est pas bien prouvée, le désateur & l'accusé sont exposés aux tigres, en présence du Prince, qui dans le doute aime mieux perdre l'innocent avec le coupable, que de laisser un crime inpuni.

Les Rois de Siam paroissent rare-ment en public, & lorsqu'ils se montrent, c'est toujours avec un appareil de grandeur qui inspire la crainte. Leur garde ordinaire, qui est très-nombreule, les accompagne par-tout, & on la grossit quelquefois, en mettant sous les armes les esclaves du palais, & les domestiques des principaux Officiers. Chaque soldat de cette escorte a un moulquet, un arc, une lance, & un casque de bois. Plusieurs tiennent dans leurs mains une trompette, & un perit tambour, dont ils ne tirent aucun son

DES INDIENS. 261 Leur habillement consiste dans une chemise de mousseline, teinte en rouge. Une partie marche à pied, à la tête du cortege, avec des bâtons, ou des sarbacanes qu'ils remplissent de pois, pour écarter le peuple. Quand le Prince paroît, chacun se prosterne, & s'acroupit sur les genoux & sur les coudes, sans oser le regarder en face. Les Européens se cachent, & on les avertit d'éviter sa rencontre.

La maxime de ce Gouvernement. tyrannique est d'en imposer à tout le Maxime ty-monde par cet appareil fastueux, & de royaume de persuader au simple peuple que les siam. Rois sont au-dessus de la condition humaine. Les sujets sont traités comme de vils esclaves, & ne connoissent en effet d'autres sentimens que la crainte. Non-seulement ils s'intéressent peu à la conservation de leurs Souverains, mais ils voyent avec plaisir les révolutions qui arrivent dans l'Etat, Comme ils gémissent dans l'oppression, ils croyent trouver dans un nouveau regne quelque adoucissement à leur misere. Ce pais est un théâtre de révolutions continuelles.

La Loubere a fort bien senti le foible de ce Gouvernement : le despotif- niens d'un tel

ment.

me qui en est la base, est le principe de sa ruine. L'autorité est tellement concentrée dans un seul homme, que qui-conque aspire à la royauté, n'a qu'un pas à faire pour y parvenir. Le con-traire arrive dans les Royaumes bien policés, où le Prince abandonne une partie de son pouvoir à plusieurs Ministres, & sur-tout à plusieurs corps permanens de Magistrature \*. Ceux à qui il confie ce précieux dépôt, se trouvent intéressés à le conserver; le joug paroît plus leger au peuple, & l'autorité du Prince s'affermit sur des fondemens solides. Mais le despotisme qui regne à Siam, & dans la plûpart des autres Cours Asiatiques, rend la fortune du Prince, & celle des sujets, également incertaines; ôte au Monarque sa désense naturelle, en separant ses intérêts de ceux de son peuple, & trahit l'autorité royale, sous prétexte d'étendre ses droits. C'est la Loubere

re . ibid.

Le service intérieur du palais se Pages du fait par des pages, appellés Maha-tlek, par quelques eunuques, & par de jeunes filles. Les Mahatlek sont au nombre de quarante-quatre, & se se te tiennent dans un Sallon contigu

qui fait ces excellentes réflexions.

DES INDIENS. à la chambre du Ros. On les divise en quatre bandes égales, deux de la main droite, & deux de la main gauche; c'est-à-dire que les uns se proster-nent dans le sallon à la droite du Roi, & les autres à sa gauche. Le Roi en les prenant à son service leur donne un nom, ce qui se pratique à l'égard de la plûpart des Otsiciers du Palais, & même des chevaux & des éléphans des écuries royales, qu'on appelle pour cette raison éléphans & chevaux de Idem, ibid. nom. Les Mahatlek recoivent immé-chap. x11. diatement les ordres du Roi, & les portent à d'autres pages du dehors, qui se tiennent dans le vestibule, & dans les cours. Ceux-ci s'appellent Caloang: leur nombre est considérable; mais ils ne reçoivent point leur nom du Roi. Les pages du dedans ont d'autres fonctions reglées. Les uns ont soin des armes & des livres du Monarque; d'autres lui présentent le bétel; quelques-uns font l'office de lecteurs. On assure que Chaou-Naraie avoit un goût particulier pour les livres d'Europe, & qu'il avoit fait traduire en Siamois la vie d'Alexandre le Grand, & d'aurres Histoires.

Les eunuques sont en très-petit

nombre. Ils dépendent de la Reine, qui a le pouvoir de les faire châtier. Elle a la même autorité sur les maitresses du Roi, & sur les domestiques femelles.

Filles de la

Ces dernieres font le principal service du palais. Elles jouissent seules du droit d'entrer librement dans la chambre du Roi : les eunuques mêmes ne peuvent en approcher sans ordre. Elles font le lit du Roi, elles l'habillent, elles préparent son diner, el-les le servent à table. La Loubere observe que les filles qui l'habillent ne touchent jamais à sa tête, & que celles qui font la cuisine pesent le sel & les épices qu'elles employent, dans la crainte de se tromper dans la mesure. Ces filles de service se prennent dans la bourgeoisse. On enleve les plus jolies, & leurs parens n'ont plus d'espérance de les revoir. Quelquesunes, pour se mettre à l'abri de cette violence, composent avec l'Oya Meen qui est charge de pourvoir d'escla-ves semelles le palais & le sérail. Cet Officier abuse du pouvoir que lui donne son emploi, pour mettre à contribution les gens riches, & la plûpart dutems il n'enleve les filles, que dans la

DES INDIENS. 265 la vûe de les faire racheter.

Le Roi a onze femmes, dont la Femmes du plus qualifiée a le titre de Reine. Le Roi. nombre de ses maîtresses n'est point li-. mité. Ces Asiatiques attachent une idée de magnificence & de grandeur à la multiplicité des Sultanes. Les Siamois parurent étonnés qu'un aussi grand Prince, que le Roi de France, n'eût qu'une femme, & qu'il n'eût pas d'éléphans. La Reine a ses officiers, ses filles de service, ses eunuques, ses balons, & ses éléphans. Ses officiers ne la voyent jamais: elle ne se montre qu'à ses femmes & à ses eunuques. Lorsqu'elle se promene en balon, ou sur un éléphant, elle est dans une chaise fermée de jalousies, ou de rideaux d'étoffe légere, qui lui laissent la liberté de voir, mais qui l'empêchent d'être vûe.

Les loix du Royaume apellent à la Loix de la succession les enfans mâles de la succession. premiere épouse du Monarque, se-Îon l'ordre de leur naissance, pourvu qu'ils soient en âge de régner. S'ils sont trop jeunes, le trône apartient à l'aîné de ses freres. Les filles ne doivent jamais succéder. Mais ces loix sont si souvent violées, qu'on peut dire Tome III.

HISTOIRE 266 que les Siamois n'ont point là-dessus de constitution bien certaine. Les peuples préferent assez communément l'aîné des Princes, sans examiner de quelle mere il est sorti, & les Rois eux-mêmes frustrem tous les jours leurs enfans légitimes, en mettant sur le trône le fils d'une maîtresse chérie.

### ARTICLE VIII.

Des études, des arts, & des sciences des Siamois.

§. I.

DE LA LANGUE SIAMOISE.

Tome II, p. 92 , & luiv.

La Loubere, T A Langue Siamoise a quelque res-\_\_femblance avec celle de la Chine, par la variété de ses inflexions, & par le grand nombre de monosyllabes dont elle est composée. Son alphabet est formé de trente-sept consonnes, & d'un nombre encore plus grand de voyelles & de diphtongues. Plusieurs des conson- de ces caracteres ne different entre eux que par la forme des accens, & par des inflexions presque imperceptibles. Par exemple, les cinq premiers caracteres Siamois, Ko, Kho, Kho, Kho.

nes Siamoiſcs.

Khao, (1), n'expriment qu'un K plus ou moins fort. On peut dire la même chose des caracteres Cho, Chó, Chò, Choo; & de ceux-ci, To, Thó, Thò, Thoo; & de ces autres, So, Só, Sò: ces onze consonnes pourroient se réduire à trois.

Certaines voyelles se placent devant les consonnes, d'autres après; quelques-unes dessus, d'autres dessous. Mais quelle que soit leur position, on les prononce toujours après la consonne. La Loubere conjecture fort raisonnablement que les Siamois, comme les Hébreux, ont d'abord écrit sans voyelles, & que les ayant adoptées depuis, ils les ont marquées par des traits étrangers, qui se placent pour l'ordinaire hors du rang des consonnes comme les points hébrasques.

Les Européans ont beaucoup de peine à trouver dans leur langue l'équivalent des caracteres Siamois, & de dix mots, écrits dans nos caracteres, & prononcés par un François, à

<sup>(1)</sup> On réduit icl ces catacteres à notre ortographe. Les accens aigus ou graves marquent que les Siamois haussent ou baissent le ton, en prononçant les lettres où ils sont placés. L'H, ajoutée à certains caracterés, marque qu'ils doivent se prononcer avec une aspiration un peu sorte.

M ij

peine s'en trouvera-t-il un qui soit reconsu par les gens du pays, quelque soin qu'on prenue d'ajuster notre ortographe à leur prononciation. Cependant les Siamois ont notre R, que les Chinois n'ont pas, notre V consonne, notre H, notre E ouvert, qui ne souffre point ici l'élision, & l'A, qu'ils prononcent comme nous dans les fillabes finales, & comme l'E muet au milieu d'un mot. Ils n'ont pas notre Uvoyelle, qui est en usage chez les Chi-

Leur prononciation lest douce, & a même quelque mole le. Ils appuyent légerement sur les consonnes, princi-palement sur celles qui se trouvent à la fin des mots; ils ne les prononcent jamais d'un ton plein. L'articulation du B est à peine sensible.

Pauvreté de le déclinent pas, & n'ont point d'articles, pour marquer la différence des genres & des cas. Quand deux substantifs se suivent, se second est cense au génitif. Le nom se place toujours devant le verbe, le verbe devant ses régimes, & le substantif devant l'ad-jectif. Nulle inversion dans cette langue: elle n'a ni genres ni nombres: les

DES INDIENS. verbes n'ont qu'un mode, qui répond à notre infinitif, & qui ne se conjugue pas. Pour distinguer le nombre & les tems, on employe quelques particules, qu'on met tantôt devant, tantôt après les verbes. Ill n'y a guere de Langue plus pauvre, & moins variée dans ses tours. Les Siamois management dans ses tours. Les Siamois manquent de mots simples pour exprimer une infinité de choses, & sont obligés de recourir à des circonlocutions. Ils apellent les levres bemiere de la bou's che, les fleurs gloire du bois, les rivieres meres des eaux: ils disent tête de diamant pour diamant, personne d'homme pour homme, corps de bauf pour bouted in the site of the

Les savans & les personnes polies : Langage Bali, om un langage parriculier, apelle Bali. On s'en sert principalement dans les livres de religion & de droit. Cette Langue a trente-trois consonnes, & un grand nombre de voyelles. On prétend qu'elle a quelque ressemblance avec un idiome qui se parle sur la côte de Coromandel. Le Bali a ses déclinaisons, ses conjugations, & ses dérivés, ce qui manque au Siamois vulgaire. L'une & l'autre Langue s'écrivent de M iii

HISTOTRE gauche à droite, comme les Langues d'Europe, en quoi elles different de la plûpart des idiomes Afatiques, qui s'écrivent de droite à gauche.

### Education des enfans. Sciences des Siamois.

La plûpart des enfans Siamois sont élevés dans les couvens des Talapoins. Ils y entrent à sept ou huit ans, & ils prennent l'habit de l'ordre, mais sans contracter aucune espece d'engagement. Ils ne sont point nourris par les moines, mais par leurs parens. Ces petits Moines s'apellent Nen.

Arythméti-

Après la lecture, & l'écriture, l'aque des sia- tythmétique est une des premieres choses qu'on leur apprend. Les principes de cette science sont à peu près les mêmes chez les Siamois que parmi nous, & l'on prétend que leurs chiffres ressemblent à ceux qu'on trouve fur quelques anciennes médailles Ara-

La Loubere, besques. Ils ont dix caracteres ou chis-T. In p. 110. fres primordiaux, qu'ils placent comme nous, de droite à gauche: leur zé-

DES INDIENS. ro est figuré comme le nôtre, & prend les mêmes valeurs dans le même arran-

gement.

Quand les enfans sont instruits de ces premieres connoissances, on leur sophie. enseigne les regles de la langue Bali, pour les préparer à l'intelligence des livres de philosophie & de religion. Leur Philosophie se réduit à l'étude de la Morale, dont les principes, néces- Idem T. I. saires à la conservation mutuelle des so- IX. & suiv. ciétés, sont à peu près les mêmes chez tous les peuples.

Leurs idées sur le système du mon- Ce qu'ils de paroîtront fort absurdes à nos Phi-pensent du losophes. Ils croyent que la terre est système du quarrée, & que le sirmament porte à plomb sur elle, comme une cloche de verre sur une couche de fumier. Ils la divisent en quatre régions habitables, mais séparées l'une de l'autre par de valtes mers, qui en font quatre mondes différens. Ils suposent qu'au milieu de ces quatres régions est une vas-te montagne, qui a la forme d'une pyramide dont les côtés sont égaux. Depuis le niveau de la terre jusqu'au sommet de cette montagne, ils comptent quatre-vingt-quatre mille Jods, de huit mille toises chacun, & ils lui

M iv

donnent en profondeur la même dimension. Ils comptent autant de Jods depuis chaque face de la pyramide, jusqu'à chacun des quatre mondes dont elle est le centre. Ils placent le nôtre au midi de la montagne, autour de laquelle ils font tourner le soleil, la lune, & les autres astres. Ils placent au-dessus un premier ciel, apellé Intratiracha, & ensuite un autre, qui est la demeure des bienheureux.

moife.

Le cours de la lune regle l'année Année SiaSiamoile, qui commence ordinairement à la lune de Décembre, & quelquefois à celle de Novembre. Dans les années bissextiles, qui arrivent tous les cinq ans, ils intercalent un mois, ce qu'ils font en comptant deux fois la huitième Gervaise, lune. Leurs années communes ont Il.part. chap. douze mois, divisés en semaines, dont les jours ont le nom d'une des sept planetes, dans le même ordre que nous observons. Les jours & les nuits sont égaux ici presque toute l'année. Leurs mois n'ont point de noms particuliers, & ne sont distingués que par l'ordre numérique. Le jour naturel se divise en six parties égales, qu'on apelle Jam, & l'on subdivise chaque Jam, en quatre autres parties, apellees Toum.

DES INDIENS. 273 Le jour commence à Siam six heures plûtôt qu'à Paris.

Avant le regne de Chaou-Naraie; les Siamois avoient une espece de Cycle, qui comprenoit douze années, à chacune desquelles ils donnoient différens noms, les mêmes que ceux des signes de leur Zodiaque. Ces noms étoient le Rat., la Vache, le Tygre, la Marmite, le Serpent, le Scorpion, le Cheval, la Chevre, le Singe, le Cocq, le Chien & le Pourceau. Quand ces douze années étoient révolues, ils commençoient un autre Cycle. Ma Phaulkon s'étant aperçu que cette maniere de compter jettoit de la confusion dans les actes publics, engagea le Prince à la suprimer.

Les Siamois ne connoissent point l'usage des horloges à roues. La Loubere fait seulement mention d'une horloge d'eau, dont on se sert dans le Palais. Elle consiste dans un petit vase de cuivre très-mince, au sond duquel il y a un trou presque imperceptible. On le plonge dans l'eau, & quand il coule à sond, c'est une de leurs heures. Les heures de la nuit se mesurent de même, & chaque sois qu'elles se renouvellent, les gardes du palais

Ce qu'ils pensent des Eclipses.

frappent sur des bassins de cuivre. Le Roi a quelques Astronomes Mahomerans à son service. Ils sçavent prédire les éclipses; mais leurs calculs manquent toujours d'une certaine précision. Les Siamois ont au sujet de ces phénomenes les mêmes préjugés que leurs voisins. Ils croyent que les éclipses arrivent par la malignité d'un dragon, qui dévore le Soleil & la Lune, & qui les rejette ensuite, ce qui cause l'émersion. Quand on leur objecte que les Mathématiciens prédisent l'instant même de l'éclipse, sa gran-deur, & sa durée, ils répondent tranquilement que le dragon a des pas reglés, & que ceux qui ont étudié son allure connoissent l'heure & la mesure de son appetit.

Tachard, I. voyage, Liv. V.

cine.

Leur Médecine est très-impassaite, Leur Méde- & se réduit à un petit nombre de remedes fort simples, qu'ils tiennent de leurs ancêtres, & qu'ils appliquent par routine à certaines maladies, sans aucun égard pour les symptomes particuliers. Une des pratiques des Médecins Siamois consiste à fouler le corps du malade, en montant sur lui, pour amollir & relâcher les parties. On affure que, dans la grossesse même, les

La Loubere, uhi suprà. chap. X.

Dig izec by Google

DES INDIENS. 275 femmes ont recours à cette opération, afin de se procurer un accouchement plus facile. Les minéraux & les simiples sont les principaux ingrédiens de leurs remedes: ils employent quelques-uns de nos purgatifs, & c'est des Européens qu'ils ont appris l'usage du Quinquina. La pratique des ventouses scarisses, & des sangsues, leur est connue: ils usent aussi de la saignée, du trépan, & de quelques autres opérations de Chirurgie; mais ils sont obligés dans ces occasions de recourir à des mains Européennes. En général tous leurs remedes sont très-chauds, & il semble que ceux qui concentrent, ou qui augmentent la chaleur naturelle, sont les plus analogues à leur tempérament. Cependant ils se baignent dans la sievre, & dans toutes fortes d'indispositions. Leurs malades ne vivent que de bouillie de riz, très-léger; on leur interdit les bouillons de viande; qui en général sont mal-sains à Siam, parce qu'ils relachent trop l'estomach. Dans la convalescence, les Médecins permertent la chair de porc, qui est ici d'une digestion très-facile.

L'horreur qu'ils ont des cadavres',

M vj

& l'usage où l'on est de les consumer par la flamme, ne leur permet pas de faire aucune expérience d'Anatomie. Ainsi ils sont à cet égard dans une ignorance extrême. Les secrets de la Chimie ne leur sont pas moins inconnus, quoiqu'ils aiment passionnément cette science, & qu'il y ait à Siam un grand nombre de Charlatans étrangers, qui abusent tous les jours de la crédulité de ce peuple. Le pere de Chaou-Naraie employa, dit-on, deux millions à la vaine recherche de la pierre philosophale.

Maladies des Siamois. Les Siamois, quoiqu'infiniment plus sobres que nous, ne vivent pas plus long-tems, & n'en sont pas moins sujets à ungrand nombre de maladies. Les plus communes sont la dyssenterie, les sievres chaudes, les fluxions & les rhumes, les abscès de toute espece, & les érésipeles. Ce dernier mal est ici un fleau épidémique, dont presque personne n'est exempt: mais la goute, l'apoplexie, l'épilepsie, les coliques, & l'hydropsise, sont des maladies trèstares. Il n'y a point de scorbut, & en général on est exempt des maladies froides. Les sievres intermittentes, ou continues, sont peu communes & ra-

rement mortelles: mais la petite vérole fait ici les mêmes ravages qu'à la Chine. Les maux vénériens sont trèsrépandus dans le pays, grace au commerce des nations Européennes.

Leur Poësie.

Ces Asiatiques, dont l'imagination est naturellement vive, ont, dit-on, beaucoup de talent pour la poesse. Leurs vers sont rimés & cadencés comme les nôtres: mais leurs Poëres ont des pensées si extraordinaires, que dans un grand nombre d'Odes & de Chansons Siamoises que la Loubere se fit traduire, il n'en trouva pas une seule dont le sens pût s'ajuster à nos idées. Ils ont des chansons de table, des poesies galantes, historiques, & morales. Un des freres de Chaou-Naraie, celui sans-doute qui reçut la bastonnade pour ses intrigues avec une des Sultanes, composoit de très-beaux vers, qu'il mettoit lui-même en musique.

Leurs Ouvrages de prose sont écrits d'un stile simple, sententieux, & rem- vrages de pli de force. L'éloquence & la rhétorique sont bannies de leur barreau, où tous les procès s'instruisent par écrit.

Les Siamois ne connoissent la musque que par routine, & n'ont aucun que. principe de composition. Ils font des

Leurs Ou-

chap. XII.

Leurs chants sont sans cadence, & Idem, Hid. sans tremblemens. Les airs de France ne firent pas fortune à la Cour de Siam: le Roi trouva que leur mouvement n'étoit pas assez grave. Cependant les Siamois n'ont rien de fort grave dans leurs propres airs, & dans la Marche même du Roi, la symphonie des instrumens est assez vive. Ils ne connoissent point l'art de l'accompagnement, & leurs concerts n'ont qu'une partie, qui est la même pour les instrumens & pour les voix.

Ils ont une assez grande variété d'instrumens de musique: des violons à trois cordes, qu'ils apellent Tro: des hautbois fort aigres qu'ils nomment Pi: des tambours de plusieurs especes: des bassins de cuivre suspendus par un cordon à une perche posée en travers sur deux sourches; on frappe dessus avec une baguette courte: le crab, qui consiste dans deux petits bâtons, qu'on frappe l'un contre l'autre, & qui sert d'accompagnement à la voix : le Tong, espece de bouteille de grès, qui au lieu de sond est garnie d'une peau, qu'on attache au goulot avec des cordons; on frappe dessus avec le poing, & c'est un

DESI INDIENS. 279 instrument très-commun à Siam: le pat-cong, qui est composé de plusieurs timbres, rangés de suite sur des bâtons courts, qu'on plante sur une demi-circonférence de bois, semblable aux genres d'une petite roue. L'étendue de cet instrument est d'une quinte redoublée; mais il n'a point de demi-tons, & rien n'étouffe le son d'un timbre, lorsqu'on en frappe un autre. Voilà les principaux instrumens qui composent la musique Siamoise. Leur son, quoique bruyant & confus, n'est point sans agrémens, principalement lorsqu'on les entend sur l'eau.

## S. III.

## Arts Méchaniques.

La paresse, le défaut d'encouragement, le danger qu'il y auroit de se Arts languisdistinguer dans un pays où la fortune sent à siam.
des particuliers est dans les mains du
Souverain, sont autant de causes qui
empêchent ici le progrès des arts.
Ajoutez que ce peuple est simple, sans
ambition, œconome, frugal, & tellement occupé de ses besoins, que ses
idées ne peuvent s'étendre jusqu'à la
sphere des choses supersues. La paulbid. c. xrv.

vreté est extrême dans tous les états, & bannit le hixe, enfant de la prospétité,

& pere des arts.

L'usage des corvées, dont l'objet est arbitraire, fait que les Siamois s'exercent de bonne heure à toute sorte de métiers, & n'excellent dans aucun. La plûpart de leurs arts méchaniques se bornent à la recherche du nécessaire, & ont rarement pour objet les aises & les commodités. Cependant il en est quelques-uns que ces Indiens cultivent avec assez d'industrie: voici les plus exercés.

Arts les plus exercés.

Ils ne réussissent point mal dans les ouvrages de menuiserie, & ils font les assemblages avec beaucoup de justesse. Ils connoissent l'art de sculpter; mais leurs figures n'ont ni proportion, ni élégance. Ils cuisent fort bien la terre, & il n'y a point de meilleure brique que celle qui se fait à Siam. Leurs cimens sont aussi meilleurs que les nôtres; j'en ai parlé ailleurs: mais leurs édifices n'ont rien de solide, parce qu'ils bâtissent sans fondation: les forteresses mêmes sont ici construites à fleur de terre.

La Loubere, ubi suprà. Ils ne s'entendent point à perfectionner le fer dans la forge, & ils l'em-

DES INDIENS. 281 ployent presque crû, tel qu'il sort de la premiere sonte. L'art de courroyer & de préparer les peaux leur est inconnu. On ne fait point dans le pays de cristal fondu, ni de verre: on n'y fabrique aucune étoffe de soye: celles de coton ne se font qu'à Juthia: elles font groffieres, & leurs couleurs n'ont point d'éclat. Ils ne font point d'ouvrage de tapisserie; mais ils brodent fort bien, & sur de jolis desseins.

Leurs orfévres sont assez industrieux, & réussissent parfaitement dans les ouvrages de filigrane, & dans les pieces damasquinées: mais ils ne savent point polir les pierres fines, ni les mettre en œuvre. Ils connoissent l'art de fondre les métaux. & de les faire couler dans des moules, pour en tirer divers ouvrages. Ils sont bons doreurs, & leur méthode a quelque chose de dorer. remarquable. Avant que d'appliquer leur or ils mettent trois couches de gomme, dont ils ne laissent sécher qu'à demiles deux dernieres, afin que la feuille d'or puisse s'y attacher: ils polissent chaque couche avec le pinceau. Dans les ouvrages plus recherchés, ils ajoutent deux autres couches de gomme, mettant sur chacune une feuille d'or,

Maniere de

& polissant l'ouvrage à chaque fois. Cette derniere dorure est très-brillante, & conserve son lustre pendant un grand nombre d'années. La gomme qu'ils employent s'apelle Cheran. On la trouve dans les forêts voisines du royaume de Camboie: elle est d'un gris foncé: elle prend toutes les couleurs qu'on veut, excepté le blanc: son odeur est celle de la casse. Avant que d'en faire usage il faut la passer au tamis, en plein soleil. Pour eprouver sa bonté, il suffit d'en verser une goutte dans un vase rempli d'eau: si elle va droit au fond, sans se dissoudre, c'est une marque que sa qualité est bonne, & qu'elle est sans mélange; si elle nage sur l'eau, ou si ses parties se divisent, c'est une preuve qu'on l'a altérée, ou que sa qualité est médiocre. Les Siamois battent l'or avec la mê-

me industrie, & le réduisent en feuilles très-minces. Quand leur Monarque écrit à un autre Souverain, il employe toujours une feuille de ce métal. On écrit dessus avec un poinçon émousse, semblable à celui dont nous nous servons pour écrire sur nos tablettes. La maniere dont ils appliquent des lames d'or sur les statues, est un art particu-

Maniere d'appliquer des lames d'or. DES INDIENS. 283 lier à ces Indiens. Plusieurs idoles, qui ne sont que des masses énormes de maçonnerie, ou de brique, sont revêtues de cette matiere, & c'est ce qui a trompé quelques voyageurs, qui ont pris ces incrustations pour un massis d'or. On couvre de la même maniere certains meubles précieux, la garde des sabres, & celle des poignards.

Ils ignorent le secret de peindre à l'huile; ils dessinent mal; ils donnent à toutes leurs figures des attitudes forcées; ils se plaisent à représenter des objets bizarres; & tout ce qui est une imitation fidelle de la nature leur paroît insipide. La Loubere vit dans un de leurs temples quelques peintures à stesque, dont le coloris lui parut si beau, qu'il ne put se persuader que ce sût un ouvrage de main Siamoise.



#### ARTICLE

DE LA RELIGION DES STAMOI

Sy sième Théologique de ces Indiens.

Liv. v.

A Religion des Siamois est un tif-su de fables ridicules & absurdes , gion Siamoi- que l'ignorance & le préjugé ont consacrées. Ces peuples n'ont aucune idée Le Blanc, raisonnable de la Divinité, & peu s'en faut que la Loubere ne les taxe du mê-La Loubere, me atheisme que les Chinois. Ils ne connoissent ni l'Eternité, ni la Sages le, ni la Toute-Puissance de l'Eure suprême : tous les dieux qu'ils adorene ont été des hommes, dont l'origine est connue, & qui, de l'aveu même de ces Indiens, ont vécu dans le pays, & ne sont parvenus à la condition divine qu'après avoir été métamorphosés plusieurs fois en bêres.

Siamois.

Ces idolâtres admettent plusieurs Paradis des Paradis, & divers degrés de béatitude dans ces différentes demeures. Dans les trois premiers les saints se marient,

DES INDIENS. 285 & ces mariages sont féconds. Il y a des Rois, des Magistrats, des sujets: on y fait la guerre, on livre des batailles, & l'on vit à peu près comme sur la terre. Dans le quatrieme, & dans les suivans, il n'y a plus de societé charnel- I. voyage, les: les ames s'épurent, & leur faint été augmente par degrés jusqu'au huitiémé Paradis, où elles vivent dans une innocence parfaite, & dans une souveraine félicité.

: Ce dernier Paradis est situé au plus haut des cieux, & s'appelle Nirupan, on lieu de repos. La béatitude qu'on y gervaise, goute est si tranquille, qu'elle ressemble à une espece d'anéantissement. Ces heureux immortels, concentrés & comme absorbés dans eux-mêmes, oublient tout le reste, & ne prennent aucune part au gouvernement de l'Univers.

Le Nirupan, quoiqu'ouvert à tous ceux qui s'en rendent dignes, n'est habité que par un très-petit nombre d'élus. Avant que d'y être admis il faut subir un grand nombre de transmigrations, & pratiquer dans chaque état une infinité de bonnes œuvres. Sommonacodom, le plus grand de leurs Dieux, sur obligé de renaître cinq cens cinquante fois sous différentes formes; dans chaque renaissance il sut toujours la créature la plus parfaite de son espece. Trois autres personnages y sont parvenus avant lui, Concoussone, Conadon, & Cadsop. On les, a honorés successivement sur la terre, & leur culte a cessé à la venue de Sommonacodom, que les Siamois adorent présentement. Ils attendent un cinquième personnage, qui viendra dans quelques siecles, & qui rétablira la loi dans sa premiere pureté. Quand ce Dieu fera son entrée dans le Nirupan, on l'adorera à son tour, & alors Sommonacodom sera oublié.

Ce qu'ils pensent de l'enfer;

Tachard , ubi suprà.

Ils admettent aussi un Enfer, qu'ils placent au centre de la terre, & qu'ils divisent, comme le Paradis, en huit demeures. Ils disent que dans cet affreux séjour il y a des juges, qui écrivent sur un grand livre tous les péchés des hommes; que leur chef est continuellement occupé à parcourir ce recueil, & que les personnes dont il lit l'article ne manquent jamais d'éternuer dans le même moment. De-là, dit-on est venue la coutume de souhaiter une longue vie à tous ceux qui éternuent.

Ils ont sur l'origine du bien & du

DES INDIENS. mal, un système assez particulier, & Et de l'origi-qui sans être fort subtil, ne laisse pas du mal. de les conduire à l'explication d'un myftere, qui embarrasse nos plus fameux Philosophes. Ils ne reconnoissent point, comme les Manichéens, deux principes, l'un bon, l'autre mauvais: ils sont bien plus éloignés d'admettre la doctrine du péché originel, & ils traitent de visions tout ce qu'on leur dit touchant la désobéissance du premier homme, & la peine héréditaire de son péché. Ils soutiennent que tout ce qui nous arrive de bien & de mal, est l'effet des bonnes ou des mauvaises actions, commises dans cette vie, ou dans celles qui l'ont précédée, selon l'ordre des métamorphoses qu'on a subies. Ainsi les richesses, ses dignités, l'esprit, la beauté, & les autres avantages naturels, sont la récompense des vertus pratiquées dans un autre état: au contraire la pauvreté, l'infamie, la laideur, & les autres disgra-

gne dans les conditions humaines. Pour mieux expliquer cette doctrine, ils prétendent que les ames qui

ces, sont la punition des crimes qu'on a commis. Voilà, disent-ils, la source de cette prodigieuse inégalité qui reviennent habiter les corps humains; sortent de trois demeures différentes, suivant le sort qu'elles ont anciennement mérité: du ciel, du corps des animaux, de l'enfer. Ceux dont les ames viennent du ciel, jouent les premiers rôles sur le théâtre du monde: les Rois & les Princes n'ont point d'autre origine; & de-là naît le respect infini de ces peuples pour leurs Monarques, qu'ils regardent comme des Irommes d'un ordre particulier, & d'une nature plus excellente. Mais ce principe les égare quelquefois: car si un homme de la lie du peuple vient à s'emparer du trône, ils oublient bientôt le Monarque disgracié, & leurs hommages se tournent sans effort vers l'Usurpateur, dont ils croyent que l'ame est d'un ordre encore plus noble. Ceux dont les ames sortent du

Ceux dont les ames sortent du corps des animaux, sont d'une classe moins excellente, & naissent sujets à l'indigence, à l'esclavage, & à d'autres miseres. Quant à ceux dont les ames criminelles viennent de l'Enfer, ils sont le jouet des passions les plus honteuses & les plus funestes, & leur vie n'est qu'un tissu de crimes & de

malheurs.

Ces

Ces préjugés sont tellement enra-cinés dans l'esprit des Siamois, que lorsqu'on leur parle de justes persécu-tés, & de scélérats heureux, ils traitent cela de chimere. Voilà pourquoi nos Missionnaires ont tant de peine à leur faire comprendre le mystère d'un Dieu souffrant & crucifié. Si le Dieu des Chrétiens, disent-ils, eût été juste, ses vertus l'eussent garanti du supplice, & son innocence eût triomphé de la rage de ses ennemis. Ajoutez qu'un des articles de leur croyance est que Tévatat, frere de Sommonacodom, fut mis en croix pour ses crimes; & la conformité de son supplice avec celui du Dieu que nous adorons, acheve de les révolter contre les vérités du Christianisme.

Dans les principes de leur Théolo-Principes se gie, tout péché grief doit être expié veres sur la par les souffrances, & personne ne peut rémission des se souffraire à cette loi. La peine est exactement proportionnée au crime: si vous avez tué un homme, un homme vous tuera, dans cette vie, ou dans une autre. Si vous avez mis à mort un serpent, un serpent vous ôtera la vie. Cette Loi est tellement irrévocable, que le grand Sommonaco-Tome III.

Doctrine fur les Anges.

Les Anges sont corporels, de différens sexes, & capables de génération. Le Gouvernement de l'Univers les regarde: les Dieux ne s'en mêlent point; ces menus soins seroient au-dessous de leur grandeur. Chaque Empire, chaque ville a son génie tutélaire: il y en a qui président aux montagnes & aux sorêts, d'autres à la mer, d'autres aux vents, & à la pluye: chaque planete est gouvernée par une Intelligence. Comme ces Anges passent pour les dispensateurs des biens & des maux de cette vie, c'est eux qu'on honore & qu'on invoque par présérence. Cependant ils sont d'un ordre bien in-férieur aux Dieux: ils sont exclus du

Nyrapan, ils habitent un ciel particulier.

La Loubere croit que, dans l'opi-sur l'ame, nion des Siamois, ces génies tutélaires ne sont autre chose que des ames humaines, distribuées dans les différens corps de l'Univers. Ces Indiens se persuadent que tout est animé dans la nature, les plantes, le ciel, la terre, les fleuves, les montagnes, les villes, les maisons même. Ils croyent que l'ame habite le corps, & qu'elle le régit; La Loubere, mais ils ne croyent point qu'elle lui xix. soit unie physiquement, ni qu'elle fasse un tout avec lui. Loin de penser que les ames soient heureuses dans cette demeure, ils la regardent au contraire comme un lieu d'exil & d'esclavage, & ils font consister la félicité dans l'affranchissement de cette servitude. On affure qu'il y a ici des imposteurs hardis, qui se vantent, comme Pythagore, de se souvenir de leurs transmigrations passées. Ces témoignages, renouvelles de tems en tems par les ibid. Prêtres, entretiennent la foi de la Métempsycose, & empêchent la prescription d'un dogme, utile à la religion & à ses ministres.

#### 6. II.

### Commandemens de la Loi. Fêtes religieuses.

Loix.

Ils distin- Les Siamois distinguent deux sor-guent deux tes de loix : la loi naturelle, & la loi écrite. Ils appellent la premiere Acsora chaï, c'est-à-dire, la loi du cœur, parce qu'ils prétendent que la nature l'a gravée dans le cœur de tous les hommes. Elle se réduit à faire tout ce qu'on croit bon, & à fuir tout ce qu'on croit mauvais. De ce principe fécond dérivent dix commandemens: 1. ne point Gervalse, mentir; 2. ne point voler; 3. ne point tromper; 4. ne point rendre de faux témoignage; 5. n'avoir point commerce avec la femme d'autrui, 6. ne pas même désirer d'en jouir; 7. ne point tuer les hommes; 8. ne point tuer les animaux; 9. ne se point mettre en cole-

enivrent.

La loi écrite est celle que Sommo-nacodom a enseignée aux hommes. Elle comprend une infinité de prati-ques, qui renferment tout ce qu'il y a de plus rigoureux dans les Religions les plus austeres : le pardondes inju-

re; 10. s'abstenir des liqueurs qui

DES INDIENS.

res; l'abandon de soi-même; ne rien réserver pour le lendemain; jeûner tous les jours; n'avoir qu'un habit; & d'autres privations de cette nature. Il y a même quelques préceptes qui dégénerent en minuties superstitieuses : j'en parlerai dans l'article des Talapoins, pour qui ces loix séveres sont principalement faites.

Les dévots se feroient un scrupule Pratiques re-de tuer le moindre insecte. S'ils ren-ligieuses. contrent dans leur chemin une fourmi, un ver, ou quelqu'autre reptile, ils se détournent, où ils sautent par dessus, pour ne point l'écraser. Ils nourrissent les oiseaux de passage, les chiens, & d'autres animaux dont ils ne tirent aucune utilité. Ils se font un mérite d'ouvrir la porte d'une cage, & de délivrer un oiseau captif. Plusieurs s'abstiennent de labourer la terre, d'y faire des fosses, de cuire la tuile, d'allumer le feu, de l'éteindre, ou de le couvrir, par respect pour ces élémens. D'autres croiroient commettre un crime, s'ils faisoient des incisions. à un arbre, & s'ils en ôtoient même les branches superflues. Ils n'oseroiene abattre les arbrés les plus caducs. Un Barcalon avoit la dévotion d'envoyer Niij\_

Le Blanc, Liv. v.

Si l'on en croit le Pere le Blanc, les Siamois, & les autres peuples idolâtres de l'Inde, vivent dans un profond oubli des Dieux, & ne leur rendent presque aucun culte. Ce Jésuite assure que, pendant son séjour à Siam, il ne vit pas le peuple s'assembler une seule sois dans les Temples, si ce n'est le jour que Pitracha se rendit à la grande Pagode, avec les marques de la dignité royale. Le peuple l'y suivit en soule, moins par dévotion que par curiosité. Le Blanc ajoute que les Prêtres sont prosession de prier & de sacrifier pour les saics. & que les laïcs semblent borner toute leur religion à faire l'aumône aux Prêtres.

Gervaise, whi supra. chap. 11.

Gervaise nous donne une idée moins désavantageuse de la piété de ce peuple. Il assure que les Siamois passent tous les jours une demie heure à prier. & à méditer sur quelque point de la

DES INDIENS. morale ou de la vie de Sommonacodom, qu'ils solemnisent fort dévotement le premier & le quinziéme jour de chaque lune; qu'ils ont au commencement de chaque année une antre fête, qui dure quinze jours, & qui se célèbre avec tant d'exactitude, que les tribunaux & les marchés sont fermés pendant trois jours, & qu'on s'abf tient même de conduire les troupeaux dans les pâturages; que dans tout le tems de cette solemnité les Talapoins prêchent depuis la pointe du jour julqu'au coucher du Soleil, se relevant les uns les autres, & qu'il y a alors dans les temples une affluence de peuple extraordinaire. Les pagodes Tont ornées de tout ce qu'il y à de plus précieux dans les palais : on brule devant les idoles une quantité de cierges, & de passilles parsumées: les autels sont parés de sleurs, & l'on fait dans les villes des processions nombreules, où l'on porte avec pompe les effigies de Sommonacodom, & des autres Dieux du païs.

La Loubere fait mention d'une autre fête, qu'on célèbre quand les eaux du Ménan se sont retirées. Elle dure II. part. ch. un mois entier; & pendant toute cet-VI.

N iv

Esprits forts de Siam.

Il y a iciquelques Déistes (où cette secte dangereuse n'a-t-elle pas péné-tré?) qui secouant les préjugés de l'éducation, n'encensent point les divinités ridicules que le peuple adore. Ils regardent Sommonacodom comme un imposteur adroit, qui a introduit à Siam un culte de son invention, mais qui d'ailleurs a prêché une bonne morale, & leur a laissé d'excellentes loix. Ils admettent un premier Etre, unique dans son espece, Créateur du ciel & de la terre; mais ils suposent qu'il n'a créé le monde, & qu'il ne le conferve que pour son amusement; qu'il s'embarasse peu de la qualité des hom-mages qu'on lui rend, &, qu'à ses yeux, toutes les Religions sont égale-

Gervaise ; ubi suprà. chap. 1.

DES INDIENS. 297 ment bonnes, parce qu'elles tendent toutes au même but, qui est d'honorer l'Erre suprême, comme différentes routes conduisent à une grande cité. Ce sont les termes dont se sert Gervaile.

Il y a beaucoup d'aparence que Chaou- Naraie avoit embrassé la secte dont nous venons de parler. La réponse qu'il fit un jour est parfaitement conforme au sentiment impie de ces Déistes. Les Jésuites ne cessoient de le solliciter, d'embrasser le Christianisme, & dès la premiere audience, le Chevalier de Chaumont lui proposa, au nom de son Maître de changer de Religion. Surpris de ces sollicitations, dans lesquelles on faisoit toujours in— Tachard, tervenir le nom de Louis XIV, le prem. voyatervenir de fon Ministre: Je ne sai ce p. m. 231. & qui porte le Roi de France à s'interes-suiv. ser si particulierement à ma conversion. Cette affaire ne regarde que Dieu, & il paroît que cet Etre suprême s'en embarasse peu. En esset pourquoi a-t-il permis l'établissement de tous les différens cultes qu'on voit dans le monde ? Créateur & maître absolu de toutes les créatures, auteur de toutes les pensées & de tous les

HISTOIRE

mouvemens qui se passent dans nos ames, ne pouvoit-il pas inspirer aux hommes des sentimens unanimes sur la Religion, & faire naître tous les peuples sous une même Loi? Puisqu'il ne l'a point fait, n'est-il pas naturel de penser qu'il tolere indifféremment tous les cultes, & qu'il prend même plaisir aux hommages variés des créatures, qui le louent chacun à leur maniere.

### §. III.

# Des Talapoins.

Les Talapoins sont les Prêtres & les Origine cé-leste des Ta-leur institut vient du Ciel, & qu'il fut apporté par un Ange, qui le remit à Sommonacodom, & qui l'ordonna premier Talapoin. Il y en a de sauvages & de domestiques. Les premiers vivent dans les bois, & n'ont aucun commerce avec les hommes : ce sont les plus estimés: leur nombre étoit autrefois considérable; mais dans ces derniers tems il est fort diminué. Les autres habitent dans les villes & dans les villages. Le pays en est couvert, & le Pere Tachard assure qu'on n'en compte pas moins de cinquante mille.

Ils sont divisés en quatre ordres, qui forment ici une espece d'Hiérarchie, que Gervaise compare à notre Gouure Gervaise compare à notre Gouure de ces Ordres est celui des Nen,
ou Oc-Nen, Talapoins novices, dont
j'ai parlé plus haut, & dont l'état approche de celui de nos simples Clercs.
Les Talapoins de l'ordre suivant s'appellent Picou, les Badlouang forment de ces Prèune troisième classe: les uns & les autres peuvent être comparés à nos Diacres & à nos Prêtres. L'ordre le plus
considérable est celui des Sancrat, qui

Sont comme les Evêques du pays.

Les Nen n'ont point d'autre fonction que de servir les Prosès, qui ont chacun deux ou trois de ces petits

Moines dans leur cellule.

Quoique leur état ne soit pas censé entierement religieux, ils ne laissent pas de porter l'habit de l'Ordre, & de se raser la tête & les sourcils, comme les autres Moines. On les reçoit dès l'âge de cinq ou six ans : il y en a plusieurs qui vieillissent dans cette condition. La regle leur ordonne de vivre dans le célibat.

Tout Badlouang peut initier les Réception Nen: & les Sancrat seuls ont droit d'un Picon.

d'ordonner les Badlouang & les Picou. Il faut avoir au moins vingt ans
pour recevoir ce dernier ordre, &
vingt un, pour être admis à l'autre.
Dans la consécration du Picou, le
Sancrat récite sur lui quelques prieres: il l'exhorte ensuite d'observer les
préceptes séveres de la Loi écrite; de
veiller à la garde du Temple & des
idoles; de tenir les lieux saints dans
une grande propreté; de veiller à la
conservation des anciens rites, & de
ne pas souffrir la moindre innovation
en matiere de culte.

D'un Bas

La réception d'un Badlouang se fait avec beaucoup d'appareil. Celui qui postule cet Ordre va trouver le Sancrat, se prosterne à ses pieds, lui témoigne un grand empressement d'être initié, & lui promet de l'argent. On prend jour pour la cérémonie: l'Evêque récite sur le postulant les prieres accoutumées, & lui donne une grande liste, où sont écrits tous les commandemens de la Loi. Le récipiendaire est porté en triomphe sur les épaules de plusieurs hommes; le peuple l'accompagne avec des instrumens de musique, & lui donne mille bénédictions. Quand on veutrendre la sête

plus magnifique, le Postulant est porté dans un balon doré, conduit par un grand nombre de rameurs, & suivi d'un longue file de balons très-pro-pres. Le Badlouang, pour subvenir à ces frais, a coutume, quelques jours avant son ordination, de faire une quête dans la ville & dans les campagnes. Ses parens vont aussi quêter en la faveur, & chacun s'empresse de lui

donner.

Gervaise assure que le Roi seul nomme les Sancrat. Il y en a peu, & cette sancrat. dignité est fort briguée. Elle est annexée au gouvernement de certains monasteres, fameux par leurs richesses, & par l'étendue de leur jurisdiction. La supériorité du couvent du Palais est la plus considérable. Celui qui la possede est le chef de tous les Talapoins du Royaume, & comme le souverain pontifé de la nation. Les Supérieurs ordinaires des maisons Religieuses s'appellent Tchaou-Vat, c'est-

à-dire, Seigneurs du couvent.

L'Auteur que je viens de citer attribue au grand Sancrat du Palais, une espece de suprématie sur les autres Sancrat; & à ceux-ci une jurisdiction absolue sur les Bad-

La Loubere, III. part. ch.

Les Talapoins, de quelque classe qu'ils soient, ne sont liés par aucun vœu, & peuvent rentrer dans le monde lorsqu'ils sont dégoûtés du joug Monastique. Tant qu'ils vivent dans le cloître, ils sont exempts des corvées & des impositions. Cet affranchissement produit ici un si grand nombre de Cénobites, que l'Etat en est surchargé. Chaou-Naraie voulant en diminuer le nombre, les soumit à des examens rigoureux sur la Langue Bali, sur les Dogmes Théologiques, & sur d'autres connoissances propres de leur état. Ceux qui ne donnerent pas des preuves suffisantes de capacité furent réduits à la condition séculiere, Ibid. & l'on réforma ainsi plusieurs milliers de Moines. Cette méthode réussiroit

infailliblement dans beaucoup d'aurres

Prérogatives Les Talapoins sous prétexte de usurpées par soutenir l'honneur de leur ministere, ses Moines.

DES INDIENS. s'attribuent une infinité de prérogatives. Ils ne saluent personne, & ils exigent que tout le monde les salue, en se prosternant jusqu'à terre. On prétend qu'ils resussient anciennement ibid. ch. vi. le salut aux Rois, & que Chaou-Naraie, pour éviter cet affront, fut obligé de leur défendre de se trouver ja-mais dans son chemin. On n'excepta de cette Loi, que le grand Sancrat, qui a, dit-on, la permission de s'as-seoir devant le Prince, & qui n'est tenu dans ces occasions qu'à une médiocre inclination de tête : prérogative d'autant plus distinguée, que les per-sonnages les plus qualissés du Royaume, sans en excepter les héritiers présomp-tifs, sont obligés de se prosterner lorsqu'ils parlent au Roi. De quelque qualité que soit un séculier, les prêtres ne lui donne jamais le nom de Chaou, qui signisse Seigneur. Dans les rues ils ne cedent le pas à personne, & dans les maisons ils prennent toujours la place d'honneur. Leurs couvens sont des aziles inviolables, que les Rois même n'osent forcer. Injurier les Talapoins, les battre, faire le plus leger · larcin dans leurs cellules, ou dans leurs

pagodes, sont des crimes qu'on punit

du feu.

Leurs habillemens.

Ils ont la tête & les pieds nuds; comme les gens du peuple. Leurs vê-temens sont composés de trois pieces. L'une leur enveloppe le bras gauche, & leur couvre la moitié du corps jufqu'à la ceinture, à l'exception du bras droit, qui est nud. L'autre descend depuis la ceinture jusqu'au gras de jambe. La troisiéme consiste dans une bande d'étoffe assez large, qu'ils plient en plusieurs doubles autour des reins, en forme de ceinture. Pour se garantir du soleil ils ont à la main une espece d'écran, appelle Talapat, d'où quelquesuns dérivent le nom de Talapoin.

J'ai parlé ailleurs des minuties su-perstitieuses de leur regle, & j'ai pro-mis d'en faire connoître quelques traits.

La Loubere sera ici mon guide.

gle.

Particulari-tés concer-che, & s'il ne remplit pas la fosse qu'il nant leur re- a faite, il commet un nouveau péché. Ne tuez aucun animal, & ne faites mourir aucun arbre.

Un Talapoin qui va à la garderobe, & qui n'a pas auparavant puise de

l'eau pour se laver, péche.

Ne balancez pas les bras en marchant; ne clignotez pas des yeux quand vous parlez; ne faites point un

DES INDIENS. 305 bruit desagréable avec la machoire en mangeant, comme font les chiens.

Un Talapoin qui pisse dans le feu, La Loubere, sur la terre ou dans l'eau, péche.

& fuiv.

Un Talapoin qui retrousse la queue de sa robe péche, à moins que ce ne soit pour travailler.

S'attrister de la mort de ses parens,

c'est pécher.

Un Talapoin qui fait du bruit avec ses pieds, & qui marche pesamment, péche.

Un Religieux qui met la main à la

marmite, péche.

Voici quelques articles plus sérieux, & qui peuvent donner une trèshaute idée de l'autorité de ces solitaires.

Fuyez les chants, les danses, les spectacles, & les assemblées de plaisir.

N'ayez sur vous ni or, ni argent.

Ne parlez que des choses qui regardent la Religion, & ne travaillez ja-

mais que pour elle.

Un Religieux qui porte sur lui des odeurs, qui en présente à des femmes, qui chante des chansons mondaines; qui joue des instrumens; qui regarde les femmes d'un œil curieux, qui leur parle dans un lieu secret; qui s'assied Dormez peu. Un Talapoin qui ne se leve pas tout d'un coup, & qui se tourne aupasavant d'un côté & de

l'autre, péche.

Ne mangez rien de solide après midi, & mangez le matin avec sobriété.

Ne jugez point votre prochain; ne dites pas: Un tel est bon, un tel est méchant.

Ne travaillez point pour de l'as-

gent.

Un Talapoin péche, si en marchant dans les rues il ne recueille pas tous ses sens, & s'il ne pense pas pendant tout le chemin à garder les commandemens de la Loi.

N'ayez qu'un habit.

Ne vous mêlez point des intrigues du monde, ni des affaires d'Etat.

Un Prêtre qui met des fleurs à ses oreilles; qui porte des souliers; qui mange dans l'or ou dans l'argent; qui dort après son diner, au lieu de chanter l'office; qui porte de belles pagnes; pes Indiens. 307 qui s'assied sur de riches tapis; quie hante les compagnies mondaines; qui se nettoye les dents devant le monde; qui voyant une troupe de filles assiss, tousse, ou fait du bruit, pour leur faire tourner la tête, péche griévement.

Ne regardez personne avec mépris: ne raillez jamais. Ne faites point la méditation pour être vû: ne vous glorifiez pas, en disant que vous êtes par-

venu à la sainteté.

Un Talapoin qui, pour se faire craindre, menace les particuliers de la prison, de la cangue, ou de quelque autre supplice; ou leur dit en colere: Je parlerai au Roi, aux Ministres, ce Talapoin péche.

Un Talapoin, qui dans la vue de plaire, change quelque chose au texte

Bali, en prêchant, péche.

Un Talapoin qui dort dans un mê-

me lit avec ses disciples, peche.

Un Prêtre péche, qui allant faire l'office chez un mort, ne réflèchit pas fur l'instabilité des choses humaines, & sur la nécessité de mourir.

La regle de Sommonacodom, & les Loix même de l'Etat, obligent les Talapoins à renoncer au commerce des femmes. Ceux qui violent ce com-

ubi supra

mandement son condamnés au supplice du feu. Gervaise vit bruler deux de ces malheureux, qui avoient été convaincus de fornication.

Tous les ans ces Moines font une retraite de trois semaines, & ils redoublent alors leurs austérités. Pour se recueillir d'avantage ils vont camper au milieu des bois, sous de petites caba-Ordre du nes qu'ils construisent. Dans les tems ordinaires leur vie est fort réglée. Ils se levent avant le soleil, dès qu'il fait assez de jour pour discerner les veines des mains : il leur est défendu de se le-

> ver plutôt, parce qu'ils pourroient tuer dans l'obscurité quelque insecte,

jour.

qui se trouveroit sous leurs pieds. Ils le rendent au Temple : ils y font l'of-Idem. Chap, fice pendant deux heures, assis sur des La Loubere, nattes, les jambes croisées, chantant à Tachard, &c. deux chœurs, d'un ton assez agréable,

qui imite la plalmodie du chant Romain. L'office qu'ils récitent est un extrait de la vie de leur Législateur, mêlé de quelques actes d'adoration. Quand il est fini, ils s'occupent à balayer le Temple, à orner les autels, & à d'autres exercices de cette nature. Ensuite chacun rentre dans sa cellule. Ceux qui ne reçoivent point de secours

DES INDIENS. particuliers de leur famille vont quê-ter dans le voisinage du temple. Ils se présentent à toutes les portes, sans dire un seul mot, recevant avec reconnoissance ce qu'on leur donne, & se retirant modestement lorsqu'on les refuse, ce qui arrive rarement. Ils ne fortent jamais du monastere, même pour la quête, sans la permission du Supérieur. Ils la demandent à genoux, le visage incliné contre terre, prenant des deux mains un des pieds du Supé-rieur, & le mettant sur leur tête. Dans cet état ils reçoivent sa bénédiction, qu'il donne en levant sur eux sa main droite. A midi ils mangent un peu de riz, & le reste du jour ils ne vivent que de fruits. Sur le soir ils retournent au temple, où ils font le même office que le matin. La journée se passe dans la retraite, dans la méditation, dans l'étude des livres sacrés, dans la pratique de plusieurs austérités, dans le repentir sincere de ses fautes, que chacun va confesser à son Supérieur.

Les Talapoins s'adonnent principalement à la prédication: c'est ici un métier aussi lucratif qu'honorable. Un Prédicateur ne descend point de chaire, sans recevoir un présent de la plûpart de ses auditeurs, & s'ils sont contens à un certain point, ils s'écrient à la sin du Sermon, Fort bien, Mastre, fort bien. L'Orateur est assis les jambes croisées, sur une estrade élevée de cinq ou six pieds. Il ne paroît qu'au travers d'une jalousie. Le peuple est assis en face sur ses talons, les mains jointes. Leurs Sermons sont beaucoup plus longs que les nôtres. Ils prennent pour texte un passage Bali de leurs livres sacrés, qu'ils expliquent en langue vulgaire, sans gestes, & sans aucune sorte d'action.

### S. I.V.

## Des Talapouines.

Les Talapouines sont des femmes qui vivent en communauté avec les soid. Talapoins, mais dans des cellules séparées. Elle n'embrassent cette profession qu'à l'âge de cinquante ans. Elles se rasent la tête & les sourcils, comme les Talapoins, & elles suivent à pet près la même regle. Elles sont vêtues de blanc. Leur principal emploi est d'assister à l'office du matin & du soir, d'aprêter le repas des Moines, de visiter les pauvres & les malades : elles

DES INDIENS. 311 doivent vivre dans la continence, mais sielles s'en écartent, on ne les brule pas pour cela. On se contente de les renvoyer à leurs parens, qui leur donnent la bastonnade. La Loubere observe que les Supérieurs des Couvens n'infligent ici à leurs sujets aucune peine corpo-relle, parce que la regle leut désend de frapper personne.

#### ARTICLE X.

Usages & Coutumes remarquables de Siam.

§. I.

#### Des Mariages.

Es Siamoises ont un tempérament prématuré, qui fait qu'on Démarches les marie dès l'âge d'onze ou douze ans. Lorsqu'un jeune homme recher-che une fille, ses parens la font demander par des femmes âgées, & de bonne réputation. Si la proposition est agréée, les parens de la fille se font donner l'heure de la nativité du garçon, & envoyent celle de la fille. On consulte de part & d'autre les Devins,

pour savoir si le mariage sera heureux. Quand il est arrêté, le jeune homme fait trois visites à sa prétendue, & lui donne du bétel, des fruits, & d'autres petits présens. Les parens des deux fa-milles assistent à la troisième visite : on compte en leur présence la dot de la. mariée & le bien de l'époux, afin qu'en cas de divorce chacun puiste reprendre ce qu'il a mis dans la société. Le tout est remis au mari, en présence de plusieurs témoins, mais sans dresser Gervaise, II. aucun acte. Gervaise assure qu'avant Part. ch. 1v La Loubere, la consommation du mariage les pa-II. part. ch. rens de la fille prennent chez eux le vii. prétendu, & lui font subir un noviciat de six mois : mais la Loubere s'inscrit en faux contre cette particu-

Cérémonies de noces.

lariré.

La noce se célebre chez les parens de la fille, avec les réjouissances qui accompagnent par tout cette cérémonie. On construit exprès une salle, où l'on sert un grand repas. Les personnes invitées s'y rendent, accompagnées de leurs esclaves, & vêtues très-proprement. Si c'est un mariage d'importance, on appelle des dan-feurs de profession, & d'autres farceurs mais ce n'est point l'usage que l'époux

DESINDIENS. 313 l'époux, la mariée, ni aucune personne de considération dansent. Quand on est sorri de table, on promene les mariés en balons, ou sur des brancards portés par les garçons de la noce. Au retour de la promenade on se rassemble dans la même salle : on soupe; on s'amuse à plusieurs divertissemens, & ces réjouissances durent jusqu'à minuit. On conduit alors les mariés dans une autre salle; & on les laisse seuls. Le mariage se consomme sans aucune cérémonie religieuse; mais le lendemain les Talapoins viennent à la pointe du jours visiter les mariés, & récitent sur eux quelques prieres, après leur avoir jetté sur le corps de l'eau consacrée.

La plus grande dot à Siam est de La Loubere, cent Catis, c'est-à-dire, d'environ quin-ibid.

ze mille livres, argent de France: le bien du mari est ordinairement égal à celui de la femme. Ainsi les plus fortes communaurés ne sont que de dix mille écus, ce qui prouve la médiocri-

té des fortunes de Siam.

Il est permis aux Siamois d'avoir plusieurs femmes. Elle ne jouissent Loix des Mapas toutes du même rang. Il n'y en a riages & des qu'une qui ait proprement la qualité d'épouse; on l'appelle la grande fem-

Tome III. O

me : les autres ne sont que des concuibines, que l'on achette, & qui n'apportant point de dot, sont traitées en esclaves. On les épouse sans cérémo-nie; & leurs enfans, bien loin de partager la succession du pere, peuvent être vendus par les héritiers. Ces concubines, appellées petites femmes, sont aussi vendues après la mort de leur mari. Les enfans de la grande femme ont seuls part à l'héritage du pere & de la mere, qu'ils recueillent par portions égales, mais seulement après la mort de l'un & de l'autre, car celui des deux qui surviv, a la jonissance de tous les biens. Ces héritages confiftent principalement en biens meubles, qui passent ici pour les plus solides essets, parce qu'il est aise d'en dérober la connoissance au Prince, qui étoit avoir droit sur toutes les sortunes. C'est pourquoi les Siamois n'ont point de terre, où ils en ont peu, dans la crain-te de s'en voir dépouillés. La plupart mettent leur bien en diamans, qui sont les essets les plus faciles à cacher. Plusieurs peres leguent au Roi une partie de leurs biens, pour assurer à leurs ensans la jouissance du reste: triste hommage rendu par la crainte,

Ibid.

DES INDIEN'S. 315 & qui prouve combien le despotisme rend ici les fortunes flottantes. 12 1 17

Les femmes ne prennent point le nom des maris; elles conservent celui de leur famille. En général la paix, l'union, & la fidélité regnent dans les mariages. Les divorces sont rares, sur Divorce. tout parmi les personnes d'un rang dis-tingué. Dans la rigueur la séparation ne dépend que du mari : mais ilia coutume d'y consentir, quand sta semi me l'exige. Il lui rend sa dot; & partage avec elle les enfans ; reter nant les pairs, & lui laissant les'inpairs. S'il n'y len a qu'un, il est à la charge de la mere : s'ils sont impairs? elle en a un de plus. Les Siamoiles sont très-fécondes, & il n'est pas rarè qu'elles accouchent de deux enfans à la fois; mais comme elles font plutôt-nubiles que nos Européennes, elles cefsent aussi plutôt d'être meres.

Les peres ont un pouvoir absolu Pouvoir des sur leurs enfans, de quelque semme peres sur qu'ils soient nés. Ils peuvent les ven-leurs enfans. dre, les deshériter, les réduire à la condition d'esclaves, mais non pas les tuer. Ils out la même autorité sur les femmes du second ordre, à l'exception aussi du droit de mort. Les meres

Seel

héritent du pouvoir de leurs maris, avec cette restriction qu'elles ne peuvent vendre les enfans en ordre pair, si les parens du pere s'y opposent. Les commerces de galanterie, entre deux personnes libres, ne deshonorent point ici les femmes. Cependant il est rare que les Siamoises s'abandonnent à d'autres qu'à un mari, & plus rare encore qu'elles disposent de leur main, au préjudice de l'autorité paternelle. Elles ne sont pas absolument insensibles à l'amour des Européens; mais elles ne se livrent pas avec la même facilité que les autres Indiennes. Les Péguanes, établies à Siam, sont plus coquettes : elles aiment passionnément les étrangers, & le premier qui se présente est traité en mari. C'est un honneur entre elles d'avoir eu affaire avoc un homme blanc, & si elles deviennent grosses, la considération augmente.

Les mariages sont défendus au premier degré de parenté: mais il est permis d'épouser sa cousine germaine. On peut aussi se marier avec les deux sœurs, mais non pas en même tems.

Les Rois, qui ont ici le malheur d'être indépendans de toutes les regles, se mettent quelquesois au-dessus

DES INDIENS. 317 de ces usages. Chaou-Naraie avoit épousé sa sœur, & de ce mariage naquitune fille unique, qu'il avoit dessein de marier avec un de ses fils naturels, & qu'il épousa, dit-on, lui-même secrettement. Les Européens instruits de ce commerce scandaleux, & témoins des égards extraordinaires qu'on avoit pour cette Princesse, ne lui donnoient point d'autre nom que celui de Princesse-Reine.

§. II.

## Des Funérailles.

Les funérailles se font à Siam comme dans toutes les Indes, avec des cérémonies qui n'ont rien de lugubre, des Grands. & qui semblent suposer que ces Asiariques ont moins d'horreur de la mort que les autres peuples. Voici ce qui se pratique dans les obseques des Grands. Dès qu'un homme a fermé les yeux, les Talapoins annoncent sa mort en Ionnant une große cloche' d'airain, dustinée à ces plages. On lave le corps du défunt; on le serre avec des bandes legres; on lui injecte par les yeux & par la bouche de l'eau salée, du vif-artgent, & d'autres drogues corrolives, pour dessécher toutes les humeurs On

Digitized by Google

en mémoire du mort.

Gervaise , III. part. ch. Le Blanc,

On garde le corps pendant trois jours; on le place sur une estrade éle-La Loubere, vée; on brule autour des bougies & des pastilles parfumées, & les Talapoins viennent toutes les nuirs réciter des prieresdans la chambre où il est déposé. La premiere nuit ils ne font que psalmodier d'une voix basse, la seconde ils élevent un peu le ton, & la troisième ils chantent à pleine voix. Leurs chants contiennent des moralités sur la mort. & une espece d'icineraire pour l'ame du défunt à à qui ils prétendent indi-quet la route du Ciel. On met ensuite le corps dans un cercueil de bois doré, fans drap mortuaire; mais avec les hachits, & une natte par dessous. Le quaau lieu ou il doit être brûle."

Le convoi se fait ordinairement sut la riviere, qui dans des occasions est rouverte d'un grand hombre de balons. Des pleureuses, des danseurs, des joueurs d'instrumens & d'autres farceurs pages ouvrent la marche. Les DE'S INDIENS. 319

Talapoins suivent dans des gondoles dorées, & précédent le corps, qui est porté dans un balon parriculier, le plus magnifique du corrège. Les enfans du mort, ses semmes, & ses concubi-nes ferment la marche. Les uns & les autres sont vêtus de blanc, qui est ici la couleur du deuil, & les semmes ont la tête rasée.

On arrive dans cet ordre à la pagode, aux environs de laquelle on doit bruler le corps. On le met sur un bucher garni de feux d'artifice, & dont la décoration ressemble à celle de nos feux de joie. Pendant qu'il brule, & que l'arrifice joue, les farceurs masqués diversement dansent au son d'une infinité d'instrumens, & les Talapoins font retentir l'air de leurs chants. On recueille les cendres du mort dans une urne de métal, qu'on enterre fous une des pyramides de la pagode. Ses os, que le feu épargne presque toujours, Rois, leurs femmes, & leurs enfans font brulés dans une des cours du palais. Les funerailles des Princes du fang le font hors de l'enceinte du Prafsat, dans un des temples de la capitale. Tous les autres morts, de quelque rang Oiv

zailles d'un Roi de Siam.

qu'ils soient, sont portes hors des villes, police presque générale dans tout ce que Pin-l'Orient. Pinto, pendant son séjour à to vit obser-Siam, vit observer les cérémonies suivantes aux funérailles d'un Roi. L'urne d'or, dans laquelle on recueillit les cendres du Monarque, fut mise sur un balon de la premiere grandeur, & déposée dans une pagode hors de la ville; Le balon qui la transporta étoit accompagné d'une infinité d'autres barques superbement décorées, dans plusieurs desquelles il y avoit des représentations de divers genres, des lions, des tigres, des serpens, & d'autres animaux. Un enfant habillé d'une riche étoffe, & couvert de pierreries, paroissoit sur une estrade dorée. Il avoit un sabre à la main, & il représentoit l'Ange autélaire du Prince. Quand l'urne eur été portée dans le temple, on mit le feu aux représentations : ce qui s'exécuta au bruit de l'artillerie, des tambours, des bassins, & de mille instrumens confus. Le peuple passa dix jours dans, la plus austere retraite : toutes les maisons furent fermées : personne n'osa paroître dans les rues ni dans les places : un profond silence régnoit par-tout. Au bout de ce

DEISTINDIENS. terme on ouvrit les temples; on les orna des plus riches étoffes, on y arbora quantité de drapeaux, & l'on dressa dans les places publiques des aucels où l'on brula des parfums. Des cavaliers. vêtus de blanc, se rendirent dans les dissérens quartiers de la ville, firent ouvrir toutes les portes au son de plusieurs instrumens, & déclarerent au peuplo qu'il avoit un Roi. Alors tout le monde courut aux temples, & y fit des voux pour la prospérité du nouveau Monarque. 2

Les cérémonies funébres dont J'ai parlé ne se pratiquent point à l'égand cas on est des enfants, dont les corps restent con-privé des munément sans sépulture. Ceux qui honneurs du meurent d'une maladie contragients bucher. meurent d'une maladie contagieuse sont inhumés dans une fosse, & privés des honneurs du bucher. On en use de même à l'égard, des criminels, des noyés, des gens frappés de la foudre, des femmes qui meurent en couche, & de tous ceux qui périssent d'une mort violente. Leurs corps sont enterrés dans les champs, & les fosses qu'on leur fait sont si peu prosondes, qu'ils sont souvent la proie des bêtes féroces,

Spectacles & autres divertissemens.

Spectacles de théâtre.

le théâtre des Siamois offre trois fortes de Spectacles; le Cone, le Latone, & le Rabam.

Le Cone.

Le Gone est une danse pantomime, mêlée de quelques chams. Este est exécutée par des hommes qui dansent successivement plusieurs entrées, au fon des instrumens, & qui représentent une action guerriere. Ils sont masiques & armés. Leurs masques sont hideux, & leurs contorsions ont quelque chose d'essayant.

II. part. ch.

Le Paconer

Le Lacone est une représentation, qui tient de l'épique & du dramats que. Elle dure environ treme-six heutes, & en l'exècute en trois jours. Le sujet est une Histoire sérieuse, dont une partie est mise en action, & l'autre en récit. Un des Acteurs sait le rôse d'Historien : les autres représentent les divers personnages sur lesquels l'action roule. Ils déclament tour à tour leur rôle; mais ceux qui ne parlent point ne laissent pas de rester sur le théâtre. La pièce est en vers qui se chantent par des hommes; les Acteurs n'ont point de masques.

Le spectacle appellé Rabam est exé-

DESTINODRISE'N'S. curepardes hommes star des femmes, qui chantent & dan lent tout à la fois, & qui le peuvent faire fans le fatiguer parce que leur lante n'est qu'inte mar? che lette ; accompagnée de quelques concentions du corps & des bras. L'Action phincipale el intercompue par dansibouttones all savancent fittel la hene; se day supply to beable bat. des plaifanceries groffieres illes dans los & les chants du Rabam ne roulent que fin des sujets de galanterie. Les Actoris 84 les Metrices ont desonigles deminte junte fortalongs! des bonner haute de poirites, aprinise de pieto reifufes avecules pendans d'oreille de beinets & de dans des beinets & dans les imalquesuquaeux, "dont' on harpante phine have, i que conflitte à Sinh tour le dégui ferhent des Acteurs. To Cope & te Rabam font employes dans les fundrailles & fon no fair jaci mais la dedicace d'un temple fans representer un Laconel Ains ces differ rens opedates penvene être mis au rang des usages fellgious de ce peu-मक् रेडिंग निर्माक्ष्मिक क्लामानिक ह्यादिन the excelled of the property of the selection of the sele

Il y a dans le Royanne des Come-

Cerfs-volans

furpaller non foureurs Entopeans.

Les Cerf-volant all pendant libiren in des anufensens de la Cour de Siam, l'appendent libiren au des anufensens de la Cour de Siam, l'appendent la proposition de l'Indea, l'appendent la proposition de present l'appendent les Gerf malant de l'appendent les ceux qui reputation de la l'air poure des muits pendant les deux mois d'hiven, et des Mondents font nominés pour en renir de cerdon.

On recours de mande les mars de cerdon.

Luttes.

On trouve ici une foible inage des anciennes joues des Grecs & des Roic mains. Il, y, a des Lucteurs qui combattent corps, à corps, i avec less couples, & avec les poings. Dans le dernier de ces combats, leur main est garnie d'une especade bourselet de corde, au lieu des gantelets de fer que les Romains employment, & des cercles de cuivre dont le servant aujourd'hui les Laos dans les mêmes combats.

Courses de Les courses de balons sur la sivier:

DESALBRENS. 315 son joure aprece de joure, où les plus habiles rameurs remportent le prixé Cest un plaisit de voir la rapidité avec laquelle ces barques legeres, très-proles mes des autres, sans quant à l'envir mem prenne un moment de relâche, Tachard, s. foncent dans l'espace de deux ou troistiv. lieues.

On ne vois point ici de coniles des Courses de chevaux; mais les courses de bœufs boeufs. on très communes, & leuri appareil al quelque chose de singulier. On choiste un elpace long dienviron 500 toilesis. fur deux de largeur, & Pouplante aux quatte coins un trone d'arbre. Ces troncylervent de bornes, & l'on doit courir autour. Quelquesois ce sont danx bosufs, qui souvent l'un contre l'autre; mais chaque biruf est conduit; La Loubete, par un homme ; qui court devant, & zila qui tient animal par un cordon passé dans les nazeaux. D'espace en espace il y, a des hommes qui relayent ces conreurs. Plus souvent c'est une paire de boufs, attelds à une charque siqui court contre una autre paire de bœufs, ac-! telée de mîme. Ces bœus som guidés par des co weurs, & outre cela il y à! un homme derriere chaque charrue,

Digitized by Google

. HISTOFREE politi la soulever > & pour empecher qu'elleine touche à verte; ce dui re! tarderoit la course Les Juges sont al lis apamilieu de l'éssage; sur un échal-fautéle sés condécement le pristau vainqueur. Les courses de breufs & de balons donnehelien à des paris confide dresser pour le premier de ces exèrcifert auffi de buffles J'ai parle dans l'Histoire des Chinois de l'extreme agilité des bœufs de l'Me de Formble, qui courent avec la niene viteffe que les chevaux. Il paroneque ceux de Siam ne sont pas moins alertes; mais on ne les monte pas comme les monte pas comme les batts de diste de Bormoles.

On pourroit meare au Hilly des Combate plus curieux pediacles du partiles Tillicombaes d'éléphans y 19 Pon permettoir. à ces animaix de sabaidounet à leut valeur. Mais ceux qui entrene chi lice ont aux pieds pluseurs cordes, que thement des homines, & quon amache mêttie quelquefeis à des ca-bestans. La Loubere, en vit combattre deuxis montes par des tofiqueteurs. Ils ne s'approcherent qu'à la portée de leurs trompes, qu'ils pouvoient à peine

des Almonre Ms. 3249 confer dans le choc. Après ring on fixassaurs on fit cesser le combar, & des femelles qui approcherent acheverent de calmer les antagonistes. Ces comd bats font plus forieux au Mogol: les éléphans le portent de rudes coups §. ils attaquent même le conducteur de cob stadu. leur antagonille;&c s'ils peuvent le 1845 verser avec leur trompe, ils l'écraseme sous leurs pieds ... A. Siam on opargne davantage la vie des honunes, & l'on est même avare du sang des animaux. 3 Les combats des éléphans avec les Combats des tigres nu sonc guente plus sangtans le current des tigres. lophant a une espece de plattonien forme de masque qui lun garantin la the : le tigre est sans désense, & on Battache même à un pieu 3 pour l'ent ibid. Liv. V. partier de s'élancer sur son adversaire. Quand il a recu deux ou mois coups de trompe, qui lui ôtent une partie de festores, on le lache, & il le jette alors for son entremi. Mais s'il a de Pavartage on pousse contre lui d'autres éléphans, & le tigre est toujours vaincu dans ce combat megal, quoiqu'il arrive rerement qu'il soit mis à " more. Ces spectacles s'exécutent hors de la ville, dans une place environnée d'une haute palissade, sur laquelle on a

Dig izec y Google

MISTOIRE: élévé des galories. Il n'y a point iei d'autres gladiareurs de profession que les lutteurs dont j'ai parlé; ils ne combattent jamais contre les bêtes : mais on expose quelques criminels désarmés aux éléphans & aux rigres.

Cocqs.

Combats des 31 Les Siamois aiment beaucoup le combat des cocqs. Les plus grands ne sont pas toujours les plus forts, ni les plus braves. Lorsqu'un des deux champions est renverse, on lui donne à boire, & il retourne alors au tombat ayec une nouvelle ardeur. Il en coute ordinairement la vie à l'un des combattans: & c'est ce qui porte les Talapoins à de-La Loubere clamer contre ces spectacles. Ils disent avec des barres de fer. Ils obtinrent sous Chaon-Naraie un Edit qui désen-

ubj suprā.

dpit ces combats. On sait qu'un de nos \* Charles IX. Rois \*, sei plaisoir dans son enfance à ce spectacle cruel, & que les courtisans en tirerent un mauvais présage, qui malheureusement s'est vérifié.

liers Siamois.

Divertisse. Le divertissement le plus familier fami- de ces Indiens est le jeu, qu'ils aiment avec excès, jusqu'à isquer seur forrune, leur liberté, & celle de leurs enfans. Ils préférent à tous les autres

DES INDIENS. 329 jeux le trictrac, qu'ils appellent Saca; & qu'ils jouent à notre maniere. La Loubere conjecture qu'ils l'ont appris des Portugais. Ils ont deux especes d'échecs, dont les uns sont parfaitement semblables à ceux d'Europe, & les autres ressemblent à ceux de la Chine, dont la marche a quelque cho-se de différent. Ils ont plusieurs jeux de hazard; mais celui des cartes leur est absolument inconnu.

Le tabac en fumée a beaucoup de charmes pour les Siamois. Les femmes n'y sont pas moins accoutumées que les hommes, & ce goût est communaux grands & aux petits. Ils font peu d'ulage du tabac en poudre. C'est dans ces divers délassemens que les Siamois passent leur vie. Ils laissent à leurs semmes les travaux pénibles, la culture le de ce peudes terres, les achats domestiques, & ple. les autres soins de ménage. Pour eux x lorsqu'ils ont satisfait au service forcé que le Prince demande pendant six mois, ils le livrent entierement à l'inaction. Ils ne se promenent point : ils ne chassent jamais: ils mangent le matin, une portion de riz & de poisson, & ils,s'endorment là-dessus. Ils dinent à midi, & ils dorment encore quelques .

330 HISTOIRE heures. Ils soupent sur le déclin du jour. Le reste de leur loisir est employé au jeu, à la conversation, & au plaisir de fumer.

S. IV.

Usages dans les repas, dans les vise, tes, civilité de ce peuple.

Frugalité des Siamois.

II. part.

La Religion interdit aux Siamois la plûpart des viandes, & réduit leur nourriture à l'usage du riz, des légumes, des fruits, & du poisson sec. Nos Affachoretes ne menent pas une vie Gervaise, plus sobre. Cette frugalité est d'autant II. part. La Loubere, phis louable que le pays abonde en gi-II. part. ch. bier, en volailles, & en alimens de toude suc de serviciones de tou-te espece, dont le prix est très-modi-que (11). Mais les viandes dit ici peu de suc, & sont si indigestes, que les Européens eux-mêmes s'en dégourent avec le tems. Les Siamois préserent les boyaux, les intestins, & ce qui nous paroît de plus dégoûtant dans les animaux. Ils mangent avec plaisir des poissons pourris, des œufs puans, des rus, des laurerelles, &

(r) Dans le tems que la Loubere étoit à Siams apig amoit une finazaine de poisses point vingt lous, un coghon pour leps lous, & one vache pour dix four. Un homme vir ici avec deux liards par jour. d'autres insectes grillés: Ils ont de petites huitres très-bonnes, des tortues de médiocre grandeur, des écrevisses de plusieurs especes, des anguilles trèsgrosses, & d'autres poissons délicats: mais ils aiment mieux le poisson salé, & le plus corrompu a toujours la préférence.

Ils mêlent dans la plûpart de leurs alimensune certaine pâte appellée Capi, dont l'odeur est très-puante. Ils y ajoutent quantité d'épices & d'herbes fortes. Le beurre est assez rare dans le pays, parce que les Siamois n'ont pas l'usage de traire leurs vaches. Ce sont les Mogols qui débitent cette denrée. L'huile de coco est d'un plus grand usage: elle est très-douce lorsqu'elle est nouvelle, & notre huile de Provence ne la vaut pas; mais elle se corrompt en peu de jours.

Il n'y a aucune recherche, ni aucune délicatesse dans leurs repas les plus somptueux: tour s'y sert pêle-mêle, sans aucun ordre. Les convivés sont assis sur des nattes, ou sur des tapis, à quelque distance les usis des autres, & on les sert séparément. La même méthode s'observe dans les repas ordinaires. Le mari mange à une table, la sem-

me à une autre, & chaque enfant est servi en particulier fussent-ils douze ou quinze sous le même toit. L'heure de manger est le matin, dès qu'on sort du lit: à midi ils font une espece de col-lation, & ils soupent quand le soleil est couché.

L'eau est leur boisson ordinaire : ils ont coutume de la parfumer. Ils boivent aussi du thé dans leurs repas, à l'exemple des Chinois; mais cette liqueur n'est guere en usage que dans la capitale. On ne trouve ici d'autres vins que ceux qui viennent de la Perse, on de l'Europe : les vins d'Espagne font les plus communs. Ils ont plufieurs especes de liqueurs fortes. Le Liqueurs du Tari & le Neri sont le suc naturel de

pays.

deux sortes de Palmites, dont l'un est l'Arékier, & l'autre une espece de Co-cotier sauvage. On le recueille en faifant une incision aux arbres, vers la cime du tronc, & en appliquant dessous un récipient, qu'on bouche exactement, asin que l'air n'y entre point. Ce jus ne s'exprime que pendant la nuit: il s'aigriroit sion le recueilloit penLa Loubere, dant le jour. Ils usent d'une autre li1. part. E. 1x. queur qu'ils appellent Laou, & que les ibid.

Européens ont nommée Rak ou Arak.

DES INDIENS. 333 C'est une eau distillée, qu'on compo-se avec des grains de riz fermentés dans la chaux. Les Indiens la boivent pure, & prétendent qu'elle répare leurs forces, épuisées par une transpi-ration continuelle. Les Européens y mêlent du sucre & de la canelle; & l'exposent quelque tems au Soleil, ce qui lui ôte un certain goût d'amertume qu'elle a naturellement. C'est avec cette eau de vie que les Anglois composent leur Punch, mettant sur une chopine de Rak une pinte de jus de limon, avec de la muscade & du biscuit de mer grillé & pulvérisé.

Les Mores établis à Siam font un grand usage du cassé, qu'ils tirent d'A-

rabie.

Les Siamois sont naturellement ci-vils & circonspects. On les éleve des Siamois. l'enfance à une grande politesse avec leurs égaux, & à une soumission ins-nie envers leurs parens, & leurs supé-rieurs. Les vieillards sont iei très-respectés. L'union est admirable dans les Familles : l'intérêt ne les divise point : un homme qui oseroit attaquer son pere en justice passeroit pour un monstre. Cette politesse & cette douceur de ca-

ractere le remarquent en plusieurs cho-

ses. Leur langue est remplie de termes respectueux & flatteurs, dont ils se servent les uns envers les autres, & par le moyen desquels chacun rend avec la plus scrupuleuse exactitude ce qu'il doit aux personnes d'un rang supérieur. Les hommes ont un respect infini pour les semmes : on ne leur donne ici que les noms des choses les plus précieuses & les plus estimées, comme ceux de jeune diamant, jeune or, jeune cristal, jeune fleur, jeune ciel. Le mot Nang, qui en langue Balie signisse jeune, est particulierement appliqué aux Dames, parce qu'on croit ici, comme ailleurs, que c'est l'éloge le plus slatteur qu'on puisse leur donner.

Comment ils

Les paroles dont ils se servent pour le salut sont celles-ci: Ca vai Tchaou, je salue mon Seigneur. Dans les visites, si c'est un homme insérieur qui les rend, il se courbe en entrant dans la chambre, après avoir élévé les deux mains à la hauteur du front. Ensuite il se prosterne, & attend à genoux, mais assis sur les talons, que le maître de la maison lui parle. Si la visite est entre égaux, celui qui la rend en est quitte pour une simple inclination, & celui qui la reçoit répond par une civili-

DES INDIENS. 335 té pareille, en disant Maleou Chaou Marcou, il est venu, le Seigneur est venu. Les premieres questions qu'on se fait sont celles-ci; êtes vous bien? Mangez - vous bien? Dormez - vous bien? Le maître du logis fait ensuite apporter de l'arek, du bétel, du thé, des confitures, des fruits, du riz, du poisson, & présente lui-même toutes ces choses à l'étranger. L'usage veut que celui-ci reçoive tout ce qu'on lui offre & ce seroit une incivilité de dite j'en ai assez. On se sépare avec les mêmes cérémonies: mais celui qui a rendu la visite ne se leve point de sa place sans avoir demandé la permission de se retirer.

Leur maniere de s'asseoir est, comme dans tout l'Orient, de croiser les jambes. Ils sont si accoutumés à cette posture que lors même qu'on leur présente un siege, ils ne s'y placent pas autrement. Quand plusieurs personnes s'entretiennent en cercle, elles ue sont jamais debout : mais chacun s'assied sur les talons, ou s'acrouppit sur les coudes, par respect les uns pour les autres. Les esclaves, lorsqu'ils sont devant leur maître, se tiennent dans la première de ces postures, la tête un peu inclinée, & les mains jointes à la hauteur du front. Si l'on rencontre une personne d'un rang supérieur, on croise les mains de la même maniere, & l'on s'incline par respect.

Le lieu le plus élevé passe ici pour plus élevé est le plus honorable, & dans un terrein à Siam le plus uni la droite est la place d'honneur. Il honorable.

n'y a point de particulier qui cede à fon égal la droite, ou qui le laisse asseoir au-dessus de lui. Quand ils vont dans les rues, ils marchent à la file, & jamais à côté les uns des autres. C'est manquer de respect aux personnes qui font en balon, que de traverser un pont dans le tems qu'elles passent dessous. Les Siamois sont si pointilleux là-def-sus, qu'ils aiment mieux faire arrêter leur balon, que de s'exposer à la honte de passer sous les pieds des autres. Quand les envoyés de France étoieux dans la salle basse de leur hôtel, les Siamois qu'on leur avoit donnés pour les servir, n'osoient monter au premier étage, même pour le service de la maison. Les Mandarins qui furent envoyés en France ayant été logés sépa-rément dans une hôtellerie de Vincennes, de maniere que le chef de l'ambassade, qui portoit la Lettre de son Maître

DES PROFERS. Maître étoit au premief étage, & les autres au second, un des Ambassadeurs subalternes s'apercevant qu'il étoit au-dessus de la Lettre du Roi, descendit avec précipitation de sa. chambre, & ne voulut plus y retourner. Par une suite de ce presuge les Sia-mois trouvent fort extraordinaire qu'en Europe on place les valets dans le lieu le plus exhaussé du logis. Quand le Roi se promene en balon, il est assis sur une estrade très-haute; & tous les particuliers ont ordre de sortir de leurs maisons, & de se prosterner sur le? rivage, afin que personne ne soit dans un lieu plus élevé que le siege du Roi.

Ces cérémonies sont ici d'un devoir indispensable, & les Siamois sont
là-dessus presqu'aussi superstitieux que
les Chinois. Si quelques particuliers
manquent au cérémonial qu'ils doivent observer avec un supérieur, il est
en droit de leur faire donner la bastonnade: mais d'un autre côté les Siamois se permettent plusieurs choses,
qui parmi nous blessent les lois de la
bienséance. Ce n'est point chez eux
une incivilité de roter en compagnie,
d'essuyer avecse pouce la sueur de seur
Tome III

front, & de se moucher avec les doigts.

Lorsqu'ils vont en visite ils portent avec eux un crachoir, pour ne point gâter les nattes & les tapis sur lesquels on les fait asseoir.

Toucher quelqu'un au visage, manier ses cheveux, ou lui passer la main par dessus la tête, c'est lui faire une insuke sensible. C'est encore une incivilité de ne tendre à un homme qu'une main, en l'abordant; l'usage veut qu'on mette ses deux mains sous la sienne. Tout ce qu'on présente, & tout ce qu'on recoir, doit aussi se tenir à deux mains. Ils commencent leurs lettres à la maniere des Romains: Un rel à un rel; & ils posent leur cachet au bas, sans autre signature. La lettre se met dans un bâton creux, dont on scelle l'ouverture avec le même cachet.

§. V.

Habillemens, Meubles, Voicures,

Dig izer ny Google

Habillement tout habillement qu'une piece de roile des hommes peinte, qu'ils soulent autour des reins & des cuilles, & qu'ne descrit

pas jusqu'au genou. Les Portugais lui ont donné le nom de Pagne. Dans La

lui ont donné le nom de Pagne. Dans La Loubere, l'hyver on ajoute quelquefois à cet ha-II. part. ch.I. billement une autre piece d'étoffe, Gervaise, dont on se couvre les épaules, & qui se ibid.

porte en maniere d'écharpe.

La pagne des Mandarins est plus ample que celle des particuliers, & la matiere en est plus riche. C'est ordinairement une étosse de soye, brochée d'or ou d'argent, ou une de ces toiles fines que nos négocians apellent Chitte du Masulipatan. Les personnes qualifiées portent outre cela une chemise de mousseline, sans colet, & si ouverte par devant, qu'elle leur laisse toute la poitrine découverte. On la met pardessur l'habit, usage que les Européens trouvent fort singulier. Les manches' font fort larges; mais elles ne descendent que jusqu'au milieu du bras. Le corps en est si juste que ne pouvant passer par dessus la pagne, elle s'y arrête en for-mant plusieurs plis. L'usage veut ici que lorsqu'on rencontre un Mandarin' d'un ordre supérieur, on ôte cette chemile, qu'on roule avec promptitude autour du corps, pour témoigner à ce Seigneur son respect & sa soumisfon

Le Roi porte sous sa chemise une espece de veste de brocard d'or, dont les manches fort étroites descendent jusqu'au poignet. Elle s'attache par devant avec des boutons, & elle tombe jusqu'au genou. Il n'est permis à aucun Siamois de porter une pareille veste, à moins qu'il ne la reçoive des mains du Roi, qui n'accorde cette grace qu'aux grands Officiers de la Couronne.

Le peuple ne porte point de sou-liers, & ne se couvre point la tête. Les grands Seigneurs ont des souliers pointus, sans quartier & sans ligature. Leur tête est couverte d'un bonnet fort élevé, fait en forme de pain de sucre, & orné de cercles d'or ou d'argent, suivant la qualité du Mandarin. On le lie sous le menton avec des rubans.

es Dames.

L'habillement des Dames differe Habillement peu de celui des hommes. La chemise est la même; mais elles y ajoutent une piece de mousseline qui leur couvre le fein. Leur pagne est un peu plus longue que celle des hommes: sa couleur est communément noire, & l'étoffe est > plus ou moins riche, suivant la condition des personnes. Outre les boucles

DESTINDIENS. 341 dont elles chargent leurs oreilles, & grand nombre de bagues qu'elles ont à leurs doigts, elles passent dans leurs narines plusieurs anneaux, ornemens bizarres dont toutes les femmes de l'Inde sont très-curieuses. Elles ont la tête nue, & leur pied est sans chaussure. Elles portent leurs cheveux très-courts, & elles les frottent d'une huile odoriférante, qui les rend luisans. Les hontmes en parfument aussi leurs cheveux & un mari ne va point voir sa femme, ni une femme son mari, ni les enfans leur pere & leur mere, sans être parfumés de la même maniere.

Rien de plus simple que les meubles de ce pays. Ils se réduisent communément à quelques nattes d'ozier, ou de paille de riz, qui leur servent de sieges, de sophas, & de lits. On voit chez quelques Mandarins des cabinets de la Chine ou du Japon, des porcelaines rangées sans beaucoup d'ordre, des tapis de Perse étendus sur le plancher, & quelques oreillers placés dans un coin de l'apartement: c'est en quoi consistent les meubles des palais les plus ornés. Les Siamois dorment sur des nattes, sans autre couverture que leurs pagnes, qu'ils étendent sur P iij

eux, ou dont ils restent vêtus. Quelques-uns ont un tour de lit de moufseline, pour se garantir des mouches: d'autres couchent sur un petit matelas de cotton; mais cette delicatesse n'est en usage que chez les personnes opulentes.

Quant aux voitures & aux équipages des Siamois, voici ce que j'ai trouvé de plus remarquable. Les éléphans sont la monture ordinaire des Mandarins: les particuliers montent des boufs & des buffles. On ne fait ici presque aucun usage des chevaux, qui sont rares dans le pays, & dont l'espece est d'ailleurs mauvaise, ce que la Loubere attribue à la grossiereté des pâtu-La Loubere, rages. Ceux que le Roi entretient pour bissappe. La guerre se tirent ordinairement de Batavia. Il les monte rarement: l'éléphant lui paroît une monture plus noble, & plus propre pour la guerre.

Les Siamois prétendent que cet animal sçait défendre son maître, qu'il le releve avec sa trompe lorsqu'il tombe, & qu'il se jette avec sureur sur son ennemi. On remarque comme un trait assez particulier qu'un Roi de Siam (1) syant été détrôné, & se voyant pour-

abi suprd. chap. v.

(1) C'étoit le prédécesseur de Chaeu Naraie.

DES ÍNDÍENS. 343 suivi par l'Usurpateur, aima mieux suir sur un éléphant que sur un cheval, quoique le cheval lui eût été dans cette occasion d'un plus grand secours. Il y a toujours dans le palais un éléphant tout équipé, & prêt à marcher: on l'apelle l'éléphant de garde. On le tient dans une écurie contigue à l'apartement du Monarque, & dans laquelle on a conftruit un petit échaffaut, d'où le Roi se place aisement sur le dos de Panimal. S'il se fait porter dans quelque autre voiture, il y entre de même par une fenêtre ou par une terrasse du palais. L'étiquette de cette Cour est qu'un Monarque ne se doit montrer au peuple que d'un lieu élevé.

- Les Siamois ont deux fortes de thailes à porteurs, dont la forme n'a Chailes port aucune ressemblance avec nos voitures Siamde même genre. Les unes confistent dans une espece de brancard, qui soutient un siege plus ou moins élevé. Quatre ou huit hommes le portent sur feurs épaules. Ces sieges ont quelque-fois des bras & un dossier, comme nos fauteuils: d'autres sont entourés d'une petite balustrade, qui embrasse les côtes & le fond de la chaise, & qui laîsse le devant libre & ouvert, pour

P iv

l'entrée & pour la sortie. Il y en a qui sont couverts d'une impériale. Ces estrades, plus ou moins décorées, selon la qualité des personnes, se mettent non-seulement sur les chaises portatiyes, mais sur les balons & sur les éléphans. L'impériale n'est point ici une distinction fort honorable. Quand le Roi sort sur un éléphant, son siege est découvert; mais des côrés & du fond de l'estrade s'élevent trois grands feuil-lages dorés. Lorsqu'il s'arrête, un homme s'approche de lui & le couvre d'un grand parasol, planté au bout Parasola Sia. d'une pique très-longue. L'usage de ces parasols n'est point accordé à tout le monde. Ceux qui ne sont composes que d'une seule toile, sans pentes, & sans ornemens, sont les moins honerables. Ceux qui ont deux ou trois petites pentes, qui tombent du rond principal, & qui sont plus basses l'une que l'autre, ne s'accordent qu'aux grands Officiers. Ce sont ceux que le Roi de Siam donne aux Sancrats, ou Evêques du pays, & il en envoye de pareils aux Ambassadeurs de France. Les Talapoins ont des parasols en forme d'écrans, composés d'une feuille de Palmite, coupée en rond & plissée. Le

DES INDIENS. 345 Roi seul a droit de faire porter devant

lui un parasol à plusieurs étages.

L'autre espece de chaises portatives ressemble assez à ce que nos relations d'Afrique apellent Hamack. C'est une forte de lit luspendu à une longue barre de fer, que des hommes portent sur leurs épaules. Cette voiture, où l'on se tient couché, n'est permise ici qu'aux malades & aux vieillards.

## ARTICLE XI.

Taille & Physionomie des Siamois. Caractere de ce peuple.

Es Siamois sont d'une taille mé-diocre, mais bien proportion-siamois. contrefaites: cependant il n'est point: de pays où les enfans soient plus négligés. On les plonge en naissant dans la riviere pour les laver : on ne les enveloppe point de langes: on les couche nus sur une natte: on les sevre au bout de fix mois, & on ne leur donne d'autre nourriture que du riz.

Gervaise assure que les Siamois » Gervaise comme la plupart des autres Indiens, noi supra.

Dig izec y Google

La Loubere, ne naissent point basanés, mais qu'ils Il part ch I ne tardent pas à le devenir, parce que dès-l'ensance on les accourume à mar-

dès-l'enfance on les accourume à marcher nus aux ardeurs du Soleil. Les hommes & les femmes sont en général fort laids. La plûpart ont le visage défiguré par la petite vérole, qui fait ici de terribles ravages. Ils ont les oreilles grandes, les yeux pêtits, mal fendus, peu animés, & d'un noir jaunâtre: leur nez est aplati: leurs joues sont creuses, & larges par le haut. Ils ont les narines fort ouvertes, la bouche grande, les levres grosses & pâles, les dents noires, le teint brun & rougeâtre, le front & le menton pointus, de maniere que leur visage tient plus de la losange que de l'ovale.

Les femmes sont bien faites; mais leurs traits sont si grossiers qu'on diftingue à poine leur physionomie de celle des hommes. Comme elles ne portent ni corps, ni corsets, leur gorge tombe, & descend fort bas. Elles ne mettent point de fard sur leur visage; mais les hommes se peignent quelquesois en bleu les bras, les cuisses, & les jambes. Les deux sexes ont les

cheveux courts & fort droits.

Ces Indiens, accourumes à vivre

avec des femmes noires, dont la phyfionomie n'a rien de commun avec ce qu'ils celle des femmes Européennes, su ent femmes blan-médiocrement touchés à la vûe de chess quelques portraits que la Loubere leur montra & qui représentoient au naturel plusieurs belles personnes de la Cour de France. Une grande poupée du Palais sit plus d'impression sur deux jeunes Mandarins, qui dirent qu'une semme comme celle-là vaudroit bien quinze mille livres, mais qu'il n'y avoit personne à Siam qui fût en état de l'acheter. Quant à l'habit & aux ornemens que portoit la poupée, les Mandarins s'en moquerent, disant que cette vaine parure étoit trop embarassante pour un mari. La Loubere attribue cette naïveté à la persuasion ou étoient les Siamois que les Dames d'Europe comme celles de Siam, couchent tour habillées. Q'eussent dit nos Mandarins fi la poupée eut eu un grand panier? Cette superfluité, qu'un luxe plus moderne a inventée, leur est parusans doure bien plusembarrassante? Les Ambalsadeurs que Chaou-Naraie envoya en France furent d'abord assez insensibles aux attraits de nos plus belles femmes: Isur blancheur, leurs cheveux boucles, P vj.

HISTOFR.E. leurs dents blanches, & leurs robes flottantes causoient à ces Indiens plus de surprise que de plaisir. Mais le tems & la réslexion leur ouvrit ensin les yeux, & ils avouerent depuis que les Siamoises n'avoient rien d'aimable en comparaison des Françoises, & que le prix de la beauté apartenoit aux Eu-ropéennes. Ce qui acheve de décider la question, c'est que le Roi de Siam, le Mogol, & d'autres Monarques Indiens ont toujours dans leur Sérail des femmes blanches, de Mingrelie ou de Georgie. Les femmes du même pays font l'ornement du sérail de Constantinople, où l'on n'admit jamais de femmes noires.

ces Indiens.

Les Siamois sont très-propres: ils Propreté de se baignent trois ou quatre fois le jour, soit en se plongeant dans l'eau à notre manière, soit en la faisant répandre fur leur corps en perite quantité, ce qu'ils continuent quelquetois pendam des heures entieres. On ne fait aucune visite de consequence sans se laver auparavant, & pour montrer qu'on lon du bain, on se sait sur la poitrine une marque blanche avec de la craye, I coutume du pays est de se parfumer, le corps, & de mettre sur les levres une

DES INDIENS. 349 pomade de senteur, qui les rend fort pâles. Ils parfument de la même maniere leurs cheveux. Ils ne les poudrent point, mais ils les peignent avec foin, le servant pour cela d'un instrument particulier, qui au lieu d'être, tout d'une piece, comme nos peignes, n'est qu'un amas de petites pointes lices étroitement ayec un fil d'archal. Ils s'arrachent la barbe à mesure qu'elle croît, & naturellement ils en ont peu. Ils ne coupent point leurs ongles,

mais ils ont soin de les peindre.

L'esprit de servitude, dans lequel, les Siamois sont élevés, leur abbat le courage, & les rend d'une timidité excessive. Leur humeur est douce, mais elle n'a rien d'engageant. Ils sont flegmatiques, paresseux, sobres & désintéresses, plutôt par indolence que par vertu. Leur indifférence est extrême, & approche de l'insensibilité: ils n'admirent rien: ils aiment & ils haifsent foiblement; & leur caractere, dit un Ecrivain qui les a bien connus, est aussi tranquille que leur Ciel. Ils négligent tous les exercices de l'esprit, & ils ne s'adonnent guere davantage aux exercices du corps. Sans les corvées pénibles dont ils sont charges,

Leur pareffe

A que leur paresse rend peut être équitables, ce peuple vivroit dans une inaction absolue. Leur démarche est lente, & n'a rien de libre. Ils ne peuvent soutenir sur leurs mains le poids d'un mousquet, & ils sont obligés de l'appuyer sur le genoir sorsqu'ils veulent tiret. Les Soldats en faction sont tranquillement assis, ou couchés dans leur poste.

Leur physionomie a quelque chose de sombre & de stupide, qui ne donne pas une grande idée de seur esprit. Cependant il ne manquent point de pénétration ni de jugement. Ils conçoivem avec facilité; seurs idées sont nettes, seurs reparties vives & spirituelles: ils saississent fort bien tout ce qu'on seur dit, & s'ils n'ont pas l'imagination assez forte pour inventer, ils imitent du moins avec beaucoup d'adresse tous les ouvrages qu'ils voient. Mais le défaut d'étude & d'émulation engourdit ici tous les talens.

L'yvrognerie & la colere sont des vices qu'ils ont en horreut, & qui ne se trouvent que chez des gens de la plus vile espece. Ils sont glorieux; & se sensibles aux offenses qui intéressent leur homneur: les autres disgraces les DES. INDIENS.

touchent peu, & ils suportent avec constance les plus rigoureux suplices. On les assomme de coups, sans leur ar-

racher la moindre plainte : ils ne pleu-

rent presque jamais.

Quoique peu attachés à leur religion, dont ils ont une connoissance très-superficielle, ils respectent ceux qui l'enseignent, & qui font une profession particuliere d'en pratiquer les devoirs pénibles. Ils se plaisent à décorer les temples & à enrichir les Prêtres. La superstition qui se mesure chez toutes les nations au degré de l'ignorance, est extrême parmi ce peuple. La Loubere, III. part. ch. Ils croyent aux présages & aux divina- XI. tions, & ils sont si persuadés qu'il y a des regles infaillibles pour connoître l'avenir, que quand les Devins du Roi fe trompent, on leur donne la bastonnade. On traite avec la même rigueur les Médecins de la Cour lorsque leurs remedes ne réussissent pas : & cela vient superstitions d'un autre préjugé qu'on a ici, qu'il y a de ce peuple. un art certain de rendre la santé aux malades.

Ceux qui se mêlent à Siam d'Altrologie sont la plûpart originaires du Pégu, ou du pays des Bramas. On n'entreprend aucune affaire, ni aucun

Devius.

voyage sans les confulter. Le premier Astrologue de la Cour compose tous les ans un Almanach, où il marque les jours heureux & malheureux; & le peuple se laisse guider dans toutes ses entreprises par ce calendrier trompeur. Le Dimanche, qui s'apelle ici le jour du Soleil, passe pour le jour le plus heureux de la semaine. Le croifsant de la Lune est plus favorable que son déclin. On regarde comme de dangereux présages les hurlemens des bêtes séroces; les cris aigus des cers & des singes; la rencontre d'un serpent au milieu d'un chemin; la chute de quelque chose, qui tombe d'ellemême, & sans aucune cause apparente. Ces accidens frivoles suffisent pour jetter l'effroi dans l'ame d'un Siamois, & pour lui faire abandonner, ou remettre à un autre tems, l'affaire la plus importante.

Une de leurs manieres de deviner est de sortir dans la rue, après avoir sait quelques opérations superstitieuses, & de recueillir au hazard les premieres parolès qu'ils entendent prononcer. Cet oracle leur paroît infaillible. Leurs Devins prétendent avoir des talifmans pour causer la mort à un ennemi,

† ettrefferto.

DES, INDIES 1353 pour rendre invulnérable, pour lier la langue à un délateur. Plusieurs de ces talismans consistent dans de petits papiers, qui contiennent des figures & des caracteres. Les Matelots menacés d'une tempête, les suspendent aux agrès du bâtiment, & croient conjurer par-là les vents & les orages. Les Juges s'en servent dans la cérémonio du lerment & de l'épreuve, & les font avaler dans de l'eau, ou dans des pillules. Les Médecins les mêlent dans les breuvages qu'ils donnent à leurs malades, ou les attachent au bord du vase, pour empêcher que certains Es-prits, appellés Petpayatons, ne nui-sent à l'essicacité du remede. On croit que ces Esprits sont répandus dans l'air, qu'ils cherchent à nuire aux hommes, qu'ils aiment les femmes, & qu'ils ont Incubes. ibida les prémices de toutes les filles, à qui ils font une blessure dangereuse, qui se renouvelle ensuite tous les mois.

Par une suite de cette humeur superstitieuse, ils obligent toutes les femmes, après seurs couches, à une cérémonie, qui a quelque raport à l'ancienne purisication des Juiss. On les expose pendant un mois, devant un assez grand seu, autour duquel on les

Femmes pu- fait marcher. Au Pégu on met les rifles par le femmes sur une claye de bambou, élevée sur des piliers, & sous laquelle on alume un petit seu: mais on ne les tient que quatre ou cinq jours sur cette espece de gril. Dans l'un & l'autre pays, aussi-tôt qu'elles se sont acquittées de cette cérémonie, on remercie le feu de les avoir purifiées, & l'on-donne en cerre occasion un grand repas, où l'on ne mange rien qui n'ait été présenté aux flammes, en maniere d'offrande.

On doir mettre au rang des plus dangereux maléfices les breuvages artificiels dont ces Indiens font ulage.

Les uns abrutissent totalement l'esprit, ou suspendent l'ulage de ses facultés.

J'ai parlé ailleurs du premier de ces essets, dont la politique barbare des Monarques de Siam offre de tems en tems de simesses eventules. Quant à tems de funestes exemples. Quant à l'affoiblissement passager des forces de l'ame, on sait ce que les Voyageurs raportent des semmes de Goa, & de quelques autres contrées de l'Inde. Au moyen de certains breuvages elles cau-fent à leurs maris une stupidité de plu-sieurs heures, qui sert de voile aux in-sidélités qu'elles leur font. Les autres

Hid.

pes Indiens. 355 font destinés à inspirer de l'amour, & produisent quelquefois cet esset, en affoiblissant l'imagination d'un homme naturellement sensible, & en le faisant tomber dans une espece d'enfance, qui l'engage sans retour dans les pieges que lui tend une semme habile. L'essence de pavot est un autre breuvage, qui produit un effet fort dissérent de ceux dont on vient de parler. Il augmente la vigueur de l'ame, & inspire un courage qui tient de la férocité & de la fureur. Les Macassarois, les Malais, & d'autres braves de l'Inde, en font ulage pour se préparer au combat. Mais son action ne dure que quelques heures, & l'on tombe après cela dans une grande foiblesse. Les Siamois qui aurosent bien plus besoin d'un tel bretvage, sont trop lâches pour s'en ser-vir. Voilà les principales superstitions de ce peuple, & c'est à quoi se réduit toute l'habileté de ses prétendus Magi-ciens. Achevons le portrait de ses mœurs.

Les Siamois ont beaucoup de fran-chise & de bonne foi dans le commer-chant pour se ce: mais si on les tire de-là, on trouve vol. qu'ils sont avares, usuriers & même voleurs. La Loubere raporte plusieurs

۲.

traits, qui prouvent que ces Indiens ont un penchant presqu'invincible pour ce dernier vice. Je me contenterai d'en raconter un. Louis XIV ayant mené en Flandre les Ambassadeurs de Siam, un Officier de leur suite, qui étoit Mandarin, prit une vingtaine de jettons chez un Seigneur du pays qui les avoit traités. Son vol fut reconnu le lendemain, parce qu'il donna un de ces jettons à un domestique, croyant que c'étoit une piece de monnoye.

tic.

La modestie & la pudeur sont des teur modes vertus particulieres aux Siamois. Quoi-de. que les semmes, au moins parmi le peuple, n'ayent le corps couvert que depuis la ceinture jusqu'aux pieds, & que la pagne des hommes soit beaucoup plus courte, ils sont d'une modestie extrême dans cette nudité. Le jour que les Envoyés de France firent leur entrée à Siam sur la riviere, qui étoit couverte d'une multitude innombrable de balons, la plûpart des femmes. tournoient le dos au spectacle, & s'ac-cronpissoient dans leurs bateaux, de peur d'être vûes des étrangers. Le peu-ple murmura de ce que les François se jettoient nuds dans la riviere pour se baigner; afin d'apaiser ces plaintes le

Ministre leur sit donner des pagnes pour se couvrir. Ils couchent tout habillés; ils ne frappent jamais les enfans sur les parties que la décence oblige de cacher; ils s'abstiennent par pudeur de l'usage des lavemens; ils ont en horreur le péché contre nature. Leurs oreilles sont aussi chastes que leurs yeux, & les chansons indécentes sont proscrites par une loi de l'Etat.

Les femmes sont sages par tempérament, par habitude, & un peu par nécessité. Leur naturel est froid & flegmatique: leur vie est laborieuse: elles ne jouent point: elles n'aiment point la parure: elles ne reçoivent point les visites des hommes: la mort ou l'esclavage sont le châtiment de l'adultere. Les femmes du peuple, qui font chargées de tous les soins du ménage, jouissent d'une grande liberté. Celles des Grands menent une vie fort retirée. En général elles ont un tendre attachement pour leurs maris, & dans? une ville emportée d'assaut par l'ennemi, il n'est point d'honnête femme qui ! n'aime mieux que son mari la tue, que s'il la laissoit tomber au pouvoir du vainqueur. Les filles font, dit-on, moins rerenues que les femmes mariées, & trome

Ibid.

HISTOTRE pent quelquefois la vigilance de leus gardiens. Lorsqu'on les surprend en faute, leurs parens les vendent à un homme qui tient un lieu de prostitution, & qui achette aussi les femmes que les maris congédient pour cause d'infidélité.

Voilà ce qui m'a paru de plus remarquable dans les mœurs de ce peuple. J'ai tâché de le peindre avec des conleurs naturelles & vraies, sur le tablean fidele que la Loubere en a tracé. J'ai. pris cet Ecrivain pour guide dans plafieurs autres détails intéressans, & j'ai emprunté de lui, pour l'Histoire des relations de Siamois, les mêmes secours que Kaempfer m'a fourni pour celle des Japon-nois. Ses Mémoires, moins agréables pour le style, que ceux de l'Abbé de Choisi, & du pere Tachard, l'empostent infiniment du côté de l'ordre, de l'exactitude, du choix des matieres & de la solidité des réflexions. Choissi est superficiel: Tachard est stattems l'un & l'autre sont d'une crédulité en cessive. Le Jésuite sur-tout, flatté de honneurs extraordinaires qu'il reque Siam, le laissa tromper par les exage rations attificieuses de Constantin. no chercheit qu'à en imposer aux Pri

Jugement fur quelques

DES. INDIENS. 359. çois par une vaine ostentation de magnificence. On lui sit voir une cin-quantaine d'éléphans, tant dans les écuries de Juthia, que dans celles de Louvo, & l'on n'eut pas de peine à lui persuader que le Roi en entretenoit au moins vingt mille dans le reste du Royaume. Le Ministre lui montra rapidement le trésor du Prince, & hi sit croire qu'il y avoit des amas d'or, d'argent, & de pierreries. On sair jusqu'où peut aller l'imposture dans l'oftentation de ce genre de richesses. Il le conduifit dans les plus belles pagodes, lui fit voir des idoles colossales bien dorées, & soutint hardiment qu'elles étoient d'or massif. Le Pere Tachard les crut telles, parce que leur dorure étoit éclattante, & qu'il ne les vit que dans un certain éloignement, les unes étant placées sur des piédestaux éleyés, les autres ayant devant elles des grillages de fer qui ne s'ouvrent jamais.

M. de Forbin, qui a fait un plus Guyon, Hife.

Long séjour à Siam, a eu le tems d'apdes Indes, II.

Profondir, beaucoup de choses, qui s. III. ont échappé à l'attention superficielle. du Pere Tachard. Il nia vu dans ce, Royanme qu'une inilere exit ême . noni

360 Historre seulement parmi le peuple, mais chez les Grands. La contenance des Mandarins qui vivoient à la Cour le surpnt étrangement. Il les vit assis en rond, fur une natte d'ozier, & s'entretenant à la lueur d'une seule lampe. Quand l'un d'eux vouloit lire ou écrire, il tiroit de sa poche une bougie jaune, qu'il allumoit à cette lampe, & qu'il plaçoit ensuite sur un chandelier de bois, qui tournoit sur un pivot. Il ne put s'empêcher d'en témoigner un démoires jour sa surprise à Constantin, qui lui avoua franchement que ce Royaume cites par Guyon, ibid. étoit fort pauvre. On prodigua à Forbin les titres & les honneurs; mais il n'eut pas à se louer de la générosité du Monarque. La maison où il sur loge étoit petite, & on la meubla fort fenplement. La vaisselle qu'on lui doma se réduisoit à douze assiettes d'argent très-minces, & à deux gobelets de même métal. On ajouta à tout cela que tre douzaines de serviettes de coton; & deux bougies jaunes par jour. Feet, dit-il, tout l'équipage de Monfeel signand Amiral, Général des Armées de Roi. M. de Forbin ajoute cette refle

de Forbin, cités par

Digitized by Google

xion remarquable: « Je dirai franche ment que j'ai été surpris plus d'and

DES INDIENS. fois que l'Abbé de Choisi & le Pere Tachard, qui ont fait le voyage avec moi & qui ont vu les mêmes choses que moi, semblent s'être accordés pour donner au public sur le Royaume de Siam des idées brillantes, & si pen conformes à la vérité. Il est vrai que n'y ayant demeuré que peu de mois, & Monsieur Constance ayant intérêt de les éblouir, ils ne virent dans ce Royaume que ce qu'il y avoit de plus propre à imposer. Mais après tout il faut qu'ils ayent été étrangement prévenus, pour n'y avoir pount apperçu. la misere qui se manifeste partout, à tel point qu'elle saute aux yeux, qu'il est impossible de ne la pas voir. » Le Comte de Forbin, dont le nom est f fameux dans notre marine, avoit été un des conducteurs de l'escadre Francoile, qui fut envoyée à Siam en 1687. Le séjour de plus de deux ans qu'il fit dans ce pays, les emplois qu'il y occupa, & sur-tout la candeur & la franchise de son caractere, ne doivent laisser aucun doute sur la sincérité de Con récit

Tome III.

### ARTICLE XII.

Des Nations étrangeres établies à Siam.

A fertilité du pays, la fiberié du commerce, & les facilités qu'on procura aux étrangers, artirerent autrefois à Siam un grand nombre de colonies, dont plusseurs subsistent encore aujourd'hui. Les unes sont établies dans la capitale, où elles occupent différens quartiers : les autres ont bati des habitations dans les campagnes; entre Juthia & Bankok, Chaque Narion a un chef de son pays, qu'elle élir avec l'agrement du Roi, & qui la gouverne selon ses loix. Gervaise affure moins le tiers des habitans du Royau-

Gervaile, que ces différentes colonies forment au Loui ere II , & III. partie, me. On pent les rédifire aux Nations fuivantes.

> I. Les Laos & les Péguans. On doit les regarder comme les plus anciens colons ctrangers, & rapporter leur éta-blissement au tems de la prémiere dé-solation de leur pays par les Bramas, c'est-à-dire, au quatorzième siecle de l'Ere Chrétienne. On les reçut d'abord dans la capitale, & on leur don-

DES INDIENS. 464 na aux environs des terres à cultiver, moyennant un tribut qu'ils payoient à l'Etar. Mais leur colonie s'étant accrue considérablement, soit par les nouveaux transfuges qui s'y joignirent, soit par le nombre des prisonniers qu'on fit durant les guerres du Pégu, on jugea à propos de les disperser dans plusieurs quartiers du Royaume. De-puis ce terns ils sont restés confondus avec les Siamois, quoiqu'on les distin-gue à leur langage, & à d'autres différences remarquables. Ils portent prefque rous des pagnes rouges, & leurs cheveux font encore plus courts que ceux des Siamois. Leurs oreilles sont fort larges, & d'une telle longueur, qu'elles leur tombent sur l'extrémité supérieure de l'épaule. On les alonge ainsi dès l'ensance, à force de les tirer, & l'on y fait ontre cela un tron fort large, qu'on agrandit de plus en plus, en y mettant des bâtons plus gros les uns que les autres, de maniere qu'on passeroit le pouce dans cette ouverture. Leursfemmes ont la taille assez belle; & le visage moins bazané que les Siamoises. Elles sont aussi plus vives & plus spirituelles, mais beaucoup moins lages.

tans, & les Macassarois. Ces peuples forment des colonies nombreuses & puissantes: & comme ils sont d'un naturel inquiet & audacieux, ils ont souvent causé de grands mouvemens dans l'Ețat. On impute aux Malais la plûpart des assassinats qui se commettent dans le pays. Vers l'année 1680 ils tramerent une conspiration dangereuse, dans laquelle les Macassarois se trouverent impliqués. Chaou-Naraie les punit d'une maniere terrible, & sit passer au sil de l'épée plusieurs milliers de rebelles, qui vendirent cherement leur vie. Les Macassarois sur-tout se défendirent avec une opiniâtreté qui tenoit de la fureur. Quoiqu'ils ne fussent qu'au nombre de deux cens, il fallut envoyer contre eux un détachément de cinq ou fix mille hommes, qu'ils mirent d'abord en fuite. Ils soutinrent avec vigueur un autre combat qui dura douze heures, & dans lequel ils furent accablés par le nombre. Le Che-valier de Forbin ayant reçu l'ordre d'arrêter une galere qui leur apparte-noit, sit sommer le Capitaine de mettre pied à terre, & de venir le trouvez

Tachard II. voyage, Liv.

DES INDIENS. dans la forteresse de Bankok, pour lui rendre compte du nombre des gens qui montoient la galere. Le Capitaine vint avec huit de ses gens, sans autres armes que le crid, espece de couteau, de la longueur d'environ dix-huit pouces. Forbin envoya un Officier pour lui demander le crid de la part du Roi. Le barbare ne répondit à cette propofition, qu'en plongeant son arme dans la poitrine de l'Öfficier qu'il étendit mort. Il tua successivement trois autres François, & se précipita ensuite avec fes gens du haut d'un bastion. Percé de plusieurs coups de mousqueterie, goureuse comme il étoit étendu à terre, Beaure-d'un Macas-farois. s'approcha de lui, & se mit en devoir de lui ôter son crid. Mais le Capitaine Macassarois s'appercevant de son dessein, eut assez de force pour le percer lui-même de cette arme, avec laquelle il lui fendit le ventre. Les autres Macassarois de la galere ayant mis pied à terre, au nombre d'environ quarante, soutinrent l'effort de toute la garnison Françoise, qui étoit com-posée de trois ou quatre cens hom-mes, & la mirent même en suite. Le désordre fut tel, qu'il ne tint qu'aux Q iij

Bid

Macassarois d'entrer pêle-mêle avec les François dans Bankok, & de s'emparer de cette forteresse. Ils se défendirent pendant treize jours dans les bois des environs, & quoiqu'affoiblis par la fatigue & par la faim, ils curent encore assez de vigueur pour mourir tous les armes à la main, sans demander ni faire quartier à leurs ennemis.

Les Macassarois & les Malais font profession du Mahomérisme, ainsi que les Mores Indostans établis à Siam. Ces derniers jouirent d'une grande faveur au commencement du regne de La Loubere, Chaou - Naraie. Ils possédoient les principales charges de la Cour; le Berclam, ou Ministre des affaires étrangeres, étoir de leur nation; l'Etat leur fit bâtir à ses dépens plusieurs Mosquées, & leur Religion fur tellement favorisée, que les Siamois qui l'embrassoient obtineent l'exemption du service personnel. Mais cette profpérité dura peu; le Berclam Mahomé-tant fut disgracié, & le crédit de cette nation alla toujours depuis en déca-dence. Du tems de la Loubere il y avoit trois ou quatre mille Mores dans le Royaume, & presque autant de Malais. Pour ce qui est des

MI. partie.

BES INDIENS. 367 Macassarois, ils furent presque tous exterminés dans le ms de la conjuration dont j'ai parlé. Les troubles que les Hollandois excitenent vers le milieu du dernier siecle dans le Royaume de Macassar, simé dans l'isle Celebes, l'une des Moluques, avoient porté ces insulaires à chercher un azile à Siam. Ainsi leur colonie étoit encore dans son berceau lorsqu'elle reçut cer schec. Celle des Malais, qui est plus aucienne, doit son origine aux ravages que les Portugais fixent dans leur pays au commencement du seiziéme fiecle.

III. Les Japonnois, les Chinois, les Tonquinois, &c. L'Histoire ne nous apprend point dans quel tems, ni à quelle occasion, ces distênens peuples se sont érablis à Siam. On sait seulement que la colonie des Japonnois est ancienne, &c que dans le seizième siècle les Rois de Siam avoient une garde composée de ces insulaires. Ils devintent si sedontables, qu'on prit le parti de les externines tous dans un même jour, & , comme je l'ai remarqué ailleurs, ils surent traités de la sorte par un Prince qu'ils avoient placé sur le trône. Les Chinois, les Tonqui-

IV. Les nations Européennes. Les Portugais sont les plus anciens colons Européens du Royaume. Ils s'y réfugierent vers l'année 1640, lorsque les Hollandois les chasserent de Malaca, Etat limitrophe de Siam. La plûpart s'établirent aux environs de Juthia, où ils possédent encore aujourd'hui plusieurs villages, habités par sept ou huit cens familles. Leur pauvreté est extrême, parce qu'ils menent une vie paresseuse & libertine.

Gervaile, ubi fupra.

Les Anglois, qui s'étoient établis fur la côte de Malaca aux dépens des Portugais, & à qui les Hollandois en-leverent ensuite leurs possessions, chercherent aussi à se dédomager de cette perte en tournant leur commerce du côté de Siam. Ils y formerent un bel établissement vers le milieu du dernier siecle. Mais leur Directeur s'étant brouillé avec la Cour essuya plusieurs insultes, & sur chassé du pays. Le

DES INDIENS. 369 Gouverneur Anglois de Madras, ne pouvant digérer un tel affront, com-manda à tous les Marchands de sa nation d'abandonner Siam. La plûpart obéirent à ses ordres; d'autres refuserent de s'y soumettre, & continuerent de vivre dans le pays.

Les François n'ont fait que paroître à Siam, & leur prosperité a duré encore moins que celle des Anglois. Les Hollandois seuls, plus heureux, & peut-être plus rusés que les autres Européens, ont pris racine dans ce Royaume, où ils se maintiennent depuis plus de cent ans. Ils ont deux habitations sur le Ménan, l'une près de la capitale, l'autre au-dessous de Bankok. Ils avoient dessein de les environner d'une haute muraille, pour en faire deux especes de forteresses; mais le Gouvernement s'étant opposé à cette entreprise, ils ont élevé autour une forte palissade.

La Loubere a raison de dire que, Inconstance malgré la protection apparente qu'on des sortunes accorde ici aux étrangers, c'est peut- de Siam. être le pays de toutes les Indes où il est le plus difficile de faire une grande fortune, & sur-tout de la conserver. Les Japonnois, les Mores, les Portu-

Pourquoi le dans ce pays.

D'autres causes concourent enco-Pourquoi le re à rendre le commerce de Siam très-sonmerce est re à rendre le commerce de Siam très-sinfudueux infructueux pour les Etrangers : les révolutions fréquentes, soit dans le Ministere, soit dans l'Etat; la pauvreté & le peu d'industrie des peuples ; les exactions du Gouvernement, qui impose des loix gênantes aux Négocians, soir en fixant le prix de leurs marchandises par des taxations arbitraires, & fouvent injustes, soit en les forçant de traiter uniquement avec les Facteurs myanx, de leur vendre tout ce qu'on porte dans le Royaume, & d'achetes d'eux tout ce qu'on en tire.

371

pes Inbiens. Oir accuse Chaou-Naraie & son pré-La Loubere à décesseur d'avoir introduit ces usages tyranniques. Avant leur regne le trasic étoit aussi libre que florissant à Siam, & ce sur sans doute ce qui attira dans le Royaume certe prodigieuse multitude d'Etrangers, qu'on distinguoit, dit-on, en quarante nations différentes. Fernand Mondez Pinco raporte que de fore tems, c'ele-à-dire, dans le soizieme secle, plus de mille vaisseaux venoient mouiller rous les ans dans la rade de Siam. Les chofes ont bien change à cet égard. On voir à peine atriver icidans le cours d'une année, une vingraine de jonques Chinoises', & trois ou quatre bâtimens Hollandois. Et pour ce qui est de cette ancienne multitude d'Etrangers, plusieurs Auteurs dignes de foi nous apprenment que les plus rithes Négocians ont abandonné le pays. Cette décadence du commette des Siamois strike fruit d'un despotifme mjuke & ryrannique, n'est pas le train le moins instructif de leur His-Dire.

والمراجع المراجع

# ARTICLE XIII.

'Du Royaume de Camboie, & de la presqu'isle de Malaca, anciennes dépendances de Siam.

Description de Camboic

E Royaume de Camboie, sirué dans la partie orientale de la prefqu'isse de l'Inde (1), entre huit & quinze degrés de latitude septentrionale, est borné à l'Est par la Cochinchine & par le royaume de Chiampa, au Midi par la merdes Indes, au Nord par le royaume de Laos, & au Couchant par l'Etat de Siam.

Salmon, Etat de Siam.

Cette région est coupée dans toute sa longueur par un grand sleuve, qui prenant sa source dans la Tartarie, coule dans la Chine, dans le royaume de Laos, dans celui de Camboie, & reçoit disserent noms, selon les pays qu'il arrose. Les Camboyens le nomment Mecon. C'est sur ce sleuve qu'est bâtie la capitale, que les Européens appellent Camboie, & dont le véritable nom est Eauwek. Le Roi du pays y fait sa résidence, dans un palais fort sim-

<sup>(1)</sup> On entend toujours ici la presqu'ille au-delà du Gange.

DES INDIENS. 373 ple, environné d'une palissade, & défendu par quelques pieces d'artillerie. La ville est en partie habitée par les naturels du pays, & en partie par des Japonnois, des Portugais, des Cochinchinois, des Malais, & d'autres colonies d'étrangers. Les Portugais exercent ici plusieurs charges considérables, & vivent à la maniere du pays; mais avec tant de licence, qu'ils ne font aucun exercice du Christianisme. En 1710 un Pere de Saint François se transporta dans cette ville, pour y administrer les Sacremens. Ayant appris qu'un des Principaux Portugais avoit deux femmes, il employa les plus vives exhortations pour l'engager à en congédier une. N'ayant pu le convertir, il l'excommunia; ce qui mit le Portugais dans une telle fureur qu'il tua le Missionnaire. Depuis cette violence aucun Prêtre Catholique n'a osé s'éta-.. blir dans le pays.

Un peu au-dessus de Camboie, en remontant le fleuve, on trouve une autre ville, appellée Lauvec ou Ravek-ka. On rencontre sur la côte les ports de Terrana, de Langor, de Karol, & de Kupan-soap; mais ces mouillages ne sont pas trop surs. Le port de Kupan-

574 Hrstorke Soap, est le plus fréquenté, & il sy fait un grand commerce d'yvoire & de

gomme, qu'on tire du pays.

Le Royaume de Camboie étoit anciennement une Province de l'Empire Siamois. Il a secoué & repris le jong en divers tems, suivant la situation des affaires de Siam. En 1717 le Roi des Camboyens se voyant menacé d'une irruption des Siamois, par mer & par terre, implora l'assistance du Roi de la Cochinchine, & lui soumit à perpetuité tous ses Etats. D'epuis ce tems Camboie est tributaire des Monarques Cochinchinois, & cette dépendance est telle qu'aucun étranger n'est admis à commercer dans le Royaume sans la permission de ces Princes.

Conditions & mœurs des Camboyens.

Voyages des Hollandois Tome V: Mondelsso, Hamilson, &C.

Le Gouvernement civil & militaire des est entre les mains des Oc-kinas, qui sont les Mandarins du pays. Ils ont la bocte d'or, qui est ici, comme à Siam, une marque d'honneur, attachée aux premieres charges: ils font porter devant eux deux épées qu'ils reçoivent des mains du Roi. Ils ont droit de citer les particuliers à leur Tribunal, de juger les causes civiles & criminesse, de condamner à la prison, de pronose et des Sentences de mort.

Dig izec by Google

DES INDIENS. 375

On assire que la Religion des Camboyens differe pen de celle des Siamois, & qu'ils honorent les mêmes Dieux fous des noms différens. Leurs principales divinités sont Tipedah, qui est le pere, & Prah Prumb; & Prah Pont, qui sont les enfans. Ce peuple est fort dévot, & fort libéral envers les autels. Le principal Temple de la capitale, renferme dans l'enceinte du palais, est un édifice très - vaste, dont l'architecture est belle, quoique d'un gout particulier. Ses colonnes sont couvertes d'un vernis noir & poli, avec des feuillages d'or, & d'autres ornemens en relief. Le pavé est d'une matiere précieuse, & l'on étend dessus des nattes pour le conserver. Les Talapoins qui le déservent tiennent un rang distingué dans l'Etat. Les autres Prêtres du pays sont peu estimés, & il n'y a guere que des gens de la lie du peuple qui embrassent cette profession. Les habitans de Camboie ont le

Les habitans de Camboie ont le corps bien fait, le teint jaune, les cheveux longs. Une robe large & ouverte forme l'habiliement des hommes : les femmes ont un habit plus court, qui leur serre la taille & les bras, outre une espece de juppe qui leur couvre le reste

du corps. Les uns & les autres ont grand soin de leur chevelure, qu'ils parfument d'aromates. Ils frottent leurs levres des mêmes parfums, & ils achevent de se purifier la bouche en mâchant continuellement du Bétel, dont l'usage est aussi fréquent à Camboie qu'à Siam. Les femmes sont jolies, spirituelles, & coquettes.

du pays.

Productions Le pays peut avoir cent trente lieues de longueur du midi au Nord, & cent lieues de large du Levant au Couchant. Mais la plus grande partie de ce terrein est inculte, inhabitée, & couverte d'épaisses forêts, remplies de bêtes fauves. Il produit de l'or très-pur, de la soye, de l'yvoire; des bois de senteur, du vernis, des drogues médicinales, & une gomme précieuse, qui est renommée dans toute l'Asie.

Ces peuples croyent à la Métemply-cose; mais ils sont, à cet égatd, moins superstitieux que les Siamois. Ils tuent sans scrupule les cerfs, les buffles, & d'autres bêtes sauvages : ils n'épargnent pas même les eléphans, animaux si respectés à Siam, qu'on y punit leur massacre avec la même severité que le meurtre d'un homme. Ils se

Des-Indiens. servent fort adroitement des armes à feu; mais au lieu de charger leurs fusils avec des balles, ils y mettent un lingot de fer fort menu, qu'ils empoisonnent avec le suc d'un arbre qui croît dans leurs forêts. Hamilton, de qui Propriété sin-j'emprunte ce récit, ne nous apprend arbre de pas le nom de cet arbre; mais il ajou-Cambole. te une particularité remarquable; c'est que le même suc, qui sert à empoisonner le fer dont on charge les mousquets, perd sa qualité vénéneuse lorsqu'on l'avale en breuvage. Les chasseurs le reçoivent sur des feuilles, en faisant une incision à l'arbre, & cette liqueur rafraîchissante répare leurs forces. Mais s'il en tomboit une goute sur quelque blessure, elle deviendroit incurable, & il n'est point d'antidote. contre la malignité d'un tel venin. Pafsons à la description de l'autre Royau-

me, que j'ai promis de faire connoître. Depuis que les Indiens ont perdu la propriété de la plus belle portion de de Malaca. Malaca, la connoissance de ce Royaume appartient moins à leur Histoire, qu'à celle des peuples Européens qui l'ont conquis. Il suffit de donner ici une

idée générale de cette contrée.

Le pays de Malaca est une langue de

Description

378 Historet terre fort étroite, qui forme la pointe Méridionale de la presqu'isse de l'In-de, & qui peut avoir quatre-vingt ou cent lieues de longueur du Midi au Nord. Il ne tient au continent que par le côté du Nord, où il confine à l'État de Siam, ou plutôt au Royaume de Johor, qui en a été démembré: tout le reste est baigné par la mer. Il est borné an Sud-Onest par un canal affez évroit , qui le sépare de l'isse de Sumatra, & qui est commu dans nos cartes sous le nom de Détroit de Malaca.

Mœurs des naturels du pays.

prà.

l'intérieur du Royaume, c'est-à-dire, tout ce que les Européens n'ont pas subjugné, est habité par sept nations, toire des In- qui ont chacune un Roi particulier. des, II. part. Leurs meeurs sont sauvages; its habichap. I. Salmon: ubi sutent dans les bois, ou sur des rochers inaccessibles. Ils ne sement & ils ne cultivent aucune espece de grain; ils ne vivent que des fruits que leurs forêts produisent, ou des animaux qu'is tuent; ils abandonnent la culture des terres, & la profession des arts aux Chinois, qui ont établi une colonie florissante dans ces quartiers, & qui se sont répandus jusque dans le Royan-

Quelques Voyageurs affurent que

me de Johor, où l'on compte trois mille familles de cette nation.

Les Malais sont moins noirs que les autres Indiens. Leur Religion est celle de Mahomet, avec quelque mêlange de Paganisme. Ils sont fort dévots; ils prient cinq fois le jour; ils visitent affidûment leurs mosquées; mais ils se permettent le vol, les plus cruelles injustices, & des impuretés abominables.

La capitale porte le nom du pays. On affure qu'elle a été bâtie par les Selates, peuple Indien, uniquement oceupé de la pêche. Quelques montagnards, habitans plus anciens du pays, le joignirent à eux, & ils s'accorderent tous à prendre pour chef un Prince de l'isle de Java, nommé Pati- Histoire des famora, qui ayant été chasse de ses Voyages, L. shap. xx. terres s'étoit réfugié parmi eux. Cette colonie naissante prit son nom de l'état auquel l'adversité avoit réduit son chef, & s'appella Malaca, qui dans le langage du pays fignific fugitif. On ne nous apprend pas dans quel tems le fit cette fondation; mais on prétend que le premier Roi du pays fut Schah Dar-Shah, ou Raal Sabu, fils du Fondareur de la colonie. Il étoit tributaire

380 H 1 S T O 1 R E du Roi de Siam, contre lequel ses successeurs se révolterent.

Avant que les Européens eussent conquis & désolé cette partie de l'In-de, Malaca étoit une ville florissante, & renommée dans la haute Asie. On voyoit arriver dans son port une prodigieuse multitude de navires, qui venoient non-seulement de la Chine, du Japon, des Moluques, & des parties orientales les plus voisines, mais de Bengale, de Goromandel, de Malabar, & même du golphe Persique. Elle envoyoit au dehors des colonies nombreules, qui répandoient sa gloire & ses richesses en diverses contrées. La langue des Malais passoit pour la plus savante de toutes celles qui se parloient dans les Indes, & toutes les nations polies s'empressoient de l'apprendre. C'est encore aujourd'hui l'i-diome le plus universellement répandu parmi les Indiens.

On doit raporter l'époque de la décadence de cette ville fameuse à la conquête qu'en firent les Portugais en 1511, sous la conduite d'Alphonse Albukerque. Outre que Malaca sut alors pillé & saccagé par les vainqueurs, la terreur des armes Portugaipes Indiens. 381 fes, jointe aux exactions qu'ils tirerent des navires étrangers, éloigna de ses ports la plûpart des nations Asiatiques. Les Hollandois, qui s'en emparerent en 1641, ont achevé de ruiner son commerce, pour augmenter celui de Batavia, la plus importante de leur colonie dans l'Orient.

### CHAPITRE II.

HISTOIRE DES LAOS, DES PÉGUANS, ET DES PEUPLES D'AVA.

A Près avoir parlé dans le premier Chapitre, des nations orientales & méridionales de la presqu'isse de l'Inde, il me reste à faire connoître les peuples qui habitent au Nord & au Couchant. Leur Histoire, que j'aurai soin d'abréger, parce qu'elle offre peu de détails intéressans, terminera la premiere partie de la description de l'Inde.

## ARTICLE L

#### Des Laos.

Description Nord de Siam, entre quinze & de Laos.

Kaempfer du trionale, e viron à trente journées de Japon, Liv Juthia. Il est placé environ au centre I. Valentin Salmon, &c. de la presqu'ille de l'Inde; entre le Tonquin, le pays de Camboie, l'Etat, de Siam, & le Pégu; mais des forêts impénetrables & des montagnes prefque inaccessibles, le séparent de tousces Etats. Une grande riviere que Kaempfer regarde comme un bras du Gange, le traverse dans toute sa longueur. Les rochers & les cataractes dont elle est remplie en rendent la navigation si difficile, que les Lacs sont obligés, dans certains endroits, de démonter leurs bateaux, & d'en transporter les pieces sur leurs épaules. Comme les planches ne sont liées qu'avec des cordes, cette manœuvre se fait avec assez de promptitude.

Productions Le pays est bon & fertile. La de ce Royau terre est naturellement grasse & molle; mais elle durcit à un tel point

DES INDIENS. 383 dumant lété, que les moissonneurs battent le riz & les autres grains dans le lieu même où ils les recueillent, sans avoir besoin de transposter les gerbes dans les granges. Il produit en abondance la meilleure capece de riz : on y trouve du benjoin, du musc, de l'or, des pierres précieuses, parniculierement des rubis, & des perles. La gomme laque de Laos est se ostimée, que les marchands de Camboie viennent en chercher ici, quoique leur pays en produise de très bonne. Cette gomme est une matiere rougeatre & transpat sente, qui entre dans les peintures & les vernis, dont on fait la sine d'Espagne, & qui sent à d'autres ninges. Quelques - unsu droyent que c'en l'ouvrage de certains insectes, particulielement des moucherons & thes fourmis, qui laissent une humidité gluance sur les branches de cereains arbres. D'aurres le persuadent que c'est un suc de ses arbres mêmes (apple of the gran

. · 11

<sup>(1)</sup> M. l'Abbe Guyon (Histoire des Indes, II. sartie, chap. I. III.) dit diffemativenseste que en est qu'una derie qui se sancapre dans quelques seres amour des sonmilleres. l'ai peine à croire que la décision une à cer égat d'inbestitude des Savanes.

384 HISTOIRE:

Les éléphans sont si communs dans les forêts de Laos, qu'on assure que le pays en a tiré son nom, Laos signifiant millier d'éléphans. Le sel se forme ici naturellement d'une espece d'écume que les grandes pluies laissent sur la terre, & qui se durcit au soleil. C'est apparemment la même matiere qui forme aussi les perles, production trèsétonnante dans une contrée où il ne paroît pas qu'il y ait aucune source d'eau salée.

Les Laos ont la même Religion, la même langue, & la même écriture que les Siamois, à l'exception de quelques lettres, dont l'usage & la prononciation leur sont inconnus. Ils prétendent avoir enseigné aux Siamois l'art d'écrire, & la langue Balie, qui est celle des Livres sacrés. Ils sont fort bazanés : ils ont plus de vivacité que le peuple de Siam; leur physionomie est assez semblable à celle des Chinois.

Loin d'avoir aucune connoissance distincte de l'étendue & des forces de ce Royanne, de la position de ses Villes, & de la division de ses Provinces, on connoît à peine le nom

Dig izer by Google

nom de sa Capitale, que les uns apellent Winkian, les autres Langion, ou Lanchang. Kaempser sait mention de deux principales villes, dont il apelle l'une Landjam, & l'autre Tsimaja. On dit que cet Etat n'est qu'un démembrement de celui de Siam.

Quelques Voyageurs prétendent que tout le pays est partagé en sept Gouvernemens, soumis à autant de Vicerois; qu'outre ces sept Gouver-Guyon, Hichaeurs, il y a un Viceroi général, qui des Ingents, il y a un Viceroi général, qui des Ingents, est la seçonde personne de l'Etat; que chap. I. quand le Roi meurt, cett Officier affemble, les Grands du Royaume pour procéder au choix d'un nouveau Maître, & qu'en attendant l'élection c'est lui qui gouverne l'Etat.

in particle of the properties of the engine of the engine

#### I I. ARTICLE

Des Péguans & des Peuples d'Ava; reunis aujourd'hui sous un feul Maître.

l'Ar parlé dans l'Histoire des Sia-J mois, des guerres que les Péguans ont soutennes contre leurs voisins depris le seizième siècle, de la puissance de leur Etat sous la dynastie des Bramas de la décadence sous le dernier Monarque de cette famille, & des révolutions qui suivirent la mort du Brama. L'une soumit le Pégu au Roi d'Arrakan, l'autre le sit tomber sous la puissance du Royaume d'Ava, dont il devint une province. Depuis cette derniere révolution, qui arriva vers le commencement du dix-septiéme siécle, les peuples du Pégu & d'Ava obéissent à un seul maître, qui n'est guere connu dans nos relations que Salmon Etat sous le nom de Roi du Pégu. Le Prin-du Pégu, Trad. Italien- ce qui regne aujourd'hui sur ces deux Empires, descend de l'heureux Monarque qui les réunit fous sa puissance.

Dig izer y Google

# 

Situation du Pégu. Villes principales. Qualités & productions du pays.

Le Royaume du Pégu, en y com-prenant le pays d'Ava, Martaban, Prom, Brama, & d'autres petits Etars de son ancienne dépendance, & qu'il a perdus & recouvrés en divers tems, n'a pas plus de cent lieues d'étendue du Nord au Midi, ni plus de cinquante du Levant au Couchant dans sa plus grande largeur: & c'est à tort que Mi Salmon, ou son Traducreur Balien, sur la foi du Pere du Chatz, disent qu'il est une fois plus grand que la Franco. Cet Empire situé dans la partie occidentale & septentrionalo de la presqu'isse de l'Inde, est environné au Nord par des montagnes 🧀 🔙 Se par des déferrs, qui le séparent de la -Chine; au Couchant par le royaumo -d'Arrakan, & par le golphe de Ben- 💛 🖰 gale; au Midi par le royaume de Siam, coca l'Orione par celui de Laos. Les principaled villes qu'il renferme sont,

I. Ava capitale du Royaume, ficruce au vings-unieme degre de lasitude septentrionale, sur un fleuve

Rij

.2 Hrsrafræ: a qui porte aussi le nom d'Ava, suivant la contume des Indiens, qui donnent aux rivieres le nom de tous les pays qu'elles arrosent. On prétend que cel-le-ci prend sa source dans l'Yun-nan, province de la Chine, percéloignée d'Ava, ou dans le lac de Chiamai, situé dans ce derniet Royaume. Ava est une ville que le Traditéeur de Salmon compare pour la grandeut à celle de Rheims; les rues lout; hien alignées, & bordees d'arbres à droite & à gautraintrinve.I . II. BAKANT wille finge fur le mb me fleuve, affezebien bâtie pour le pays, & que horre Auteur compare à Dijon. III. Раом, c'est la Capitale d'un petit Etat, limitrophe d'Avai& du Pégu., qui avant la réunion de ces deux De l'ille , Royaumeses dependoit calvernative

Relation Hil ment de l'un ou de Laure L'huvant torique du Royaume de le fort des armes es qui vrailemblasiam, passim blement n'a pas mieux désendu sa liberré s depuis qu'il s'est tranvé senclave dans le valle limpino doit mois , parlons. Le fetté e de liva balgro anfi

Les murailles ub contigno AVA IV, Suntammula Sonium de Ville de l'ancien Pégu's bâtie à l'embou-

Salmon, uli suprà.

chure du même fleuve; sur le golphe de Bengale, vers le seiziente
degré de latitude du Nord. C'est le
seul port considérable du Pégu. La
Ville est construite sur le penchant
d'une colline; elle est environnée
d'une muraille seche, & ses Fauxbourgs sont beaucoup plus grands
que la Cité. Les Portugais furent salmon, ibid.
quelques tems possesseure de cette place
importante, que le Roi d'Arrakan leur
permit de bâtir. J'ai raconté ailleurs
(1) comment elle leur sur enlevée par
le Roi d'Ava.

Royaume de ce moin, barie sile un fleuve que nos relations apellent aussi Mégu, & qui se jerre dans le golphe de Bengale. Ses anciens sossés, qui sont aujourd'hui une terre labourée, ont six ou sept lieues de circonsérence, ce qui prouve que c'étoit autresois une des plus grandes Villes de l'Orient. Son état présent n'est nullement digne de son aucienne splendeur, & elle n'as pas la vingtième partie des habitans qu'elle comptoit dans le tems de sa prospérité.

L. VII MARTABANIC Cette ville, fi-

<sup>(1)</sup> Page 74 de ce volumes 22 ... R iii

La partie méridionale du Pégu, est un pays uni, d'un bel aspect, & coupé de plusieurs rivieres, dont les débordemens reglés portent partont la fertilité & l'abondance. Elles laissent sur la terre un limon gras, qui rend les pâturages excellens, & qui fait croître le riz dans une prodigiente quantité. Tout le reste du royaume n'est pas également fertile. On troute

<sup>(2)</sup> Page 63 de ce volumer

DES INDIENS. 391 beaucoup de forêts, de montagnes, & de lieux déserts, non-seulement du côté de la Chine, mais sur la frontiere d'Arrakan, sur celle de Siam, & même sur les bords du sleuve d'Ava, à quelque distance de la capitale. Mais à mesure que ce fleuve avance dans le pays, le sol y devient excellent, & en remontant la riviere, depuis son embouchure jusqu'à la ville d'Ava, on découvre de belles campagnes, des villes considérables, des villages fort peuplés, & si près les uns des autres, qu'il semble que les bords du fleuve en soient cou-

Le long des côtes de Bengale, depuis le cap Negras, qui est à seize
degrés de latitude du Nord, jusqu'à
la hauteur de Martaban, qui est à treize degrés, on trouve quelques isles
de la dépendance du Pégu, mais la plûpart désertes. Les côtes de ce royaume
sont d'un abord difficile & dangereux.
Outre les bas-fonds, les rochers, &
les bancs de sable, dont la rade même
de Suriam, qui est le meilleur port du
pays, n'est pas exempte, le flux & le
reslux sont si rapides, qu'aucun navire
ne peut approcher de la côte de plus
R iv

Dig izec y Google

de trois lieues: les ancres les plus fermes ne réfisteroient point à l'impêtuofité des flots. On affure que la met n'est pas plus tranquille à l'embouchure du Pegu; que son flux pousse les navires dans le fleuve avec une rapidité extrême, & que dans le tems du reflux on est obligé de les mettre à sec sur le rivage.

Le Pégir a le même climat que Siam, la Cochinchine, & le Tonquin, parce qu'il est à péu-près à la même distance de l'Equateur. L'air y est très-sain, & les Européens se portent mieux ici que dans aucun aute pays de la presqu'isse de l'Inde. Mais la petite verele fait de grands ravages dans tout le Royaume, principa-

de Salmon шbi sирта. chap. V.

lement dans la province de Suriam. Traducteur On affure que les Péguans ont une telle horreur de cette peste, que lors que quelqu'un en est attaqué, tous ceux qui demeurent dans sa maison, ou dans les maisons voisines, prennent la fuite. On laisse au malade m peu d'eau, & quelques mesures de riz pour vivre, & au bout de trois semaines on vient s'informer de son sort Sil guérit, les mêmes personnes-qui d'avoient abandonné, le portent en

DES INDIENS. 393 triomphe fur leurs épaules, & célébrent sa convalescence avec de grandes démonstrations d'allégresse.

Le pays produit toutes sortes de bois propres aux constructions, de l'ivoire, de la cire, du vernis, du fer, de l'étain, du cardamome, plante aromatique, & quantité de pierres précieules, patriculierement des rubis, pégu. qui sont les plus beaux de tout l'Orient. Le rubis est une pierre transparente, d'un rouge éclattant, mêlé d'un penude violer dans les extremités, & fur sa surface. Les principaux endroits d'où on les rire, sont une montagne voiline de Cablan, entre Suriam & la che dans ville de Pegu; on en trouve aussi dans l'Histoire des les montagnes qui sépavent le royaume 1X, pag: 509. de Pegu de celui de Laos. Un voyageur moderne en distingue guatre elpeces, le rubis, le rubacel, le balais, & le spinel. La première est la plus estimée. Leur forme ordinaire est ronde ou ovale, & l'on en voit peu qui ayent naturellément des angles. Leur valeur augmente à proportion de leur poids. Les Péguans, le dervent pour les eltimer d'un poids appelle Ratis, qui est de trois grains & demi, ou de fept huitiemes de carat, selon l'Auteur' RIV LAN

Rubis du

fur sa table, quoiqu'elle soit très-fru-gale, ainsi que celle de la plupart des Princes d'Orient. Lorsqu'il a diné, il condonne à ses Officiers de sonner de la trompette, pour signifier à tous les Rois de l'univers que l'Empereur du Pégu leur permet de se mettre à table. Il y a lieu de croire que cette ériquette sastueuse s'est introduite à la Gour de Pégu vers le seizième sie-cle, sous l'orgueilleuse domination des

Bramas.

On affure, que les ploix du Pégu

cont béaucoite de conformité avec cel
les du Japon. L'autorité du Prince

esto absoluer il tient les Grands dans

une sujettion étroite, & il a soin de

protéger de peuple contré leurs ve
kations. Chaque Provincé entretient

à la liGour un député, qui rend conf
pits au Roia ou à ses Ministres, de la

conduite des Gouverneuts. Lorsqu'ils

soit en faute? on en fait un sévère

exemple.

Dans chaque ville, il ya im Gouvernour, i pir Lieusemant, deuze Officiers
de Justice, qui s'assemblent tous les dix
noq injours, ou plus souventses il le faut,
pour jugen les procès. Ils sont asse en
recercle sur des nattes: ille écontent les

Parties, & ils ne prononcent leur jurgement qu'après avoir examiné l'affairre pendant trois jours. On peut apeller de leur sentence au Roi même: si elle est injuste, il la casse & punit les juges avec rigueur: si l'apellant a tort, la sévérité du Prince se tourne contre lui. Le Roi se réserve la controissance des crimes capitaux, comme ceux d'homieide ou de rébellion. Des commissaires qu'il nomme interjogent les coupables en sa présence, & c'est lui qui signe l'arrêt de mort. ). On employe ici dans les jugemens

On employe ici dans les jugemens les mêmes épreuves qui sont en usage à Siam; celles de l'eau, de l'huile bouile lanté, du plomb fondu. Les peines capitales les plus communes sont de trancher la tête, ou de faire fouler les criminels sous les pieds des élé-

phans.

Le Roi a un fond de milices réglées, que les Gouverneurs des villes & des provinces sont obligés de fournir. Ces milices ne lui coûtent rien en tems de paix: mais lorsqu'elles s'assemblent pour marcher contre l'ennemi, on leur donne des armes, des habits, & des vivres. Quand la guerre est terminée, on leur fait rendre

398 Historre leurs armes, & leurs casaques, pout en faire usage dans une autre occasion On juge affez combien il y a peu de fond à faire sur des troupes si mal payées, & mal disciplinées.

### 6. III.

Des Dieux, des Précres, & des usages religieux de ce Peuple.

Pégu.

Tous les habitaits du Pegu sont Religion du idolâtres, à l'exteption de quelques de Chrétiens & de quelques Mahomètans, qu'on trouve en très-peix nombre dans le pays. Il parolt que les Péguans idolâtres sont partagés en deux sectes, dont le culte & les principes sont fort différens. La premiere de ces Religions que je crois la plus ancienne dans le pays, est la même pour le fond que celle des Siamois. Elle roule principalement sur le culte de Sommonacodon, & sa morale el très-pure. L'autre a pour objet le culte des Démons autant que celul des Dieux, & ses principes sont miscorrompus. On peut croire avec af sez de fondement qu'elle a été invoduite au Pégu par les Bramas. Balbi, Mondesso, Hamilton, & d'aures

DES INDIENA 399 voyageurs font mention de la premiere de ces Religions sans parler de l'autre. Scheldon ne parle que de la seconde, & lui attribue quelques dogmes qui appartiennent à la premie-re. Expliquons en peu de mots les principes de ces deux lectes, & n'oublions pas de remarquer que la supposition de leur existence est l'unique moyen de concilier les contrariétés apparentes qui se trouvent dans les Ecrivains

que je viens de nommer.

Les partifans de la premiere Secte

Premiere

joignent au culte de Sommonacodon fede.

celui de Samfai, autre Divinité Sia
Traducter

Traducter

al ..... de Salmon. moise; de Prah Prumb, qui est un de Salmon, Dieu des Camboyens; de Kiakiac, ubi supra. & de Dagun, qui paroissent des idoles

particulieres aux Péguans. On a consa-cré à ces dernières Divinités deux Temples fameux, bàris au midi de Su- ses Temples. rian, ville maritime dont l'ai parlé. Celui de Kiakiac est situé au milieu d'une plaines on y voit une statue co-lossale, longue de soixante pieds, etendue sur son piedestal, dans l'attirude d'une personne qui dort. Les Péguans prétendent que ce Dieu dort en effer depuis 600 ans , & qu'il ne for-

rira de ce profond sommeil que pour

venir détruire le monde.

Traducteur

HISTOIRE

cité Ibid.

Le Temple de Dagun est bâti sur Hamilton, Le Temple de Dagair.

une colline, dans une position si avantageuse qu'on le découvre de huit lieues à la ronde. Les Prêtres seuls ont la permission d'y entrer, & cachent leur idole avec tant de soin, qu'ils refusent même de dire en quoi confile la représentation. Tout ce qu'on en sair ici, c'est que ce n'est point une figure d'homme. Ces Pretres affurent que quand Kinkiac aura détruit de fond en comble, la machine du monde, Dagun rassemblera ses de bris épars, & en formera un monde . പ്രി houveau.

Les autres Pagodes sont en grand hombre dans le pays. Elles font toutes bâties de bois. Il y en a plusieurs dont la structure est très-élégante, & dont les dehors même font vernisses & dorés. Une des dévotions les oli T 24 plus ordinaires parmi ce peuple de construire des chapelles ( r

(1) Scheldon fe trompe lottqu'il dit que les peguans n'onte, pas de l'emples sini de culte regle Fai marqué la fource de son erreur : ce voyageur ne connoissoit point la Secte Uolle nous partons L'avoic spharamment commerce du precipe peuples qui suivent l'autre. Les Auteurs de la spir Rétion des Voyages ont tort de s'arrêter du témoignage de leet Ecrivain , qui m'aypin qu'ene connoissance imparsaite du Pegu Voyez la page 169

DES INDIENS. 401 Cette Religion a ses Prêtres, qui ses Prêtres

suivent à peu-près les mêmes rites que

les Talapoins de Siam, & qui font profession de pratiquer les mêmes aus térités. Les uns habitent dans des Monasteres, bâtis aux environs des Temples: les autres vivent au milieu des bois, dans des fortes de cages, qu'ils construisent au haut des arbres, pour schelden des Tygres; schelden dont le pays est rempli. Les jours Hamilton, de sête ils vont prêcher dans les villes, où ils assemblent le peuple au son d'une cloche ou d'un bassin. Ils expliquent quelque précepte de la Loi naturelle, & ils font la guerre aux vices, ou aux superstitions qu'elle condamne. Ils n'exigent de leurs auditeurs que la pratique de cet-te loi, & ils tolérent l'usage de toutes les Religions. Les disputes & les guerres théologiques sont inconnues parmi eux. Ils regardent sans chagrin & sans jalouse la désertion de ceux qui embrassent le Christianisme ou le Mahométisme. Ils ont une charité compatissante pour les Etrangers; ils

du Tome IX. de l'Hist. des Voyages, & sur-rout la premiere marque (25), qui contient une erteur de fait que je me contente d'indiquer.

402 HISTOIRE accueillent avec empressement ceux qui font naufrage; ils leur donnent des habits; ils les cachent & ils les nourissent dans leurs couvens, tâchant de les soustraire à la loi cruelle qui condamne à l'esclavage tous ceux qui échouent sur les côtes du Pégu. Le peuple leur porte un respect insini, jusqu'à se faire honneur de boire l'eau dans laquelle ils ont lavé leurs mains. Leur maintien est sérieux & modeste: ils marchent avec gravité, vêtus de longues robes, qu'ils serrent avec une ceinture de cuir, d'où pend une bourse dans laquelle ils mettent les aumônes qu'on leur fait. D'autres ont un bandege, ou panier de jonc sous le bras, avec un petit tambour à la main, & se présentent en cet état devant la porte de chaque maison. Ils frappent trois fois sur leur tambour, & si personne ne sort pour les assister, ils se retirent modestement, en frappant trois autres coups. Ils raportent communément une bonne provision de riz, de légumes, ou de fruits, alimens ordinaires de ces Moines. S'ils reçoivent plus de vivres qu'ils n'en peuvent consommer dans la journée, ils distribuent ce super-

DES INDIENS. 403 flu aux pauvres, sans avoir aucune inquiétude pour le lendemain. Quand ils meurent, le peuple qui est dans le district de leur Monastere, leur fait de magnifiques funérailles. Leur corps est brûlé sur un bucher, compose des bois les plus précieux; on jette leurs cendres dans la riviere, & l'on enterre leurs os avec cérémonie dans le Monastere où ils vivoient, ou au pied de l'arbre qui leur servoit d'habitation.

Voilà ce que j'ai trouvé de plus particulier concernant cette première te.

Secte. Les partisans de l'autre n'admettent que deux Divinités, ou deux principes, l'un auteur du bien, l'autre auteur du mal. Ils sacrissent indistinctement à l'im & à l'autre, excepté dans leurs maladies & dans leurs disgraces: tous leurs hommages se tournent alors du côté de la Divinité qui préside au mal. Leurs sa-crifices consistent dans les cérémonies suivantes. Ils commencent par prepa ses Sacrifices. rer un grand festin, accompagné de danses & de musique: ensuite ils courent comme des insensés dans les rues, portant du riz dans une main, dans l'autre un flambeau, & criant

de toute leur force qu'ils cherchent le mauvais Génie, pour lui offrir des alimens, & l'apailer par cette offrande, De tems en tems ils jettent par dessus leurs épaules quelques grains de riz.

Dans la ville de Tavai, que Scheldon place à treize degrés de latitude septentrionale, les habitans, entjerement livrés aux superstitions de cette Secte, out coutume an commencement de l'année, de remplir leurs maisons d'une bonne provision de vivres, qu'ils abandonnent pendant trois mois à l'avidité prétendue de ce Génie infernal, espérant le fléchir par ces sacrifices, & l'engager à les laisser tranquiles pendant le reste de l'apnée. Ils sour si persuades de son existence, & leur esprit est tellement troublé de son image, que si le hazard leur fait rencontrer un homme d'une figure extraordinaire, ils prennent la fuite avec une précipitation extrême, croyant que c'est ce Démon qui leur apparoît, & qui me-nace de les tourmenter.

Il paroît par le récit de Scheldon, que ces Manichéeus orientaux ne se bornent pas au culte d'un seul mau-

DES INDIENS. 405 vais Génie. Les singes & les crocodiles ont beaucoup de part à leur vénération. Ils portent un si grand respect aux crocodiles, qu'ils regar-dent comme un bonheur d'en être dévotés. Ils n'ont point de Temples; ni de culte régulier. Cependant, st l'on en croit Scheldon, ils ont cinq fêtes scheldon, l'olémnelles, auxquelles ils donnent le Histoire des Voyages ubi nom général de Sapens, & qui ont supra.

outre-cela-chacune un nom particulier. La première, qu'ils nomment ses fêtes. Giachte, se célébre à six milles de la la capitale. capitale, & route la Cour y assiste. La seconde nommée Catena-Giaimo, a pour théâtre la Capitale même, où les principaux habitans d'essent des pyramides de différentes formes, auvour desquelles ils mettent pendant la autit des flambeaux & des bougies; pour celairer ceux qui vont rendre leurs adorations à la grande Idole. La troiseme ; qui se nomme Segienda se fait à l'honneur d'une autre Idole; Sous les yeux du Roi, de la Reine', & de leurs enfans, qui doivent y affiltet. Daiche, est la fêre de l'eau. Ble confifte dans le plaisir que toute la nation,

Balbi, Frideriks, Hamilton, ukš supra. railleries des spectateurs. Quelques Voyageurs four mention d'une autre, fôte, qu'ils, apellent Kollak. Elle consiste dans des danses, & elle se célebre en l'honneur des Dieux de la terre. Les danseurs sont choiss par le peuple assemblé, & ce sont ordinairement des hesmaphrodites, dont le nombre est, dit-on, fort grand dans le pays. Hamilton en vit news, qui danserent jusqu'à perdre haleine, & dont quelques-uns combetent, dans une defaillance absolue, Revenus de cet èvenouillement, ils lui dirent qu'ils avoiest comparle everyles Dieux , qui les avojeno zevelendimportana lecres Cerrentina la premiere The Les Jest to the de l'eeu Eliantine the di como sum fai '; il ar il utili

### §. I V.

### Des Arts & du Commerce.

Les Arts & les Sciences sont ici Traducteur dans la même langueur qu'à Siam. Les ibid. chap. v. Talapoins seuls s'appliquent un peu à & chap. v. la connoissance de l'Astronomie & de la Médecine: mais ils étudient sans principe, & au lieu de se borner à l'examen des phénomenes de la nature, ils s'adonnent à la vaine recherche des secrets surnaturels, & aux plus ridicules superstitions.

Leur musique n'est pas plus parfaite que celle des Siamois; mais ils ont un instrument particulier, fait en forme de petite galere, long de trois pieds, large de huit ou dix pouces, sur un demi-pied de profondeur, & garni de sonnettes, dont les timbres sont variés. On frappe dessus avec de petits bâtons, & elles rendent un son assez agréable.

La brique qui se sait dans ce pays, est foit estimée, & l'on y fabrique des vases d'argile d'une telle grandeur, qu'ils contiennent jusqu'à deux nomies d'eau. Leurs mailons sour de grandes cages d'ozier, ou de cannes, dont les

408 HISTOIRE cloisons, & le plancher même, sont à jour. On les éleve sur des piliers, pour

Feux d'artifice du Pégu.

jour. On les éleve sur des piliers, pour les défendre des inondations & de l'injure des tygres. Ils excellent dans la composition des seux d'artissee. Leurs suscess ordinaires sont des cannes creuses de bambou, qu'ils emplissent de poudre, & qu'ils enveloppent de peaux de cuir, extraordinairement tendues & ferrées. Ils y attachent une autre canne plus menue, en forme de baguette, pour servir de contrepoids. Ils ont courume de placer ces arrifices fur les branches d'un grand arbre, auquel l'ordonnateur de la fête met le feu. Si l'artifice s'éleve très-haut, on en tire un présage heureux, & en reconnoissance de cette faveur, ils font de riches offrandes aux Dieux, & leur bâtissent quelquesois un Temple. Si les susées au lieu de s'élever tombent perpendiculairement, ou prennent une direction horizontale, les spectateurs s'affligent, & le croyent menacés d'une infortune prochaine.

commerce étranger, qui se fait par les Mores Indostans, par les Chinois, par les Portugais, par les Arméniens, & par un petit nombre d'Anglois & de Hol-

use steer (301 11) 2 1 mil of my landois:

DES INDPENS. 409landois. Ils apportent dans cette ville plusieurs marchandises de l'Inde, & ils tirent en échange des dents d'éléphans, de la cire, du vernis, des huiles, divers métaux, & des diamans. Les Européens n'apportent ici d'autres marchandises de leurs pays que des chapeaux & des rubans, dont il se faitun grand débit dans tout le Royaume. Les droits d'entrée sont de huit & demi pour cent. L'argent, soit monnoyé, soit en lingots, paye le même droit: mais les Peguans connoissent si peu sa véritable valeur qu'on y mêle jusqu'à un quart d'alliage, sans qu'ils s'en apperçoivent. Le plomb est la monnoye courante du pays.

### §. v.

## Mœurs des Péguans.

Les Péguans sont si corrompus, & le penchant pour l'impudicité est si géné-extraordinairal dans les deux sexes, que les peres & re des Péles meres sont réduits à employer des guans, précautions extraordinaires, & presque incroyables, pour mettre un frein a cette dissolution (1).

<sup>(</sup>x) Voyez le passage de Linschot, rapporté dans le 1×; come de l'Hitt. des Voyag. p. 563. rem. (19). Tome III.

410 HISTOIRE.

Les femmes sont vêtues très-immos destement. Non-seulement elles sont nues depuis la tête jusqu'à la cemture; mais le vêtement qu'elles ont autout des reins, & qui leur descend jusques aux genoux, est d'une étoffe si claire, qu'elle ne dérobe presque rien à la vûc. La raison que les Péguans alléguent pour justisser cet usage, c'est qu'il a été introduit par une Reine du pays, qui connoissant l'infame penchant que ses sujets avoient pour la sodomie; tâcha d'y remédier en ordonnant aux femmes de s'habiller de maniere qu'elles pussent toujours irriter les desirs des hommes.

Linfchot, Scheldon, dans l'Hift. des voyages, ibid.

On assure que les, nobles du pays, la premiere nuit de leur mariage, abandonnent leur femme à un autre homme, & que le Roi même n'en use pas autrement avec la sienne. Les peres prostituent leurs silles aux étrangers pour de l'argent, & le marché se regle sur la durée du commerce. Quand le bail est sini, ou lorsque l'étranger part, les silles retournent à la maison paternelle: on leur cherche d'autres amans, & elles trouvent des maris. Si l'étranger, de retour dans le pays; trouve son ancienne maîtresse

pes Indiens. dans les mains d'un autre homme, il peut la redemander: On la lui rend pour le tems de son séjour, & elle retourne ensuite au second possesseur, qui la reprend avec la même facilité qu'il l'avoit cédée.

Les Péguans sont en général bien Traducteur faits, d'une constitution robuste, sont de salmon, noirs, de bonne mine, & d'une taille assezavantageuse. Les semmes sont moins bazanées que les hommes: les traits de leur visage n'ont rien de délicat : elles ont les yeux petits, les oreilles larges, le corps fort menu, les pieds & les mains d'une petitesse extraordinaire. Elles sont complaisantes & civiles avec l'Etranger, soumises à leurs maris, & perpétuellement ecupées des soins de leur famille.

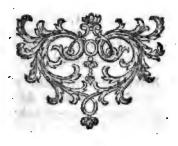
Ce peuple est doux, sociable, paresleux, adonné au larcin, fourbe & menteur, peu courageux, qualités communes à presque tous les Indiens. Scheldon, parlant des Péguans qu'il a vus, dit que leur malpropreté est extrême, & d'autant plus condamnable, qu'elle est presque sans exemple dans tout le ceste de l'Asie. Il assure qu'ils ne font pas difficulté d'habiter dans une même chambre avec leurs bestiaux, & que-Sij

la plupart sentent si mauvais, qu'on ne peut approcher d'eux sans avoir l'odorat blessé. Ce reproche ne regarde pas tous les Péguans, & ne peut même comber sur le gros de ces Asiati-\* Balbi, Ha- ques, que plusieurs de nos Voyageurs\* milton, Man-dello- &c. nous représentent comme un peuple

civil & policé.

Les Loix du mariage sont très-ri-goureuses pour les femmes. Les maris ont toute l'autorité : ils peuvent répudier leurs épouses, quand ils s'en dé-goûtent, & les vendre lorsqu'elles sont insidelles. Les femmes n'ont en main d'autres armes pour se venger de l'infidélité de leurs époux que le poison, & malheureusement elles s'en servent quelquefois. Un mari qui abandonne le pays pour ses affaires, doit assurer à. sa femme une pension d'environ trente écus par an : autrement, au bout de douze mois d'absence, elle est dégagée du lien conjugal. Mais si cette rente lui est payée avec exactitude, elle doit attendre son mari pendant trois ans. Quand ce terme est expiré, il lui est permis de prendre un autre époux.

Les Péguans pratiquent dans les funérailles les mêmes cérémonies que les Siamois, & il y a en général beaucoup de conformité entre les usages de ces deux peuples; ce qui fait croire avec assez de fondement qu'ils ont une même origine.



### CHAPITRE III.

HISTOIRE DES PEUPLES
D'ARRAKAN, DE TIPRA,
ET D'AZEM.

### ARTICLE I.

PEUPLE D'ARRAKAN.

**S.** I. .

Notions Géographiques sur le Royaume d'Arrakan.

Situation d'Arrakan. E Royaume d'Arrakan est situé sur la côte Orientale du golphe de Bengale, entre seize & vingt deux degrés de latitude Septentrionale. La mer le baigne au couchant; il a pour bornes au Sud & à l'Est l'Empire du Pégu, & au Nord le Royaume de Tipra.

Ses principales villes sont,

Ses principales villes.

I. ARRAKAN capitale du Royaume. Cette ville est située à quarante-cinq ou cinquante milles de la mer, au centre d'une vallée, dont la circonférence embrasse cinq ou six lieues, & qui est environnée de montagnes escarpées.

DES INDIENS. 428 L'entrée de ces montagnes est défendue à l'Orient par quelques ouvrages, Traducteur qui rendent ce passage si difficile, de Salmon, qu'un Roi du Pégu, de la dynastie des par l'Auteur Bramas, entreprit inutilement de le de l'Hist. des forcer, quoiqu'il eût, dit-on, une ar- Tome IX. mée de trais cent mille hommes.

Voyages, page 63.

Une grande riviere, que les uns nomment Arrakan, & les autres Cha-Riviere beris, traverse la ville du Nord an Midi, & se partage en plusieurs petits ruisseaux, qui coulent dans toutes les rues pour l'utilité des habitans. Ils se réunissent à quelque distance de la capitale, après avoir aurose la belle vallée qui l'environne, & ne forment plus que deux canaux, dont l'un se perd dans les campagnes, sans qu'on sache ce qu'il devient, & l'autre se précipite dans le golphe de Bengale (1), environ quarante lieues au-dessous d'Arrakan. On affure que cotte riviere prend sa source dans le Royaume d'Azem-& qu'elle baigne celui de Tipra avant

Siv

<sup>(1)</sup> Ce n'est point à Orietan & à Dobazi, comme l'affure l'Ameur de l'Histoire des Noyages, que les bras du Chabetis fe dechargens dans de galphe de Bengale. Toutes not Cartes, & celle, même que cor Historien a mise à la stre de salbescription d'Arrakan, placent cos doux villes à quelque distance de Golphe, & a plus de dix lieues de l'embouchure du Chaberie,

que d'entrer dans le pays d'Arrakan. Elapad salmon le traverse plusieurs villes & plusieurs contrées considérables de ce dernier Royaume. Son embouchure, quoique semée de rochers & de bancs de sable, ne laisse pas de former un beau port, capable de contenir des vaisseaux de la premiere grandeur. Mais les marées y sont si violentes, sur tout dans la pleine Lune, que les navires n'y entrent point sans danger. La largeur de ce fleuve n'est point par-tout la snême, Dans l'endroit où la Compagnie Hollandoise a établi son compatoir, son lit est si resserré, qu'il contient à peine un navire dans la longueur, quand la marée est basse. A la hauteur d'Orietan, ville dont je parlerai bientôt, il y a un bas fond, que la mer en montant ne couvre que de quarre pieds d'eau; mais son flux est si rapide, dans cet endroit, qu'un gros navire Hollandois ayant été poulle contre cet écueil, fut entierement démâté. Dans les lieux où le flux est sensible, la mer monte communément à dix ou douze pieds, & même à dix-huit, dans lesshautes marées, d'où il arrive que les courans de cette riviere sont très-rapides.

DES INDIENS. 417.

Les édifices d'Arrakan sont en général très-pauvres. Les maisons com- Edifices de la munes sont composées de pieces de Capitale. bambou, avec des cannes entrelacées. Les palais des Grands sont construits avec plus de solidité, & l'on y voit quelques ornemens de peinture & de ce que l'on seulpture. On raconte des choses ad raconte du mirables de celui du Roi : on dit que Palais du Roi. les piliers qui le soutiennent sont couverts d'or; que les appartemens sont ornés d'un lambris superbe, composé des bois les plus précieux de l'Orient,

Hist. des
tels que le Sandal, & le bois d'Aigle; voyages, shi
qu'au milieu du palais est une grande ser sal
falle, qu'on appelle la salle d'or, parce qu'elle est effectivement revêtue de lames d'or dans toute son étendue; qu'on voit dans le même salon un dais d'or massif, autour duquel sont sufpendus, en forme de culs-de-lampes, environ cent lingots de même métal, chacun du poids de quarante livres; qu'on y admire outre cela plusieurs statues d'or, disposces autour de la salle, grandes comme nature, épaisses de deux doigts, & couvertes de pierres. fines d'une grojjeur extraoidinaire; qu'il y a au milieu une ch , se d'or, de deux pieds en quarré, fourenant un

cabinet de même métal, garni de diamans, & qui renferme deux rubis longs camme le petit doigt, & gros comme des œuss de poule. Ce sont les Auteurs de la Collection des Voyages, qui, sur le témoignage de Scheldon, sacontent froidement toutes ces merveilles, plus dignes, ce semble, d'orner quelque chapitre de Roman, que d'être adoptées dans une histoire serieuse.

On compte dans Arrakan six cens Pagodes, & cent-soixante mille habitans. Le palais du Roi est situé sur le bord d'un lac, séparé de la visle par une digue, & rempli de petites Isles, qui servent d'habitation à une multitude de solitaires appellés Raulins ou Raulins

Roulins.

II. ORIETAN. Cette ville est située au vingt-unième degré de latitude septentrionale, à vingt lieues d'Arrakan, qui est plus au Nord, & à égale distance de l'embouchure du Chaberis. Un des bras de ce seuve, qui coule aux environs de cette Ville, dans un canal fort large, bordé de grands arbres toujours verds, rend ses dehors très-rians. Mais les montagnes escarpées qui l'environnent au Nord, en rendent de ce côté-là l'accès très-dis-

ficile. L'abord du côté de la riviere n'est guere plus aise, à cause des écueils dont elle est semée, & de la rapidité des eourans. Cependant la richesse du commerce qui se fait dans cette Ville, y attire journellement une foule d'Etrangers; des Pégnans, des Chinois, des Japonois de Siam ou des pays voisins, des Malais, des Marchands de Bengale, de Malabar, du Mogol, & des autres parties de l'Inde proprement dite.

Orietan est la capitale d'une des douze provinces qui forment la division du royaume d'Arrakan. Este est gouvernée par un Despote, que le Roi nomme à son avénement au trône, se qui porte la couronne se le titre de Roi. Les autres provinces sont régies de la même manière par des Vicerois que le Roi couronne. Près de cette Ville est une montagne appellée Naum, qui donne son nom à un lac voisin. Ses roches escarpées, se le nombre des bêres féroces qui s'y retirent, en rendent les approches si dissiciles se si périlleuses, que très peu de Voyageurs ont la hardiesse de la traverser. C'est la qu'on envoye les ctiminels qu'on bannit: se pour leur ôter les moyens de

fuir, on leur coupe les talons:

III, IV, V. PERREM, OU PE-ROEM, RAMU, & DIANGA. Ces trois villes sont au Nord d'Orietan, près de la mer, entre 21 & 22 degrés de latitude. Les deux premieres feroient des places très-favorables pour le commerce, à cause de la bonté de leurs ports, li les approches en étoient plus faciles. Mais la mer qui les baigne est orageuse, & pleine de courans, qui précipitent les navires vers la côte dans le tems du flux, & qui les repousse lorsque la mer descend. La route par terre n'est pasmoins périlleuse, parce qu'il faut traverser des montagnes remplies d'animaux féroces. Il y en a une appellée Pora, ou montagne de l'Idole, du nom, d'une Divinité qui est au sommet, & que ces peuples honorent d'un culte particulier. Il y a dans ces quartiers, une riviere, à égale distance de Perrem & de Ramu, & qui traverse Dianga, frontiere du Royaume d'Arrakan, du côté du Nord, vers le vingt-deuziéme degré. Quelques Géographes placent cette derniere Ville dans le royaume de Bengale. Au-delà, entre 22 & 23 degrés, est Chatigam, dépendance plus certaine de l'Indostan.

VI. DOBAZI, ou DOBRAI. Cette ville est située à quelque distance de la mer, sur le bras oriental du Chaberis, en deçà du vingt-unième degré, environ vingt-lieues au-dessous d'Arrakan, mais en tirant un peu vers l'Est. Les Indiens y sont un grand commerce.

Les autres places de la côte, telles que Koromoria, Sedoa, Zara, Megaemi, Chudahe, &c. n'ont rien de considérable. Près du cap Negraes, qui termine les possessions maritimes de ce Royaume est l'Isle de Mun: y, que les isle de Muuns regardent comme une dépendance nay. d'Arrakan, & les autres comme un diftrict du Pégu. Ce lieu est célebre par le nombre & par la beauté de ses Pagodes. Il y en a deux plus remarquables. L'une appellée Quiay-Figrau, ou le Temple du Dieu des atomes solaires; l'autre qu'on nomme Quiay Doces, ou le Temple du Dieu des affligés. C'estlà que réside le chef des Raulins, qui sont les Prêtres du pays. Ce personnage est si respecté, que le Roi même lui donne la place d'honneur, & ne lui parle point sans s'incliner. Lorsqu'il meurt, le Monarque & tous ses courtisans sont obligés d'assister à ses

Dig izer ny Google

Hrstoire funérailles, dont Pinto fait monter les frais à cent mille ducats.

Isles plus confidérables.

Scheldon paroît compter parmi les dépendances de ce Royaume une autre Isle, qu'il nomme Sundiva, & qu'il place dans le golphe de Bengale, à six ou lept lieues de la terre-ferme d'Amikan. Il lui donne plus de trente lieues de tour. On y fait une grande quantité de sel, & il paroît que c'est le principal commerce de ses habitans. Cette Isle est si escarpée, qu'il est presqu'im possible d'y aborder, quand ses habitans veulent s'opposer à la descente. Les Portugais, sentant l'importance de ce poste, l'enleverent en 1602 au Grand-Mogol, qui l'avoit usurpé sur ses anciens maîtres. Mais bientôt après ils en furent chasses par les Insulaires, aides du Roi d'Arrakan, qui rentra de cette maniete dans une possession, dont la perte lui avoit été fort sense ble.

Les Buffles, autres possessions de Autres Isles. pendantes d'Arrakan, & très voisines de ses côtes, sont un amas de petites Isles, séparées par un canal, vers le dirseptième degré de latitude septentrio nale. Au seizieme degré, on trouve l'Me Negraille, ou Negraes; & un pen plus bas l'Isle du Diamant, qui est à

DES INDIENS. 42¢ la pointe du cap Negraes. Aux environs de ces différentes Isles on rencontre quantité d'écueile, qui rendent la navigation très-périlleuse. Un navire françois, de soixante pieces de canons, périt en 1704, entre l'Isle Negraille & celle du Diamant.

### 6. II.

### Terroir. Climat. Commerce.

La partie méridionale d'Arrakan, a toujours été un pays désert & in- Terrains in-critee. On y trouve un si grand nombre d'ammaux féroces, principalement de tygres, d'éléphans & de buffles, qu'il faur renoncer à cultiver les terres, parce que les bêtes mangent ou détruilent tout ce qu'on y seme. La partie septenrrionale étoit autrefois dans un état très-florissant. Wouter Schouten en par- prospérité de le comme du plus beau pays de l'univers, où l'on ne voit, dir-il, que des campagnes d'une fertilité extrême, une prodigieuse abondance de bestiaux, des villes agréables & opulentes; & des villages presque aussi peuples que les villes. Depuis le départ de Schouten, des guerres étrangeres & domestiques ont entierement changé la face

HISTOTRE de ce Royaume. En 1605, il fut foit mal traité par les Portugais, qui ruinerent sa flotte composée, dit-on, de cinq cens quarante voiles, & qui battirent par terre une armée de trente mille hommes. L'année 1690 lui sur encore plus farale. Deux Princes du sang royal s'étant disputé le trône, qui étoit devenu vacant par la mort du Roi, désolerent le pays par leurs divisions, l'inondérent de sang, périrent eux-mêmes dans ces démêles funestes. & entraînerent dans leur ruine tous les Princes de la famille royale, avec un million de citoyens. C'est tout ce qu'Hamilton nous apprend touchant cette mémorable révolution, qui méritoit sans doute de plus grands détails.

Les isles situées le long de la côte ne sont habitées que par quelques pêcheurs, qui vivent dans une grande indépendance, & par un assez, grand nombre de Raulins, que l'amour de la solitude attire dans ces lieux sauvàges.

Saifons.

Il n'y a ici, dans le cours ordinaire, que deux saisons, dont l'une, trèpluvieuse & très-sujette à l'incontance des vents, commence au mois

DES INDIENS. 429 d'Avril, & finit au mois d'Octobre: l'autre amene un tems serein & trèschaud, & dure les six autres mois, si l'on excepte quelques jours d'hiver, qui se font sentir lorsque le vent du Nord souffle avec violence. On observe qu'en 1660 le froid fut si rigoureux ici au mois de Décembre, que l'huile géla dans les flacons, au point qu'on pouvoir la fendre avec le couteau: phénomene très-singulier sous un climat aussi méridional qu'Arrakan. L'air est très-sain dans tout le pays, & il n'y regne guere d'autres maladies que des fievres épidémiques, qui se font sentir dans la saison pluvieuse, & qui sont rarement mortelles.

Le pays est agréablement coupé par des rivieres, des lacs, & des étangs. Qualité & productions On y trouve des bois de toute espece, du pays. des jardins & des marais cultivés avec soin, des campagnes & des collines fertiles, d'excellens pâturages, & une grande multitude de bestiaux. Les montagnes offrent quelques mines d'étain, & de plomb. Le tiz croît abondamment en plusieurs lieux, & a qualité est excellente. On le recueille vers le mois dé Décembre. Les arbres produisent quantité de fruits déli-

Histore cieux, des noix de coco, des bananes des mangos, especes do concombres, des oranges, des limons, des cédras d'un prodigiense grosseur, & s pleins de suc, qu'on en tire quelque fois plus d'une chopine de liqueur. Le Durion est aussi communici qu'à Siam. C'est un fruit qui croît sur un grand arbre, que ces Indiens appellent Batan. Il est de la grosseur du melon: fa chair est blanche, & d'un goût exquis: son écorce est armée d'épines. On asse re qu'il ne peut soutenir le voisinage des feuilles de bétel, & qu'il se flécrit à leur approche.

Il y a dans les forêts un grand nombre d'éléphans, de chameaux, & de bussles. Ces derniers animaux sont de la grosseur & de la force de nos beuss, mais ils ont les comes plus grandes. Les femelles produsent un lair bien insérieur à celui de la vache. Il y en a de domestiques, qui paisseur dans les campagnes sous la conduite d'un Pasteur. Mais leur approche est très-dangereuse pour les personnes qu'ils n'one pas courume de voir. On remarque que certaines couleurs les irriteat. Le passeur monte un de ces animaux, & se tient debous sur la croppe. La mul-

DES INDIENS. 427 titude des cadavres, qui restent sans sépulture, exposés sur les rivages, attire dans ces quartiers un grand nom-bre d'oiseaux de rapine, dont la vora-cité est telle, qu'ils attaquent quelquo-fois les buffles & d'autres bestiaux domestiques, & leur rongent la croupe & l'échine jusqu'aux os.

Les voyageurs ne nous appren-nent rien touchant les arts, les manufactures, & les productions industrienses de ce Royaume, ce qui suppose que ses habitans sont aussi barbares à cet égard, que les Péguans & les Laos leurs voilins. Leurs sciences spéculatiwes se bornent à l'étude des loix, de la religion, & d'une espece de morale, qui admet des maximes très-corrompues. J'en parlerai dans l'article de leurs usages. Leur langue est peu dif-férence de celle des Péguans, & ces deux peuples s'entendent assez pour pouvoir communiquer ensemble.

Le commerce de ce Royaume étoit Ancien com-autrefois très-florissant. Il se faisoit merce de ce principalement par l'entremise des Mo-Royaume. res, des Portugais, & des Hollandois. Les Mores établis dans les places les plus avantageuses du pays, particulieroment aux environs de Bandel tra-

Les Portugais eurent à peine quitté Arrakan, que la Compagnie Hollandoise, toujours attentive à profiter de Leurs disgraces, s'y établit. Elle y fon-

Le Viceroi s'en empara aussi-tôt, & ne remplit aucune des promesses qu'il

leur avoit faites.

DES INDIENS. 429

da un comptoir avantageux, qui dépendoit de celui de Coromandel. Mais les vexations qu'ils souffrirent à leur tour, soit dans le pays même, soit de la part des Bengalois, & des autres peuples tributaires du Grand Mogol, les déterminerent en 1683 à quitter cet établissement. Ils tiroient d'Arrakan beaucoup de riz, qu'ils transportoient en Hollande, & un grand nombre d'esclaves, qu'ils avoient à trèsbon compte, & qu'ils conduisoient à Batavia, & dans leurs autres colonies.

Les marchandises qu'on trouve dans le pays sont les bois de construction, le plomb, l'étain, le vernis, & l'yvoire. Celles qu'on y porte sont la toile, le coton, le poivre, le bois de sandal, le fer, l'acier, le cuivre, des cuirs dorés, & des porcelaines communes. Les Mores Indostans viennent acheter dans ce Royaume beaucoup d'éléphans, qu'ils transportent dans les contrées occidentales de l'Asie. Ils achetent aussi beaucoup de pierres précieuses, qui sont ici à très-bon compte, & qui viennent apparemment du Pégu: car le Royaume d'Arrakan n'en produit point.

Les monnoyes communes de cette

HISTOIRE 450 contrée sont les roupies, pieces d'asgent, de la valeur d'environ quarantehuit sous, les tanggen qui valent la moitié moins, & les coris, menus coquillages dont j'ai parlé ailleurs. Les mesure les plus en usage sont le man, qui pese environ quarante-deux hivres, le pikot, du poids de 118, & le be-

#### 6. III.

har, qui contient trois pikol.

#### Gouvernement d' Arrakan.

kan.

Salmon . ubi suprà. Hift. des Voyages, ibid.

Fastes des Malgré les disgraces que cet Brat a Rois d'Arra. essuyées dans le dernier seclé, le Prince qui le gouverne est un des plus puissans Monarques de l'Inde. Ses titres ne sont pas plus modestes que ceux du Roi du Pégu. Il s'appelle Empereur, pofsésseur de l'éléphant blanc, maître du palais d'or, & des deux pendans d'o-reilles (ce sont les deux rubis dont on a parlé plus haut), Roi legitime des Etats du Pégu & de Brama, des douze Provinces de Bengale, & de ses douze Rois, qui mettent leur tête sous la plante de ses pieds.

Il réside ordinairement à Arrakan: mais il passe deux-mois de l'année à Orietan, dans la belle faillon. Il fairce royage par eau, accompagné de tous les Grands de sa Cour, dans des barques auss commodes qu'élégantes, font le nombreux corrège semble former une ville flottante. Le Principal motif de son séjour à Orietan, est te visiter la pagode célébre du Dieu Quiay-Poragray, auquel il fait fervir ious les jours un magnifique repas.

Son sérail est dans l'une des trois Leur sérail. enceintes qui composent la vaste tendue de son palais d'Arrakan. Cet difice est couvert d'un toît doré, & ecompagné de trois tours, ornées l'un toît pareil, & qui domine toute a ville. Le service s'y fait par des euléques. Chaque Gouverneur de proince est obligé d'envoyer tous les ns à ces Monarques voluptueux doue filles agées de douze ans, élevées ous ses yeux depuis leur enfance. Juand elles arrivent à la Cour, on leur lit fubit une épreuve affez particulie- qu'on fait su-. On les expose à un soleil brulant, bit aux sultaisqu'à ce que la sueur ai trempé leurs bes. On porte ces robes au Roi, qui s sent l'une après l'autre, & qui ne nient pour son sérail que les filles ont la fueur n'a point une odeur for-

:

Leurs Offic Les principaux Officiers de l'Erar font les Vicerois des provinces, qui ont, dit-on, toutes les prérogatives de la royauté, sans excepter la couronne, que l'Empereur leur met lui-même fur la tête. Celui qui gouverne la pro-vince d'Arrakan est le premier Minis-tre de l'Empereur, & comme le Lieu-tenant Général de tout le Royaume. Les autres grands Officiers sont le Kouteval, ou le Général des troupes, le Capitaine des Gardes, l'Amiral, le Grand Ecuyer, ou gardien des élé-phans, le chef de la Justice, & les au-tres membres du Conseil royal. Dans Gouverne- chaque ville il y a un Gouverneur parti-gouverne- culier, un Receveur, ou Trésorier du

ment des Villes.

Prince, & d'autres Officiers pour l'administration de la Justice & des Finances. Tous ces Ministres sont subordonnés au Viceroi de la province.

Reception

Les Ambassadeurs sont reçus avec des Ambassadeurs beaucoup de pompe. Deux des principaux Ministres viennent les complimenter de la part de l'Empereur, & les conduisent au palais avec une magnisque escorte d'éléphans, de soldats, & d'Officiers de la Cour, rangés sur deux lignes. Mais lorsqu'ils arrivent à la salle d'audience, on les oblige

DES INDIENS. oblige de laisser à la porte leurs sandales, de se mettre à genoux, & de s'af-seoir ensuite sur les talons, le visage toutné contre terre.

L'ancien ulage de ces Monarques Cérémonies est de ne se montrer que très-rare-qui se prati-ment au peuple, & coujours avec l'ap-quent quand pareil le plus sastueux, & le plus capa-montre an ble d'en imposer, Voici ce qu'un Voya-peuple. geur vit pratiquer en 1660 dans une cérémonie pareille. Les trois grandes places, renfermées dans l'enceinte du palais, & les principales rues de la capitale étoient, remplies d'échaffauts. destinés à des représentations de théâtre, ou chargés d'artifices. Tous ces lieux étoient environnés de soldats, Hamilton. vêtus de blanc, & armés d'épées & de apud salmon, lances, pour contenir le peuple. Le Roi sortit du palais, au son des trompetres, des tambours, & des autres instrumens du pays. Il étoit assis sur un éléphant, richement caparaçonné, & garni d'une housse couverte de perles. Ses habits, & l'espece de turban qui lui couvroit la tête, étoient chargés de diamans, de rubis, & d'autres pierres fines d'une valeur inestimable. Un de ses Officiers soutenoit derriere lui un grand parasol, d'une étosse précieuse: Tome III.

Ses courtifans marchoient à ses côtés; Se conte la garde faivoir. Le Prince héréditaire paroiffoit enfuits, montéfur un autre éléphant, & environné d'un brillant cortège. Les Vicerois & les aurres vaffaux de la Cousonne choient après le Prince. Les éléphans qu'ils montoient étoient équipés avec la demiere magnificence. Les Prêtres, l<del>us</del> Muliciens, & une troupe de farceurs sermoient la marche, & faisoient repentir l'air de leurs chants, & de plufieurs instrumens harmonieux. Ce long & magnifique cortège traversa toute la ville. Le Roi de retour au palais, reçut l'hommage & le serment de fidéliré des Grands & de tout le peuple. Des feux d'artifice, tirés au bruit de l'artillerie, des représentations dramatiques, des chants & des danses, & d'autres plaisurs variés terminerent cette fête brillante.

S. IV.

## Religion de ce peuple.

Forme des religion diffère peu de celle des Péfacrifices. guans & des Siamois, soit pour le fond de la créance, soit pour la forme du DES INDIENS.

culte. Ses sacrifices consistent à se prosterner en présence des Idoles; à leur apud Ovingoffrir des fleurs, des plantes aromatiprà.

ques; à leur donner toutes les choses qui servent aux besoins de la vie, comme du riz, des fruits, de la gomme, de la soye, du coton & d'autres offrandes de cette nature. Ils font de fréquents pélermages, sur-cour à la grande pagode de Quiay-Poragray, qui est aux environs d'Orietan. Ils célébrent tous. les ans une fête solemnelle en l'honneur liere. de cette Divinité, dont l'idole est promenée dans un grand chariot, environné d'une multitude de Prêtres vêtus de satin jaune. Des fanatiques se couchent le long du chemin, ou fe précipitent sous les roues du chariot; d'autres se piquent aux pointes de fer qui y sont attachées, & arrosent l'idole dé leur sang. On recueille avec empressement le sang de ces martyrs, & l'on s'estime heureux d'en emporter quelques gouttes. Les Prêtres retirent avec respect ces pointes ensanglantées,

La plûpart des pagodes sont conf-truites sur des roches escarpées, & l'on Forme des y monte par des degrés creuses dans le roc. Leur forme est ronde, & elles

& les conservent dans leurs temples.

Idoles.

se terminent en pyramides. Leurs toits sont enrichis de globes dorés. Les murs sont solides, les fenêtres en petit nombre, & l'on n'y pratique qu'une seule porte. L'intérieur est orné d'une telle multitude de statues, qu'on en compte jusqu'à vingt mille dans un seul temple. Ces Idoles, dont quelques-unes sont colossales, comme celles de Siam, sont ordinairement de brique. Elles ont toutes l'attitude d'une personne assise, les oreilles larges & pendantes sur l'épaule, le visage, la poitrine, & les bras dorés, le reste noir, mais couvert des plus riches étosses du pays. Chaque citoyen a dans sa maison ses idoles particulieres, par lesquelles il jure, dont il porte les stigmates, imprimées sur les bras ou sur les épaules avec un fer chaud, & auxquelles il offre tous les jours une partie des mets qu'on sert sur sa table. Les personnes riches ont aussi coutume d'envoyer quelque plats aux principales Divinités des temples. Dans les jours d'hiver on a soin de bien couvrir ces idoles, qu'on croit sensibles au froid, & à l'attention qu'on a de les garantir des injures de l'air.

Prêtres du Le nombre des Raulins, ou Minis-

DES INDIENS. 437 tres des temples est presque infini. Ils sont divisés en trois ordres, les Pongri, les Pangian, & les Xoxum. Ils sont vêtus de jaune, & on leur rase la tête. Ils portent une espece de mitre, avec une pointe qui tombe par derrie-re. Il s'engagent à vivre dans le célibat, & s'ils violent cet engagement, on les dégrade, & on les réduit à la condition des laïques. Les uns vivent dans des cellules, bâties autour des temples qu'ils déservent; d'autres se retirent dans des solitudes écartées; quelques-uns habitent dans les villes. Ils font tous soumis à un chef apellé Xoxum-Pongri, qui regle avec autorité tout ce qui concerne le culte, & qui est le souverain Pontife de la nation. Les Prêtres qui vivent en communauté dans le voisinage des villes, se chargent de l'éducation de la jeunesse, qu'ils instruisent dans la connoissance de la religion & des loix du pays.

Les Raulins s'adonnent aux sciences, particulierement à l'Astronomie Pratiques su-& à la Médecine. Le peuple les apelle perstitienses. dans ses maladies, & ces Prêtres, qui ont plus de confiance dans le pouvoit des Dieux que dans la vertu des remedes, employent en cette occasion quan-

T iii

tité de pratiques superstitienses. Ilsfoussement sur le malade; ils récitent des prieres; ils ordonnent qu'on sacrifie aux vents, qu'ils regardent comme les causes dangereuses de toutes les maladies; ils immolent à ces Dieux malfaisans, & à Chaor-Baos, leur chef, un grand nombre d'animaux.

Si ces cérémonies n'operent point la guérison, la femme, ou le plus proche parent du malade, ont recours à une autre pratique superstitieule, qui paroît empruntée de la Religion des Péguans (1). On prépare une chambre; on l'orne de riches capis; on y dresse un Autel, & l'on place une idole dessus; les Raulins & les parens du malade s'assemblent dans ce lieu; on les régale pendant huit jours, au son de plulieurs instrumens. Celui qui préside à la fête est obligé de danser pendant ces repas, jusqu'à ce qu'il tombe dans un épuisement absolu. Quand les forces commencent à lui manquer, il s'appuye à une corde pendue au plancher, & si sa foiblesse l'empêche de continuer assez long-tems cet exercice, le plus proche pareix est obligé de

<sup>(1)</sup> Voyez l'Histoire des Péguans, S. III. sal.

prendre sa place. La musique redouble lorsque le danseur perd connoissance. Les Prêtres assurent que pendant son évanouissement il a des entretiens particuliers avec l'idole, qui est l'objet de ses invocations. Si le malade guérit, ou le porte au temple, où les Prêtres l'oignent d'huile & de parsums depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds. S'il meurt, les Raulins déclarent que les Dieux l'ont enlevé de ce monde, soit par un terrible arrêt de leur justice, pour l'expiation de ses péchés, soit par un effet de leur clémence, pour le récompenser dans une autre vie.

Scheldon raporte un trait de superstition, dont le seul récit fait horreur. Un Devin ayant prédit à un Roi d'Arrakan qu'il ne vivroit pas long-tems après son couronnement, ce Prince différa pendant douze ans de se faire sacrer par les Prêtres. Mais ne pouvant résister aux instances des peuples, il consulta un charlatan More, pour sçavoir s'il n'y avoit pas quelque moyen de détourner le désaftre dont l'autre. Devin l'avoit menacé. Le Mahométan qui ne cherchoit qu'à détruire les ennemis de sa Religion, lui conseilla de sacrifier six mille de ses sujers, quar

tre mille vaches blanches (1) & deux mille pigeons blancs, d'en prendre les cœurs, & d'en faire une composition; ajourant que l'usage de cette drogue lui prolongeroir la vie. Scheldon assure que ce conseil barbare sur suivi. Le Traducteur de Salmon regarde ce récit comme une fable ridicule: beaucoup de lecteurs en porteront le même jugement.

Toutes les Religions étrangeres font tolérées ici. Il y a quelques Mores Indostans qui professent le Mahometisme, & quelques familles Chrétien-

nes de Portugais.

## §. V.

# Mœurs & Usages du pays.

Les habitans de ce Royaume ont la Figure de taille moyenne, & le corps assez replet. Leur front est large & plat. Ils lui donnent eux-mêmes cette forme, en appliquant dessus, dès l'enfance, une plaque de plomb. Ils employent le mê-

<sup>(1)</sup> L'Atlas Géographique, met deux mille corneilles blanches au lieu de ces quatre mille vaches, dont le facrifice est absolument incroyable, dans un pays où l'on a un respect infini pour ces animaux.

DES INDIENS. 441 me secret que les Laos (1) pour s'a-scheldon, grandir les oreilles, & pour les faire schouten, ubi supra. descendre jusque dessus les épaules. Leurs yeux font petits, mais vifs: ils ont les narines larges & ouvertes; leur teint est d'un noir jaunâtre.

Ces Indiens ont le naturel barbare & féroce. Tous les Etrangers qui font barbare. sont réduits à l'esclavage, & traités avec la derniere rigueur. Leurs pirates infestent tout le Golphe, & font des courses jusque dans les rivieres de Bengale, d'où ils emmenent une multitude d'esclaves. Les négocians étran-Hamilton, gers éprouvent ici toute sorte de ve-ibid. xations, & il n'y a aucune sureté à s'établir dans ce pays. En 1690 un Prince de l'Indostan ayant cherché un azile chez cette nation perfide, fut massacré avec tous ses gens, par les ordres du Monarque, qui s'empara? d'un riche trésor que l'Indien avoit aporté.

Ces peuples, qui habitent dans la partie la plus septentrionale de la presqu'ise de l'Inde, ont soin de se couvrir un peu plus que les habitans mé-ridionaux de la même contrée. Leurs

(1) Voyez la page 363 de ce volume.

HISTOIRE vêtemens consistent 1°. Dans une velte de coton, qui ne passe pas la ceinture: 20. Dans un tablier de même étoffe, dont ils se couvrent les reins & les cuisses, & qu'ils attachent avec une bande de toile; 3°. dans une robe de coton, qu'on met par dessus les autres vêtemens, & qui tombe au-dessous du genou. Les Dames ont une robe un peu plus longue, & portent outre cela une espece d'écharpe, qui leur couvre les épaules & la poirrine, & qui donne de la grace à leur habillement. Leur tablier descend jusqu'aux pieds. Elles portent les cheveux fort longs, mais fort en désordre; leurs bras & leurs jambes sont chargés de bracelets d'y-voire, d'argent, ou de cuivre: elles ont aux oreilles quantité d'ornemens de verre, & d'autres bagatelles de même nature.

fons.

Leurs maisons sont si basses & si pe-Leurs mai-tites, que les plus grandes villes du Royaume, sans excepter la capitale, ressemblent à ces camps remplis de ba-raques, où nous faisons quelquesois hiverner nos soldats. Ils n'ont point d'autre lit que des nattes, ni d'autre converture qu'une toile de coton. Ils mangent dans une salle isolée, qu'ils

DES INDIENS. font confirmre aux environs de leur logis. Leur cuisine est aussi séparée de leur maison. Le riz broyé, & mis en mens. pâte, leur tient lieu de pain. On assure qu'ils mangent avec délice des rats, des souris, des serpens, du poisson pourri, & toutes sorges de viandes corrompues. Ils mêlent à leurs alimens une moutarde si puante, que les Etrangers n'en peuveix soutenir l'odeur. La coutume des Grands est de faire couvrir leurs tables d'une grande multitude de mets, servis dans de petites soucoupes. L'eau est leur boisson ordinaire. Ils usent aussi d'une liqueur apellée Ouze, qu'on exprime d'un certain arbre, de la nature des palmites. Sa couleur est blanche; son gour est délicat & agréable, lorsqu'on la boit fraîche; au bout de quelques heures elle a trop de feu, & elle porte à la tête; si

s'aigrit. On affure que les femmes n'aporrent point ici de dot à leurs époux. Le gen contrat est dresse en présence des Prêrres, & le mariage lesconfomme à la vûe des parens. Mais les maris sont si peu jaloux d'avoir les premieres faveurs d'une jeune époule, qu'ils l'aban-

on la garde trois ou quatre jours, elle

ubi suprà.

Scheldon, bandonnent volontiers à un autre homme la premiere muit des nôces. Nous avons vû que ce même usage s'observe au Pégu. Scheldon ajoute qu'une autre coutume du pays oblige le Roi d'épouser l'aînée de ses sœurs, asin que la race royale se conserve dans toute sa pureté.

Failles.

Ils pratiquent dans leurs funérailles Leurs funé- quelques superstitions, qui me paroifsent particulieres à ce pays. On expose le mort dans une salle: les Raulins prononcent sur lui des prieres, brulent des parkums, & dansent aurour du cercueil. Cependant les domestiques du défunt font le guet, pour empêcher que le Grand Chat noir n'entre dans la salle. S'il aprochoit du cercueil, & s'il venoit malheureusement à passer sur le cadavre l'ame du mort seroit condamnée à errer dans ce monde pendant plusieurs siecles. L'usage ordinaire est de peindre sur le cercueil des Grands des figures de chevaux, d'éléphans, de vaches, d'aigles, de lions, & des plus nobles animaits, pour procurer à l'a-me une habitation honorable. Mais quelques dévots y font peindre par humilité des rats, des grenouilles, & d'autres vils animaux. On brûle les corps dans un champ voisin de la ville. Les familles qui n'ont pas le moyen de faire la dépense du bucher, jettent leurs morts dans la riviere, qui les renvoye sur ses bords, où ils deviennent la proye des animaux voraces.

#### ARTICLE II.

Peuple de Tipra & d'Asem.

E premier de ces peuples nous est à peine connu. Tavernier raporte, cité dans sur le témoignage de quelques mar-l'Histoire des chands du Tibet, que le pays du Tipra IX. est situé au Nord de celui d'Arrakan; qu'il faut 15 jours pour le traverser, ce qui vient peut-être plutôt de la dissiculté des chemins, que de l'étendue du Royaume; que ses habitans sont fort sujets aux goitres, & qu'on y voit des semmes à qui cette tumeur pend jusque sur les mamelles; que le pays est gouverné par un Roi, qui n'éxige des peuples d'autre contribution annuelle qu'un service personnel de six jours; que la soye est la principale richesse de ce Royaume, & qu'on y rrouve aussi quelques mines d'or. C'est à quoi se téduisent tous les éclaireisse-

Dig izer by Google

446 HISTOIRE mens qui furent communiqués à l'Auteur.

Sicuation d'Alem.

Nous avons des notions un peu plus distinctes du Royaume d'Asem. Il rermine au couchant la presqu'isse de l'Inde, n'étant séparé des États du Grand Mogol, ou de l'Inde proprement dite, que par un bras du Gange. M. de l'Îse place ce Royaume au vingt-huitieme degré de latitude septentrionale. Il lui donne pour bornes au Midi le Tipra & le Pégu; & au Nord le Royaume de Boutan & celui de Lassa, qui sont deux provinces du Tiber.

L'ancienne capitale de ce Royaume

Azo, ancien- se nommoit Azo. C'étoit une ville
considérable par ses richesses: les
Rois du pays y faisoient seur résidence.
On y voyoit leurs tombeaux, érigés dans une superbe pagode, où chaque Prince avoit fait construite une chapelle destinée à lui servir de sépulture : car l'usage du pays est d'enterrer les corps, & non pas de les brûler. Ces Monarques avoient coutume d'y envoyer beaucoup d'or & d'argent, de riches tapis, & d'autres meubles précieux, qui devoient êtte enfermes avec cux dans leur rombeau. Le jour des sunérailles on mettoit dans le même caveau les pagodes d'or que le Roi avoit adorées pendant sa vie, & d'autres curiosités de son rrésor, dans l'opinion que toutes ces choses lui serviroient dans l'autre monde. La même superstition portoit ses semmes, & ses principaux Officiers, à se donner la mort, pour être enterrés auprès de leur Maîrre, & pour lui procurer les plaisirs & les secours dont on s'imaginoit qu'il auroit besoin. On enfermoit aussi dans le tombeau du Roi un éléphant en vie, des chameaux, des chevaux, & des chiens de chasse.

Azo, & ses riches trésors, surent pillés vers le milieu du dernier siecle, par une armée du Grand Mogol, commandée par le redoutable Emir-Jem-la, plus connu dans nos Relations Européennes sous le nom de Mirgimola. Ce Général s'étant embarqué sur une riviere qui sort du lac de Chiamai, & qui se décharge dans un des bras du Gange, remonta jusqu'au vingt-neuvieme degré, vers la frontiere du Royaume d'Asem. Il pénétra par terre dans le pays, où il mit tout à seu & à sang jusqu'au trentecinquième degré. Ensuite tournant au

Sud-Ouest, soit pour éviter la rencontre d'une armée puissante que le Roi d'Asem avoit assemblée, soit parce que ses Indiens resusoient d'aller plus avant vers le Nord (1), il rabatit sur Azo, qu'il saccagea, & d'où il emporta un butin immense.

Kemmetouf.

Depuis la désolation de cette ville, Kemmerouf, que d'autres appellent Chamdara, est devenue la principale cité du pays, & l'habitation ordinaire des Rois. Elle est située à vingt-cinq journées d'Azo. Tout le pays est coupé d'un grand nombre de rivieres & de canaux, dont les débordemens causent beaucoup de ravages dans les campagnes, & occasionnent plusieurs maladies. Le principal des fleuves est apellé Laquia par les naturels du Royaume, & reçoit d'autres noms dans d'autres contrées. Il prend sa fource dans le lac de Chiamai, à l'Orient d'Asem, & se perd dans le Gan-

<sup>(1)</sup> Tavernier assure que les peuples de l'Indessont si sensibles au froid, qu'ils croient hazardet leur vie lorsqu'ils approchent trop du Nord. De tous les domestiques Indiens, qu'il mena en Perse, il n'y en eut pas un seul qui vousit passer Casbin, & l'accompagner jusqu'à Tauris. Dès qu'ils aperçurent les montagnes de la Médie, qui sont toujours convettes de neiges, ils demanderent tous seur congé.

DE'S INDIENS. 449 ge. Ce fut, vraisemblablement, par cette riviere que Mirgimola entra dans le pays. L'hiver est plus rigoureux ici que dans aucune autre partie de la presqu'isse de l'Inde.

Tavernier assure que les vignes Tavernier, croissent, en abondance, dans cette partie privilégiée de l'Inde; que le raissin en est fort bon; mais que l'usage est de le laisser sécher pour en faire de l'eau de vie: c'est insinuer qu'on ne

songe pas à en faire du vin.

Il n'y a point de sources salées dans le pays, & l'on se trouve réduit à user d'un sel arrificiel, qui se fait de deux manieres. Tantôt on employe l'écume verte, qui se forme sur les eaux dormantes. On la fait sécher : on la brule : on fait bouillir ses cendres: on les passe, & elles servent de sel. Tantôt on prend des feuilles de figuier, qu'on séche & qu'on brûle de même. On met ces cendres dans l'eau, & on les remue pendant dix ou douze heures. Ensuite on passe cette eau au travers d'un linge, on la fait bouillir jusqu'à ce qu'elle se consume entierement: le dépôt qu'elle laisse au fond de la chaudiere forme un sel fort blanc, & d'assez bon goût. La cendre des

Dig izec vy Google

HISTOTRE mêmes feuilles sert à faire une lessive dont on blanchit une partie des soyes d'Alem.

C'est une opinion répandue dans l'Inde, que les Asémines ont commu les armes à seu long-temes avant les Chinois, & que l'invention de la poudre & du canon leur est due. On ajoure qu'elle a passé d'Asem au Pégu, & que les Péguans l'ont communiquée aux Chinois. Mirgimola raporta de fon expédition un grand nombre de canons de fer, fabriqués dans le pays. Leur poudre est excellente; son grain est rond & menu, comme celle d'Europe; mais l'on assure que sa qualité est fort supérieure. Ils ont des especes de grenades, qu'ils lancent au bout d'un bâton de la longueur d'une demipique.

d'Afem.

Le royaume d'Asem produit des Productions mines d'or & d'argent, du fer, de l'acier, de l'étain, & du plomb. On y recueille aussi beaucoup de soye, mais d'une qualité médiocre. Outre les cocons, qui sont produits par les vers or-dinaires, il y en a de particuliers qui on trouve fur les arbres, & qui sont l'ouvrage de certains insectes, plus ronds que les vers communs, & qui travail-

DES INDIERS. 451 lent toute l'année. Les étoffes qu'on fait de cette soye out beaucoup de lustre, mais peu de durée. La gomme lacque est très-commune dans le pays, & sert à deux usages. On en tire d'abord une couleur rouge, qu'on employe pour la reignue de seile de la playe pour la reignue de seile de la playe pour la reignue de seile de la playe pour la reignue de seile de la lacque de la lacque de seile de la lacque de seile de la lacque de seile de la lacque de lacque de lacque de la lacque de la lacque de la lacque de lacque de la lacque de lacque de la lacque de lacque de la lacque de la lacque de lacque de la lacque de la lacque de la lacque de la lacque de lacque de la lacque de la lacque de lacque de la lacque de la lacque de lacque de la lacque de lacque de la lacque de lacque d ploye pour la peinture des toiles; le reste est la matiere d'un beau vernis, dont il se fait un grand débit au de-bors, & que les Chinois préferent, dit-on, à leur propre lacque. A l'é-gard de la soye, de l'argent, & del'or, on ne permet pas de les transpor-ter hors du Royaume. L'or & l'argent ne se convertissent point en especes monnoyées: mais on les partage en lingots, grands & petits, comme au Japon, & le peuple s'en sert dans le commerce intérieur.

On dit que les Rois d'Asem, comme ceux de Tipra, ne levent aucun subside dans leur Erat, & qu'ils se contentent du produit des mines, qui leur appartiennent en propre, & qu'ils sont cultiver par leurs esclaves, & non par leurs sujets. On ajoute que tous les habitans d'Asem, sans excepter même thid. p. 543-les paysans, menent une vie si aisée, qu'il y en a peu qui n'ayent une maison à eux, & que la plûpart entretiennent

Dig izer by Google

#### 12 HISTOIRE

même un éléphant pour leurs femmes. Mais c'est Tavernier qui fait un tel récit.

Dans le centre du Royaume, les hommes & les femmes sont d'une taille avantageuse, & le sang y est très-beau. Ceux qui habitent les parties méridionales ont le teint un peu bazané: les peuples du Nord sont fort sujets aux goitres. La coeffure du pays consiste dans un bonnet entouré de dents de porc ou de sanglier. Ils se font aux oreilles un trou assez large pour y pasfer le pouce, & ils les chargent de di-vers ornemens. Ils ont aux bras & aux jambes des bracelets d'écaille, de nacre, de corail, & d'ambre jaune. On les fabrique dans le pays, & c'est un des principaux commerces des habitans. Un des usages de leurs funérailles, est que toutes les personnes qui assistent au convoi jettent leurs bracelets dans le tombeau du mort. Les hommes ne laissent point descendre leurs cheveux plus bas que les épaules: les femmes les laissent croître dans toute leur longueur. On dit que ce peuple a le goût assez peu délicat, pour préférer la chair du chien à toute autre viande.

#### CHAPITRE IV.

HISTOIRE DES PEUPLES de Routan, Royaume enclavé dans le Tibet. Idée générale des autres Peuples, qui habitent cette derniere contrée.

L seroit difficile de marquer avec précision dans quelle partie du Tibet est situé le pays que nos Relations appellent Butan ou Boutan. Les unes donnent ce nom à la partie occidentale du Tibet; d'autres l'attribuent à sa partie méridionale; quelques-unes l'étendent à tout le Tibet. Quoi qu'il en soit, il est certain que le Royaume de Butan est enclavé dans cette derniere région, & qu'il est habité par des peuples, moitié Indiens & moitié Tartares, limitrophes & tributaires des Etats du Grand Mogol. Je ne puis les faire connoître sans donner une idée générale des autres habitans du Tibet; & c'est ce qui m'engage à placer ici la description de ce vaste pays, quoique la plûpart des peuples qui l'habitent soient situés hors des limites de l'Inde.

#### ARTICLE

#### Etendue & division du Tibet.

Situation du Nos meilleures Cartes placent le Tibet en quatre-vingt-sept & Tibet. cent-vingt-un degrés de longitude, & Mémoires du entre vingt-six & trente-neuf degrés P. Regis, cires dans la de latitude; c'est-à-dire, qu'elles lui donnent six cent soixante lieues de Description de la Chine, l'Est à l'Ouest, & deux cens quarante au Tome IV. du Nord au Sud, dans sa plus grande Lettres edi-fiantes, To-largeur. Il est borné au Septentrion par un vaste désert, qui se sépare me XV. de la petite Bukkarie, & que les Géographes appellent le grand desert de fable. Il a pour limites à l'Est l'empire de la Chine, à l'Ouest la grande Bukkarie & les états du Mogol, au Sud l'Indostan & le royaume d'Asem.

Sables.

gnes.

Ce pays est rempli de montagnes, Ses monta- & son terrain est en général fort élevé. En y arrivant du côté de la Chine on s'aperçoit très-sensiblement qu'on monte toujours, & l'on se trouve bientôt engagé dans une chaîne de montagnes, entassées l'une sur l'autre, dont l'aspect a quelque chose d'effrayant.

DES INDIENS. 459 Elles sont séparées par des torsens rapides, sur lesquels il n'y a d'autres ponts que quelques planches mal assurées, ou des cordes étendues en croix, & convertes de branches d'arbres. La hameur excessive de ces rochers qui sont toujours couverts de neiges, rend le pays très-froid eu égard à la laritude. Les routes sont si étroites, qu'on n'y trouve communément que la place du pied; & les affreux précipices qui sont à droite & à gauche, rendent la chute très - périlleule. Les montagnes qui sont à l'Ouest du côté de l'Indostan, sont beaucoup moins élevées.

Le Tibet est traversé de l'Ouest à l'Est d'une grande riviere, appellée ses Rivieres, Yaru, qui, suivant la conjecture du Pere Regis , se jette dans le golphe de Bengale, aux environs d'Arrakan, ou un peu plus haut, vers l'embouchure du Gange. On assure que le Hoang-Ho, ou fleuve jaune, un des plus grands fleuves de la Chine, prend naissance dans le Tibet. On le fait sortir de quelques lacs situés dans la partie du Nord-Est de cette derniere région, & si voisins l'un de l'autre qu'ils paroissent n'en faire qu'un. Il entre dans la Chine, à dix journées de sa source, par

de Gentchiskhan.

même ayantage. Le nombre des autres fleuves qui Gaubil, Hist arrosent le pays est considérable: mais leur position est incertaine, & leur cours peu connu. Les principaux lacs font 10. Hotun-nor, qui en langue du pays signifie mer des étoiles. On prétend que ce nom lui a été donné à cause de l'abondance & de la disposition des sources dont il est formé. Les Chinois le nomment Sing-fu hay. 2°. Koko nor, ou la grande mer. Il est situé à l'Occident, & les Chinois le nomment Si-hai, c'est-à-dire, la mer occidentale. 3°. Tenkiri, dont la position est à trente-deux degrés de latitude (1). Sa longueur est d'envi-

ron

<sup>(1)</sup> Quelques-uns le mettent entre 36 & 37 degrés. Nous n'avons que des notions très incertaines concetnant la Géographie de cette contrée.

mes Indiens. ron vingt-trois lieues, sur dix ou douze de largeur. 4°. Lankeri & Mapama, oil commence le Gange, qu'on

appelle ici Ganga.

Bernier & le Pere Desidéri divisent le Tibet en trois principales ré-gions, qui forment trois différens Royaumes; le petit Tibet, le grand Tibet, & le pays de Lassa. Quelquesuns y ajoutent deux autres petits Etats, Kokonor, & Tufan. Je suivrai ces divisions.

### ARTICLE II.

## Le petit Tibet.

E Pere Desidéri place le petit Ti- Lettres édi-bet au Nord-Ouest de Kashmir, siantes, t.XV. province septentrionale des Etats du Mogol, & lui donne le nom de Baltistan (1). Il assure que c'est un paysassez fertile, que ses Habitans sont prosession du Mahométisme, & qu'il est gouverné par des Princes, qui sont tri-Butaires du Mogol. Ceci est confirmé par Bernier, qui ajoute, sur le témoignage d'un Prince du Pays, qu'il vit Bernier, T.

(1) D'autres prétendent que son véritable nom est Beladissan qui signifie pays de montagnes.

Tome III.

dans la province de Kashmir, que le petitTiber peut avoir trente ou quarante lieues d'étendue; que ses principales richesses sont le cristal, le musc, & la laine; qu'il ne produit point d'or, comme quelques Voyageurs l'ont débité; qu'il est assez fertile en fruits, principalement en melons, dont la qualité est excellente; que l'hiver y est très-rude, à cause de l'abondance des neiges; que les habitans, dont l'idolatrie étoit l'ancienne religion, ont embrassé presque tous le Mahométisme; qu'ils suivent la secte des Persans, & qu'ils sont tributaires du Mogol environ depuis un siecle.

Le même Ecrivain dit que la capitale du petit Tibet s'appelle Eskerdu, qu'elle est à huit journées de Gurche, ville frontière de la province de Cashmir, & que deux journées au-dela on rencontre Sheker, autre ville située sur une riviere dont les eaux sont médicinales. Voilà tout ce que Bernier nous apprend au sujet de ce Royaume. Le récit du Pere Desidéri est encore plus succint. Monsieur de l'Isle donne au petit Tibet environ cent lieues de long, & un peu plus de

sinquante en largeur,

#### III. ARTICLE

#### Le Grand Tibet.

Es Voyageurs nous ont donné, \_\_\_\_\_\_\_ au sujet du grand Tibet, des Observations éclaircissemens un peu plus étendus, Géographiques sur le quoiqu'au fond très-imparfaits, & grand Tibet; absolument incapables de nous procurer une juste idée de cette région. Desidéri qui la nomme Butan, dit qu'elle est située au Nord-Est de la province des Kashmir, mais un peu plus loin que le petit Tibet, & qu'on y arrive par des chemins très-difficiles, quoique très-fréquentés. Ce Missionnaire Lettres éta-étant parti de Kashmir sut treize jours santes. en route, avec sa caravane, avant que d'entrer dans le grand Tibet, qui commence de ce côté-là à une montagne escarpée qu'on nomme Kantel. Ayant encore marché pendant dix-sept jours, en traversant successivement d'autres montagnes très - hautes, il arriva à Ladak ou Latak, ville où le Roi réside. Elle est située à deux lieues d'une riviere appellée *Lachu*, qui se jette à trente lieues de là dans le Gange. Environ à seize lieues de Latak, au Nord-

Productions du pays.

dans le petit Tibet, & l'hiver y regne presque toute l'année. La terre produit du bled & de l'orge. Les arbres, les fruits, & les racines y croissent très-difficilement. Le musc, le crystal. la laine de brebis, & une autre espece de poil plus fin, appellé Tour, sont les productions les plus précieuses du pays. On y trouve aussi du Jashen, pierre bleue, à veines rouges, dont on sair des coupes & d'aurres vases, qu'on

L'air est encore plus froid ici que

idée de leur grandeur.

Bernier, mbi supra.

Sabitans.

damasquine quelquesois en or. Les habitans sont humains & sociables. Ils ne manquent pas de génie,
mais leur ignorance est extrême. Leur
habits sont de laine; ils bâtissent leurs

DES ÍNDIENS. 461 maisons de pierres, qu'ils entassent gros-serement l'une sur l'autre. Le Maho-fiantes, métisse a fait quelques progrès dans ubi suprà: le pays, vers la frontiere de l'Indostan; mais l'idolàtrie domine dans le reste du Royaume. Les Gentils adorent Religion. deux principales Divinités, l'une apellée Kinchok, qui est le Dieu Fo des Chinois & des Tartares idolàtres; l'autre nommé Urghien, née d'une fleur, & qui est, disent-ils, homme & Dieu. On trouve encore dans leurs Temples une Divinité femelle, ayant une fleur à la main, que l'on regarde comme la mere d'Urghien. Ils honorent quelques Saints, & ils récitent des prieres sur une espece de chapelet. Desidéri observe que leur religion dissere en trois points capitaux de celle des In-diens idolâtres: ils mangent sans distinction toute sorte de viandes : ils rejettent la transmigration des ames : ils condamnent la polygamie. Leurs Prêtres s'appellent Lamas. J'en parlerai

dans l'article suivant. Le grand Tibet est gouverné par un Gouverne-seul Maître, appellé Chiampo. Bernier ment. nous apprend que vers le milieu du dernier siecle, Shah-Jehan, empereur du Mogol, après avoir soumis les Prin-V iii

Bernier , di suprà.

ces du petit Tibet, entreprit la conquête du pays dont nous parlons. Le Viceroi de Kashmir entra dans le Royaume avec une armée, assiégea & prit une place importante, & fut sur le point de pénétrer jusqu'à la capitale. Mais la crainte d'être surpris dans les montagnes par les neiges, lui fit re-prendre le chemin de l'Indostan, & prendre le chemin de l'Indostan, & Shah-Jehan ne tira aucun avantage de cette expédition. Les Chiampos se tinrent depuis sur leurs gardes, & fermerent pendant quelques tems l'entrée de leur Royaume aux caravanes qui venoient de l'Indostan, soit pour commercer dans le pays, soit pour passer à la Chine. Cependant, en 1664 Aureng - Zebe, successeur de Shah-Jehan, ayant menacé de porter la guerre dans le grand Tibet, & s'étant avancé jusqu'à Kashmir, le Chiampo avancé jusqu'à Kashmir, le Chiampo avancé jusqu'à Kashmir, le Chiampo prit le parti de l'appaiser par ses sou-missions. Il lui envoya de riches pré-sens par un Ambassadeur, & promit par la bouche de son Ministre, qu'il mettroit le coin d'Aureng - Zebe sur un côté de sa monnoie, qu'il lui paye-roit un tribut, & qu'il permettroit de bâtir une mosquée dans la capitale de ses Etats. Mais tout le monde, ajoute

BES INDIENS. 463 Bernier, fut persuadé que le Roi du Tibet n'accompliroit aucune de ses promesses, & qu'il se moqueroit de ce traité, comme il avoit déja fait d'un autre, conclu quelques années auparavant avec Shah-Jean.

#### ARTICLE IV.

## ROYAUME DE LASSA.

S. I.

Notions Géographiques concernant le pays de Lassa. Remarques sur son Commerce, & sur ses Productions.

E pays, que Desidéri & Bernier Histoire nous décrivent sous le nom de Tome VII, Lassa, est nommé Barantola par les page 113, Tartares, & Butan par les Indiens du & suiv. voisinage. Tavernier lui donne ce dernier nom. D'autres l'ont appellé Tangur. Il est borné au Sud par des mon- Position de tagnes presque inaccessibles, & dont le sommet est toujours couvert de neiges; à l'Ouest par le grand Tiber; au Nord par le grand Desert de sable, & à l'Est par les pays de Kokonor & de Tufan, qui sont limitrophes de la

V iv

Ses principakes villes.

Il paroît que ce pays, quoique moins étendu que le grand Tibet, contient beaucoup plus de villes. Les principales sont Tonker, que d'autres appellent Lassa ou Lasa, du nom du pays; Changaprang, Shamnanrin, Chusor, Sankri, Dsaulaphen, Aridfon, Changlos, Jiksea, Kinlpu, &c. Toutes ces villes sont bâties sur les bords, ou dans le voisinage de l'Yaru, riviere dont j'ai parlé. La plûpare sont si petites, & si peu importantes, que Regis, & les autres Missionnaires n'ont pas daigné les décrire. Mais on parle assez avantageusement de Lassa, capitale du pays.

Elle est bâtio au pied d'une monta-Description gne, que les uns nomment Datala, & les autres Putola, ou Butala, près. d'une riviere appellée Kaltyn, qui en reçoit une autre au même endroit, & qui se perd elle-même à dix lieues de là. dans l'Yaru, au Sud Ouest. On voit.

für cette montagne un château assez considérable, qui a long-tems servi de résidence aux Rois du pays. Grueber assure que son architecture n'a rien de barbare. Il paroît par le plan qu'il en a donné, que cet édisice se termine en dôme d'église; ce qui se rapporte à ce que dit Regis, que de loin on prendroit moins Lassa pour une cité que pour un grand temple. On trouve près de là les ruines d'une ville qui sut détruite vers le milieu du dernier siecle par un Prince Tartare.

On compte quatre cens lieues depuis cette capitale jusqu'à Si-ning, Lassa, à la ville du Kensi, dans la Chine, & l'on chine, peut faire cette route en quarante-six jours; mais il faut quatre mois de marche pour arriver à Pekin. Le chemin & de Pengard de Bengale à Lassa est de trois mois, le à Lassa, par le Midy, en partant de Patna, & en marchant vers le Sud. On traverse les terres du Raja de Nupal, tributaire du grand Mogol, dont le pays n'offre que des montagnes escarpées, & d'affreuses sortes. On y trouve une telle quantité d'éléphans sauvages, que les Voyageurs, qui marchent ordinairement en caravanes, sont obligés d'être conti-nuel lement sur leurs gardes, & de ti-

quets. Ces animaux marchent sans bruit: ils n'attaquent point les hommes; mais ils tâchent de surprendre les bagages, & d'emporter des sacs de riz & de farine, & les pots de beurre, dont ils sont très-friands.

En sortant des terres de ce Raja, on entre dans des montagnes, qui appartiennent au Royaume de Lassa. On marche pendant neuf ou dix jours dans des sentiers fort étroits, bordés de précipices d'une prodigieuse profon-deur. Un grand nombre de Montagnards descendent de leurs habitations, & font marché avec les Voyageurs pour les porter sur leurs épaules. Ce sont ordinairement des femmes qui s'acquittent de cette corvée : elles ont sur le dos un gros coussin, attaché à un bourrelet, & qui sert de siege à la personne dont elles se chargent. Le bagage est porté par des boucs. Quelques Voyageurs font ce trajet dangereux sur des chevaux; mais dans certains passages ils sont obligés de les faire guinder par des cordes.

Route par le Nord est encore pour le Nord est encore plus longue & plus incommode à

DES INDIENS. cause des vastes déserts qu'il faut traverser. Mais quelques marchands la préferent, dans la vûe d'éviter les frais considérables de la douane de Gorrachepour, derniere ville des états du Mogol, où l'on exige sur certaines marchandises le droit de vingt-cinq pour cent.

Les négocians de Lassa se rendent aussi de leur côté par ces différentes routes de Lassa. à Patna & à Kabul, villes de l'Indostan, où ils portent du musc, de la semencine, ou poudre à vers, & d'excellente rhubarbe. Ils commercent à Kabul avec les Tartares, & ils troquent leurs denrées contre des chevaux, des mulets, & des chameaux. Les Tartares font passer dans la Perse les marchandises de Lassa, principalement le musc, & la rhubarbe. Ce qui n'est point consommé en perse se transporte en Egypte & au Levant par les Arméniens. Ainsi les Européens ont tort de croire que la rhubarbe vienne originairement de la Tartarie. Il en croît dans ce dernier pays; mais elle est si inférieure à celle de Lassa, que les Tartares eux mêmes ne s'avisent pas de la faire passer dans la Perse.

Rhubarbe.

production Le musc est une autre

HESTOTE

Animaux qui particuliere au Royaume de Lassa. Il la produisent. se trouve dans un petit sac de la grofseur d'un œuf de poule, qui croît en forme de vessie, sous le ventre d'une espece de chevreuil, entre le nombril & les parties naturelles. Ce n'est dans son origine qu'un sang putride, qui se coagule dans le sac de l'animal. La plus grosse vessie ne produit qu'une demi-once de musc. Ces Chevreuils sont assez communs dans certains cantons de l'Asie & de l'Afrique. Les Chinois les appellent Hiang-tchang-tfe c'està-dire, Chevreuils odoriférans. L'odeur de ces animaux est en effet si forte, que leur peau, même desséchée, & séparée de la vessie, conserve toujours un reste de parfum. Si on lioit la vessie,

> On observe que ces chevreuils; lorsque leur vessie est trop pleine, ont contume de la faire crever, en se frot-

tifie le cœur & le cerveau.

dès qu'elle a été coupée, sans lui donner de l'air, pendant quelque tems, dans la suite on ne pourroit l'ouvrir sans danger, & sa vapeur violente seroit sortir le sang des narines. Dans l'usage ordinaire on a soin de tempérer le musc en y mêlant des parsums plus doux. Préparé de cette manière il son-

DES INDIENS: 469 tant contre les arbres & contre les rochers, où ils deposent cette précieuse matiere, que les chasseurs recueillent avec foin. Les anciens Naturalistes our confondù mal-à propos cet animal avec le Castor. De là l'idée populaire que le musc vient des testicules du Castor, & que cet animal se les arrache lorsqu'il est poursuivi. Ce que j'ai dit re-

fute pleinement ces ridicules erreurs.

Tavernier assure que l'animal qui Chasse de cerproduit le musc ne se trouve communément que depuis le cinquante sixiéme degré jusqu'au soixantième; mais qu'aux mois de Février & de Mars, le froid & la disette le chassent vers le Midi. C'est alors que les chasseurs de Lassa le cherchent, & lui tendent des pièges. Ces animaux sont si affoiblis par la faim & par la fatigue, que plulieurs paysans les prennent à la course.

Les chasseurs, qui ont le muse de la Comment ou premiere main, le fassissent de plu-fassisse le seurs manieres. Les uns tirent des vessies une partie du bon muse, & remplissent ce vuide avec une portion du foie & du sang coagulé de l'animal, hachés ensemble. Ils font même avec la peau de son ventre de petites vessies artificielles a qu'ils coulent fort pro-

Histoire prement avec des filets de la même membrane, & qu'ils remplissent des mauvais mélanges dont j'ai parlé. D'autres font couler dans les vessies de petits morceaux de plomb pour les rendre plus pesantes. Le Roi de Lassa, pour empêcher ces mélanges frauduleux, qui commençoient à nuire au commerce, ordonna que toutes les vessies, avant que d'être cousues, seroient visitées par des inspecteurs, qui les fermeroient eux-mêmes, & les scelleroient du sceau royal. Mais cette précaution n'empêche pas qu'on ne les ouvre subtilement, qu'on n'y mette quelques morceaux de plomb, supercherie plus suportable que l'autre, parce qu'elle n'altere que le poids, & non la qualité des vessies.

## S. 11.

# Mœurs & usages des Habitans.

Figure & caractere des habitans. Les Habitans de Lassa sont robustes, & d'une taille avantagense. Tavernierassure que les semmes sont plus grosses & plus vigoureuses que les hommes: mais elles sont sort incommodées par les goitres. Les habitans des deux sexes portent au bras gauche

DES INDIENS. 471 des bracelets, depuis le poignet jusqu'au coude. Leur coëffure est un bonnet, entouré de pieces d'écaille, de dents de sanglier, & d'autres ornemens bizarres. Ils ont au cou un cordon de foye, qui descend sur l'estomac, & d'où pendent des grains d'ambre & de corail, ou des dents de sanglier. Leur ceinture est chargée des mêmes ornemens. Quoiqu'ils soient assez recherchés dans leurs habillemens, on assure qu'à d'autres égards ils sont d'une malpropreté extrême. Ils ignorent l'usage du linge : ils mangent : la viande crue; ils ne se lavent jamais le corps, non pas même les mains & le visage.

Ils usent indistinctement de toutes fortes de viandes, à l'exception de la chair de vaches, ayant un respect extraordinaire pour ces animaux. Ils aiment passionnément les liqueurs fortes. Un de leurs usages est de bruler de

l'ambre après leurs repas.

Quelques - uns prétendent que les hommes ne peuvent épouler ici qu'une Loix du maseule femme, & qu'à certains degrés de riage. parenté le mariage leur est interdit : Voyages, d'autres assurent que les femmes peu-p. 116, vent épouler plusieurs maris, quoi-

Hid. Tom IX. pag. 541. hommes.

Ils connoissent depuis long-tems les armes à feu. Tavernier vit dans les mains d'un négociant de Lassa unmousquet, sur lequel il y avoit des chissres & des caracteres, qui témoignoient, dit-il, qu'il avoit près de deux cens ans d'ancienneré. Le canon. Armes à feu étoit damasquiné en or & en argent, la bouche en forme de tulipe, les balles du poids d'une once. D'autres mar-chands de la même contrée l'assurerentqu'on voyoir dans leurs arsenaux des canons de fer, dont l'inscription prouvoit qu'ils avoient été fabriqués cinq cens ans auparavant. Les Loix défendent d'emporter du pays desarmes à feus sans la permission du Prince. Il ne l'accorde jamais sans exiger, sous causion, qu'on les rapporte. Leur poudre a le grain long . & la force eft extraor dimira...

# S. III.

Gouvernement de Lassa. Origine de la puissance temporelle des Grands-Lamas, souverains Pontises du pays.

Il paroît que les Grands - Lamas, qui sont aujourd'hui les souverains de Lassa, ne possédoient autrefois qu'une 1bid. Tome petite province de cette contrée. Ils & suiv. résidoient dans le château de Putola, & suiv. reste du pays étoit gouverné par un Roi.

Au commencement du dix-septiéme siecle, le Grand-Lama ayant eu quelques démêlés avec Tsan-pa-han, le dernier des Princes qui partagerent avec les Lamas, la souveraineté de Lassa; ce pontife implora l'assistance des Tartares de Kokonor. Kushi, leur Général, entra avec une puissante armée sur les terres de Lassa, & sit en faveur des Grands-Prêtres du pays ce que Charlemagne avoit fair plusieurs siecles auparavant en faveur des Pontifes Romains. Il bartit Tsan-pa-han, lui ôta la vie, & dônna son Royaume au Grand-Lama, dont la puissance

## 474 H t s T O 1 R E temporelle, resservée jusques-là dans des bornes étroités, s'étendit considérablement, & se sit redouter des Tartares & des Chinois même.

Kushi n'exigea pour récompense de cet important service, que le titre de Khan, que les Lamas lui conférerent, avec la qualité de Tipa, ou de Lieutenant, dans toute l'étendue du nouveau. Royaume qu'il leur avoit acquis. Ils se teposerent sur lui & sur ses successeurs, de l'administration de leur temporel.

Vers l'année 1710 les Lamas furent attaqués par un autre ennemi, beaucoup plus redoutable que ne l'avoit été Tsan-pa-han. Tse-vang-raptan, roi de la grande Tartarie, sit une irruption dans le royaume de Lassa, sous prétexte de venger les anciens rois du pays, & de faire rentrer les Lamas dans leur premiere dépendance. Dalai-Khan, petit-sils de Kushi, qui étoit alors Tipa, ou administrateur temporel du royaume, marcha contre l'ennemi avec une armée de 20000 hommes. Ses troupes surent taillées en pièces, & il périt lui-même dans le combat. Raptan porta alors la désolation dans tout le pays, s'empara des villes, saccagea les temples, particulierement

eelui de Putola, & sit passer en Tartarie tous les Lamas qui eurent le malheur de tomber dans ses mains. Mais il ne jouit pas long-tems de cette conquête. Cang-hi, empereur des Chinois irrité de l'insolence de ce Tartare, qui avoit fait des courses jusques sur les terres de la Chine, envoya contre lui des troupes, qui le battirent en plusieurs rencontres, & qui le chasserent de Lassa. Ce pays passa alors sous la domination des Chinois, qui vraisemblablement le restituerent aux Lamas. Il est certain qu'en 1742 il y avoit dans le Royaume, un Lama-Dalay, ou Empereur ecclésiastique, & un Tipa, nommé Mi-vagu, qui administroit le temporel.

Les peuples qui sont soumis à l'obéissance du Grand-Lama, le regardent comme l'image vivante du Dieu Fo, qui se régénere, disent-ils, & qui existe corporellement dans la personne de ce Pontise. C'est pourquoi ils l'apellent Konju, ou Pere Eternel. Ils lui donnent aussi le nom de Lama-Dalay, ou de prêtre universel. On lui attribue toutes les persections de la divinité, & sur-tout une connoissance distincte des pensées les plus secrettes de

Ibid.

l'ame. On le croit immortel, mais of suppose qu'il change quelquesois de corps. J'ai raconté ailleurs la méthode dont se servent les Lamas pour lui donner un successeur, & avec quel mystere se fait cette substitution (1). Mais le Pere Gerbillon rapporte un trait, qui prouve que ce secret important est quelquesois trahi. L'Empereur Canghi, que les Missionmaires avoient gueri de plusieurs superstitions, souponnoit depuis long-tems le manége qu's se passoit à Lassa. Un Mandarin qu'il

avoit envoyé dans cette Cour en qualité d'Ambassadeur, lui ayant mandé qu'on disservit de jour en jour, sous divers prétextes, de l'admettre à l'audience du Lama, & que ce personnage avoit absolument cessé de ce mortrer au public, l'Empereur sentit re naître ses désiances, & se persuada que le Grand-Pontise étoit mort. Dans la vûe d'éclaircir ce naystère, il dépenda un Ministre particulier au Tipa, avec ordre d'exiger qu'on lui sit voir le Lama-Dalay, s'il étoit vivant, ou qu'on déclarât s'il étoit mort. En cas de resus l'Empereur menaçoit de porter la guer-

comment de fut de couverte.

re dans le pays. Le Tippa, effrayé de

DES INDIENS. 477 cette sommation, députa à Cang-hi un des principaux Lamas, chargé de plusieurs instructions secrettes. Ce Ministre, presse par l'Empereur, lui déclara que le Grand-Lama avoit cessé de vivre depuis seize-ans; que quelque tems après sa mort on l'avoit vû reparoître dans un lieu où il avoit prédit lui-même qu'il ressusciteroit; qu'en expirant il avoit recommandé aux Lamas de tenir sa mort secrette, & de ne point parler de sa régénération jusqu'à ce qu'il eût atteint l'age de quinze ans; qu'enfin il leur avoit laissé une lettre, avec ordre de l'envoyer à l'Empereur le dixième mois de la seizieme année depuis son décès. Le député remit à Cang-hi la lettre, & le supplia au nom des Lamas de ne divulguer aucune des particularités qu'elle contenoit, jusqu'au tems où le Lama-Dalay commenceroit à se manifester. Mais l'Empereur ayant appris qu'un autre Ambassadeur de Lassa avoit fait la même confidence à un de ses Ministres, qui résidoit à la Cour d'un Prince Tartare, & qu'il l'avoit même assuré que le Grand-Lama, étoit déja sorti de sa retraite, ce Prince offensé qu'on lui eût caché cette derniere circonstance. montra à ses contrisons la lettre qu'il montra à ses contrisons la lettre qu'il mid. p. 131, avoit reçue. C'est ainsi, dit Gerbillon, que la mort du Grand-Lama, qu'on avoit tenue si long-tems secrette, su enfin connue de tout le monde.

Bernier raconte, sur le témoigna-Régénérasion du ge d'un Prêtre du pays, que le Lama-Grand-Lama. Dalay, lorsqu'il se croit près de sa sin, assemble ses principaux Ministres, & leur déclare qu'il doit passer dans le corps de tel enfant qu'il leur indique, & qui est nouvellement né. On éleve Ibid P. 122, cet enfant avec grand soin pendant & Quiv. quelques années, & lorsqu'il est en âge de discerner les objets, on lui fait subir l'épreuve suivante. On mêle quelques meubles du mors parmi les siens, s'il les distingue, on est persuadé alors que le Lama, ou plutôt le Dieu Fo, s'est incarné dans le corps de cet ensant. Il y a de grandes variations dans les Ecrivains touchant la manière dont se fait la régénération du Grand-Lama: mais il faut que cette imposture soit conduite avec beaucoup d'adresse, puisqu'elle se soutient depuis tant de

fiecles.

Pélerinages
qui se font à adoré par ses sujets, qui le regardent
Purola.

Comme un Dieu, mais par une multi-

DES INDIENS. 479 tude prodigieuse d'étrangers, qui vont en pélerinage à Putola, pour lui offrir leurs hommages, & pour recevoir sa bénédiction. Il en vient du grand & du petit Tibet, des confins de l'Inde, de la Tartarie, & de la Chine. Les Ibid. p. 123, Princes n'ont pas moins d'empresse- & uiv. ment que leurs sujets pour ce pélerinage. Le Lama couché dans une espece d'alcove, garnie de coussins & de riches tapis, & illuminée de plusieurs lampes, reçoit ces adorations sans faire le moindre mouvement, ne rend le falut à personne, & ne se leve pas même pour les plus grands Princes. Il met quelquefois la main sur la tête de ceux qui se prosternent au pied de son estrade, & ils se croient alors purisés de tous leurs péchés.

Des Lamas subalternes, qui assisterent à la réception d'un Envoyé de la Chine, observerent que ce Ministre ne se prosterna pas devant le Lama-Da-lay, comme les Princes Tartares, & que le Pontife, à son arrivée, s'appuya sur une main, & parut faire un petit mouvement pour se lever. Du reste les Princes de la dynastie Tartare, qui gouverne aujourd'hui la Chine, ont de grands égards pour la personne du

Lama, parce qu'ils connoissent l'afcendant qu'il a sur tous les Tartars idolâtres. Le même motif les porte à s'attacher par des présens les principaux Ministres de cette Cour; & is y ont si bien réussi, que vers la sin du dernier siecle on vit éclore une espece de schisme entre les Lamas, dont les uns prirent le bonnet jaune, en témoignage de leur attachement pour l'empereur de la Chine, & les autres retinrent le bonnet rouge, qui est la couleur du Grand-Lama.

Dans le rems de la révolution qui plaça sur le trône de la Chine, la famille Tarrare qui regne aujourd'hui, le Grand-Lama se rendit à Peking, pour complimenter le nouveau Monarque, & pour bénir tous les Princes de la Maison. On lui sut si bon gré de cette démarche, qu'on érigea plusieurs Temples en l'honneur du Dies Fo, & que l'Empereur permit aux Lmas du Tibet de revenir à la Chine, d'où ils avoient été chasses trois cens ans auparavant, lorsque la dynastic Tarrare des Yven fut renversee du mône. Ils ont aujourd'hui des étable : semens considérables dans ce Royame, & l'Empereur les honore souvent

Itid.

de la qualité de Mandarins.

Pour revenir au Lama-Dalay, on assure que ses adorateurs poussent le fanatisme jusqu'à se persuader que ses excrémens & son urine ont la vertu de prévenir, ou de guérir toute sorte de maladies. Les Grands portent au cou des sachets composés de ces ordures pulvérisées, & les Lamas tirent un prosit considérable de la distribution de ces amulettes. On ajoute que plusieurs dévots jettent de cette pondre sur leurs viandes, & que d'autres y mêlent aussi de l'urine du Pontise.

Tavernier raconte que des marchands de Lassa lui montrerent des boctes remplies de la même poudre,

qu'ils conservoient avec respect.

Le Royaume de Lassa est le siège de la domination temporelle du Lama-Dalay: mais sa jurisdiction spirituelle s'étend sur tour le Tibet, & sur une grande partie de la Tartarie. Pour gouverner un troupeau si vaste, il établit en divers quartiers des Ministres, nommés Hutukous, qui exercent sous son autorité toutes les sonctions pas-torales. Leur nombre est de deux cens, & c'est une dignité sort briguée. Ils ont la direction des principaux tem-

Tome III.

482 HISTOTES

ples, & l'administration du clergé seculier & régulier, qui forme une espece d'hierarchie eccléssatique, composée, comme la nôtre, d'un souverain

Pontife, d'Evêques, de Prêtres, & de

ecclésiastique du Tibet. Ibid, 125, &

Hierarchie

Ibid. 125

Erreur de quelques Misnonuaires.

Religieux de Pun & de l'autre fexe. Quelques Missionnaires peu éclairés, pels que Grueber & Andrada, Jésuires, & Horace de la Penna, Capucin, se sont persuades qu'il y a beaucoup d'autres conformités entre la Religion du Tibet, & la nôtre. Ils prétendent que les Prêtres de Lassa sont vêtus comme les Apôtres; qu'ils ont l'usage de l'esta bienire, de la croix, & des chapelets; qu'ils prient pour les morts; qu'ils portent la mître comme nos Evêques; qu'ils célèbrent un facrifice avec du pain & du vin: qu'ils administrent l'Extrême-Onction; qu'ils bénissent les mariés; qu'ils fe confessent; qu'ils ont l'usage des proceshons, du jeune, de la flagellation, des pélerinages, & des Missions apoltoliques; qu'ils croyent un seul Dieu, uno Trinité, un Paradis, un Enfer, un Purgatoire; mais avec le mélange de plusieurs fables. Ces traits de ressemblance, enfantés, ou moins groffis par l'imagination, ont

DESTINBLEMS. 483 porté ces Ecrivains à penser que la Religion des Lamas n'est qu'une corruption du Christianisme qu'on suppose avoir été porté au Tiber, soit par les Apôtres mâmes, soit par des Missionnaires de la communion Nestorienne. Pour dérruire ces vaines prétentions il suffit d'observer que la Religion de Fo n'est qu'une branche de l'ancien Paganisme des Indiens; qu'elle a pour base l'opinion de la métempsycose, dogme établi dans les Indes long-tems avant la prédication des Apôtres; & que les Lamas eux-mêmes font naître Fo plus de 1000 ans avant J. C. Le Jésuite Régis met les peuples du Tibet au nombre des idolâtres, & Gaubil, savant Missonnaire du même ordre, ne conçoit pas qu'on puisse adopter un autre setiment, à moins qu'on n'allegue pour le combattre, des preuves de fait, dont l'autorité foit incontestable. Les provinces idolâtres de l'Inde, qui suivent la Religion du Tibet, ou qui adorent les mêmes Dieux sous différens noms, le sont sépartes pour la plapare de la communion du Lama-Dalay. Leurs Pretres ont setoné le joug de cet impérieux Pontife, & depuis ce schisme on les accuse d'avoit

Ibid.

Les Lamas du Tibet portent de longues robes de laine, jaunes ou rouges, selon qu'ils sont attachés à

DES INDIENS. l'empereur de la Chine, ou à leur propre Roi. Ceux de la Tartarie Chinoile sont toujours vêtus de jaune. Les uns & les autres se rasent la tête de fort près, & ne portent point de barbe. Ils ont pour chapeau un bonnet , large & plissé. Un chapelet d'ambre ou de corail pend à leur ceinture, & ils le tournent dans leurs doigts en récitant des prieres, L'habillement des filles qui le consacrent à la vie Monastique, est à peu près semblable. Plusieurs Princes du Tiber se sont honneur de porter le même habit, & des Seigneurs Chinois & Tartares viennent quelquefois le postuler à Lassa.

Ces Prêtres font profession de suivre le célibat, & d'observer une regle austere, dont les constitutions se rapportent peut-être à celles des Talapoins. Si l'on ajoute soi au témoignage un peu suspect du plus grand nombre des Missionnaires, les Lamas sont ignorans, débauchés, livrés aux plus grossieres superstitions, adorant, entre autres idoles monstrueuses, un Dieu Manippe, dei a neus têtes, auquel ils

selon d'autres Ecrivains, ces Prètres, des Voyages, fur-tout ceux qui sont répandus dans 16id. p. 122.

X iij

la Tartarie, ont d'excellens principes de morale & de religion, & menent une vie très-innocente. Ils somiennent la nécessité d'adorer un seul Dieu, & d'aimer le prochain. S'ils ont des images, ils ne les honorent que comme des représentations de la Divinité, ou de quelques saints personnages, & ils les exposent aux yeux du peuple pour exciter sa dévotion. Le Grand Lamà lui-même n'est à leurs yeux qu'un hom-me ordinaire, auquel Dieu se communique pour l'instruction des peuples. On ajoute qu'ils sont verses dans la Médecine & dans l'Astronomie; qu'ils savent calculer les éclypses; qu'ils ont des livres de Théologie, écrits dans une langue particuliere, que le peuple ignore, & qui s'enseigne dans des Collèges publics, & dans des Universités établies dans le pays. Toutes les relations s'accordent sur un article, qui d'ailleurs est très-croyable; c'est que les Ministres de la religion ont ici un grand ascendant fur l'esprit des peuples; qu'ils gouver-nent les Grands avec le même empire, & que toutes les richesses du pays font dans leurs mains,

# ARTICLE V.

## Kokonok.

DE Royaume, situé à l'Ouest de la Histoire des Chine, à trente-fix ou trente-sept voyages, T. degrés de latitude, apartient phitôt à & suiv. la Tartarie qu'au Tibet. Il tire son nom d'un grand lac qui coule dans le pays. Des montagnes escarpées le présque inaccossibles, le séparent de la Chine & du Pégu, & lui 'servent de ce côtélà de remparts naturels. Il est habité par une colonie de Tartares Eluths; qui s'établirent aux environs du lac de Kokonor dans le tems que la famille Tartare des Yven fut exclue du trône de la Chine. La nation ost soumise à plusieurs chefs, tous d'une même famille, ayant chacun un testitoire particulier; mais ligués ensemble pour leur conservation mutuelle. Ces Printces, que les Chinois appellent Taikis, sont au nombre de huit, & le plus considérable de tous porte le titre de Tsinsang, c'est-à-dire, de Roi, dignité que les Empereurs de la Chine lui ont conférée. Les autres out reçu des mêmes Monarques les titres de Kun-vang, de

Kong, & de Peyle, qui répondent à ce que nous apellons Princes, Ducs, & Comtes.

La plûpart des Princes de Kokonor fe reconnoissent pour vassaux de l'Empereur Chinois: quelques-uns lui envoyent un don annuel, qui differe pea du tribut: tous lui rendent hommage par des députés. En reconnoissance de cette soumission, leurs sujets ont la liberté de commercer à la Chine, & ne payent aucun droit pour leurs marchandises. On les défraye même pendant huit jours aux dépens de l'Etat. Leur principal commerce consiste dans des draps de laine, nommés Pulu, qui se fabriquent à Tsong-fong-vey, ville du Kokonor. Ces étoffes sont fortes, & les Chinois s'en servent pour couvrir des selles de chevaux.

du service important que Kushi, ches de ces Princes Tartares, rendit dans le dernier siecle au Grand-Lama. Ce Pontise lui conséra le titre auguste de Khan, & le chargea de l'administration temporelle du vaste Empire que la valeur des Tartares lui avoit acquis. Son sils & son petit sils jouirent de la même autorité dans le Royaume de Lassa,

DES INDIENS. 486 jusqu'au tems de l'excursion de Tsevang-Raptan, qui détrôna le Lama-Dalay, & tua son Lieutenant dans une bataille. Les affaires du Grand-Lama s'étant rétablies, il rapella les Princes de Kokonor, de la branche de Khushi, & confia le gouvernement civil de son. Royaume, à deux de ces Seigneurs, qu'il honora du titre de Khans. Cette forme de Gouvernement subsiste encore aujourd'hui à Lassa.

### ARTICLE VI.

#### TUFAN.

E Royaume de Tufan, ou de Sifan,

a été pendant plusieurs siecles un Ancienne splendeur du des plus puissans Empires de la haute Royaume de Asie. Il comprenoit d'un côté le pays Tufande Kokonor, avec les contrées voisines, habitées par les Tartares Eluths, & de l'autre les différentes provinces qui composent aujourd'hui les trois Royaumes du Tibet. Ainsi tout l'espace qui est entre la Chine, & l'Indostan septentrional lui étoit soumis, & il jouissoit même de plusieurs pro- Histoire des vinces qui apartiennent aujourd'hui à Yoyages, uli l'Empire Chinois,

Les rois de Tufan, ont compté parmi leurs tributaires plusieurs M. narques, & leur puissance s'est fait redouter dans l'Indostan, dans la Tattarie, & dans la Chine. L'an 730 de l'Ere Chrétiennie un de ces Princes, nommé Kitson, envoya à la Chine une célè-Chinoise obbre ambassade, & fit demander en matenue en mariage par la riage une Princesse du sang impérial pour le Prince Longeson son sils, & son héritier: les Chinois ayant rejent cette alliance par un principe de fiene, Longtion vint faire lui-même la demande à la tête d'une armée de deux cens mille hommes, & força l'Empereur de lui livrer la Princesse, avec une certaine quantité d'or, d'argent,

pénétrent l'Empire Chinois.

Princesse

force.

& de soye, pour sa dot. Vers le milieu du huirieme sede Les Tufans les Tufans firent une nouvelle imp jusques dans tion dans la Chine, & pénétrerent ju la capitale de que dans la capitale, qu'ils trouverent abandonnée. La terreur de leurs ames en avoit fait sortir l'Empereur, & we les habitans avoient imité son exemple Le palais impérial fut pillé par le vainqueurs, & ils mirent le feu à b ville, après avoir fait un burin immor

Regne glo- se. Les hostilités continuerent prespe fique d'Isap, sans interruption entre ces dem po

DES INDIENS. 49T ples jusqu'au commencement du neuviéme fiecle. Itay, qui régnoit alors sur les Tufans, préféta les avantages d'une paix solide aux succès d'une guerre que ses sujets avoient toujours faite avec une sorte de supériorité. Il offrit une trêve aux Chinois; ceux-ci l'accepterent, & on l'observa de part & d'autre avec une extrême fidélité. Itay en profita pour faire fleurir dans fon Royaume le commerce, les arts, la justice, & les autres fruits de la paix. Il établit de nouvelles loix: il ci-vilisa son peuple, & il le rendit heu-reux: des conquêtes eussent moins illustré son regne.

Iray mourut sans laisser d'enfans, Epoque de & sa couronne passa sur la tête d'un la décadence Prince qui se livra à la débauche, & des Tusaus. qui se rendit odieux par sa cruauté. Ses sujets surent si fatigués de ses vexations, qu'ils déserterent du Royaume par milliers. C'est à ce regne malheureux qu'on raporte l'époque & la pre-miere cause de la décadence des Tufans. 'Une minorité qui succéda, & les disputes qu'elle sit naître entre plusieurs Seigneurs qui aspiroient au trône, plongerent le Royaume dans les horteurs d'une guerre civile. On avoir

élu pour Roi, en 842, un enfant de trois ans, fils d'un favori de la Reine douairiere, qui par ses intrigues avoit contribué à cette élection. Lukongjé, qui commandoit une armée fur la frontiere, refusa de reconnoître le jeune Monarque, & songea lui-mê-me à se faire Roi. La Reine envoya contre lui une armée, qu'il battit, & cette défaite fut suivie de la perte de Veycheu, place importante, située sur la frontiere de la Chine, que le vain-

Monarchie.

Démembre- queur abandonna au pillage. Une autre armée commandée par Shangpipi, un des principaux Seigneurs du pays, marcha contre Lukongjé, déconcerta tous les projets de ce Rebelle, & le força de se jetter dans les bras des Chinois, qui lui accorderent dans leur pays un azile où il finit ses jours.

Pendant la chaleur de ces guerres civiles, qui ne finirent qu'en 849, la plûpart des Princes du fang, les Gouverneurs des villes & des provinces, & quelques Seigneurs particuliers, s'étoient cantonnés dans les différens districts de leur obéissance, où chacun se fortifia, & s'accoutuma à donner la loi. De-là naquirent une infinité de démembremens, qui causerent bientôt

DES INDHENS. 493 la ruine de ce florissant Empire. Le Tibet fut partagé en un grand nombre de principautés, dont plusieurs se réunirent dans la suite, & formerent les Royaumes dont j'ai parlé. L'Etat de Kokonor s'établit de même, & forma une espece de République, composée de plusieurs ligues, assez semblables à celles des Suisses. Les Prêtres ne s'oublierent pas, & fonderent sur la montagne de Putola une autre Monarchie, qui s'agrandit peu à peu, moins par la force que par l'intrigue, & qui finit par engloutir tout le pays. Une chose bien digne de remarque, c'est que le neuviéme secle, qui vit éclore en Orient tant d'étonnantes révolutions, offroit en Occident le même tableau. L'Empire de Charlemagne en proye aux divisions intestines, déchiré par les Papes, qui devoient leur existence à son fondateur, se démembroit alors de la même maniere, & commençoit à se partager en plusieurs principautés, qui sortirent des débris de cette puissante Monarchie.

Tout ce qui reste aujourd'hui aux Tufans de leurs anciens domaines se réduit à un pays très-pauvre, borné à l'Est par la province Chinoise de SeIbid.

Deux fortes d'habitans dans le pays.

chacun environ quatre-vingts lieues.

Les Chinois distinguent les Tusans en deux nations, dont ils apellem l'une les Sisans noirs, & l'aure les Sisans jaunes. Les Sisans noirs, ainsi nommés parce qu'ils ont pour habitations des teutes de cette couleur, sont pauvres, & peu civilisés. Ils ont plusieus chefs, subordonnés à un Khan, qui a la principale autorité dans le canton. Les semmes parragent leurs cheveur en tresses pendantes, qu'elles ornem de petits miroirs de cuivre

Les Sifans jaunes dépendent aussi de plusieurs chefs sirés de certaines familles. Ces Princes sont revenus de la dignité de Lamas, & postent une robe jaune, en témoignage de leur attache

DES INDIENS. 494 ment pour l'Empereur de la Chine. C'est probablement ce qui a fait donner à leurs sujets le nom de Sifans jaunes. Chacun d'eux regne dans son petit district: mais leur pouvoir se borne à juger les procès, à punir les criminels, à exiger de grands honneurs, & à lever de legers tributs. Ils gouvernent les peuples avec douceur, & les Etrangers même se louent de leur modération. Ces Sifans campent dans un même canton, mais en corps séparés, ayant soin, pour la sureté commune, que les troupes soient à peu près égales. Quelques particuliers ont des maisons de terre ou de brique: mais ces habitations sont isolées, & il n'y a on'une seule ville dans le pays. La plapart n'ont d'amtres demeures que des tentes. Les nombreux troupeaux qu'ils élevent, leur fournissent abondamment les choses nécessaires à leur fublistance.

Les Empereurs de la Chine ont une espece de souveraineté sur les Tusans, mais si limitée, que ce pays peut passer pour libre. Ils l'exercent d'ailleurs avec beaucoup de modération, soit parce qu'il seroit très-difficile de réduire ces barbares, s'ils se retran-

choient dans leurs montagnes; son parce que leur pays produisant beau-coup de Rhubarbe, les Chinois ne pourroient se brouiller avec cette nation, sans agir contre leurs véritables intérêrs.

Les chevaux de cette contrée sont estimés, parce qu'ils sont hardis & vigoureux, quoique petits. Ses étosses de laine ne sont pas moins recherchées que celles de Kokonor, & la fabrique en est la même. On assure que l'or coule parmi le sable de ses rivieres.

Les mœurs de ce peuple ont beaucoup de conformité avec celles des Tartares. Sa Religion confiste dans le culte de Fo. Sa langue originaire est celle que parlent les sçavans du Tibet, & qu'on employe ici dans les Livres sacrés. Mais l'usage s'en est perdu parmi le peuple. Lorsqu'ils se visitent, ils se donnent un grand mouchoir de coton ou de soye. La même coutume s'observe chez les Turcs, qui sont Tartares d'origine.

Fin du troisième Volume.

Le Privilége est au Tome I.

De l'Imprimerie de LOTIIN; 1765.





